# LA JUSTICE

OU

## LES INTÉRÊTS, LES DROITS ET LES DEVOIRS

EN CONCILIATION.

---

PREMIÈRE PARTIE.

LES LOIS ÉTERNELLES ET LA JUSTICE DE DIEU.

(Suum cuique.)

Par L.-V. GASNE,

PRÉSIDENT.

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE JURISPRUDENCE

COSSE ET MARCHAL, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

LIBRAIRES DE LA COUR DE CASSATION,

Place Dauphine, 27.

1864

# LA JUSTICE

OU

# LES INTÉRÊTS, LES DROITS ET LES DEVOIRS

EN CONCILIATION.

Paris. — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

# LA JUSTICE

OU

# LES INTÉRÊTS, LES DROITS ET LES DEVOIRS

EN CONCILIATION.

PREMIÈRE PARTIE.

LES LOIS ÉTERNELLES ET LA JUSTICE DE DIEU.

(Suum cuique.)

Par L.-V. GASNE,

PRÉSIDENT.

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE JURISPRUDENCE

COSSE ET MARCHAL, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

LIBRAIRES DE LA COUR DE CASSATION,

Place Dauphine, 27.

1864

**A LA MÉMOIRE BÉNIE**

**de ceux que j'ai perdus et qui m'attendent.**

**AUX CŒURS ÉPROUVÉS**

**de ceux que j'aime et que j'attendrai.**

*L'homme passe, ici-bas, entre des affections perdues et des affections menacées. Il cherche dans son passé celles qu'il voudrait retrouver, autour de lui celles dont il craint d'être séparé, et il voudrait les réunir... Un abîme les divise, et son cœur ne peut le combler! — Il ressemble au navigateur, qui, au milieu de l'Atlantique, pense avec douleur au port qu'il a quitté, et avec inquiétude à celui qu'il va chercher... Et, pendant qu'il s'oublie entre ses regrets et ses espérances, l'abîme s'ouvre, et tout disparaît!... Voilà la vie!*

*A-t-il rejoint ceux qu'il regrettait? Attend-il encore ceux qu'il craignait de perdre?... Voilà la mort!*

*Vous, qui m'avez donné la foi, ombres chéries, à qui je pense toujours, répétez-moi qu'il faut croire! — Et vous, à qui j'ai transmis ce patrimoine, — le meilleur de tous, — conservez-le dans notre famille, c'est le gage de notre dernière et éternelle réunion.*

*Voyez le matérialiste : il croit mourir tout entier ! Aucune espérance ne le rattache ni à ses aïeux, ni à ses enfants, ni à la compagne de sa vie, ni à ses amis..... Que ce doit être affreux !!! — Voyez au contraire celui qui croit à la justice de Dieu : il rend sa poussière à la terre, mais son âme va rejoindre ceux qui ont emporté la moitié de son cœur, et attendre ceux à qui il laisse l'autre moitié, en gardant encore l'espérance de les réunir... Quelle douce consolation !!!*

*Pourrions-nous hésiter et pourrions-nous ne pas croire ! — Nous, qui n'avons jamais pu, sans tristesse, nous dire : à demain ! pourrions-nous supporter la pensée d'un éternel adieu ? N'est-ce pas que c'est impossible ?... — Ah ! si jamais vous perdiez la foi, — que votre mère vous a si bien enseignée par ses prières, par ses leçons et par son exemple, — sauvez-vous par le cœur ! Pensez à tous ceux dont on ne peut se passer, et vous retrouverez Dieu, qui seul peut vous les conserver ou vous les rendre.*

*Je dédie ce livre à la mémoire de ceux qui m'attendent et je l'adresse à votre cœur. Je vous le laisse, comme un itinéraire, pour nous retrouver tous. Quand je n'y serai plus, ouvrez-le quelquefois, et apprenez à nos pauvres chéris* Joseph, Marie *et* Jeanne, *à s'y plaire à leur tour. Dites-leur : Grand-père écrivait ces pages au milieu de vos jeux et de vos caresses... Sa foi s'y fortifiait par son amour pour nous tous.*

*Je vous verrai, je vous entendrai... Ces joies si pures du foyer de la famille doivent faire partie du bonheur des élus.*

L.-V. GASNE.

Vallières (Creuse), 1864.

# PRÉFACE.

Lorsque je publiai, il y a quelques mois, ma brochure : *Jésus-Christ, Dieu et homme*, en la donnant comme un extrait de ce livre, plusieurs de mes amis mêlèrent à leurs félicitations un peu d'étonnement. Un livre sur la *justice*, signé par un magistrat, semblait leur promettre plutôt l'examen des réformes du Code de procédure, que l'étude des questions de l'éternité. Je le compris, mais je dus leur dire aussi qu'ils ne voyaient mon œuvre que par le petit côté.

Aujourd'hui, ce que mes amis attendaient sera peut-être ce que craindront de rencontrer ici les esprits frivoles. Comment les rassurer ? comment leur dire que c'est principalement à eux que ce livre s'adresse, sans mettre en fuite les esprits sérieux?

Si frivole qu'on soit, on aime, à certaines heures, à s'occuper des grands intérêts, pourvu que celui qui nous en parle ne prenne ni la férule du pédant, ni le bonnet du docteur; et, si grave qu'on soit, on aime aussi quelquefois à descendre des nuages de la pensée, pour

entendre ce qui se dit sur la terre des sujets de nos grandes méditations. Mais, grave ou frivole, personne ne peut être indifférent à la justice et à tous les problèmes qu'elle soulève. Je puis donc dire que je m'adresse à tout le monde, avec l'espoir d'attirer les uns par le fond, et de retenir les autres par la forme, car j'ai voulu être sérieux sans ennuyer.

Que les lecteurs effrayés se rassurent donc. Il ne s'agit ici ni des délais des ajournements, — ni de la révision du tarif, — ni de la prison préventive, — ni de la peine de mort. Je m'occuperai plus tard du mur mitoyen, de l'huître et des plaideurs, et de tout ce qui peut améliorer le sort des classes intéressantes des vagabonds, des voleurs et des assassins; pour aujourd'hui, j'ai d'autres sollicitudes.

Quant à mes amis, voici la confidence que je leur dois:

La plume est une flèche, mais elle dévie, et il faut une habileté, que je n'ai pas, pour qu'elle arrive au but sans faire de nombreux crochets. La mienne est revenue deux fois vers moi, avant de se laisser emporter par le souffle qui la poussait, — comme les oiseaux dont le vol ne peut trouver la ligne droite qu'en s'élevant.

J'avais voulu d'abord satisfaire à un besoin du moment, contribuer à calmer l'opinion agitée par des accidents juridiques, lui montrer la supériorité de notre organisation judiciaire, lui parler des réformes sollicitées

avec plus d'ardeur que de réflexion, et peut-être trop vite oubliées, et conclure, avec tous les esprits éclairés : que notre magistrature, malgré quelques erreurs, n'avait rien perdu du respect qui lui est dû ; et que la justice humaine, malgré ses défaillances, était toujours la clef de voûte de l'édifice social. C'était là un cadre assez vaste, mais limité.

Je me mis à l'œuvre. Lorsque j'eus terminé, je compris que ma *clef de voûte* n'aurait toute sa valeur qu'en réunissant les deux arcs du cintre qu'elle couronne : le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Je crus donc que mes recherches sur la justice répressive devaient être précédées d'études sur la justice distributive.

Après ce nouvel œuvre, même désillusion et mêmes regrets ! j'avais bâti dans le vide ; ma voûte manquait de base et de points d'appui. — C'est ainsi que je fus amené à chercher le solide et à jeter ces larges fondations : *Les lois éternelles et la justice de Dieu.*

Je le demande maintenant à ceux qui furent étonnés : pouvais-je ne pas parler de l'Évangile en parlant des lois religieuses? Pouvais-je ne pas rencontrer le problème de la divinité du Christ, au-dessus de tous les problèmes? Si je n'avais pas salué le roc inébranlable du Christianisme, sur quoi s'appuieraient donc toutes les justices du ciel et de la terre que je cherchais ?

Je publie aujourd'hui la première partie de mon œuvre. Je revendique le singulier mérite d'avoir écarté

toute science, des discussions, où on la prodigue ordinairement, et qui semblent ne pouvoir s'en passer. J'ai espéré ainsi être mieux compris de ceux à qui je m'adresse. — Si, après cet aveu, quelqu'un trouve encore que j'ai parlé de la justice éternelle, ainsi que mes paysans de la Creuse peuvent parler du soleil, je ne m'en plaindrai pas.—Que disent ces ignorants, lorsqu'il luit sur leurs montagnes? ils disent qu'il les éclaire et les réchauffe, et ils remercient Dieu! Les savants font-ils mieux, et en savent-ils plus long?... Oui, après beaucoup de suppositions, ils ont découvert que le soleil pourrait bien n'avoir ni chaleur ni lumière! Quelle admirable chose que la science! Mais, entre Newton, Euler et Fresnel, comment choisir?... Ne pouvant les départager, je suis de l'avis des paysans.

Les vérités éternelles sont, je crois, comme le soleil: impénétrables aux savants, et claires pour les ignorants, pour ceux qui croient et remercient Dieu.

Et maintenant, je dis encore au lecteur:

Si vous cherchez de l'érudition, des discussions abstraites, et un cliquetis de mots destinés à simuler la profondeur sous des phrases tourmentées et inintelligibles..... Fermez ce livre;

Si vous cherchez des négations audacieuses, une critique sans bonne foi, et qui n'admette que ce que l'intelligence humaine peut rigoureusement comprendre... Fermez ce livre;

Si vous cherchez une soumission aveugle, et des croyances sans racines dans une raison éclairée par l'examen... Fermez ce livre ;

Mais, — si vous cherchez la vérité avec le désir de la trouver, — si le doute vous pèse,— si vous voulez des consolations pour cette vie et des espérances pour l'autre..... Lisez, lisez, nous parlons la même langue, et votre conscience fera écho à la mienne.

L.-V. G.

Montargis, 1er juillet 1864.

# INTRODUCTION.

## I

Il n'est pas, après le mot DIEU, d'expression plus imposante, dans la langue des hommes, que celle de JUSTICE ; il n'est pas de sujet de méditations plus grand et plus digne de nos recherches et de nos enthousiasmes que celui-ci, parmi tous ceux que l'intelligence humaine doit vouloir pénétrer. Et pourtant, il n'est rien de plus généralement compris que la justice, et il n'est pas d'expression plus usuelle et plus familière que celle-ci.

En tous lieux et à toute heure, tous les hommes parlent de justice. On l'invoque ; on place sous sa protection ses biens, son honneur, ses droits, ses affections les plus chères et sa vie, et on ne les croit en sûreté que sous son égide. On ne fait rien, et on ne voit rien faire aux autres, sans que la conscience

nous crie : ceci est juste et cela ne l'est pas ! — Elle proteste, elle nous soulève contre les iniquités, soit qu'elles blessent nos intérêts, soit qu'elles froissent seulement le sentiment intime et profond qui est en nous, et, si nous suivions notre premier mouvement, nous volerions, comme le chevalier de la Manche, à la défense des opprimés et au redressement des torts et des injustices de la terre.

Ce culte universel, spontané et ardent de la justice, honore l'humanité; mais, hélas! combien il s'y mêle d'outrages et de profanations. C'est de la justice qu'il faut dire tristement :

> Rien n'est plus commun que le mot,
> Rien n'est plus rare que la chose !

Oui, nous avons tous le sentiment profond de la justice, car il nous vient de Dieu, et il éclaire les intelligences les plus vulgaires; mais bien peu d'hommes conforment leurs actions à cette éternelle pierre de touche. Nous l'oublions lorsqu'il faut agir; nos préoccupations l'effacent, mais lorsque l'action est consommée, la conscience se dresse; c'est un juge inévitable. Ah! si avant de parler ou d'agir nous disions : Est-ce juste?... comme nous le disons après, combien de paroles et d'actions mauvaises seraient évitées et combien de regrets tardifs seraient épargnés ! — Mais on ne réfléchit pas, on suit ses entraînements; et, si j'ai pu dire que les

intelligences grossières recélaient, comme les intelligences d'élite, le feu sacré de la justice, je dois ajouter que celles-ci comme celles-là le laissent bien souvent sous la cendre. — Socrate sacrifia à Esculape, Pierre renia Jésus, et le juste pèche sept fois par jour !

Bien plus, lorsqu'on voit ce qui se passe et lorsqu'on entend ce qui se dit, on pourrait croire que tous les efforts tendent à mettre en contradiction les actes et les paroles, et que la justice n'a des autels dans les cœurs que pour être partout outragée dans le monde ! Ne semblent-ils pas, en effet, avoir raison, ceux qui dans leur désespoir nient toutes les justices et nous disent :

« On prétend que l'homme est éclairé par sa conscience sur le bien et le mal ? cependant tous les hommes sont mauvais. Ils se recherchent, mais pour se déchirer et se disputer les biens de la terre, sans aucun souci du droit !... A quoi sert donc la justice des cœurs ?...

« On prétend qu'au-dessus des injustices du monde plane une justice infaillible ?... Qu'importe ! si elle consacre, elle-même, des injustices plus grandes et sans explication. Parmi les hommes, les uns ont tout en naissant, santé, force, beauté, fortune, honneurs, et d'autres, dès le berceau sont privés des organes les plus essentiels, des

facultés les plus indispensables et des biens les plus communs. Les premiers, après avoir passé par des joies successives, s'éteignent dans de douces consolations ; les derniers, après avoir subi toutes les misères de l'humanité, souffrent encore le supplice d'une longue agonie, et, quelquefois, sont écrasés ou consumés sur leur paille !... Pourquoi l'impiété, la cruauté, l'orgueil, l'improbité et tous les vices triomphent-ils ? et pourquoi la charité, l'honneur, la probité, le dévouement et toutes les vertus sont-ils si souvent méconnus, calomniés, outragés et accablés ? A quoi sert donc la justice de Dieu ?...

« On prétend que l'état social a pour but de corriger ces amertumes mystérieuses, de secourir l'infortune, de protéger la faiblesse, d'honorer la vertu, de flétrir le vice, de punir le crime et de défendre enfin les droits inviolables de l'humanité ?... Et nous voyons partout la liberté violée, l'égalité méconnue, la servitude et le privilége installés, les droits transgressés, et la dignité humaine outragée !... A quoi sert donc la justice sociale ?...

« On prétend enfin qu'il existe parmi les hommes un dernier refuge ; que les magistrats ont reçu mission d'assurer l'exécution des lois, de protéger les droits qu'elles consacrent et les biens dont l'homme civilisé ne peut se passer ?... et nous en-

tendons, chaque jour, parler des erreurs judiciaires, qu'on n'ose souvent appeler d'un autre nom lorsqu'elles froissent et lorsqu'elles soulèvent ces plaintes, — à quoi sert donc la justice des prétoires? »

Ces découragements sont des impiétés et ces imprécations sont des blasphèmes; mais si on les déplore, on peut hélas! sans être misanthrope, leur trouver des excuses. Le mystère des inégalités et des infirmités natives embarrasse quelquefois, même ceux qui sont le mieux partagés par la naissance et qui n'ont jamais douté de la justice de Dieu ; le mystère des iniquités du monde incessamment consommées malgré les protestations de la conscience est aussi un sujet de douloureuses réflexions pour les hommes de bien qui cherchent inutilement un remède à ces maux; enfin, les erreurs judiciaires, trop certaines et trop nombreuses encore, malgré les efforts incessants d'une magistrature éclairée et consciencieuse, jettent souvent l'effroi, là où la sécurité devrait être complète. Comment s'étonner après cela, que les infirmes, les opprimés, et tous les désespérés s'unissent aux méchants pour se plaindre, douter, et enfin nier la justice?...

II

Mais c'est en vain qu'ils la nient; leurs gémissements, leurs cris, leurs imprécations se terminent toujours par cette dernière formule, qui sort des profondeurs de leur âme : *Quelle injustice !!* — La justice des consciences, du moins, n'est donc pas un vain mot. Oui, elle est un sentiment profond et indestructible dont il est facile de démontrer l'énergique puissance. Si je n'avais d'autre but que celui-ci, je crierais aux aveugles volontaires : Ouvrez les yeux ! Mais je veux démontrer que toutes les justices du ciel et de la terre, dont nous avons besoin, ne sont ni moins certaines, ni moins indestructibles que celle de la conscience; qu'elles doivent être en ce monde et dans l'autre nos guides et nos refuges ; qu'il suffit d'y croire pour se diriger dans les obscurités qui nous environnent, nous fortifier dans les périls et les épreuves, nous consoler dans les tristesses, et retrouver le port après les tempêtes et les naufrages de la vie.

A ceux qui nient la justice et ne la voient nulle part, montrons qu'elle est partout. Montrons d'abord qu'elle est le pivot de l'univers, le lien de

son existence et qu'elle sera son indispensable couronnement; montrons leur ensuite que si elle n'est sur la terre qu'une divinité souvent outragée et méconnue, elle reçut toujours l'encens de l'humanité et qu'elle est son incessante aspiration ; montrons leur enfin que la justice humaine, malgré ses erreurs et ses défaillances, est parmi nous l'abri le plus sûr où puissent se réfugier les droits méconnus et les biens menacés, et qu'elle est pour l'état social ce que la justice de Dieu est pour l'univers : le principe, le lien et la sanction des lois qui le maintiennent.

Avant de m'engager dans le chaos des douleurs, des découragements, des aveuglements, des entraînements passionnés, et des obscurités fatales où l'humanité s'agite et cherche sa route, plaçons quelques jalons pour m'orienter.

III

Tout homme a des besoins à satisfaire, des intérêts à sauvegarder, des droits à exercer et des devoirs à remplir.

Besoins de l'âme et du corps, — intérêts sur la terre et dans le ciel, — droits naturels et droits sociaux, — devoirs envers Dieu, devoirs envers nos semblables et devoirs envers nous-mêmes, voilà de

quoi se compose toute existence humaine; j'ai dit que personne ne l'ignorait, quelle que soit l'infirmité de son intelligence,— à moins qu'elle ne soit complétement voilée ; — car il n'est personne qui n'ait dit à certaines heures : « C'est mon droit, ou c'est mon devoir. » — Comme il a dit à certaines autres : « C'est un besoin impérieux pour moi; ou : c'est mon intérêt. »

Mais là s'arrêtent les notions faciles et communes. La confusion se fait et la dispute commence dès qu'il s'agit de préciser ce qui revient à chacun et ce que chacun doit aux autres. — Les passions pervertissent nos organes et nos facultés. Le *moi* nous absorbe; l'égoïsme nous entraîne; l'orgueil nous aveugle, et alors nous oublions nos devoirs, nous exagérons nos droits, nous prenons des fantaisies pour des besoins, des préoccupations pour des intérêts, et, dans notre ardeur illégitime, nous troublons la société sans obtenir satisfaction. — Quelquefois, au contraire, trop faciles aux concessions, nous laissons la proie pour l'ombre et nous nous résignons sottement à des sacrifices qui nous dégradent. L'excès par en haut et l'excès par en bas sont également funestes. Dans tous les temps les hommes se sont perdus par leur orgueil ou leur bassesse!

On a dit souvent, mais inutilement, que les satis-

factions réelles et durables ne se rencontraient jamais hors de la modération. Lorsqu'on a vécu, lorsqu'on regarde derrière soi la route parcourue et toujours semée de regrets, — on avoue, — soit qu'on ait effeuillé des roses ou accroché des épines, que celui qui exagère ses droits, qui méconnaît ses devoirs, qui fausse ses intérêts ou qui se crée des besoins, tourne le dos au bonheur. Il peut rencontrer des satisfactions passagères, mais il ne trouvera au bout que des déceptions et des regrets.

La perfection consisterait donc à trouver la juste mesure qui doit être faite à nos droits, à nos devoirs et à nos besoins. Cette mesure est en nous, elle s'appelle *la justice.* — Ne rêvons pas la perfection, nous savons qu'elle n'est pas de ce monde; mais *soyons justes!* C'est là tout le secret pour être heureux. Être juste! quel problème!... Et cependant je défie qu'on me présente un homme qui veuille confesser qu'il ne l'est pas. Mais on l'est à sa manière, et Lacenaire se gorgeait de crimes en prétendant rectifier la société! — Qu'est-ce donc qu'être juste et qui peut se flatter de l'être?... Être juste? c'est d'abord se pénétrer de ses devoirs et les remplir; c'est ensuite se pénétrer de ses droits et les faire respecter; c'est enfin savoir les concilier. — N'en doutons pas, nos besoins et nos intérêts y trouveront satisfaction « par surcroît » tandis que

nous les défendons mal en leur réservant toutes nos préoccupations. Il faut donc d'abord connaître nos droits et nos devoirs ; les connaissons-nous ?

## IV

Pour peu qu'on réfléchisse, on reconnaît que Dieu nous a donné, ainsi que je l'ai dit, la lumière nécessaire pour nous diriger et éviter les écueils de la vie ; mais on avoue aussi,— sans tomber dans le paradoxe de J.-J. Rousseau, — que la civilisation a déplorablement altéré la lumière naturelle. La société nous a fait des devoirs si nombreux, et quelquefois si différents des devoirs primitifs, que la confusion a pu se faire dans les consciences. Des enseignements funestes ont aggravé le mal, et « le monde a été livré aux disputes[1]. » Se bien conduire semble n'être plus aujourd'hui un doux et facile entraînement vers les choses honnêtes et bonnes; c'est presque une science laborieuse à apprendre et difficile à pratiquer. Ah ! sans doute, les divines notions du bien et du mal sont au-dessus des conventions humaines; mais, si j'en excepte cela, sur quoi est-on d'accord maintenant? Où sont les axiomes de la vie ? Les vérités pre-

[1] « *Deus tradidit mundum disputationibus.* »

mières ne sont plus, comme au temps de Descartes, des *théorèmes* faciles ou des *principes* consolants ; elles sont devenues des *problèmes* qu'il faut, dit-on, laisser aux esprits spéculatifs, ou aux existences oisives, et qui se plaisent à la recherche des mirages éternels. — Pour ces indifférents, les vérités de l'ordre social devraient seules nous occuper?... mais où sont-elles encore? Jamais la société ne fut, autant qu'aujourd'hui, agitée et entraînée par des courants contraires !

Les esprits antédiluviens voudraient nous faire rétrograder dans le passé, tandis que les esprits emportés voudraient lancer la société à toute vapeur dans des essais qui l'épouvantent. D'autres, — au nom de l'autorité, — voudraient encore des priviléges sans pudeur, un pouvoir sans contrôle, et une tyrannie sans frein ; d'autres enfin,—au nom de la liberté,—voudraient une licence sans limite, et,— au nom de l'égalité, — une société sans hiérarchie, c'est-à-dire : sans propriété, sans lois et sans justice. Au-dessous des uns et des autres, la foule ignorante passe, suit ses instincts ou ses préoccupations, mais elle s'arrête quelquefois pour entendre, et alors, mordue par l'envie, elle s'agite et menace ! Tout semble mis en péril ; et la paix du monde repose sur un pivot au lieu de s'appuyer sur une large base !

Nous avons bravé la tempête pour conquérir la Toison d'or. Après bien des sinistres, nous sommes revenus au port; ne pourrons-nous donc nous y maintenir? Du moins, éclairons les écueils pendant que nous le pouvons.

## V

Quand je regarde dans le passé, je remercie Dieu de m'avoir fait naître au XIXᵉ siècle, à cette grande époque de rénovation, où l'homme a été rendu à sa valeur et à sa dignité premières. Combien les siècles passés doivent nous envier s'ils assistent, dans le tombeau, au développement des progrès de l'humanité et de la civilisation moderne, eux qui ne connurent que l'oppression, le privilége et l'esclavage. Gardons à nos héritiers les biens que Dieu nous avait réservés, et qu'il nous prodigue sans obtenir même nos remercîments. — La liberté, l'égalité et la fraternité ont été discréditées par des excès, relevons-les de cette déchéance!... N'en faisons plus la devise de l'anarchie, mais le programme de l'ordre nouveau. Aimons la liberté, mais gardons-nous de ses emportements; aimons l'égalité, mais préservons-nous des chimères d'un niveau impossible; et, quant à la fraternité,

demandons à l'Évangile où elle commence et où elle finit.

Oui, remercions Dieu, mais ne nous aveuglons pas sur les périls. La révolution politique est achevée, — il faut l'espérer du moins, — le flux et le reflux ne sont pas la tempête, et la vie politique a, comme l'Océan, des agitations nécessaires qui la préservent aussi de la corruption; — mais la révolution sociale n'a pas dit son dernier mot. Il y a là quelque chose qui fermente dans les couches inférieures, qui inquiète et qu'il faut sonder et aérer si l'on veut prévenir les explosions.

Les doctrines socialistes n'osent plus se produire, mais elles ne sont pas mortes. Elles ont passé des cerveaux malades dans les cerveaux obscurs, et de la théorie violente dans la pratique lente et souterraine; elles ne sont donc pas moins dangereuses. Rappelons-nous les sanglantes journées où la civilisation, menacée d'une nouvelle invasion des barbares, ne fut sauvée que par un suprême effort. Vaincue, elle eût été égorgée sans merci; victorieuse, elle n'a plus eu que de la pitié pour ses ennemis; elle les a recueillis, elle a pansé leurs plaies, écouté leurs plaintes, et elle ne cesse pas de secourir leurs misères réelles ou feintes.

Depuis les journées de juin, en effet, combien de réformes accomplies! Combien d'institutions

fondées dans le seul intérêt de ceux qu'on appelle : les classes déshéritées ! Ce n'est plus seulement la Charité qui se multiplie, s'épuise, et tend les deux mains aux malheureux ; — Dieu merci ! la Charité n'est pas nouvelle parmi nous, — c'est l'*assistance* dans ce qu'elle a de moins blessant et de plus fraternel pour ceux qu'elle soulage ; ce sont des institutions de toute espèce pour secourir les infirmes, relever les faibles, amnistier les coupables, réhabiliter les condamnés, appeler les retardataires ; en un mot, encourager partout les efforts honorables, et chercher, par tous les moyens possibles, à relever, à remonter et à soutenir les classes inférieures au niveau commun et élevé de l'honorabilité et du bien-être. — A quelle époque et en quel lieu de la terre vit-on jamais tant de sollicitude et tant de dévouement pour les malheureux ? La Charité s'est assise sur le trône impérial à la droite de la justice, et, avant d'apprendre à l'héritier de la couronne à gouverner les hommes, on lui apprend à les secourir. Quand l'exemple vient de si haut, qui ne voudrait le suivre ?

Bien plus, nos lois nouvelles sont empreintes d'un cachet démocratique tel que l'une d'elles a encouru le reproche d'inaugurer le privilége par en bas [1].

[1] Cette loi proposait des exemptions d'impôts, contraires à l'égalité, en faveur des classes pauvres ; elle fut retirée justement.

Il n'est pas rare d'entendre des esprits libéraux s'effrayer de l'ampleur des concessions, et trouver que le socialisme a triomphé par sa défaite même, tant les conditions sociales, disent-ils, sont aujourd'hui bouleversées. — Ce sont des exagérations et des craintes chimériques; mais, s'il ne faut pas regretter ce qui a été fait, il est utile de le rappeler souvent, pour montrer aux mécontents combien il a été concédé et pour les intéresser au maintien de ce qu'ils ont obtenu.

C'est par l'égoïsme, et en flattant leurs passions, qu'on les entraînait au mal; c'est par *la justice* et en éclairant leurs consciences, qu'il faut les ramener au bien. — A ces hommes, naguère déclassés, oubliés ou dédaignés, et relégués parmi les choses, aujourd'hui remontés à la dignité d'hommes et élevés à la dignité de citoyens, nos égaux en droits et, peut-être, nos supérieurs en bien-être, il faut apprendre que, plus que personne, maintenant ils doivent être *conservateurs*. Il faut leur faire comprendre qu'en jouissant du bienfait des institutions nouvelles et libérales de leur pays, ils doivent d'abord s'y soumettre et au besoin les défendre. — Où iraient-ils pour trouver mieux?... — On leur parle des libertés anglaises? Montrons leur cette société de prolétaires écrasés par une minorité opulente, et plaçons sous leurs regards

cette aristocratie surannée en face de notre virile démocratie. — Ailleurs, que trouverions-nous? Je ne vois partout que deuil ou agitation, absolutisme ou désordre, et nulle part rien à envier. — N'allons pas au delà de la colline où nous sommes, de la montagne qui borne notre horizon ou du cours d'eau qui nous sert de frontière, nous trouverions partout les objets de notre culte renversés et outragés. Aimons notre patrie et ses institutions. La France doit être encore partout un objet d'admiration ou d'envie, nulle part un objet de pitié, et elle doit être pour tous ses enfants un objet d'amour.

## VI

On ne peut empêcher, me dira-t-on, qu'il y ait des riches et des pauvres, et, dès lors, on n'empêchera pas l'envie et la colère de germer au cœur des déshérités ; on n'empêchera pas qu'il y ait toujours des mécontents. — Je ne rêve pas le concert harmonieux et universel de tous les Français, également satisfaits et n'envoyant au ciel et à la terre que des bénédictions. Il y aura, quoi qu'on fasse, toujours des malheureux et toujours des mécontents. Dieu lui-même n'a pu faire que les hommes fussent également partagés de ses dons. Chaque

jour les prières et les actions de grâces qui montent vers lui sont mêlées de plaintes, d'imprécations et de blasphèmes; comment la société pourrait-elle prétendre à plus d'égards? — Mais je voudrais que la société, comme la Providence, pût se reposer dans sa justice satisfaite quoique méconnue, et, comme la Providence encore, qu'elle envoyât la lumière à tous.

L'ignorance, on ne saurait trop le répéter, est la plaie la plus dangereuse du corps social; elle ronge les classes inférieures et égare encore les classes supérieures, celles dont on a dit: « qu'elles n'avaient rien appris, ni rien oublié, » parce qu'elles croyaient tout savoir. L'éducation de celles-ci se traîne dans la routine, tandis que les autres apprennent tout juste ce qui les perd sans pouvoir les servir. Le peuple aujourd'hui, par ses demi-lumières, est rendu capable de voir sans savoir regarder, d'entendre sans ouïr, de lire sans comprendre, de s'instruire sans s'éclairer, et d'amasser des connaissances sans pouvoir les utiliser.—L'ouvrier est un soldat en campagne; les bagages inutiles le fatiguent, l'empêchent d'avancer et peuvent le perdre. Il ne doit porter avec lui que l'indispensable, sauf à augmenter ses provisions selon ses facultés, ses besoins et ses forces. On a dit : « Beaucoup de science sauve, un peu de science

« égare ». Cela est vrai dans tous les périls de la vie. J'applaudis aux efforts que nous faisons pour soulever le boisseau et répandre la lumière partout ; je les regrette quelquefois lorsque je vois les résultats. — Que répondre aux pauvres égarés qui se lancent, avec une assurance imperturbable, dans les précipices de l'intelligence et parlent de toutes choses en outrageant également la raison et la grammaire ? — Dans ces voies, qu'ils croient aplanies, parce qu'elles sont ouvertes, — où ils marchent la tête haute et pleins de confiance et d'ambition, ils tombent à chaque pas et ne sont pas rendus plus sages ! C'est ainsi que beaucoup sont trompés par des mirages et entraînés par des désirs immodérés ; c'est ainsi qu'ils envient et cherchent à conquérir ensuite sans s'efforcer de mériter. Il est vrai que, parmi ceux qu'ils jalousent, il en est qui gardent sans mériter de conserver, et la justice paraît froissée. On voudrait alors faire réviser tous les partages pour cause de lésion ! — Éclairons, éclairons ! et on appréciera mieux les droits de chacun. On verra surtout où l'impossible se dresse, et on comprendra les lois de la Providence et les lois de l'état social. On s'y soumettra sans murmurer et on en recueillera les bienfaits sans plus les compromettre par des impatiences ou des révoltes.

## VII

On a dit aux émancipés modernes que leurs pareils étaient autrefois des serfs, et qu'ils sont des hommes libres, mais qu'ils sont encore *exploités* ; que cependant tous les hommes sont égaux, et qu'ils devraient tous avoir même part de soleil et d'ombre. Sans distinguer ce qu'il y a de saint ou d'exagéré dans ces révélations, ceux à qui s'adressaient ces enseignements funestes ont senti germer dans leurs cœurs un orgueil illégitime et toutes les mauvaises passions qui lui font cortége. Ils ont cru que la société était un sablier, et ils s'efforcent de le renverser ! tandis qu'elle est « une pyramide » qui ne peut reposer que sur sa base. — C'est cette vérité qu'il faut leur faire comprendre. Pour les intéresser à la conservation du monument, disons-leur d'abord : que les assises sociales ne ressemblent plus à celles des pyramides d'Egypte ; qu'elles ne sont plus condamnées à l'immobilité et à porter éternellement le poids de ce qui est au-dessus d'elles ; que, par une ingénieuse combinaison, — dont la justice de notre époque a fourni le secret, — les assises sociales ont toutes maintenant des facultés et une puissance ascensionnelles, qui, loin d'ébranler le monument, le consolident et l'embellissent. C'est le miracle de notre civilisa-

tion. — Rêveurs d'une égalité autre que celle-là, désabusez-vous ! respectez la pyramide dont vous faites partie ! montez, si vous le pouvez, en cherchant à le mériter ! Respectez surtout le couronnement indispensable : l'autorité. Pour cela, il vous suffit encore d'être *justes*.

## VIII

Ainsi qu'il arrive dans toutes les réactions violentes, on a dépassé les limites. Il faut y rentrer, non par des mouvements emportés et contraires, mais par une action progressive et soutenue, jusqu'au rétablissement de l'équilibre et du mouvement régulier. — Il faut revenir des utopies irréalisables vers les réalités désirables, et, de l'anarchie vers la hiérarchie sociale. Cette hiérarchie n'est plus la division en classes, en oppresseurs et en opprimés; mais elle commande d'accepter les inégalités sociales, auxquelles on ne pourra jamais se soustraire. — Ces inégalités sont d'ailleurs faciles à justifier, ainsi que nous le verrons. Enseignons donc encore et toujours la justice.

On aura beaucoup fait lorsqu'on aura apporté la lumière dans les intelligences obscures. La paix alors y rentrera avec la vérité. L'amour des biens honorablement acquis chassera la convoitise des biens inutilement enviés, et le bonheur des con-

sciences tranquilles succédera aux tourments des consciences troublées. On aura beaucoup fait si l'on parvient à faire comprendre aux envieux que ce qu'ils désirent est au-dessus de leurs atteintes violentes, mais qu'ils peuvent y parvenir par des voies honorables ; que ces voies sont maintenant ouvertes à tous ; que toutes les carrières sont pénétrables, tous les sommets accessibles, et toutes les ambitions permises, quand elles sont légitimées par de louables desseins et des efforts soutenus ; qu'il n'existe plus parmi nous de ces distinctions outrageantes, de ces priviléges révoltants, et de ces obstacles insurmontables qui divisaient l'ancienne société en deux parts inégales et à jamais ennemies : une minorité qui avait tout, et une immense majorité qui n'avait rien, pas même l'espérance! Disons-leur encore que la société nouvelle a pris l'Évangile pour loi suprême et qu'elle accepte la première révélation sur l'homme fait d'argile pour base de ses croyances; qu'elle croit que Dieu a pétri tous les hommes du même limon, comme elle les voit, après leur mort, tous se confondre dans la même poussière.

Mais disons leur aussi :

— Que si nous avons des droits, dont nous devons et pouvons exiger le respect, on les compromet en les exagérant;

— Que c'est dans l'accomplissement de nos devoirs que se trouvent les meilleures garanties de nos droits ;

— Que nos intérêts doivent être sérieux pour être légitimes ;

— Et que, pour mériter d'être satisfaits, nos besoins ne doivent pas être mêlés à des appétits et à des instincts condamnables.

Ils étaient sagement inspirés ceux qui rappelaient dans une de nos constitutions le principe évangélique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne « veux pas qu'il te soit fait[1], » — mais ils prouvèrent bientôt que c'est peu de le dire si on ne le pratique pas!

Enseignons encore que nos droits et nos devoirs sont *réciproques* et *solidaires*.

*Réciproques* : Nous devons à Dieu notre culte, mais il nous doit sa justice ; — nous devons obéissance aux lois, mais elles nous doivent leur protection ; — nous devons respect à l'autorité, mais elle doit être notre abri ; — nous devons fidélité au souverain, mais il nous doit sa sollicitude et sa justice aussi.

*Solidaires* : Si nous manquons à un devoir nous compromettons un droit, et si l'on nous prive d'un

[1] Constitution de 1793.

droit, on nous affranchit d'un devoir. Il n'y a sécurité pour personne, là où il n'y a pas pour tous droits et devoirs également respectés. — C'est ainsi que nous ne pouvons croire en sûreté nos personnes et nos biens que si nous respectons les biens et les personnes de nos semblables. Le malfaiteur vit comme le loup dans la forêt, entouré de piéges, d'ennemis, et toujours aux prises avec la faim et la terreur ; en admettant, — ce que je nie, — qu'il puisse s'affranchir du remords.

Il en est de même dans toutes les conditions de la vie. L'oubli de la solidarité des droits et des devoirs conduit les individus à l'égarement et au crime, et les peuples et les rois aux abîmes des révolutions.

La justice, la justice! — dont la voix nous rappelle sans cesse nos devoirs et nos droits, — la justice est seule un guide infaillible. Suivons-le donc !

## IX

Le peuple, dans ses défaillances, demande, comme Gœthe mourant : « de l'air, de la lumière ! » C'est toujours ce qui lui manque en dépit des foyers lumineux qui l'environnent. La foule n'écoute pas les sages ; elle n'entend que les charlatans qui l'arrêtent, l'amusent ou la trompent ; puis elle s'éloi-

gne affairée, indifférente ou moqueuse. Oui, malgré la vive lumière de notre époque, il fait nuit encore dans les intelligences! Ce qui manque, ce n'est ni le pain des forts, ni la nourriture des simples, ce qui manque maintenant ce sont des mets appropriés aux nouvelles constitutions. Tantôt on endort son auditoire en lui parlant seulement de ses devoirs; — tantôt on le surexcite en lui parlant de ses intérêts ou de ses droits : il faut lui parler avec calme de tout cela à la fois; on l'élèvera en lui parlant de justice.

Mais ce ne sont pas seulement les classes inférieures dont il faut réveiller les consciences en les éclairant, ce sont les classes supérieures qu'il faut aussi ramener à la justice. On ne pêche pas par ignorance dans ces hautes régions, mais on y est emporté. Les passions, comme l'électricité se chargent en s'élevant! — Si les convoitises d'en bas inquiètent, les ardeurs et les rivalités d'en haut agitent et bouleversent.

Quel spectacle notre société présente au milieu d'une prospérité sans exemple et dont il semble que personne ne jouisse! J'ai vu aux colonies une image en raccourci, exagérée mais fidèle encore, de la société européenne. J'y ai vu trois espèces d'hommes réunis par les lois et toujours irréconciliables! La première et la dernière classe, — qui

ne craignaient pas qu'on les confondît jamais, — vivaient en paix, mais la classe intermédiaire, également détestée de celle qu'elle dédaignait et de celle qu'elle enviait, ne savait ni monter ni descendre et vivait comme le métal embrasé, entre l'enclume et le marteau ! n'en est-il pas de même parmi nous? La bourgeoisie (le *tiers*), a pris à la lettre l'aphorisme de Sieyès ; elle croit être *tout*, et menacée par en haut et par en bas, elle ne sait pas se réfugier sur le seul terrain où elle puisse se maintenir : celui de la justice.

Et quant à la minorité imperceptible, qui vit de regrets inutiles, d'espérances chimériques, ou de projets séditieux, son rôle est fini. Quelle sera son excuse devant Dieu pour n'avoir pas compris la belle part qui lui est faite encore? Ne devrait-elle pas donner maintenant à tous l'exemple de la concorde? N'est-ce pas la seule supériorité qu'elle puisse désormais ambitionner? A-t-elle oublié son ancienne devise : « Noblesse oblige? » — Ce n'est plus par son courage qu'elle doit se signaler, c'est par sa justice. Les temps sont accomplis et le Messie est parmi nous ; il lui crie comme aux Pharisiens : « Malheur à vous *qui ne savez pas discerner* « *les signes des temps que Dieu a marqués* »[1].

[1] Saint Mathieu, XVI, 4.

## X

Dans le désordre des disputes, nous nous sommes, je crois, trop éloignés des vérités premières. Il faut y revenir ; il faut nous réchauffer tous au foyer de la justice éternelle.

Nous avons des codes bien préparés, bien rédigés, bien étudiés et bien appliqués, mais l'homme ne marche pas toujours entre des articles de lois comme entre des garde-fous. A force d'écrire sur le papier ce que nous devons faire, et de répéter nos formules apprises, nous avons désappris à lire dans nos consciences. — Recherchons dans ce code éternel des règles de conduite plus sûres. — Lorsque nous en serons bien pénétrés, nous les comparerons à celles que la société nous impose. Si nos lois et nos institutions sont d'accord avec la loi naturelle, elles nous inspireront le respect qui est dû à la vérité et à la justice, et, si elles nous semblent quelquefois froisser nos susceptibilités légitimes, nous chercherons à comprendre les nécessités sociales qui ont commandé ces sacrifices. Loin de nous révolter, nous nous soumettrons encore à ces lois dont nous comprendrons la sagesse. S'il en est, enfin, quelques-unes que les malheurs des temps aient imposées transitoire-

ment, nous appellerons de nos vœux, et nous rapprocherons par nos efforts le moment où il sera possible d'effacer, à la fois, ces lois de notre législation, et, de nos souvenirs, les deuils et les périls qui les avaient rendues nécessaires.

Remontons à la source de toute justice, à Dieu. — Étudions d'abord les devoirs, les droits et les intérêts de toute créature humaine ; — nous demanderons ensuite à la société ce qu'elle y a ajouté ou retranché, et quels sont les droits, les devoirs et les intérêts du citoyen d'un pays libre et civilisé. — Puis, comparant cette situation à la nôtre, nous trouverons que, si la France n'est pas encore arrivée au mieux possible, elle est incontestablement, au premier rang sur la voie du progrès, du droit et de la justice.

## XI

C'est en pratiquant des devoirs de magistrature grands et saints autant que difficiles et périlleux, c'est en méditant chaque jour sur ce qu'ils exigent de nous, sur les inquiétudes, les satisfactions et quelquefois les regrets qu'ils nous apportent, que la justice m'est apparue sous des aspects divers, à des hauteurs successives, et toujours radieuse et immortelle, quoique quelquefois outragée. — J'ai suivi ses rayonnements jusque dans le foyer de

toute justice. J'ai cherché partout ses lois. Comparant les lois éternelles et la justice infaillible aux lois si peu durables et à la justice si fragile des hommes, j'ai voulu dégager de cette comparaison ce qui est absolu de ce qui est relatif, ce que nous devons à Dieu, à César, à nos semblables et à nous-mêmes et ce qui nous est dû en retour.

Après ces premières recherches, je me suis demandé ce que nous devons à la société, ce qu'elle nous doit et ce qu'elle nous procure.

Enfin, j'ai étudié la justice humaine, la justice des prétoires dans son principe, dans sa mission, dans ses bienfaits, dans ses erreurs, et j'ai recherché ce qui pouvait encore l'améliorer.

En un mot, je me suis dirigé avec ce faible rayon qu'on appelle : *conscience* et que j'appelle : *justice*, et j'ai cherché partout la vérité, j'ai cru qu'il pouvait suffire pour la faire découvrir. J'ai voulu surtout, mettre en lumière les intérêts, les droits et les devoirs, dont il faut aujourd'hui chercher la conciliation pour clore la déplorable lutte née de leur antagonisme et de l'oubli de toute justice ; j'ai voulu prouver que les problèmes les plus grands ne sont embarrassants que lorsqu'on en cherche la solution avec un orgueil capable de les trancher ou de s'y perdre, mais incapable de les résoudre ; j'ai voulu éclairer nos institutions nouvelles pour les

faire apprécier et faire appel à la conciliation, à la confiance, à l'harmonie, là où je ne voyais souvent que défiance, dénigrement, provocation, emportement, mauvaise foi ou erreur, à défaut de justice encore!

Je n'ai voulu faire ni un traité de théologie, de morale, ou de philosophie, ni un cours d'économie politique ou sociale, ni un commentaire, un panégyrique, ou une critique de nos institutions; mais j'ai fait un peu de tout cela, à mon point de vue et sans m'aider d'aucune lumière empruntée.— Si mon livre n'est pas un flambeau, du moins il ne sera pas un reflet. J'aurai atteint mon but s'il est une veilleuse pour se préserver dans les ténèbres.

Ne pas tout approuver et ne pas tout critiquer, c'est naviguer entre Charybde et Scylla; je le sais, mais quand on a mis le cap sur la justice et lorsqu'on a placé la conscience au gouvernail, on marche sur les flots sans crainte; on est insubmersible.

J'ai cru qu'entre la foi et le scepticisme il y avait place pour l'examen, entre l'éloge et la critique place pour l'étude, et partout place pour la justice. Je ne suis d'aucun parti, d'aucune école, d'aucune secte et je n'en défie aucun. Je voyage avec une besace et un bâton pour passer inaperçu, et j'espère arriver, sinon sans fatigue du moins sans

bruit au terme de mon voyage : à la vérité. — Je ne connais pas de position, si haute qu'elle soit, qui oblige à mentir à ses convictions, ni d'ambition qui puisse excuser une flatterie lorsque l'éloge n'est pas le cri du cœur. Si la réserve est une vertu, l'indépendance est un droit, et la sincérité est un devoir. J'ajoute que la réserve, l'indépendance et la sincérité sont faciles à qui respecte Dieu, les lois, les pouvoirs établis, ses semblables et soi-même.

— Les lois éternelles et la justice de Dieu,

— Les lois humaines et la justice sociale,

— Les institutions françaises et leur justice,

— Et enfin la justice humaine,

Le tout apprécié par la justice de la conscience, tels sont les sujets des quatre parties de ce livre.

Il sera sans autorité, mais j'espère qu'il ne sera pas sans utilité. — Il est l'acquit d'une dette contractée envers moi-même dans un jour de tristesse et de découragement sur un rocher perdu dans la mer des Indes, à l'autre bout du monde !

## PREMIÈRE PARTIE.

# LES LOIS ÉTERNELLES

ET

# LA JUSTICE DE DIEU.

« Dominus juravit et non pœnitebit eum. »

# PREMIÈRE PARTIE.

## LES LOIS ÉTERNELLES ET LA JUSTICE DE DIEU.

## CHAPITRE PREMIER.

—

### PROBLÈMES.

I

« *Je sais d'où je viens et où je vas* », disait Jésus ! [1]
Qui de nous peut en dire autant?

Cependant l'homme ne pouvait passer sur la terre, comme la brute, livré à ses instincts, à ses appétits, à ses souffrances, et sans se demander : d'où il était venu? pourquoi il était ici-bas? et où il allait? — Dès le réveil de son intelligence, il a dû s'adresser ces questions et rechercher s'il avait une mission sur la terre, et de qui il l'avait

[1] Saint Jean, VIII, 14.

reçue; ou, s'il n'était, comme tout ce qu'il voit, qu'un objet de la Création, placé là pour remplir un vide, jusqu'à ce que le torrent, qui emporte tout sous ses yeux, l'eût emporté lui-même dans le néant d'où il était venu.

Être venu de rien, n'être rien, et retourner à rien, est ce qui répugne le plus à notre nature. L'intelligence et la conscience humaines se révoltent contre une hypothèse aussi écrasante. On peut tomber dans ce découragement par impuissance de s'élever vers des pensées plus consolantes, mais on ne saurait s'y plaire. Le néant! mais c'est le vide! on ne peut y respirer! — il faut, lorsqu'on y tombe, étouffer ou s'en échapper bien vite, pour se réfugier dans des espérances où l'esprit se plaît, et qu'il cherche à pénétrer, malgré la nuit où il est enfermé.

II

Nous sommes comme les animaux, soumis à des nécessités matérielles; nous naissons et nous mourons comme eux; seraient-ils nos égaux? A cette question, l'homme le plus dégradé se redresse, promène autour de lui un regard fier et dédaigneux, l'élève vers le ciel, — proteste contre toute assimilation avec la matière animée qu'il asservit à ses besoins et à ses caprices, et, — ne

voyant rien à son niveau, — s'imagine que tout a été créé pour son utilité et pour son plaisir et se proclame roi de la Création.

Hélas! bientôt désabusé par le cortége de douleurs, de périls et de misères qui environnent ce trône usurpé, il en descend pour subir l'esclavage de ses besoins, de ses souffrances, de son impuissance, de son ignorance et de son labeur. — Mais, soit qu'il s'arrête dans son sillon pour essuyer son visage, soit qu'il appuie tristement son front dans ses mains pour rêver, soit qu'il regarde le ciel, et que sa pensée s'égare dans le vide, partout il semble dire : Qu'est-ce que la vie?... Naître, souffrir et mourir, est-ce donc pour cela que nous sommes venus?...

C'est ainsi que, toujours interrogateurs, nous passons alternativement d'un orgueil insensé à un découragement moins raisonnable encore, lorsque notre pensée ne sait pas s'élever au-dessus des horizons de la terre, pour y chercher le secret de notre existence et de nos destinées.

III

Qu'est-ce que la vie?...

Alfred de Vigny a dit : « qu'elle se résumait en « deux mots décourageants : *Pourquoi? Hélas!* » — Nous savons que Pascal avait écrit : « Nos *pourquoi*

« planent, et nos *parce que* rampent. » C'est là, je crois, le secret de notre impuissance à trouver des issues pour notre curiosité. Nous nous ignorons nous-mêmes, et nous voulons tout savoir. Nous cherchons bien haut les voies que Dieu s'est réservées pour lui seul, et nous ne voyons pas celles qu'il nous a ouvertes pour arriver à lui.

Qu'est-ce que la vie?... Lorsqu'on s'adresse cette question, chacun répond, — selon l'heure à laquelle il s'interroge : Vivre, c'est jouir! ou : vivre, c'est souffrir!—D'autres disent : Vivre, c'est aimer; vivre, c'est attendre; vivre, c'est chercher, ou : vivre, c'est savoir!... Le lendemain, tous s'accordent pour confesser que la vie n'est qu'une illusion, même pour les heureux de la terre, et qu'elle ne peut être un but pour personne. Alors, aux problèmes de la vie, que l'homme n'a pu résoudre, s'ajoutent les problèmes plus terribles de la mort, et tous ceux qui lui font cortége!

— D'où sommes-nous venus?... Problème!

— Pourquoi sommes-nous ici?... Problème!

— Où allons-nous?... Problème!

— Le monde a-t-il commencé?... Problème!

— Finira-t-il?... Problème!

— S'il n'est pas éternel, qui donc l'a créé? qui le dirige? qui le maintient ou le détruit? Problèmes!.....

— Où se cache cette puissance suprême? Comment concilier ses bienfaits avec ses cruautés? Problèmes !... Problèmes !...

Oui, tout est problèmes, tout est énigmes pour nous ! Les sphinx nous environnent; ils se multiplient à chaque pas; ils nous défient; malheur à qui les brave!

La religion a terrassé les monstres par l'autorité de ses commandements, mais elle pose des limites à notre examen. Faut-il croire?...

Vouloir fortifier la foi me parut toujours une usurpation périlleuse. Lorsqu'on n'a pas charge d'âmes, il faut laisser les enseignements religieux aux hommes dont le caractère sacré impose le respect et dont la parole est un commandement, même quand elle se heurte à des intelligences rebelles. Chercher, au contraire, à ébranler la foi, lorsque l'on doute soi-même, me paraît un crime bien plus grand que celui d'ôter la vie à son semblable; car je ne connais rien de plus affreux que le doute, et rien de plus désirable qu'une foi aveugle et entière. N'a-t-il pas le plus précieux des biens celui qui croit?... N'a-t-il pas des consolations en ce monde et des espérances dans l'autre? Que dis-je, des espérances? Il a la certitude d'un bonheur qui ne finira pas, et il en jouit déjà.—Certitude! Ce mot fait sourire les incrédules... Qu'ils gardent pour

eux-mêmes cette pitié, et qu'ils respectent les consciences tranquilles. S'ils sont persuadés qu'elles se bercent d'illusions, qu'elles courent après des mirages éternels, qu'ils respectent encore ces saintes chimères! Que mettraient-ils à la place, si ce n'est le vide de leurs conceptions orgueilleuses et le supplice du doute?

Et, pourtant le monde est partagé entre des docteurs de deux ordres et prêchant sans mission. Les uns touchent à l'arche sainte avec des mains impures, la profanent et la compromettent en voulant la redresser ; les autres s'efforcent de la renverser, sous prétexte qu'ils doivent démasquer l'imposture et nous délivrer des vieux préjugés. Ah! laissons la foi à ceux qui l'ont trouvée et le courage à ceux qui cherchent! Les premiers sont les bienheureux, il faut les envier; les seconds sont les ouvriers de la dernière heure, Dieu les attend et leur réserve même salaire qu'aux autres.

IV

Mais la foi n'est pas une conquête facile, et la religion elle-même enseigne « que la foi est un « don de Dieu! » Tout croire et ne rien discuter ne nous est pas moins impossible, quand on n'est pas touché de la grâce d'en haut, — que de tout ignorer ou de tout savoir. — Nous nous soumettons

difficilement à ce que nous ne comprenons pas ; le mystère nous trouve rebelles, et les sphinx reparaissent.

La philosophie — a cru quelquefois les avoir vaincus. Dans les brillants éclairs de l'intelligence, Dieu se montre aux hommes, comme il apparut à Moïse dans les éclairs du Sinaï, radieux et dictant ses lois à l'humanité. Mais, pour quelques intelligences privilégiées parvenues, hors du sanctuaire, à cette grande initiation, combien d'esprits téméraires ont été précipités dans les abîmes qu'ils ont bravés !..,

Lorsqu'on ne croit pas à la révélation, que trouve-t-on au bout des systèmes philosophiques ? A quoi sont donc parvenus les chercheurs de vérités ? Qu'ont-ils découvert dans les domaines que Dieu paraît s'être réservés pour lui seul ?... — « Je « sais que je ne sais rien ! » disait la sagesse antique. — « Que sais-je ? » a ajouté la sagesse moderne. — Voilà toutes nos conquêtes : la science négative de Socrate et le doute interrogatif de Montaigne !

Il faut donc croire ou ignorer !

V

Entre une soumission aveugle et une recherche ardente et passionnée de l'inconnu, le plus grand

nombre des hommes vit dans l'indifférence et l'oubli des grandes questions qui tourmentent les esprits réfléchis. Lorsqu'on est emporté dans les tourbillons de la vie, on ne s'interroge pas; on oublie son néant, on s'étourdit; — on se cache à soi-même la brièveté de la vie et son terme fatal; mais, quoi qu'on fasse pour dorer, embellir et prolonger son rêve, il dure peu. — Bien plus, on n'attend pas le réveil suprême pour perdre cette indifférence et ces illusions; on l'interrompt pour s'effrayer de la triste réalité des choses d'ici-bas et des mystères qui les suivent. Qui de nous ne s'est pas arrêté dans le deuil comme dans la joie pour interroger le ciel? Qui de nous n'a pas eu la conscience assiégée, agitée et poursuivie par les fantômes obstinés, si admirablement dépeints dans ces vers, par un *Enfant du siècle*?

« Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
« Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter;
« Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
« Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.
« Je ne puis; malgré moi l'univers me tourmente!
« Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
« Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
« De ne pas le comprendre et pourtant de le voir » [1].

Non, l'indifférence et l'oubli ne sont pas des re-

[1] Alfred de Musset.

fuges, quand il s'agit de ce que nous ne pouvons ni ignorer ni savoir. — Bienheureux ceux qui croient!

VI

Avec la triste certitude de ne rien découvrir, l'homme ne s'est jamais lassé, et il ne se lassera jamais de chercher. Ève nous a légué la curiosité qui la perdit, et ce serait en vain qu'on nous ramènerait au Paradis terrestre, l'arbre de science nous tenterait encore, et nous succomberions. Comment ne pas succomber? Comment ne pas chercher? Comment nous résigner à notre ignorance, quand les mystères nous sollicitent, quand la réalité nous accable, quand la mort nous attend?...

Ne nous affligeons pas de ces ardeurs que rien n'éteint, de cette curiosité que rien ne rebute, de ces alternatives de foi, de doute et de scepticisme que rien ne fixe. Dieu reste caché, mais il veut qu'on le cherche; et, pour encourager nos efforts, il a placé des trésors de lumière sur les routes obscures qui nous mènent vers lui. — Loin donc de blâmer les témérités de ceux qui cherchent, honorons leur dévouement; nouveaux Curtius, ils bravent le gouffre pour sauver l'humanité, et ils éclairent sa marche.

Combien d'admirables découvertes ont été faites

par ces éclaireurs courageux ! — Sans doute, nous ne savons pas mieux que nos ancêtres d'où nous sommes venus et où nous allons; mais quelle distance nous avons parcourue! — Pendant que le matérialiste s'écriait : — « Nous allons du néant au néant ! » — et que le fidèle lui répondait : « Nous allons du temps à l'éternité! » le sage parcourait les champs désolés du doute, et, s'il n'y trouvait pas la solution du problème, il y découvrait les droits et les devoirs « dont l'ignorance avait causé les malheurs du monde. »

Malgré ses défaillances et ses chutes, l'humanité s'avance, car une voix mystérieuse lui crie, comme à Ahasverus : « Marche! marche toujours ! » et, sur sa route, elle lit partout, comme dans l'Évangile : « Cherchez, et vous trouverez. »

## VII

Il est remarquable qu'à notre époque, qui semble vouée au culte du Veau d'or et des intérêts matériels, des chercheurs nombreux et obstinés se vouent encore à la découverte des grandes vérités. Il est plus remarquable encore qu'ils soient essentiellement doués de la bonne foi qui manqua trop souvent à leurs devanciers. Libres maintenant de se perdre dans des négations audacieuses, d'afficher leur incrédulité, les sceptiques modernes rai-

sonnent à côté des enseignements religieux, mais, s'ils les repoussent, ils ne les outragent plus. — La tolérance de notre époque s'est imposée à tous, à l'incrédulité comme au fanatisme.

Mais, à quelque culte qu'on appartienne, au Dieu de la Crèche ou à la déesse Raison, on ne peut vivre sans se demander souvent : « Où vais-je ? » Et, soit qu'on marche vers la tombe avec confiance ou avec terreur, on aime à caresser les espérances qui, seules, peuvent faire supporter les amertumes et les déceptions de la vie.

Pour nous raffermir dans ces espérances, je ne connais, en dehors de la foi, qu'un secours, c'est le sentiment profond de la justice de Dieu. Avec ce sentiment, on peut aller à lui. Je suis fortifié dans cette conviction par la pensée des innombrables générations mortes ou qui mourront sans avoir été éclairées de la révélation. Dieu n'a pas condamné ces pauvres aveugles à une éternelle cécité et à l'ignorer toujours; il leur a donné la lumière naturelle qui suffit à les diriger dans l'obscurité. Cherchons donc notre route avec ce divin rayon, puisque nous laissons à d'autres les voies plus larges où nous ne pourrions que suivre des guides autorisés; nous verrons que notre sentier conduit au même but, à la vérité.

# CHAPITRE II.

—

## MISSION DES HOMMES SUR LA TERRE.

### I

Si la vie nous paraît trop courte et trop misérable pour être un but, si nous lui cherchons une autre explication et si nous voulons ailleurs une consolation pour nos douleurs, et un encouragement plus durable pour nos efforts, on comprend que ces idées spéculatives sur l'éternité ne soient pas les premières écloses dans l'intelligence humaine. L'homme a dû rechercher les horizons de la terre avant les horizons des espaces célestes.— Avons-nous sur la terre une mission qui ait son importance et sa grandeur indépendamment du but caché et élevé que nous espérons après cette vie? On a dû s'adresser d'abord cette question et il est permis, en gardant notre foi et nos espérances, de se l'adresser encore.

Avant donc d'étudier les lois éternelles et la justice de Dieu, — objet de cette première partie de mon livre,—je veux, par la pensée, remonter au berceau de l'humanité, placer le premier homme dans l'isolement et l'abandon où nous pouvons supposer qu'il fut et assister à son réveil et à ses premiers pas.

II

Lorsqu'on accepte les révélations de la Génèse, on n'a plus à s'interroger; tous les premiers problèmes sont résolus. — Un Dieu tout-puissant a créé l'univers; il a fait l'homme à son image; il l'a placé dans l'Éden; il lui a tracé des devoirs faciles; il a puni sa désobéissance; il l'a exilé sur la terre, en le condamnant au travail, et il lui a promis miséricorde et un sauveur. — Dans ces conditions, la vie n'a qu'un objet, celui de nous racheter et nous n'avons plus à nous demander ce que nous faisons ici-bas, s'il existe un Dieu, si nous avons une âme et si l'éternité nous attend.—Toutes ces questions au contraire, se dressent devant nous lorsqu'on n'accepte pas ce qu'on appelle aujourd'hui dédaigneusement. « *Les puérilités de la Bible.* »

Abordons les donc, ces questions. En essayant de raisonner, ou de déraisonner, à côté des ensei-

gnements religieux, je n'ai d'autres desseins que de prouver que la raison humaine arrive aux mêmes solutions, lorsque rien ne l'égare.

Avons-nous en ce monde une mission ?

A cette première question, tout ce qui fut s'unit à tout ce qui est pour nous montrer les œuvres de l'humanité. — Le passé et le présent expliquent l'avenir, et, ensemble, il nous disent que si nous ne faisons que passer sur la terre, Dieu a voulu qu'elle gardât l'empreinte de nos pas et les résultats durables et accumulés de nos labeurs. — Il nous a tracé la route pour arriver à lui, en nous imposant l'obligation de l'élargir et de l'aplanir. — Combien de précieux jalons ont été placés sur cette voie pour nous diriger ! — Nous ne pouvons les méconnaître et les dédaigner ; il faut au contraire les chercher et les atteindre successivement pour arriver plus sûrement au rendez-vous dernier.

## III

Lorsque la terre sortit des mains du créateur, elle était, dit l'Écriture « *informe* et *nue* ; » il est certain, du moins, qu'elle était déserte et inculte. Si l'Écriture l'enseigne, la sience le prouve et l'histoire nous apprend comment l'humanité se répandit et comment elle a envahi successivement les soli-

tudes de la terre.—L'obscurité qui couvre l'origine de quelques anciens peuples, qui se disent autochthones, — et le mystère qui nous cache les sources d'où sont venus les habitants du nouveau monde et les peuplades sauvages emprisonnées sur les rochers dispersés sur les océans, ne changent rien à nos convictions sur ce point ; nous savons, avec certitude, que pendant longtemps l'humanité fut absente. Cette pensée, loin de heurter les anciennes croyances, en est au contraire l'énergique confirmation ; Dieu n'a créé l'homme que le sixième jour.

Si l'humanité était absente pendant les premiers jours de la création, ou pendant les premiers âges du monde, pouvait-elle ne pas venir ?

Il n'est pas besoin de longues recherches, ni de savantes méditations pour répondre : l'homme était attendu ! — Il suffit de se demander ce que serait la terre si Dieu n'eût pas réservé aux bannis la mission d'achever son œuvre.

La sagesse infinie pouvait-elle avoir créé pour des aveugles les magnificences de la terre et des cieux ? et pour des sourds les sublimes harmonies de l'univers ?... Non, l'homme était attendu !

Il fallait à la scène du monde des acteurs dignes de ses splendeurs ; il fallait à ce temple auguste des adorateurs capables de rechercher le Dieu qui le remplit et capables de le comprendre, de l'aimer,

de le bénir, de l'implorer et de le remercier... ; l'homme était attendu !

Sans doute, il s'élève des sables brûlants de l'Afrique, des solitudes glacées des pôles, et des déserts humides du nouveau monde, comme des empires civilisés du monde ancien, des hymnes et des encens agréables au Créateur.—Les parfums des fleurs, les chants des oiseaux, les bourdonnements des insectes, les rugissements du désert et les mugissements de l'océan montent vers l'Éternel, et les cieux racontent sa gloire; mais que sont ces concerts sauvages, ces cassolettes passives et ces glorifications muettes, près des prières, des actions de grâces, des chants de joie, des cris de souffrance et des transports d'admiration que Dieu recueille dans les champs magnifiques de la civilisation ? que sont-ils surtout près des hymnes et des cantiques d'amour qui partent du cœur de l'homme ?...

L'homme était attendu !

IV

Dieu voulut *animer* et *peupler* la terre. « *Multipliez, couvrez la terre* » ; Dieu ne cesse de le recommander ; voilà le premier motif de la création de l'homme.

Si c'eût été tout, les animaux auraient pu suffire,

car eux aussi se multiplient, se répandent, peuplent, animent les déserts, et ils couvriraient depuis longtemps ce globe, si l'homme n'avait pas été le principal obstacle à cette invasion.—Mais si les animaux pouvaient masquer les vides de la création, ils étaient incapables de les remplir; avec eux la terre serait restée inculte et encore déserte. Elle aurait inutilement produit des merveilles qu'aucun œil n'aurait admirées, des fruits et des fleurs qu'aucune main n'aurait cueillis, et elle aurait inutilement gardé dans ses entrailles les trésors qui y étaient, ou qui y sont encore enfouis.—Combien de fleurs, de fruits, de trésors et de merveilles, me dira-t-on, sont encore perdus et inutiles?... — Sans doute; mais ce sont les appâts tendus à l'humanité ; aujourd'hui, comme au premier jour, ils l'appellent et ils la sollicitent; les solitudes l'attendent et, chaque jour, elle se rend à cet appel et à ces puissantes attractions.

## V

Réduite à ces termes la mission de l'homme n'eût pas encore été à la hauteur du rôle qui lui était réservé. — Dieu nous avait destiné les biens de la terre, mais la conscience nous dit qu'ils ne peuvent nous suffire, et cette voix intérieure nous crie : « Tu as le sentiment de la justice, fais la

« régner sur la terre. Voilà le dernier but de ta « mission ici-bas ; civilise ! »

*Peupler, animer, cultiver, embellir* la terre et enfin la *civiliser*, voilà donc les mots, faciles à trouver, de l'énigme dont nous cherchons vainement la solution dans des abstractions. — Cette mission est-elle au-dessous de notre ambition et ne peut-elle nous satisfaire? Si, en accomplissant cette tâche laborieuse et magnifique, si, associés à notre Créateur pour achever son œuvre, nous nous faisons des titres à un salaire proportionné à la grandeur du maître, pourquoi nous demander encore ce que nous faisons sur la terre, et pourquoi nous plaindre des douleurs et de la brièveté de la vie?

Rendons à notre rôle le caractère qu'on a trop méconnu. — La vie est à la fois un but et un moyen. Elle est un but, puisque nous devons exécuter les desseins de Dieu ; elle est un moyen pour mériter et obtenir ailleurs la récompense espérée. Si nous sommes ici, — ainsi qu'on le prétend, — pour souffrir, expier et nous racheter, Dieu a voulu que l'expiation fût facile et souvent douce, car il a mis à notre portée les biens qui satisfont nos besoins et consolent nos misères. La terre n'ouvre, il est vrai, son sein qu'à des ardeurs soutenues et presque à des violences ; Dieu nous a imposé le travail ; mais nous ne pouvons nous en plaindre, et il me sera

facile de prouver que la loi du travail nous apporte plus de jouissances que de douleurs et que le châtiment est léger [1]. — Croyons à ce châtiment, puisque notre religion le veut, mais croyons surtout au pardon et cherchons à le mériter.

Je me résume donc et je dis : l'homme a ici-bas une importante et grande mission : IL COLONISE.

VI

Qu'est-ce que coloniser?

Autrefois, c'était émigrer d'un lieu sur un autre. Quand une ruche humaine débordait, il en sortait des essaims qui allèrent, d'abord, près de là, chercher de l'espace, du soleil et des fleurs. Bientôt, on ne se contenta plus des champs voisins et l'on marcha à la découverte. — On transporta au loin des populations pour défricher et occuper les terrains découverts. — Ailleurs, on refoula des nations inoffensives et on les immola pour mieux les dépouiller! C'est l'histoire de la colonisation dans les deux Indes, dont un écrivain a retracé les douleurs en phrases déclamatoires, mais malheureusement trop excusées par les tableaux qu'il avait sous les yeux [2]. Cette colonisation a fait son temps ; elle a procédé par l'audace, la cupidité, le fer et le

[1] Voyez ci-après *la Loi du travail*.

[2] L'abbé Raynal.

feu! Elle était barbare! — Ne la condamnons pas à nouveau; elle a accompli sa tâche et Dieu l'a jugée!

Mais, aujourd'hui, coloniser, c'est apporter la lumière aux aveugles de l'intelligence, la liberté aux esclaves et la justice aux opprimés. — N'est-ce pas coloniser, en effet, que de chasser l'ignorance et la barbarie et de les remplacer par les lumières et les bienfaits de la civilisation? N'est-ce pas coloniser que de mêler des races fortes à des races dégénérées et de substituer des nations à des troupeaux de serfs? — Quand je vois, à l'orient et à l'occident, les peuples secourus, stimulés et éclairés par nos missionnaires et nos soldats, et quand je vois, au nord, les peuples attardés s'élancer à notre appel et doubler le pas pour nous atteindre et nous suivre, je ne regrette plus l'empire des Indes et le Canada; et je dis que nos colonies sont encore les plus belles du monde. — Nous ne leur demandons ni des épices, ni des roupies, ni du coton, ni du sucre ou du café, ni de l'or, nous ne voulons répandre et faire germer sur nos pas que la justice, la morale, la religion, le progrès et la liberté. Nos colonies nous rapportent l'indépendance des peuples, l'admiration du monde, la satisfaction de nous-mêmes et les bénédictions de Dieu.

La Providence, après avoir opéré les défrichements, veut aujourd'hui, sur la terre, des cultures alignées et sarclées. — Les hommes sont ses instruments et ses colons partiaires. Selon les temps, les lieux, les climats et les besoins, le maître change sa méthode; mais quel que soit le caractère particulier des œuvres humaines, le nom de colonisation leur convient, car ce mot vient de *colere, cultiver*, et tous, tant que nous sommes, nous sommes des *colons*.

VII

« L'histoire d'une colonie, disait Malouet, n'est que l'histoire d'un bailliage. » — Ces histoires réunies seraient, pourtant, l'histoire universelle. Que sommes-nous, si ce n'est des exilés qui ont oublié d'où vinrent leurs ancêtres? Cette histoire remonte donc à la création. — En a-t-on recueilli les principaux feuillets? On le croit, mais le vent de l'oubli en a plus emporté encore! — La découverte du nouveau monde m'étonne bien plus par sa date récente que par les événements prodigieux qui en font justement l'admiration des hommes. — Je me demande comment on ne sait que depuis 380 ANS, que le monde était coupé en deux immenses tronçons, qui s'ignoraient réciproquement; et j'en conclus, ou que le monde est bien jeune, ou

qu'il a oublié la plus grande partie de son histoire. Bien jeune! Mais il se vante de siècles entassés? Qu'en a-t-il donc fait? — Il n'a découvert le nouveau monde que depuis quatre siècles, et les droits de l'homme que depuis hier!

L'homme connaît donc enfin les limites de son domaine! Il le parcourt et il s'est installé dans presque toutes les régions habitables. Cette connaissance absolue des limites de la terre a prouvé sa sphéricité et fixé les horizons réels, mais elle a supprimé les horizons imaginaires où notre raison s'égarait et se plaisait. La réalité rapetisse tout; le rêve seul a des proportions immenses. Nous murmurons contre la Providence et ses secrets; nous cherchons à les pénétrer; nous devrions plutôt la remercier du mystère qui nous environne.

Quoi qu'il en soit, la colonisation s'est avancée et elle s'avance chaque jour. Les déserts se resserrent, les solitudes s'animent, la terre est envahie et la civilisation suit les sentiers tracés par ses premiers pionniers. — Qu'arrivera-t-il lorsque le niveau aura atteint son extrême limite? L'humanité répandue partout sur la terre jouira-t-elle de ses conquêtes pendant des générations sans fin? Ou, comme Sisyphe, verra-t-elle son rocher retomber sur elle et lui imposer un supplice nouveau? C'est outrager la Providence que de croire qu'elle puisse

s'amuser à ce jeu cruel ; mieux vaudrait croire à la fin du monde. — Rassurez-vous, toutefois, millénaires attardés, que cette pensée pourrait effrayer encore. Les temps sont loin où l'homme pourra dire à Dieu : Seigneur, j'ai accompli ma tâche et ma mission sur la terre et je reviens vers vous !

Après avoir indiqué cette tâche, recherchons encore les moyens par lesquels Dieu a voulu en assurer l'accomplissement. Ces moyens font partie des lois éternelles qui gouvernent le monde.

# CHAPITRE III.

—

## LA COLONISATION, SES RESSORTS ET SES FREINS.

### I

Les vents ne portent pas aux solitudes, avec les germes des plantes, les semences de l'espèce humaine ; si la terre produit spontanément des plantes [1] elle ne produit pas de même des hommes, et Dieu a dû y pourvoir. La colonisation est le puissant moyen dont la Providence se sert pour ensemencer, cultiver et mener à maturité l'espèce humaine. — J'ai pu dire que la colonisation était le complément de la création.

Ainsi comprise, la colonisation n'est plus le privilége ou la tâche d'une époque, ou d'une nation ; elle est l'œuvre commune des siècles, et la mission de tous les hommes. Nous allons voir, en

[1] *Herbas virentes.*

effet, que l'*instinct colonisateur* est un don universel ; nous rechercherons ensuite ce qui le sépare de l'*esprit*, ou de ce qu'on appelle le *génie de la colonisation*.

## II

L'instinct colonisateur se révèle chez toutes les créatures humaines, sans exception, par des signes certains, mais différents dans leurs manifestations, quoique déterminés par les mêmes causes.

Tous les hommes sont tourmentés du besoin de changer de place; l'immobilité est un supplice pour le corps et pour l'âme ; nous ne sommes bien nulle part, et nous voudrions être surtout où nous ne sommes pas ; nous avons soif de l'inconnu. — De plus, la satiété nous arrive avec la possession, et, sans jamais jouir de ce que nous possédons, — et que nous avons recherché souvent avec ardeur, au prix des plus grands sacrifices, et même au péril de la vie, — nous sommes toujours tourmentés de désirs, d'aspirations, et d'impatiences, quelquefois sans but déterminé. Nous voudrions être partout, nous voudrions étreindre et posséder l'univers ! — Ce ne sont pas les déshérités qui sont le plus agités par ce malaise et ces convoitises ; ce sont souvent les hommes qui nous semblent n'avoir rien à désirer ; leur bien-être est pour eux un

supplice de plus; ils sont assiégés d'ennuis et de besoins imaginaires; il faut qu'ils se créent des peines réelles et qu'ils changent de place ; ils ont un invincible besoin de gaspiller leur existence et de la jeter à tous les vents de la terre.

Pourquoi ce besoin de locomotion ? Pourquoi ces désirs incessants, vagues ou déterminés et toujours inassouvis ? — Pourquoi ces recherches ardentes autant qu'inutiles d'un mieux chimérique ?....

On répond : « Parce que le bonheur n'est pas de ce monde et que Dieu veut nous convaincre, par l'inutilité de nos recherches, que nous ne pouvons attendre et trouver le bonheur que dans un monde meilleur.... »

Cette explication philosophique doit nous consoler de nos déceptions, mais elle ne suffit pas pour justifier l'agitation et les entraînements qui nous assiégent. — Dieu pouvait nous convaincre du néant des biens de ce monde, sans nous tourmenter du besoin de changer de place. Quand je vois au cœur de tous les hommes un arsenal de désirs et de craintes, de forces et de faiblesses, de qualités et de défauts, de vices et de vertus, et de ressorts enfin qui les poussent, ou les entraînent dans toutes les directions, je cherche le but caché de la Providence, et je le trouve dans la colonisa-

tion. Cette fièvre, ces ardeurs, ces découragements et ces entraînements irrésistibles, sont ce que j'appelle l'instinct colonisateur; car ce sont là les germes de toutes les colonies et les semences qui ont peuplé la terre.

### III

Ces germes, on le comprend, sont développés ou étouffés, selon notre nature, ou par des circonstances extérieures et indépendantes de notre volonté. C'est ce qui explique pourquoi certains hommes font le tour du monde, et pourquoi beaucoup d'autres ne font que le tour de leur clocher.

Quels sont, indépendamment des mobiles que j'ai signalés, les ressorts qui nous poussent encore, et les freins qui nous retiennent?

Il est impossible de les énumérer, mais on peut en indiquer beaucoup. — Toutes les nobles passions et tous les vils instincts y concourent. L'amour et la haine, l'ambition et le dévouement, la cupidité et la prodigalité, le poids de la honte et l'amour de la gloire, le désœuvrement et l'activité, le calcul et la témérité, le goût des aventures et le génie des découvertes, semblent ligués pour obliger les hommes à parcourir la terre, à se disperser, et se croiser dans tous les sens, et d'un pôle à l'autre. Remontez au berceau de toutes les colonies,

vous y trouverez toujours un aventurier ou un homme de génie.

Si l'homme n'était pas entreprenant jusqu'à la folie, courageux jusqu'à la témérité, avide jusqu'à la cupidité, passionné jusqu'au crime, emporté jusqu'à la fureur, généreux jusqu'au sacrifice, mais surtout s'il pouvait se passer de ce qu'il n'a pas, et être heureux de ce qu'il possède, et s'il pouvait se plaire où il se trouve, jamais la terre n'eût été peuplée. Repus ou épuisés, mais surtout indifférents, les hommes se seraient endormis où le hasard les aurait fait naître ; ils s'y seraient entassés, et la terre serait encore déserte. Voyez les fourmillières de l'Orient, elles pullulent dans l'engourdissement, elles étouffent, tandis que l'activité de l'Occident va découvrir les espaces lointains, où les enfants du soleil auraient pu se répandre. — L'Orient manque aujourd'hui à sa mission et Dieu l'en punit.

Dieu a voulu que l'homme franchît les fleuves et les océans, qu'il escaladât les monts, qu'il s'égarât dans les déserts et les forêts, et c'est pour cela qu'il lui a donné un courage au-dessus de ces terreurs et une force au-dessus de ces obstacles. La Providence sait toujours proportionner le levier à la résistance ; — elle a doué sa créature d'un corps, instrument capable de tous les mouvements

dont la matière est susceptible dans ses innombrables combinaisons, — d'un cœur, foyer ardent qui réchauffe et anime cette machine compliquée, — d'une intelligence qui la dirige, — et d'une âme, lien mystérieux entre tous ces rouages divins! Oui, l'homme est un admirable instrument, lorsqu'il fonctionne sous les regards de celui qui le créa, mais qu'il est misérable lorsque Dieu l'abandonne!

IV

Je viens d'indiquer les sources où l'instinct colonisateur se retrempe, je vais indiquer quelques-unes des causes qui l'affaiblissent : car il faut à toute machine perfectionnée des freins pour en modérer les emportements, et, au besoin, en arrêter le mouvement. Il fallait donc à l'humanité des freins pour l'empêcher de se précipiter et de se perdre dans les emportements que j'ai signalés. Ces freins sont matériels ou moraux. — Ce sont d'abord les montagnes, les fleuves et les océans, mais ce sont plus encore les douleurs et les répugnances qu'il faut vaincre ; c'est l'amour de la famille, l'amour du clocher et l'amour de la patrie ; ce sont les mille riens qui nous retiennent, pendant que notre impatience nous soulève et nous chasse ; — car nous sommes un tissu de contra-

dictions, et, si nous faisons peu de cas de ce que nous possédons, nous le pleurons dès que nous l'avons perdu !— Puis viennent les déceptions qui, si souvent, couronnent les entreprises irréfléchies et les changements téméraires. Qui de nous ignore les combats douloureux dont le cœur est le champ de bataille ? Qui de nous n'a pas connu les inutiles regrets qui attendent ceux qui se lassent d'un bonheur tranquille et vont chercher au loin des succès, des joies et des bonheurs qu'ils n'y trouvent pas ? — On veut partir, on veut rester.... et le plus souvent on part ! car il fallait que la victoire restât à l'instinct colonisateur ! *quæque ipse!....*

Tels sont les principaux caractères, les principales causes, et les principaux modérateurs de cette maladie universelle. Ai-je besoin d'ajouter que si chacun de nous apporte, selon son caractère, une somme différente de poids et de force pour le pousser en avant, chacun apporte aussi une résistance particulière. Je compare l'humanité à un fleuve qui coule majestueusement à l'océan, j'y vois des objets rapidement emportés et d'autres lentement charriés ou retenus par les obstacles, les remous et les tourbillons, quelques-uns même semblent remonter le courant ; mais, en réalité, tous sont agités et finissent par être abîmés dans l'immense réservoir. C'est ainsi que nous voyons dans le monde

des hommes apathiques, indifférents et inertes, d'autres agités dans tous les sens, et d'autres enfin emportés et audacieux, toujours à l'avant-garde de l'humanité. Les uns manquent de ressort et les autres manquent de frein ; tous obéissent.

C'est ainsi que lorsqu'il s'agit de peupler la terre, je vois tous les hommes appelés à cette œuvre providentielle et tour à tour poussés, entraînés ou retenus par des puissances invisibles, et sans lesquelles la colonisation eût été compromise ou abandonnée. — Trop retenue, l'humanité se serait entassée ; — trop emportée, elle se serait imprudemment éparpillée et se serait exposée aux périls qui l'environnaient. Les fugitifs, partis sans précautions et sans esprit de retour, se seraient perdus dans les déserts et y auraient disparu au lieu de s'y installer et de s'y multiplier. — Dieu ne l'a pas voulu.

## V

Si l'instinct colonisateur est universel, il n'en est pas de même de l'esprit ou du génie de la colonisation et ils diffèrent essentiellement. Le premier imprime le mouvement, le second l'utilise ; — le premier fait jaillir l'étincelle, le second la recueille ; le premier ouvre les voies, le second les élargit ; — le premier défriche, le second fertilise ;

— en un mot, l'instinct colonisateur est à l'esprit ce que l'emportement est à la réflexion. L'un et l'autre peuvent réussir, mais la certitude n'est que d'un côté. L'instinct fait, par hasard, des choses brillantes et passagères ; l'esprit fait logiquement des choses utiles et durables. — Lorsque l'instinct et l'esprit, le talent et l'audace se trouvent réunis dans la même personne, il en résulte des hommes exceptionnels qui font la prospérité de leur patrie, comme ils en font la gloire. Lorsque c'est une nation ou un gouvernement qui réunit ces dons de Dieu, il en résulte des éclats de fortune et de grandeur qui étonnent le monde. — Ce sera Christophe Colomb au XV[e] siècle, ou les Portugais au XVI[e] ; ce sera, de nos jours, Napoléon, ou la puissance britannique. Parvenue à cette hauteur, l'heureuse combinaison des emportements et du calcul s'appelle le génie, et produit des miracles. Pourquoi tout cela ne dure-t-il que ce que durent les miracles? le temps des éclairs ! — Mais le génie est comme la foudre ; où il passe ses effets restent. Heureux les temps qui savent les utiliser!

## VI

La Providence a départi à chaque siècle et à chaque nation, comme à chaque homme, sa tâche dans l'œuvre universelle, et elle les a dotés en con-

séquence. — On ne peut méconnaître que les peuples, comme les individus, aient des vertus ou des vices et des incapacités ou des aptitudes spéciales. Il le fallait. Dans ce chantier universel, qu'on appelle l'humanité, les uns fouillent et cherchent les matériaux, d'autres les dégrossissent, d'autres les apportent à pied d'œuvre, d'autres en opèrent la synthèse et d'autres enfin achèveront et orneront l'édifice social.— Il en est ainsi pour tous les monuments élevés par l'homme sur la terre. La colonisation a aussi ses spécialités.

Je ne veux disputer, ni dans le présent, ni dans le passé, sur la gloire des peuples colonisateurs. Personne n'ignore de quelles nations la colonisation fit autrefois la prospérité et l'illustration, et de qui elle fait aujourd'hui la puissance et l'orgueil.—Je constate, par ces succès, que Dieu protégea toujours les peuples colonisateurs. Lorsqu'on suit leurs marches et leurs triomphes, on est tenté de croire qu'une étoile les guide, comme les Mages, vers un Dieu caché qui les attend pour couronner leur foi. Dieu ne pouvait donc plus manifestement nous montrer sa volonté et ses desseins, ni mieux nous tracer la route à suivre.

Mais ce que je conteste, c'est le monopole que s'attribuent les peuples qui nous dénient le génie colonisateur. — Que les seigneurs portugais et les

hidalgos de la péninsule ibérique se drapent fièrement dans les lambeaux de leur ancienne opulence, qu'ils bercent leur orgueil et qu'ils endorment leurs regrets, en répétant, les uns « sur les rives fleuries du Tage, » et les autres « sur les bords désolés du Mançanarès » les refrains oubliés par lesquels leurs ancêtres célébraient leurs découvertes et leurs conquêtes évanouies ; que dans les marais de la Hollande, les épiciers d'Amsterdam entassent encore les produits des Moluques, pour eux changés en or ; que dans les brouillards de la Tamise on étale le riche écrin colonial de la Reine, enrichi des perles enlevées à la couronne de France.... Je le comprends et je pardonne ces orgueils, mais tous ensemble ils ne sauraient encore effacer une histoire dont Dieu a recueilli les feuillets, dont le monde garde les glorieux souvenirs et que la France seule a trop oubliés ! Je revendique cette histoire de ma patrie sur les mers ; je revendique pour la France une large part des conquêtes que l'homme avait reçu mission d'opérer sur la terre. Notre histoire coloniale ne peut pâlir ni se laisser oublier. Ses revers n'ont pas effacé sa gloire, s'ils ont effacé ses succès, et nous pouvons nous consoler en répétant : *Sic vos non vobis!*

Ce n'est là, après tout, que le petit côté de la colonisation. Si nous recherchons ses grandes

pages, nous verrons que notre part est assez belle encore pour inspirer plus d'envie que de pitié à nos rivaux. La France *colonise*, dans la dernière acception que j'ai donnée à ce mot, car nul peuple n'a plus que nous répandu et cultivé sur la terre les germes de la *civilisation.*

Ce serait une grande et intéressante histoire que celle des efforts et des dévouements comparés, des peuples anciens et modernes. — On a souvent fait l'histoire des égoïsmes; qui nous fera celle des désintéressements? Qui écrira ce bilan universel de l'humanité et de nos titres devant Dieu?

## VII

Mais si la colonisation est notre tâche, les biens de la terre ne sont pas notre salaire. — La satiété nous arrive avec leur possession et nous sommes vite désabusés de leur importance. D'ailleurs ils nous échappent et nous les gardons toujours trop peu pour qu'ils puissent nous satisfaire.—Au matin de la vie, ils font illusion, on les désire; à midi, on les recherche avec ardeur; — mais le soir vient vite! On a beau les serrer alors, ils glissent de nos doigts amaigris, et quand l'œil se voile, quand la paupière tombe, qu'importent les biens de la terre! Alors on reporte toutes ses pensées, toutes ses ardeurs vers les biens qu'on appelait imagi-

naires, et qui sont seuls réels... s'il existe un Dieu.

*S'il existe un Dieu!* L'existence de Dieu est-elle donc un problème? J'ai dit que tout était problème pour notre ignorance. L'homme dans ses égarements a souvent méconnu et nié son Créateur! Commençons donc par le rechercher; commençons par prouver que Dieu et l'immortalité de l'âme n'ont rien d'embarrassant lorsqu'on les recherche avec un cœur simple et une ardeur soutenue.

Je sais qu'on divise en preuves *physiques, métaphysiques* ou *morales* les démonstrations nuageuses, où ces grands problèmes sont recherchés; je respecte ces monuments de l'intelligence humaine, mais je sais aussi que lorsqu'on y entre avec la foi on en sort avec le doute, et j'en écarte la foule en lui disant : Passez! la vérité n'est pas là! — Où donc la chercher? partout ailleurs.

Dieu, la création, l'âme et la vie future, ne sont pas les sujets de ce livre, mais ils en sont les premières et les plus indispensables assises. Lorsqu'on recherche les lois éternelles, l'univers et le champ à explorer; — lorsqu'on recherche la justice de Dieu, comment ne pas parler de nos espérances dernières? Entre ce que nous espérons et ce que nous voyons, quels sont les liens si ce n'est Dieu et l'âme humaine? Il faut donc en parler, du moins sommairement.

# CHAPITRE IV.

## COSMOGONIES.

### I

Lorsque la main du Créateur s'ouvrit pour laisser tomber les mondes dans l'espace, et lorsqu'elle répandit sur la terre les premiers germes des espèces aujourd'hui disparues, ou de celles qui la couvrent encore, nul n'était là pour trahir et révéler cette paternité qui voulut rester anonyme.

Comment donc pourrons-nous savoir ce qui fut « au commencement »? Il faudra pour nous dévoiler les mystères de la création, ou qu'une révélation d'en haut les éclaire, ou que, par des efforts d'intelligence, remontant du connu à l'inconnu, nous puissions arriver de l'effet à la cause première, c'est-à-dire de la création au Créateur, et comprendre ainsi le mystère qui les unit. Com-

ment y prétendre, comment l'espérer? On l'ose pourtant!

A cette question : « Qui a créé le monde? » il semble qu'une seule réponse pût être faite, qu'il n'y eût pas à chercher, et qu'on pouvait dire, sans hésiter : « Le monde n'existe pas par lui-même, il « ne peut être l'œuvre du hasard, il est l'œuvre « d'un Dieu, c'est-à-dire d'une puissance créa- « trice, à qui tout est soumis. »

Mais la raison humaine n'admet que ce qu'elle comprend, et comment comprendrait-elle la création? Comment pourrions-nous comprendre cette puissance qui n'a pas commencé et qui de rien a tout fait, nous qui sommes incapables de produire un atome et qui faisons partie de cet enfantement mystérieux dont nous cherchons inutilement et l'heure et les secrets!

Le monde serait-il éternel? Pouvons-nous supposer qu'il n'ait pas commencé et qu'il ne doive jamais finir? Ce n'est pas l'Écriture seule qui dément cette supposition; la science encore en démontre la fausseté, car si la géologie semble se heurter aux révélations de la Genèse, elle ne permet aucun doute sur cette affirmation : le monde a commencé. Or, tout ce qui a commencé finit, ou finira, et l'éternité du monde, admise quelquefois par les philosophes matérialistes, se trouve péremptoirement

écartée par la science matérialiste et positive des géologues.

Le monde serait-il l'œuvre du hasard? Montesquieu répond : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité « aveugle a produit tous les effets que nous voyons « dans le monde, ont dit une grande absurdité »[1]. Il faut donc en revenir à l'idée d'une création intelligente.

II

Voltaire dit un jour « l'univers m'embarrasse », et ne sachant qu'en faire, il le laissa à Dieu, qui n'en est pas embarrassé. — On paraît aujourd'hui résigné à cette concession ; on ne croit plus à l'éternité du monde, on dispute moins sur la puissance créatrice, mais on conteste la date et la spontanéité de la création, et on relègue parmi les romans les révélations inspirées. — On nous dit, aujourd'hui, que la terre fut formée d'un noyau de vapeurs condensées dans l'espace ; que, pendant des siècles incalculables, cette masse agitée roula dans une infernale ébullition, puis se consolida, se refroidit, et enfin se couvrit de plantes et d'animaux ; on nous dit que bouleversée par des explosions intérieures et des convulsions successives,

[1] *Esprit des lois*, liv. Ier, ch. 1er.

elle engloutit dans ses entrailles tout ce qui la couvrait; qu'elle y ensevelit des animaux innombrables dont les espèces sont aujourd'hui disparues, mais dont l'existence est attestée par leurs fossiles retrouvés à des profondeurs immenses!— Lorsque la pensée s'arrête à ces terribles révélations, lorsqu'on songe à ces cataclysmes effroyables, à ces races rayées et ensevelies en masse, on se demande : pourquoi ces colères impitoyables de la Providence? et on s'interroge avec terreur pour savoir si l'humanité n'est pas destinée à subir le même sort et à disparaître aussi pour faire place à des êtres moins misérables et moins imparfaits que nous?

Pour moi, qui crois à la bonté et à la justice de Dieu, autant qu'à sa puissance, je repousse comme un blasphème cette supposition de froide cruauté de la Providence, et je ne vois dans les révolutions géologiques, — qu'il faut bien accepter, — que l'effet des lois éternelles, jusqu'à ce que la terre eût atteint le degré de perfection qu'elle devait avoir pour être livrée à l'homme.

A ceux que ce raisonnement ne rassurerait pas assez contre la possibilité d'une nouvelle destruction totale, je rappelle que Dieu lui-même a dit : « *Je ne frapperai plus de mort, comme je l'ai fait,* « *tout ce qui est vivant et animé* »[1].

[1] *Genèse*, VIII, 21.

III

Le mystère de la création fut et sera toujours pour l'humanité abandonnée à elle-même un problème sans solution. Qu'importe qu'on allonge ou qu'on raccourcisse la durée de la semaine laborieuse! Dieu ne connaît pas le temps. — Qu'importe que l'univers soit le produit de sa volonté directe, ou l'effet de ses lois! Le problème n'est pas changé. Nous ne comprenons pas mieux la cause première, en la repoussant dans le vague de siècles innombrables, qu'en la voyant à l'œuvre, à six mille ans de nous; Dieu est toujours nécessaire. Quels qu'aient été l'époque et le mode de la création, on ne peut se passer du Créateur.

On fit cependant et on fait encore des efforts laborieux pour en arriver là. L'histoire des nombreux et tristes égarements de l'homme, toujours impuissant à comprendre la création, ne l'empêche pas d'y retomber encore. On sait combien les atomes de Moschus, perfectionnés par Épicure, ont amusé l'antiquité. On sait que tombés dans le ridicule et l'oubli, malgré les vers de Lucrèce, ils furent souvent et vainement exhumés. Ces erreurs font pitié et cependant elles ne dépassent pas celles de quelques matérialistes modernes! La science

est une admirable chose! mais souvent elle se perd dans l'enivrement de ses découvertes et de son orgueil. — Autant on admire les savants lorsqu'ils pénètrent les lois de l'univers, en se prosternant devant leur auteur, autant on est attristé par des forfanteries comme celle-ci : « Le couronnement « magnifique de la science viendra clore, tôt ou « tard, les recherches actives dont la nature est « l'objet. » — Croire à la solution complète du problème des effets et des causes et s'imaginer qu'un jour viendra où l'homme lira couramment dans le grand livre de la nature, sans se heurter à aucune obscurité, c'est être ingrat envers Dieu, c'est méconnaître les concessions qu'il nous fait, c'est le défier.

L'antiquité se perdit par ignorance, craignons de nous égarer par l'excès de nos prétentions à ne rien ignorer. — Six mille ans nous paraissent trop courts pour expliquer les rides de la terre! Savons-nous bien ce que pèsent soixante siècles?... Dieu n'est-il pas le maître des éléments, et le Dieu de la foudre? Ne peut-il, en quelques minutes, agiter, bouleverser les mondes, les former et les déformer? les rajeunir ou les vieillir? Ne lui mesurons ni le temps ni la puissance, il a créé le monde; ne lui demandons ni quand? ni comment?... Nous ne saurons jamais ce qui fut « au commencement »,

à moins de revenir encore « aux puérilités de la « Bible. » — Il faut croire ou ignorer !

IV

Que gagne-t-on à répudier cette révélation?... Elle donnait satisfaction à notre curiosité et à notre orgueil ; elle expliquait nos misères et elle nous consolait par l'espérance d'un avenir meilleur; qu'a-t-on mis à la place? Rien ! Lorsqu'on a parcouru les innombrables cosmogonies imaginées par les fabricateurs de l'univers, on renvoie à la science son injure, on s'écrie : puérilités ! et on revient à l'antique légende qui berça notre enfance et que protégent nos souvenirs, notre éducation et notre culte. Ce n'est jamais sans effort, et souvent c'est en vain, qu'on cherche à répudier ce qu'une mère nous a raconté au berceau et ce qu'un prêtre nous a affirmé en nous faisant chrétien par la foi, lorsque nous l'étions déjà par le baptême. C'est en vain qu'on cherche à s'affranchir de ces premières impressions. Elles résistent dans nos âmes à tous les assauts du doute.

Croyance à part, le récit de Moïse ne serait pas d'ailleurs moins étonnant comme œuvre humaine, que comme révélation inspirée ; si la Genèse n'est pas ce qu'on croit, elle est encore le plus admi-

rable des poëmes, le plus ingénieux des romans historiques, et le premier des livres scientifiques. — A-t-on jamais imaginé rien de plus simple et de plus magnifique? de plus étonnant et de plus vraisemblable? de plus naturel et de plus dramatique? de plus moral, enfin, que cette sublime épopée? — Le bonheur si réel, et les scènes si pures et si naïves des premiers jours de l'humanité, de cette pastorale enfermée dans les fleuves bibliques, — les agitations de la tentation, — les déceptions du fruit défendu, — les anxiétés de la désobéissance,—la petitesse des offenseurs en face de la toute-puissance de l'offensé, — l'éclat de sa colère, — le désespoir des bannis, leur exil, toutes les misères et toutes les terreurs qui les attendent!... Quelle mise en scène!... Quelles péripéties!... Quel dénoûment!...— Oui, ce drame divin séduit, inquiète, épouvante, et on ne respire, soulagé d'une cruelle terreur, que lorsque la bonté de Dieu désarme sa colère et lorsqu'il promet à l'exilé une nombreuse postérité et un Rédempteur. — Poëte ou révélateur, l'auteur de la Genèse dut être éclairé d'un rayon d'en haut.

Dirai-je maintenant que ce grand poëte serait aussi le premier des savants? — Ne sait-on pas que les savants, après avoir opposé à la Genèse les découvertes qui démentaient, selon eux, les récits

de Moïse, cherchent aujourd'hui à les concilier avec la géologie et trouvent dans cette science la confirmation miraculeuse de l'ordre dans lequel auraient été produites les œuvres de la semaine laborieuse?... Ce fut ainsi lorsque Copernic découvrit son système céleste. Le monde religieux cria au blasphème! les bases de nos croyances semblaient menacées; Josué ne pouvait plus avoir arrêté le soleil!... L'Écriture allait être reléguée parmi les contes d'Orient!... Galilée fut condamné à abjurer sa foi scientifique devant sa foi religieuse! Cependant la terre tourne, et le respect des livres saints n'a pas été ébranlé! — Il en sera de même des découvertes géologiques, soit qu'elles attaquent ou qu'elles confirment la Genèse, elles ne lui enlèveront pas la vénération du monde.

## V

Si la formation de la terre peut s'expliquer ainsi qu'on l'affirme par « des vapeurs condensées », et si le règne végétal peut encore trouver là son origine, en serait-il de même des animaux? Seraient-ils aussi sortis de la combinaison des éléments au creuset?... Le souffle qui les anime serait-il aussi le produit « des vapeurs condensées »?—On a, dans ces derniers temps, fait grand bruit des « naissances

spontanées ». En lisant les disputes de ces messieurs, je pensais à l'autruche qui naît des sables du désert caressés par le soleil, et je croyais entendre deux pauvres Africains se quereller sur « ces naissances spontanées » ! — Il en est sous la cloche pneumatique comme sous les sables du désert; cherchez l'œuf, il y est.

Mais si nous pouvions croire que les animaux fussent éclos, comme les plantes, du travail des forces mystérieuses de la nature, pourrions-nous croire aussi que l'homme et son intelligence eussent germé de même et sans l'intervention directe du Créateur? Montesquieu répond encore : « Quelle plus grande absurdité ! »

Qu'est-ce que l'homme?—Je ne répéterai pas les définitions anciennes. — Ce que je puis dire d'abord, c'est que l'homme est pour lui-même le plus difficile des problèmes. Vint-il au monde tout petit comme on y vient aujourd'hui? ou fut-il, comme Minerve, fabriqué de toutes pièces? Nous ne comprenons pas mieux l'une que l'autre de ces deux hypothèses. — Familiarisés avec l'idée de l'enfance, nous trouverions plus naturel qu'un germe fût éclos dans une fécondation mystérieuse et se fût développé, que de supposer l'apparition spontanée du roi de la création, dans sa virilité. — Mais si le premier homme fut créé enfant, où était

sa nourrice?... Notre premier père a donc dû naître homme-fait, — à moins de supposer qu'il ait été, comme Romulus, le nourrisson d'une louve, ou, comme Jupiter, celui d'une chèvre.

Les savants modernes ont fait sur ce sujet des découvertes aussi peu flatteuses que celles des philosophes anciens. — Celui-ci prétend que la puissance créatrice n'a créé « qu'un seul être animé, « type primitif, dont l'homme est la formule « la plus perfectionnée ». — Celui-là soutient : « que l'homme et la chauve-souris sont de la « même famille, et qu'ils sont le premier et le « dernier anneau de la chaîne dont les singes « occupent le milieu » [1]. — Comment ne pas être fiers de ces belles découvertes et comment ne pas être heureux de ces étroites parentés? — J'avoue que j'aime mieux croire à l'argile biblique ; ce n'est pas très-noble assurément, mais, du moins, Dieu l'a pétrie pour nous seuls.

Les naturalistes ont encore découvert « que les « oiseaux n'ont pas des ailes *pour* voler, mais « qu'ils volent *parce que* ils ont des ailes »[2]. Que les gens assez simples pour croire que le Créateur n'avait rien fait sans but, et qu'il avait voulu peupler les airs et les océans, en formant des êtres *pour*

[1] *Revue des Deux-Mondes*, juin 1862.
[2] *Ibid.*

voler et *pour* nager, sachent donc « qu'ils ne sont « que des *finalistes*, et qu'ils ne s'élèveront jamais « au titre de *naturalistes* »[1].

## VI

Laissons ces nouveautés aux intelligences capables de les comprendre ; lorsque les mystères de la création nous embarrassent, faisons comme Voltaire, laissons l'univers à Dieu ! — On ne saura jamais ni comment le monde a commencé, ni d'où le premier homme est venu ; ce sont les secrets de l'Éternel, et, s'il ne les a pas révélés à Moïse, il les a moins encore révélés à d'autres. Ne cherchons ni l'empreinte des premiers pas de l'humanité, — ils se sont effacés, ni la poussière de notre premier père, — les vents l'ont dispersée ! — Mais répondons sans hésiter à ceux qui voudraient se passer du Créateur que la perfection de ses œuvres le révèle et l'affirme. Je ne connais pas de vérité mieux démontrée que celle de l'existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la création : il suffit d'ouvrir les yeux pour tomber à genoux et s'écrier : « Le monde a été créé, il est l'œuvre d'un Dieu. »

Quant à pénétrer les secrets du Créateur, quant à savoir l'heure précise où l'ordre a succédé au

[1] *Revue des Deux-Mondes*, juin 1862.

chaos et la vie au néant, encore une fois cessons d'y prétendre, ou courbons-nous encore devant la Genèse. — Un célèbre romancier disait récemment : « Tous nos maux nous viennent de ce que « nous avons rejeté des croyances que nous n'avons « pas songé à remplacer. » — Je suis de cet avis, mais j'y change quelques mots et je dis : Que nous avons été impuissants à les remplacer, car le vide reste malgré nos efforts pour le combler ou le masquer.

J'ajoute avec le même écrivain, dont l'autorité en pareille matière pourra paraître étrange à quelques lecteurs et n'en est que plus concluante : « Que Dieu ne nous demandera pas compte de la « notion plus ou moins complète que nous aurons « eue de son rôle dans l'univers, et qu'il nous ju- « gera sur ce que nous aurons fait pour assainir « et embellir ce monde »[1].

J'ai donc pu dire : La création fut l'œuvre de Dieu, et la colonisation est la mission des hommes. Ces deux œuvres s'unissent et se complètent.

[1] G. Sand, *Théosophie* (*Presse* du 1er août 1863).

# CHAPITRE V.

—

## THÉOGONIES.

I

A quelque moment et de quelque manière que l'homme ait apparu, — si Dieu n'était pas près de lui visible et secourable, — il dut se réveiller ainsi qu'un enfant abandonné, jeter ses premiers cris, ou ses premiers vagissements aux solitudes, tendre les bras dans le vide, et chercher instinctivement un refuge et un appui. L'isolement et l'abandon nous inspirent, avant tout autre sentiment, une prière du cœur en nous arrachant un cri de détresse. On cherche, on implore un secours et on l'attend, comme si on avait la certitude de l'obtenir. Si l'homme ne connaissait pas son Créateur, que cherchait-il? de qui attendait-il protection et secours? qui appelait-il?...—Mieux servi alors par son instinct, qu'il ne le sera plus tard par son

intelligence, il cherchait le protecteur inconnu, dont il ne pouvait se passer; il cherchait Dieu. La croyance universelle des âmes simples à une puissance supérieure n'a pas d'autre explication.— La créature a cherché d'abord son Créateur par instinct de conservation. C'était l'être *nécessaire* de Descartes, trouvé par la logique des besoins et du bon sens, non moins rigoureuse et clairvoyante que la logique des philosophes et des métaphysiciens. L'homme a proclamé Dieu, parce qu'il lui était *indispensable*. Ce mot n'a pas la profondeur abstraite de celui de Descartes ; mais s'il est moins convaincant, il est plus persuasif.

Je préfère cette simple explication de la croyance universelle, à la théorie contestée de l'idée innée de Dieu. L'enfant qui tend les bras à sa mère ne s'interroge pas; il en a besoin et il la cherche. C'est ainsi que l'homme a d'abord cherché Dieu. Montesquieu a dit : « Nous ne pouvons d'abord avoir des idées spéculatives »[1], et il range l'idée du Créateur parmi « les lois naturelles »[2]. Rien n'est plus naturel en effet ; mais l'idée du protecteur nécessaire ne ressemble pas à celle que nous nous faisons de l'être supérieur, parfait et invisible, lorsque notre raison a mûri.

[1] Liv. I, chap. 2, *Esprit des lois*.
[2] *Ibid*.

II

A ces vagissements, à ces cris, à cet appel de l'homme, épouvanté de son isolement et de son abandon sur la terre, aucune voix ne répondit; à ces mains suppliantes, aucun appui ne s'offrit; il en est encore ainsi. Dieu reste toujours caché! et pourtant! sa créature ne s'est point lassée de crier, d'implorer, d'espérer et d'attendre! — Aujourd'hui, comme au premier jour, nous jetons nos cris dans le vide; pas une voix ne nous répond; nous n'entendons que l'écho de nos souffrances qui revient vers nous de la poitrine de nos semblables, ou l'écho de nos prières qui revient de leurs cœurs, mais comme au premier jour aussi nous cherchons et nous attendons le protecteur inconnu! — Sous des noms divers, sous des symboles, tantôt sublimes et tantôt ridicules, ou monstrueux, la terre proclame toujours la nécessité d'un être invisible et tout-puissant; elle ne peut s'en passer.

On comprend, cependant, que si l'isolement et l'abandon, où l'homme était laissé, ont dû lui faire chercher Dieu, les mêmes misères, en se prolongeant malgré ses cris de détresse, aient pu faire naître le doute dans son esprit, et qu'il soit

arrivé, dans un moment de lassitude et de désespoir, jusqu'à la négation. Mais le doute n'a pas de prise sur les esprits simples ; ils sont bien vite ramenés à leurs convictions premières, par la pente naturelle et irrésistible qui conduit à la vérité. Il était réservé aux grandes intelligences de vouloir pénétrer Dieu, d'en être éblouies et aveuglées et de le nier ! Nous savons que l'athéisme n'a pas été le résultat de l'ignorance et de la barbarie, mais qu'il a été le fruit des éblouissements et de l'aveuglement des civilisations avancées et surtout le résultat des recherches impuissantes de quelques hommes exceptionnels, qui se sont perdus, comme Satan, par leur orgueil et leur audace.

Ces recherches, condamnables et périlleuses dans leurs excès, étaient d'ailleurs naturelles et légitimes dans leur principe. L'homme qui croit à l'existence de Dieu cherche à le comprendre ; de là les innombrables théogonies dont le *fétichisme* et le *déisme* sont la première et la dernière formule. Entre ces deux extrêmes, quelle distance !... quelle disproportion aussi entre ces deux anneaux d'une immense chaîne d'erreurs !

III

Ne pouvant ni se passer de Dieu, ni le voir et le comprendre, l'homme le chercha et crut l'avoir

trouvé dans celles de ses œuvres qui portent plus visiblement le cachet de la puissance et de la grandeur. — Le *sabéisme*, ou culte des astres, est celui que la raison, abandonnée à ses entraînements, confesse avec le moins d'embarras. Ce vieux culte de la vieille Asie existe encore dans toute sa naïveté convaincue. Les Parsis gardent, en Orient, la religion de Zoroastre, ce réformateur légendaire, et ces peuples sont bien supérieurs en morale et en charité aux musulmans qui les méprisent.

Ce ne pouvait être là, cependant, la religion primitive; les intelligences grossières ne regardent pas si haut. Pour fixer le soleil, il faut les yeux de l'aigle; le hibou ne peut affronter ses rayons, et l'être ignorant, dont je recherche les premiers mouvements et les premières pensées, était bien, hélas ! l'oiseau des ténèbres et de la nuit ! Et puis, le soleil est si loin ! il se cache, il disparaît !... et il fallait à l'homme un Dieu présent à toute heure, et toujours près de lui !

De là au fétichisme la pente était rapide. Le mutisme obstiné de la matière appelle et retient la rêverie. Notre pauvre intelligence croit à l'esprit, mais elle ne peut le comprendre qu'en le matérialisant. Le sauvage voit Dieu caché dans tous les objets qui l'entourent, et même dans ses *grigris*, qui nous font sourire de pitié, quand il faudrait

garder ce sentiment bien souvent pour nous-mêmes, car toutes les religions, — même la nôtre, — veulent un Dieu visible; toutes ont des symboles qui le personnifient, et les iconoclastes nous renvoient la pitié que nous gardons pour les sauvages.

Le fétichisme, qui nous afflige et nous humilie, ne peut offenser Dieu. En se prosternant devant leurs idoles, les pauvres Africains confessent encore la puissance cachée.

Lorsque je me représente cet immense continent, asile impénétrable à la civilisation, lorsque je songe à ces innombrables populations répandues et disséminées sur des surfaces encore inconnues, et courbées sous le joug primitif de la plus grossière barbarie, je me demande si l'Afrique est à jamais maudite, et si un rayon de miséricorde ne descendra jamais sur cette terre abandonnée et sur ces pauvres créatures déshéritées ! — Dieu sera-t-il touché de nos efforts pour les secourir? C'est maintenant le plus grand problème de l'humanité et ce doit être le but le plus élevé de la colonisation.

## IV

Du fétichisme au polythéisme, ou culte des faux dieux du paganisme, la distance paraît immense,

mais lorsqu'on compare ces deux théogonies, — dont l'une est encore répandue parmi les sauvages, et dont l'autre a disparu, après avoir trompé si longtemps l'antiquité civilisée, — on reste convaincu que le polythéisme n'était qu'un fétichisme agrandi par les deux bouts, élevé par en haut jusqu'à toucher le ciel, — mais sans y pénétrer, — et descendu par en bas jusque dans les plus infâmes sentines du vice.

L'Olympe nous paraît avoir quelquefois les profondeurs du ciel, mais qu'ils étaient petits les dieux immortels que l'antiquité païenne y entassait sans pouvoir le remplir ! — Elle prêtait à ses divinités, comme les sauvages à leurs fétiches, tous les vices qui déshonorent l'humanité, toutes les passions qui l'agitent, toutes les misères qui l'accablent. Et pourtant, comme si elle eût compris que l'immutabilité devait être l'un des principaux attributs de Dieu, l'antiquité inventa le *destin*, puissance immuable et inexorable, qu'elle plaça au-dessus des dieux mobiles, passionnés et changeants, créés par l'imagination des hommes.

Le destin pouvait être un premier pas vers la vérité; ce premier pas n'amena qu'une chute. — On fit le destin aveugle! c'était la fatalité ; c'était la superstition de toute l'antiquité ; c'est encore celle d'un culte immensément répandu ; et, en de-

hors des cultes, c'est souvent la faiblesse des plus grands génies.

V

Les dieux du paganisme étaient tombés sous le ridicule et le mépris, avant d'avoir été balayés par le christianisme; comment gardent-ils encore aujourd'hui, dans l'esprit des classes élevées, une sorte de culte superstitieux? C'est qu'ils sont protégés par nos souvenirs classiques et défendus par les pages immortelles des chefs-d'œuvre de l'antiquité.— A l'âge où les impressions se gravent profondément, on nous enseigne les fables de la mythologie. Les Grâces, les Nymphes, les Muses, les Amours adultères des dieux et des déesses, et toutes les images énervantes ou corruptrices d'un culte sensualiste, s'emparent de notre imagination et prennent la place qui pourrait et devrait être réservée à des réalités plus saines. Lorsqu'on est parvenu à l'âge où il n'est plus temps d'apprendre et où l'on se souvient..., on s'aperçoit avec regret que ce qu'on a le moins ignoré et le moins oublié, est précisément ce qu'il importe le moins de savoir, tandis que l'on ignore ce qu'il eût fallu apprendre et retenir!... C'est ainsi que les débris du paganisme, après avoir été gardés pendant des siècles par la plus grossière igno-

rance [1], le sont encore par les intelligences les plus cultivées.

Loin de moi la pensée de renouveler une controverse abandonnée, de vouloir proscrire les ingénieuses fictions du passé et de demander l'abandon des cadres immortels où ces pierreries ont été enchâssées! Je ne regrette qu'une chose, c'est que ces bijoux antiques soient la base d'une éducation dont ils ne devraient plus être que l'ornement ou le complément. On commence par où il faudrait finir, et l'accessoire est devenu le principal. Les fables mythologiques, habillées de grec et de latin, étaient à peu près tout ce qu'on emportait du collége, avant la bifurcation des études.

## VI

Cette mythologie, ou brillante, ou terrible, ou magnifique, ou immonde, nous prouve combien l'imagination des hommes est féconde, lorsqu'elle s'égare vers l'infini. — Quels efforts, quels enfantements laborieux n'a-t-il pas fallu pour créer cet ingénieux échafaudage de dieux, de demi-dieux et de héros! Combien de temps et de rhétorique

[1] On retrouve les dieux de la Fable mêlés aux grossières superstitions du moyen âge. Au XIII[e], au XIV[e] et au XV[e] siècle on faisait encore des édits pour les bannir.

dépensés pour faire accepter ces créations et les imposer à la crédulité de l'ancien monde civilisé! — Le Dieu de l'univers, le Dieu un et indivisible me semble moins difficile à découvrir et même à inventer, que toutes ces fictions, tous ces mensonges et tous ces emblèmes séduisants ou terribles avec leur hiérarchie olympienne.

Cette mythologie prouve aussi qu'il est impossible d'abandonner le monde au Dieu hasard, et que lorsqu'on n'en laisse pas le gouvernement au Dieu unique, on tombe dans les plus monstrueuses aberrations. Ce qui console, c'est que l'encens prostitué aux divinités du paganisme ne s'arrêtait pas vers elles et qu'il montait plus haut. Dieu le recueillait, en prenant en pitié l'ignorance de cette civilisation, qui nous étonne par ses lumières, et qui devrait plus encore nous étonner par ses erreurs et sa crédulité. Hélas! ses lumières n'étaient encore que ténèbres! Et si le Dieu de Socrate s'y montra, ce ne fut qu'un éclair rapide dans cette longue nuit.

## VII

Enfin la révélation fit éclater la vérité. A la lumière du Sinaï l'humanité entrevit les proportions infinies des cieux et comprit, en même temps,

qu'ils n'étaient pas trop grands pour le Dieu unique qui suffit à les remplir.

Comment cette croyance si naturelle n'a-t-elle pas germé plus tôt dans les intelligences, et comment ne s'est-elle pas plus tôt installée dans les consciences?... Rappelons-nous que Socrate fut condamné à la ciguë pour l'avoir enseignée et que, cinq cents ans plus tard, le fils de Marie expiait sur la croix le crime que les hommes ne pardonnent pas, celui de leur apporter la vérité. — La vérité, comme la lumière, blesse les êtres qui se plaisent dans les ténèbres. Les passions et les vices sont les obscurités où l'homme se retire et se plaît; malheur à qui y porte le flambeau !

## VIII

Le christianisme enseigne un Dieu unique, mais un Dieu en trois personnes. On sait à quelles discussions ce mystère a été livré. Les théologiens l'ont imposé comme article de foi; les philosophes l'ont discuté; les incrédules l'ont nié et ridiculisé, et, dans cette lutte, l'athéisme a reparu. « Les « hérésies sorties du christianisme, disait Tertul- « lien, sont plus nombreuses que les scorpions qui « germent dans les boues du Nil, sous un rayon « de soleil. » Ce « Bossuet africain » vivait au

deuxième siècle. Que dirait-il aujourd'hui, s'il eût entendu ce blasphème : Dieu n'existe pas ! — Que dirait-il, s'il parcourait des livres, autrefois célèbres, et maintenant oubliés dans la poussière où leurs auteurs avaient placé leurs espérances, et où ils n'ont pas même trouvé l'oubli dont leur mémoire aurait besoin? Que dirait-il s'il y lisait : « Que le hasard a tout fait; que le monde est éter-« nel ; que le temps est une réalité, mais que « l'éternité n'est qu'une duperie ; que l'injustice « est partout mais qu'elle ne doit pas attendre de « réparation ; que l'homme est une énigme ou un « jouet entre deux néants » ...—Que sais-je encore! Quand je résume toutes ces aberrations, il me semble voir, à ces évocations sinistres, l'ombre de Berkley soulever la pierre de son tombeau pour s'écrier encore : « l'univers n'est qu'un songe ; les « hommes sont des fantômes errants dans une nuit « trompeuse semée de ténèbres sans réalité et de « lueurs imaginaires; rien n'existe ! »

Quel est le plus insensé de ces égarements ?—Ils sont le fruit du même orgueil. Devant Dieu les grandes intelligences sont en arrière des pauvres d'esprit. Ceux-ci le trouvent sans effort, et ceux-là leperdent laborieusement.

## IX

On fut de tout temps embarrassé pour concilier le bien et le mal. L'antiquité avait résolu le problème en multipliant les dieux et en leur accordant des attributs divers. — Elle avait de l'encens pour les dieux du ciel et d'autre pour ses divinités infernales. Il est des gens encore qui en sont là et qui offriraient facilement une chandelle à Satan.

Le problème du bien et du mal épouvante par sa profondeur lorsqu'on y regarde. J'y reviendrai en parlant de la justice de Dieu. — Dans les premiers siècles du christianisme, ce problème donna naissance au *manichéisme*. Cette erreur n'était pas nouvelle. Le dualisme enseigné par Manès n'était qu'un emprunt fait à la religion de Zoroastre. Cette exhumation ridicule ne pouvait plus tromper ni occuper les consciences.

Aujourd'hui le *panthéisme* germanique voudrait nous ramener aux vieilleries qui ont amusé les Chaldéens, les Égyptiens, et que les anciens Grecs n'ont pas pu rajeunir. Le Dieu *impersonnel* ne fera pas plus de prosélytes dans les livres de Scheling et d'Hégel, que n'en obtinrent les Éléates et les Stoïciens, lorsqu'ils eurent emprunté aux *védas* les rêveries du brahmanisme. On sait que cette reli-

gion peut revendiquer la paternité du panthéisme, qui n'est qu'un athéisme nouveau.

X

On comprend les égarements des hommes assez téméraires pour vouloir comprendre et pénétrer l'infini. En fixant une lumière trop vive, les yeux de l'intelligence, comme ceux de la tête, sont éblouis, et on peut être frappé d'une cécité momentanée ou incurable; — mais ce que je n'ai jamais compris, c'est que des hommes instruits, qui ne se sont pas perdus dans les profondeurs métaphysiques, et pour qui Dieu a dévoilé les merveilles de la création, puissent côtoyer le matérialisme ou s'y perdre. Ces égarés ne sont pas rares! Comment, devant l'incommensurable grandeur qui frappe d'admiration, de respect et de terreur l'ignorant, lorsqu'un rayon de cette lumière arrive jusqu'à lui, — comment l'homme instruit reste-t-il passif ou incrédule, devant les étoiles qui sont des mondes semés dans les espaces sans bornes? — comment devant les plantes et les animaux dont le nombre et les variétés restent inconnus, — devant la machine humaine, où la matière et l'esprit s'unissent par un mystère impénétrable, — devant les forces irrésistibles, visibles ou invisibles de la nature, —

devant toutes les splendeurs, toutes les merveilles et tous les mystères de la création, qui proclament si impérieusement l'*être nécessaire*, — comment l'astronome, le naturaliste, le philosophe, le médecin, comment tous les savants enfin peuvent-ils se passer de Dieu?... — Ah! c'est bien d'eux qu'il a été dit : « Ils ont des yeux et des oreilles, mais « ils ne voient ni n'entendent! » — Implorons pour les athées, — s'il en existe encore, — celui qui rend la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds! Ils n'ont plus droit qu'à la pitié du monde.

## XI

Pendant que ces aveugles nient la lumière éternelle, d'autres hommes, plus zélés que prudents, cherchent à la montrer au bout d'un syllogisme ou d'un sermon! Démontre-t-on le soleil par des arguments *à priori* ou par des phrases éloquentes? — L'insecte qui naît, vit et meurt dans une nuit ne peut connaître le soleil! Il est inutile de lui en parler. — Ceux, au contraire, qui naissent pendant le jour, n'ont besoin que d'ouvrir les yeux pour en être éblouis. Oui, pour tout homme qui voit, entend, pense, souffre, jouit, craint ou espère, Dieu est partout visible et présent à toute heure. Ses œuvres le révèlent, nos misères l'attendent,

nos intelligences le comprennent, nos consciences le cherchent et nos cœurs l'acclament. Notre bouche ne devrait s'ouvrir que pour faire écho à nos pensées, le bénir et l'implorer. — Il est le Créateur indispensable et notre éternel refuge. Pour le nier, pour douter un instant de son existence, il faut être frappé d'une double cécité de corps et d'esprit.

C'est ainsi que de la création on s'élève au Créateur; c'est ainsi qu'on arrive sans efforts à la conviction d'un être invisible et tout puissant. Nous allons nous élever de même de sa puissance à sa justice et de sa justice à la certitude de nos espérances dernières.

# CHAPITRE VI.

—

## PSYCHOLOGIE.

I

La croyance à une autre vie, réparatrice des maux et des injustices de celle-ci, n'est pas moins générale et n'est pas moins nécessaire que la croyance en Dieu. Elles se lient et sont inséparables. Et pourtant! il est des gens qui ne doutent pas de l'existence d'une puissance infinie et qui s'abandonnent encore au néant des matérialistes! Ils ont l'aveuglement de ceux-ci, et, de plus, ils sont inconséquents; car il faut être athée si on pense que tout finit pour nous avec la vie; ou, si l'on croit à Dieu, il faut croire à sa justice, et en attendre quelque chose. — Que nous importerait, en effet, que le monde obéît à une puissance intelligente ou au hasard des matérialistes, si le résultat était le même pour nous?— Se laisser aller à ce

découragement, après avoir trouvé Dieu, c'est ne l'avoir cherché que pour l'outrager. « *Votre puis-* « *sance, Seigneur, est le principe de votre justice!* »[1] a dit l'écrivain sacré, et rien n'est plus logiquement et plus rigoureusement vrai.

II

Avons-nous une âme? Quelle est sa nature? et survit-elle au corps?

Le problème de l'existence de Dieu, résolu par nos besoins et par notre intelligence, l'est encore par nos sens; nous voyons Dieu dans ses œuvres. Les yeux du corps nous en apportent des preuves matérielles et irrécusables; nous cédons à l'évidence et nous avons la certitude de son existence; mais, pour résoudre les problèmes psychologiques, nous n'avons pas le même secours. L'âme est immatérielle, et pour la trouver il faut nous replier sur nous-mêmes et fouiller notre être seulement avec les yeux de l'intelligence; — de là, l'incertitude qui nous assiége quelquefois, et qui, en dépit de tous les raisonnements, trouble les consciences les plus affermies, quand un nuage passe entre elles et la justice de Dieu.

Avons-nous une âme et quelle sa nature?.....

[1] La Sagesse, I, 1.

S'adresser ces questions, c'est presque les résoudre et y répondre.

Qui ne sent en soi quelque chose qui pense, qui réfléchit, qui raisonne, qui aime, qui jouit, qui souffre, qui croit, qui doute, et qui n'est pas le corps? Cette dualité de notre être ne peut se démontrer que par la réflexion, mais elle n'est douteuse pour personne. Nous sommes esprit et matière, et à chaque instant nous constatons l'harmonie qui unit l'âme et le corps, ou l'antagonisme qui les met en lutte; il n'est pas besoin d'être un profond penseur pour avoir ces perceptions et avoir conscience de la combinaison mystérieuse qui a fait que l'homme s'est défini lui-même : une « intelligence servie par des organes », et qui aurait pu lui faire dire aussi : « qu'il était un « corps servi par des facultés ».—Facultés soudées au corps! organes soudés à l'intelligence!... par quelle combinaison divine la matière et l'esprit peuvent-ils donc se toucher, lorsque nous ne comprenons entre eux aucun rapport et aucun contact possibles?—Comment ces deux natures, si dissemblables, peuvent-elles s'unir et se servir réciproquement pour constituer un être animé et intelligent?—Comment le corps obéit-il à l'esprit, et comment celui-ci se laisse-t-il asservir par la matière? — Comment le corps transmet-il ses

douleurs à l'âme et comment l'âme communique-t-elle ses sentiments au corps?— Comment l'esprit et la matière réunis en nous semblent-ils, bien souvent, se séparer ou s'oublier sans que le cœur cesse de battre, les sens de fonctionner, le corps de se mouvoir et la pensée d'agiter ou de creuser des abstractions? — Comment alors, — comme si elle était délivrée des liens matériels, — l'âme peut-elle s'élever, planer et se perdre dans la recherche d'une autre existence qu'elle croit possible et qu'elle désire?.... — Je ne puis que répéter : L'homme est pour lui-même le plus impénétrable des mystères!...

III

En nous accordant une âme, nous savons où placer le siége de nos appréciations morales, mais le matérialiste ne peut dire où il place les siennes. —Lorsqu'il éprouve une douleur physique, il porte la main sans hésiter où il souffre et il dit : C'est là !—Il peut la porter à son cœur et dire : L'amour est là! La porter à son front et dire : La pensée est là! — Mais s'il se refuse une âme, où placera-t-il le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste? dans le cerveau siége de l'intelligence?... Mais l'intelligence et la conscience ne sont pas même chose. — L'intelligence compare,

juge, tient la balance ; elle voit si l'un des plateaux baisse ou s'il s'élève ; mais pour dire : Ceci est bien, cela est mal, — il faut un instrument de pesage, — il faut donc la conscience? Où la placer? si ce n'est pas dans le cerveau, sera-ce « dans la « glande pinéale »? ainsi que le voulait Descartes. — Jeux de mots et cris d'impuissance! La conscience est partout et nulle part ! — Elle est sans limite ; elle est spirituelle, et elle est certaine quoique insaisissable. La conscience, c'est l'*âme* : je défie qu'on lui trouve une autre explication.

Qu'on nomme, d'ailleurs, esprit, intelligence, conscience ou volonté, cette partie de nous-mêmes, — qui tantôt suit le corps et tantôt s'en détache, — ou qu'on l'appelle *âme*, nous savons qu'elle existe et qu'elle est immatérielle. Il nous reste à nous demander si l'âme et le corps finissent ensemble, ou si l'âme se sépare du corps pour lui survivre et retourner à Dieu d'où elle est descendue, tandis que le corps retourne à la terre d'où il a été tiré.

IV

Quelle est la destinée de l'âme humaine et survit-elle au corps? Ce problème est celui qui nous intéresse le plus, ou plutôt, parmi les mystères insondables, c'est le seul qui nous touche

directement; c'est donc celui dont il faut chercher la solution avec une ardeur infatigable.

« La foi, a dit M. Michelet, est une croyance « d'amour à ce que la raison enseigne. » — Je ne sais rien de mieux enseigné par la raison et de plus ardemment désirable que l'immortalité de l'âme. Cela devrait suffire pour nous donner cette foi.

L'âme humaine s'éteint-elle à la mort, comme s'éteint la flamme d'une lampe qui n'a plus d'aliments et dont il ne reste rien qu'un souvenir, dans l'obscurité qui suit la lumière effacée?

Est-ce le mouvement imprimé aux rouages de la vie par une main invisible, retiré de même et qui les laisse inertes, sans qu'on puisse avoir la pensée qu'il reste quelque chose de cette impulsion mystérieuse et disparue?

Est-ce une vapeur spirituelle, — si je puis ainsi parler, — qui fut emprisonnée dans un corps et qui s'envole, se disperse dans le vide et s'évanouit dès que la soupape est ouverte?

Va-t-elle se réunir à d'autres essences de même nature dans un réservoir éternel, d'où elle fut tirée, et sa mission est-elle finie?

Émigre-t-elle d'un corps dans un autre et sans garder aucun souvenir de ses emprisonnements successifs?

Enfin s'éteint-elle ou se conserve-t-elle, se ré-

pand-elle ou garde-t-elle sa personnalité dans l'éternité?...

Tous ces systèmes, toutes ces hypothèses ont été envisagés, accrédités, caressés et abandonnés! — Pour échapper à une destruction totale, l'homme fait des efforts incessants, qui prouvent à la fois combien le néant l'épouvante et combien l'éternité l'attire.— Mais de toutes ces hypothèses, je n'en connais qu'une seule qui donne satisfaction à nos désirs et qui nous délivre de l'insupportable poids du néant, c'est celle que la religion et la raison nous enseignent ensemble; c'est « cette « croyance d'amour et de bon sens » qui seule peut nous arrêter; car seule elle est capable de nous faire supporter les misères de cette vie, seule elle peut nous rendre meilleurs, et seule enfin elle s'accorde avec la conviction de l'existence d'un Dieu aussi juste que puissant.

Les rêveries de la métempsycose et celles du panthéisme ne sont pas moins désolantes que le néant des matérialistes. Qu'importe que notre âme s'évanouisse et s'éteigne, ou qu'elle émigre dans des argiles successives, si elle ne garde aucun souvenir du passé et si elle n'a aucune prévision de l'avenir? Cette éternité morcelée, ces heures écoulées, ces heures présentes et ces heures à venir, tous ces tronçons d'existences séparées, ne

sont-ils pas même chose pour nous que si l'âme et le corps cessaient d'être en même temps? — Sans la mémoire, que serait ici-bas notre vie? Sans la mémoire, la métempsycose n'est que le matérialisme, car elle en a les douleurs et elle n'y ajoute l'éternité que pour les rendre plus intolérables. — Enfin, que nous importerait aussi d'être comme la goutte d'eau qui tombe dans l'océan et s'abîme dans l'immensité, où elle perd son individualité? — Le panthéisme n'est donc pas moins désolant encore que le matérialisme, ou plutôt ils sont même chose.

Ce qu'il nous faut dans l'éternité, c'est d'être *nous* et de garder notre personnalité. Le dogme de la résurrection des corps nous séduit; et, lorsque, incapables de comprendre ces arrangements de l'éternité, nous disons un dernier adieu à la poussière qui fut notre corps, gardons du moins l'espérance que ce que la terre ne peut prendre, que notre âme survit et monte vers l'Éternel pour trouver sa justice. Mais il ne suffit pas de l'espérer, il faut le croire, il faut en avoir la certitude; cherchons-la donc.

V

Nous avons une telle propension à laisser le corps à la terre et à réserver l'esprit aux espaces

et à une existence éternelle, que dans tous les temps l'imagination humaine a peuplé les airs d'êtres impalpables, invisibles, mais jouissant du privilége de voir, d'entendre ce qui se passe sur la terre, et de jouir de l'ubiquité de Dieu. — Les cabalistes croyaient aux Gnomes, aux Sylphes et aux Ondines; les païens croyaient aux Génies; le moyen âge croyait aux Fées, et les chrétiens croient aux Chérubins, aux Anges et aux Archanges. Dans tous les pays on croit aux Ombres et aux Fantômes; et notre époque a donné le singulier spectacle du *spiritisme*, agitant *les tables tournantes*, pour servir d'interprètes entre les hommes qui ne sont plus et ceux qui vivent! Cette folie s'est répandue dans les deux mondes, et elle n'est pas encore complétement guérie.

Ces croyances, ces superstitions, ou ces rêveries, nous viennent de la partie spirituelle de notre être; car la matière seule ne pourrait avoir de ces idées. Elles seraient pour le corps ce que sont les couleurs pour les aveugles, et les sons pour les sourds; il lui manquerait le moyen de les percevoir. Les animaux, — à moins qu'on ne suppose qu'ils aient une âme,— n'ont aucune idée pareille, et pour eux rien ne doit exister que ce qu'ils voient, ou ce qu'ils ont vu. — Ces croyances nous prouvent, enfin, que rien n'est plus naturel et

plus facile à l'homme que de comprendre la possibilité d'êtres invisibles, de purs esprits, pouvant à certaines heures s'unir à la matière, et s'en séparer à certaines autres.

Les matérialistes eux-mêmes ont des terreurs, des superstitions, des respects ou des faiblesses, incompatibles avec leurs doctrines. Ils croient aux mauvais génies, à la fatalité, ou à des influences secrètes qui les protégent. — Vous trouverez des gens qui, en sortant d'un cimetière, disent tout finit là! et qui n'oseraient y venir seuls à minuit, à l'heure des fantômes! — Pourquoi ces terreurs d'enfants? Craignent-ils que ces cadavres soulèvent les dalles qui les couvrent, ou que la mort elle-même se montre avec sa faux, les saisisse et les retienne? Mais les trépassés ne sont plus que poussière, et la mort, elle-même, n'est qu'un mot employé pour personnifier la cessation de la vie! Non, ils ne sont pas convaincus de leur néant, ceux qui ont de ces terreurs puériles, et qui, sans en convenir, s'effraient des revenants. On peut bien dire, lorsqu'on passe indifférent parmi des tombeaux : Tout finit là! mais, lorsque le fossoyeur recouvre une personne aimée, le cœur proteste, et on s'écrie du fond de l'âme: C'est impossible!—Quand la douleur s'apaise, quand le doute revient, on dit : peut-être!.. et celui qui dit : Peut-être! n'est pas matérialiste.

*Peut-être!...* — On défie les croyants d'aller au delà de cette formule du doute; — Je défie, avec plus d'assurance, les matérialistes de ne pas s'y arrêter. Si la certitude affirmative est difficile à trouver, la certitude négative, qu'ils affichent, l'est bien davantage.—Le croyant, dans les élans de sa foi, dit avec force : Je crois! Le matérialiste, dans ses plus grands égarements, ne dit qu'avec embarras : Je ne crois pas! — Quand il est sincère, il dit : Je n'en sais rien! C'est qu'en effet il ne s'appuie sur rien. Son ignorance seule l'arrête. Incapable d'aller au delà, il nie, mais sans apporter aucune preuve de ce néant qu'il accepte et contre lequel une voix intérieure doit protester encore.

VI

Est-il des hommes assez profondément convaincus de notre éternité pour n'en douter jamais? — Je parle de ceux qui veulent une foi éclairée. — Existe-t-il, au contraire, des hommes assez abandonnés pour ne jamais se rattacher à une espérance dernière?..... Je ne crois possibles, — je l'avoue, — ni l'une ni l'autre de ces convictions inébranlables. Je l'ai déjà dit : Croire sans jamais douter, ou nier sans jamais chercher, sont deux choses également impossibles à l'homme. — Les

ciels bleus ne sont pas exempts de nuages, et quand la lumière s'est éteinte et a fait un ciel noir, l'éclair peut l'illuminer. Il en est de même de nos âmes; le doute peut traverser celles qui sont le plus entièrement livrées à la foi, mais un rayon de vérité peut arriver aussi à celles qui lui sont le plus complétement fermées. — *Peut-être!* est un soupir qui s'échappe quelquefois de l'âme du croyant. Lorsque ces mots sortent de la bouche du matérialiste, c'est un cri de désespoir ou un retour à la vérité.

Le matérialisme n'est pas plus une religion, une croyance, que le hasard n'est un Dieu. On tombe dans ces grossièretés, dans ces abîmes, quand la conscience se voile, quand la raison s'éteint et quand le poids de l'orgueil et des passions nous y entraîne; mais on n'y reste pas lorsqu'on peut s'en échapper. Comme le liége, qui remonte par sa légèreté à la surface de l'eau, dès que son lest l'abandonne, de même l'homme, par les aspirations de son âme, remonte à la surface du matérialisme et revient à la vie future, dès que cette âme est dégagée du poids de l'erreur qui l'entraînait dans le néant.

Une société de matérialistes fut et sera toujours impossible. — Celui qui n'attend et ne craint rien, pour qui cette vie est tout, peut parler de sa

conscience et se reposer sur elle pour se conduire en honnête homme ; mais s'il n'avait pas dans ce monde d'autre garantie contre les mauvaises passions de ses semblables, se croirait-il en sûreté? Hélas! nous qui avons la crainte de Dieu, et qui croyons aussi à l'empire de la conscience, nous voulons des gendarmes, et nous mettons encore des verrous à nos portes ! — Si, lorsqu'on croit à l'éternité, il faut ces garanties parmi les hommes, que serait-ce si on n'y croyait pas !

Les matérialistes sont, heureusement, fort rares, et les indifférents sont moins nombreux qu'on ne croit. — On dit bien : « La mort est loin ! — on « a le temps d'y penser;—et puis, à quoi servirait « de se tourmenter? Les tombeaux sont muets ; « on ne les forcera pas à dévoiler leurs secrets... « Vivons donc comme s'il y avait quelque chose « après cette vie ; le mieux est de n'y pas pen- « ser. » — Paroles des lèvres! Formules vaines pour s'étourdir et qui ne peuvent pas même masquer l'inquiétude qui nous assiége ! — Montaigne avait dit plus brièvement : « Oh ! que c'est un « doux et mol chevet et sain que l'ignorance et « l'incuriosité à reposer une tête bien faite !... » Trouva-t-il ce mol « chevet »? Non ! — Il n'était ni « ignorant ni incurieux » celui qui disait tristement : « Que sais-je ! » — S'il eût été indifférent,

il aurait dit : Qu'importe ! ou mieux il n'aurait rien dit ; il n'y aurait pas pensé.

## VII

Cette indifférence, cet oubli de la mort, cette « incuriosité » de ce qui la suit, sont des états contre nature. On pense à la mort à tout âge ; car on sait qu'à tout âge on peut être emporté et livré au mystère de l'éternité. — Bien plus ! il n'est pas rare de rencontrer un jeune homme, plein de santé et obsédé par ces idées noires ; et, près de là, un vieillard qui met le pied dans la fosse et semble garder encore les illusions de la vie. C'est que le premier a peur de voir ses rêves s'évanouir. — La vie lui paraît belle, et il craint qu'elle ne lui échappe ! — Tandis que le second la voit, derrière lui, telle qu'elle est, avec ses douleurs et ses déceptions, et il la porte comme un fardeau dont il va se débarrasser. — Le premier garderait-il ces terreurs et le second cette sérénité, s'ils ne s'étaient pas demandé l'un et l'autre : Où allons-nous ?—A cette question,— quand on a vingt-cinq ans, — on répond : Qu'est-ce que cela me fait ? mais on s'en effraie en secret ! — A soixante, on dit : à la grâce de Dieu ! et on espère ou on croit. —Voilà toute la différence.

Ne croyez pas qu'à soixante ans ce soit résignation stupide à une fin prochaine et inévitable ; la vieillesse ne serait qu'une longue agonie si les vieillards n'avaient pas la conviction que nous cherchons. On me dira : Ce ne sont là encore que des considérations ou des raisonnements pour espérer, et vous parliez de certitude? — Cherchons donc plus haut cette certitude dont nous avons besoin.

## VIII

Pour arriver à la certitude de la vie future, il y a deux voies : l'une est toujours encombrée par les âmes simples, qui la suivent sans peine et arrivent au but avec confiance. On entre dans cette voie en fermant son cœur à l'examen et au doute; elle s'appelle : *la foi*. L'autre est gravie péniblement par les hommes qui raisonnent et qui cherchent des convictions; elle s'appelle : la *justice de Dieu.*

Qui de nous n'a pas eu à souffrir des injustices de la terre et n'en a pas souvent appelé à la justice éternelle? — L'impie la nie, la défie et l'outrage; mais elle est, même pour lui bien souvent, une consolation et un refuge. Il l'attend, pour le venger, quand il n'attend plus rien des hommes. Ce sentiment peut encore conduire à la foi, lorsqu'il se fortifie et s'épure dans le recueillement.

Dans le monde chrétien on dit du bout des lèvres : « Dieu est juste, donc il récompensera les « bons et punira les méchants. » — Quelquefois on parle, avec terreur, « des flammes de l'enfer », et, avec béatitude, « du bonheur des élus » ; mais dans les épreuves de la vie, on s'écrie du fond du cœur : « mon Dieu ! pourriez-vous laisser aller le « monde comme il va et traiter également, après « leur mort, les monstres qui déshonorent l'huma-« nité, et les âmes d'élite qui la glorifient ? — La « vierge pure qui se dévoue au soulagement de « ceux qui souffrent, le prêtre qui s'immole à sa « foi, le soldat qui s'immole à sa patrie, tous ceux « qui s'immolent à leurs devoirs, croient en vous « et vous implorent, et ceux qui vous outragent et « ne sont sur la terre que pour la désoler et la « souiller de leurs impiétés et de leurs crimes, « auraient-ils les mêmes droits devant vous ? Mon « Dieu ! j'ai tant souffert ! ne me réservez-vous « pas un dédommagement, et le même néant « attend-il ceux qui souffrent et ceux qui font « souffrir ? »

Que voyons-nons, en effet, sur la terre ?

D'une part, combien de mauvaises actions échappent aux regards de la justice humaine ! combien de coupables savent se soustraire à son glaive par la fuite, l'audace, l'habileté ou l'hypocrisie ! com-

bien de lâchetés, de désordres et de souillures sont couronnés par la fortune! — De l'autre, combien d'actes généreux et nobles sont ignorés! combien de dévouements sont méconnus et payés d'ingratitude! et combien d'erreurs restent sans réparations, même lorsque les appréciations les plus éclairées et les plus consciencieuses cherchent à les éviter!...

Et toutes ces erreurs, toutes ces lâchetés, tous ces égoïsmes, tous ces vices et tous ces crimes ou toutes ces vertus, tous ces bienfaits et tous ces dévouements, seraient ensevelis dans la même poussière! Non, c'est blasphémer, et c'est en même temps tarir toutes les sources pures, pour ouvrir les digues à toutes les iniquités, que de se perdre dans ces désespérantes pensées.

On répond : « La conscience est notre juge, « notre rémunérateur ou notre bourreau, notre « consolation ou notre supplice; la récompense et « le châtiment sont là; n'en attendons pas d'au- « tres. » — Je parlerai bientôt de l'empire de la conscience et de ses avertissements, mais je ne confonds pas les remords avec le châtiment et l'encouragement avec la récompense. Dieu ne peut, pas plus que nous, être satisfait par ces à-compte; notre conscience n'est que le précurseur de sa justice, et ce ne serait qu'une duperie, si tout finissait

là. Par les contentements, ou les troubles intérieurs, Dieu nous avertit ; il nous rappelle vers le bien, nous y attire et nous éloigne du mal, — rien de plus. — Par les remords, ou les satisfactions,— qui nous laisseront sans excuse, — il nous éclaire, il nous invite au repentir et à l'expiation, et il attend l'heure où sa justice devra se satisfaire complétement. « *Heureux l'homme que Dieu corrige lui-même* »[1].

Si la vie future n'était qu'une illusion, il faudrait encore garder ce mirage, ne fût-ce que pour protéger la société contre les malfaiteurs que la justice humaine et ses supplices n'arrêtent pas; mais il faudrait le garder surtout pour nous protéger contre nos découragements, car le suicide, — qui n'est qu'une lâcheté et un crime, — serait un acte de courage et de sagesse, si nous ne devions rien craindre ni rien attendre après la mort.

Enfin, si la vie future nous est indispensable, moins que nous Dieu pourrait s'en passer, car, s'il n'y avait rien au delà de ce monde, nous aurions été agités de folles terreurs, bercés de vaines espérances et victimes d'une puissance tyrannique; mais cela dure peu, tandis que Dieu aurait l'éternité pour s'amuser à ce jeu puéril et cruel.—

[1] Job, v, 17.

Pour s'arrêter à cette pensée, il faut n'avoir aucune idée des lois éternelles et de la justice infaillible. Recherchons-les, car c'est tout ou rien ; il faut croire à l'éternité, ou dire avec Berkley : « Rien n'existe » !

# CHAPITRE VII.

## LES LOIS ÉTERNELLES.

### DÉFINITIONS, CARACTÈRES ET DIVISIONS DE CES LOIS.

I

« Dieu lui-même a ses lois », a dit Montesquieu. — L'illustre président n'avait pas, le premier, affirmé cette grande vérité, car Plutarque avait dit, —et Montesquieu le rappelle : « La loi est la reine « des mortels et des immortels. » Cette audacieuse affirmation, qui semble assigner des limites à la puissance qui n'en connaît pas, et veut l'enfermer dans un cercle infranchissable, n'est, en réalité, qu'un éclatant hommage rendu à la justice infaillible, devant qui tout s'incline.

Pour comprendre cette grande vérité, il suffit de se dire que l'honnête homme, libre de devenir

un malfaiteur, ne le peut pas ; qu'il est retenu par sa conscience, et qu'enfin, s'il pouvait mal faire, il cesserait d'être honnête. C'est ainsi que nous comprenons que Dieu ne peut pas faire ce que sa justice condamnerait, sans cesser d'être Dieu ; c'est ainsi qu'il a ses lois. Lorsqu'on doute de sa justice, on le nie ; lorsqu'on y enferme sa puissance, au contraire, on le proclame.

Nous comprenons encore pour Dieu d'autres impossibilités, même dans l'ordre physique. Il est vrai mais il est puéril de répéter que Dieu ne pourrait faire, par exemple, « qu'un cercle ne fût pas « rond, ou qu'un bâton n'eût pas deux bouts ».— Ces défis jetés à sa puissance, — sur les bancs de l'école, — ne sont que des défis jetés au bon sens. La raison ne doit pas chercher sa route dans l'absurde.

Avant de disputer sur la puissance de Dieu, ainsi que des grenouilles pourraient disputer dans un marais sur l'intelligence humaine, il faut s'entendre sur ce qu'on appelle des lois.

II

Je viens de rappeler que Plutarque a dit : « La « loi est la reine des mortels et des immortels. » — Cette définition ne définit rien, et celle que

donne Montesquieu, pour être plus abstraite que celle de Plutarque, n'est guère plus satisfaisante. « Les lois, dit-il, sont les rapports nécessaires qui « dérivent de la nature des choses ». — Il faut un effort d'intelligence pour comprendre, et Toullier dit, avec raison, que « cette définition est plus « obscure que la chose à définir ». — A-t-il mieux réussi lui-même? « La loi, dans son sens absolu, « — dit l'auteur du *Droit civil*, — est *une règle* « *d'action* ». — On a dû lui répondre que c'était plus souvent *une règle d'inaction*, car les lois défendent aussi souvent qu'elles commandent. — Cicéron avait mieux dit : *Lex est ratio summa.*

Sans chercher ailleurs d'autres définitions plus ou moins contestées, et sans prétendre échapper à la maxime : *Omnis definitio periculosa*, je dirai : *La loi est la limite du droit.* Si on me demande : Qu'est-ce que le droit? Je répondrai : C'est ce qui revient à tout objet créé, selon les desseins de Dieu. — Enfin, si l'on veut quelque chose de plus précis, j'ajouterai : *La loi est une règle, un commandement* ou *une défense imposés par une autorité légitime, agissant dans la limite de ses prérogatives et à qui on est tenu d'obéir.* — Je ne connais pas une loi que cette définition ne définisse.—Dans l'ordre métaphysique, dans l'ordre moral, dans l'ordre physique et dans l'ordre social, nous savons, ou

nous comprenons qu'il existe des règles auxquelles il faut obéir et des limites qu'il faut atteindre quelquefois et ne jamais dépasser.

Ces limites sont les lois de ces mondes divers. Tout ce qui existe est enfermé dans des conditions d'existence infranchissables, prévues et réglées par l'ordonnateur suprême. C'est là ce que Montesquieu appelle « les rapports nécessaires dérivés de « la nature des choses ».—C'est obscur mais profond, et on ne saurait, avec moins de mots, embrasser et étreindre l'univers.

A qui appartenait-il, en effet, si ce n'est à Dieu, de dire à toutes choses : Tu iras jusque-là, et jamais au delà ?— En créant l'univers, la Providence devait vouloir et elle a voulu assurer l'existence de ses œuvres, en fixer les rapports, la durée et la fin. Elle y a pourvu par des lois. « *Semel jussit*, *semper paret* »[1].

## III

L'univers se compose de deux parties distinctes, mais inséparables : le monde visible, palpable, matériel, et le monde invisible, impalpable et immatériel ou intellectuel. Celui-ci n'est pour nous ni moins certain, ni moins réel que celui-là. Nous savons que le bien et le mal ont leur place, comme

[1] Sénèque.

les montagnes et les fleuves ont les leurs ; nous savons aussi que l'esprit et la matière sont mêlés mais non confondus.—L'homme, matière et esprit, ou,—si l'on veut,—corps et âme, est,— malgré sa petitesse, — un échantillon complet du tout, de l'œuvre universelle du Créateur. Cette réflexion est bien plus capable de légitimer notre orgueil que les titres vains ou imaginaires qui lui servent souvent de prétexte ou d'excuse.

Ce n'est donc pas une inutile recherche que celle qui se complaît à étudier les effets et les causes et leur enchaînement dans l'ordre physique ou dans l'ordre moral. — L'intérêt que nous portons au pauvre échantillon dont je viens de parler, nous commande d'étudier et de connaître, autant que cela est possible, les lois universelles.

Où les trouver?

En nous et hors de nous, puisqu'elles régissent le tout et ses parties. — Elles sont partout gravées et promulguées. On trouve dans un atome de poussière, comme dans les plus grandes manifestations de la matière, les lois physiques incessamment à l'œuvre; et on lit dans le plus mince pli des intelligences pauvres, comme dans les grandes pages des intelligences riches, les lois de la conscience, souvent obscurcies, mais toujours en vigueur.

Mais, si ces lois sont partout écrites, nous passons, bien souvent, sans les voir ! ou, ce qui est pis, comme les gens qui s'arrêtent devant un large écriteau, le lisent et font ce qu'il défend, nous lisons les lois de Dieu et nous les transgressons ! — De là les maladies du corps et de l'âme, jusqu'à ce que mort s'ensuive ! Cependant, nous péchons, je crois, par ignorance, autant que par mauvais vouloir. Efforçons-nous donc de lire dans le grand livre de la nature et de comprendre les pages immortelles que Dieu tient incessamment étalées sous nos regards, pour nous rendre meilleurs, plus heureux et plus dignes d'attendre sa justice.

## IV

J'ignore si les savants vivent plus longtemps que les ignorants, mais je suis convaincu qu'ils vivent mieux, et je les envie ; car, pour moi, vivre, c'est comprendre. Beaucoup de gens, je le sais, se contentent de digérer et ne s'en portent pas plus mal ; d'autres, ainsi que je l'ai dit, jouissent ou souffrent et trouvent que c'est assez. — L'homme qui se contente d'une existence végétative et qui n'élève jamais ses regards au-dessus de la terre, ni sa pensée au delà de ce qu'il sait, ou de l'heure qui passe, se dégrade, abdique son intelligence, et descend vers l'animalité, car les animaux ne cher-

chent rien. Pour ne pas être confondu avec eux, je répète donc encore, avec autant de profonde conviction que de légitime orgueil : pour l'homme, vivre, c'est comprendre!

Est-il un bonheur plus réel que celui de pouvoir soulever un coin du voile de notre ignorance et de pouvoir élargir le cercle que notre intelligence embrasse? J'ai assisté à l'opération de la cataracte, — il y a bien des années de cela, — mais j'entends encore le cri qui s'échappa de l'obscurité profonde où gémissait le patient, lorsqu'un rayon de lumière pénétra dans cette nuit. Je l'entends s'écrier avec un accent indicible : JE VOIS !!..—J'ai entendu Rachel, dans Polyeucte, dire avec le même accent : JE CROIS !!.. — Comment, à force d'art, peut-on trouver ces éclats d'enthousiasme, qui sortent des abîmes et soulèvent les âmes?... C'est le secret des grandes natures éprouvées, ou des grandes misères soulagées.—L'étude nous apporte ces soulagements et ces bonheurs. Comme l'aveugle qui recouvre la vue, on s'écrie : JE VOIS ! lorsqu'une obscurité se dissipe dans notre esprit. Ceux qui ne cherchent pas à s'instruire se privent donc de bien des jouissances ! — Oh oui ! vivre, c'est comprendre, c'est savoir, c'est croire, c'est être convaincu. — Cherchons donc la lumière, cherchons les lois de Dieu.

A quel signe les reconnaître? — Rien n'est plus facile. Elles portent toutes le cachet de leur auteur; elles sont, comme lui, *universelles*, *immuables* et *parfaites*.

*Universelles?* elles s'appliquent aux objets qu'elles embrassent sans distinction de temps et de lieux;

*Immuables?* elles ne vieillissent pas. Elles n'ont jamais été ni amendées ni abrogées, et elles ne peuvent tomber en désuétude. — Vers les pôles et sous l'équateur, au commencement comme à la fin du monde, ou pendant les siècles qui les séparent, les lois de Dieu ont été, sont et seront immuables comme lui: *juravit et non pœnitebit eum!*

*Parfaites* enfin? car qui pourrait y ajouter ou en retrancher quelque chose?...

Comment pourrions-nous donc les méconnaître? Elles paraissent nombreuses et compliquées pour notre ignorance, mais, à chaque découverte nouvelle, nous voyons combien elles sont simples et claires; nous voyons qu'elles convergent toutes vers un centre commun qui les réunit et qu'elles se confondent dans une unité parfaite d'où sortent d'innombrables effets, pour concourir à l'harmonie universelle.—Partout cette harmonie éclate et sollicite notre admiration. « C'est un effet admirable « de la Providence, a dit Bossuet, que toutes les « créatures vivantes et inanimées portent leurs

« lois en elles-mêmes... Ces lois particulières,
« ayant toutes leurs secrets rapports avec la loi
« universelle, qui réside dans le Créateur, font
« que tout marche en concours et unité, suivant
« l'ordre immuable de sa sagesse. »

V

Les lois physiques, qui gouvernent la matière, et les lois morales, qui gouvernent les intelligences, forment ensemble le code des lois éternelles ou *lois de la Providence*. On les appelle aussi, mais improprement, je crois, *lois de la nature*. — Quand il s'agit de la matière, je comprends qu'on puisse dire : *la Providence* le veut, ou : *la nature* le veut, — par exemple, quand on parle de l'eau qui coule, de la glace qui fond, ou du feu qui réchauffe; mais je ne comprends plus cette confusion quand il s'agit de morale, car alors ce que la *nature* voudrait peut quelquefois être condamné par la conscience, et on ne peut dire indifféremment : la Providence, ou, la nature le veut.

Les disputes de mots sont puériles, sans doute ; cependant les mots ont leur valeur, et lorsqu'on désire se faire comprendre, il faut leur laisser leur signification. Je distinguerai donc et je rechercherai séparément :

1° *Les lois de la nature,* c'est-à-dire les lois de l'ordre physique communes « aux créatures ani- « mées et inanimées », comme dit Bossuet;

2° *Les lois de nature,* qui ne sont que les instincts, les entraînements et les besoins matériels communs à l'homme et à la brute;

Et enfin *la loi naturelle,* — car je n'en connais qu'une seule, que j'appelle aussi : *loi de la conscience.* Cette loi ne régit que la créature intelligente, l'homme.

VI

Ainsi le code éternel se divise en trois chapitres bien distincts : le premier embrasse tout ce qui est animé et tout ce qui ne l'est pas ; — le second régit les créatures animées sans distinction entre l'homme et les animaux ; — le troisième ne gouverne que l'humanité et a été fait pour elle seule. —Vainement notre orgueil voudrait nous soustraire aux deux premiers, et vainement nos passions voudraient nous affranchir du troisième. Nous sommes soumis aux lois de la matière et à celles de l'animalité; mais lorsque nous avons payé ce tribut à la terre, la loi morale nous arrache de ces profondeurs et nous élève au-dessus du reste de la création. L'homme n'existe réellement qu'à

cette hauteur. Pourquoi donc en descend-il si souvent ?

Dieu a-t-il fait d'autres chapitres, — de nous inconnus, — et édictés pour des êtres supérieurs à l'homme? On n'en doute pas, quoiqu'on l'ignore, et Montesquieu a dit avec assurance : « Les intelli- « gences supérieures à l'homme ont leurs lois. »

Les lois éternelles, que nous pouvons connaître, et que je viens de diviser en trois parties, sont-elles les seules que Dieu ait faites pour nous? Je n'ai vu, nulle part, personne y rien ajouter. — Sans vouloir innover, je range cependant encore, parmi les lois éternelles, *la loi du travail* et *la loi du progrès*. Ces deux lois tiennent, l'une et l'autre, de l'ordre physique et de l'ordre moral, mais elles n'appartiennent absolument ni à l'un ni à l'autre. — Elles ont un cachet particulier; elles planent au-dessus des nécessités matérielles et des commandements de la conscience, sans y toucher et sans en dépendre, comme le destin planait au-dessus des dieux du paganisme; elles sont éternelles et universelles, ce sont donc des lois de Dieu.

Je vais successivement étudier ces lois diverses. En physique, je ne parlerai ni « des corps simples « ou composés », — ni de « mécanique ou d'élec- « tricité ».— En morale, je ne parlerai pas davantage « de force ou de justice, de prudence ou de

« tempérance. » — Je ne veux rechercher les lois de l'ordre physique et de l'ordre moral que pour faire de l'hygiène au profit de l'âme et du corps et pour les préserver des maladies dont notre ignorance est la principale cause.— Les dangers signalés sont toujours à moitié évités.

Après avoir parlé des lois éternelles, je rechercherai les devoirs et les droits de l'*homme*. Ces chapitres réunis formeront un code abrégé, pour nous à l'état de nature, et dont les feuillets auront été ramassés dans les broussailles des intelligences incultes. — Ce sera les premières assises de mon œuvre. — J'ai d'abord cherché le solide et je crois l'avoir trouvé. Que gagne-t-on à creuser plus bas? On ressemble aux constructeurs qui percent imprudemment les couches intermédiaires et ne trouvent plus que des abîmes. — Ils coulent du béton! Mieux valait s'arrêter plus tôt, à moins qu'on n'ait la prétention de dire : *Exegi monumentum!* — Je n'ai pas cette prétention.

Enfin, après avoir recherché les devoirs et les droits de l'*homme*, je rechercherai les devoirs et les droits du *citoyen*; mais je ne tenterai de les séparer que pour mieux prouver qu'ils sont inséparables, et pour montrer les dangers des distinctions impossibles imaginées par des systèmes exclusifs et passionnés.

## CHAPITRE VIII.

—

### LES LOIS PHYSIQUES.

I

L'action incessante de la matière, des corps visibles ou invisibles, les uns sur les autres, ne put jamais être complétement ignorée ; mais les lois de la physique et de la chimie n'ont été découvertes, étudiées et comprises que fort tard. Je pourrais dire qu'elles furent ignorées jusqu'à notre époque, tant on a fait de progrès, au XIX° siècle, dans ces riches domaines. — Aujourd'hui, il ne suffit pas d'être un lettré, il n'est plus permis d'être un ignorant. Les sciences, naguère si négligées, sont devenues partie essentielle d'une éducation ordinaire ; leur langue, sinon inventée, du moins très-perfectionnée par la génération qui passe, est déjà familière à celle qui la suit, et elle

semble vouloir nous délivrer enfin des Grecs et des Romains [1].

L'humanité se serait épargné bien des douleurs si elle eût été moins ignorante des lois de l'ordre physique! Elle ne se serait pas sottement agenouillée, ou criminellement révoltée et armée, devant des faits qui lui semblaient ne pouvoir être expliqués que par l'intervention directe de Dieu ou de Satan, et qui seraient aujourd'hui l'événement le plus simple et le plus naturel, ou l'amusement de nos bacheliers ès sciences. Les erreurs grossières, les folies et les crimes, dont M. Michelet vient de nous retracer la terrible histoire [2],

[1] Les Grecs et les Romains vont reprendre leur vieil empire! Le nouveau ministre de l'instruction publique a annoncé officiellement que la bifurcation des études allait être supprimée et que l'enseignement allait reprendre ses anciennes allures. — Il ne m'appartient pas de discuter ici de pareilles questions : *non licet tantas componere lites!* Mais puisque Son Excellence appelle l'enseignement « une magistrature », il sera permis, par représailles, à un magistrat de parler enseignement et de regretter que parmi des améliorations libérales, auxquelles j'applaudis, se mêle un recul dans les vieilles ornières de l'Université.—M. Duruy ne veut pas « que l'élève soit cantonné dans un coin des études », il veut pour tous la science universelle, et pour s'y préparer, huit ou dix ans consacrés « aux trois antiquités classiques » ne lui semblent pas trop! Je doute que ce progrès en arrière ait l'assentiment des familles. Mon Dieu! que la routine est une chaîne indestructible! puisque les esprits les plus libéraux, les plus éclairés et les plus indépendants ne savent pas s'en débarrasser!

[2] *La Sorcière.*

ne sont plus possibles. On ne croit plus aux sorciers et au pacte infernal. La science a détrôné Satan; aurait-elle aussi détrôné Dieu? car on ne croit plus aux miracles! — Le savant, digne de ce nom, ne jette pas des défis à l'être qui peut tout. Le vrai savant cherche à comprendre ce qu'il voit, et, lorsqu'il en a trouvé l'explication, il se prosterne devant la puissance qui a édicté les lois admirables qui gouvernent l'univers. — C'est là que se produisent incessamment, sous nos yeux, les miracles qui doivent nous pénétrer de la grandeur de Dieu et non dans les petites surprises qui troublent les ignorants ou bercent leur crédulité. Oui, tout est miracle pour qui sait lire dans le grand livre de la nature; car miracle vient de *mirare,* et plus on comprend, plus on admire!

Lorsqu'on fait une nouvelle découverte, le premier cri qui s'échappe n'est-il pas un cri de surprise et d'admiration? et lorsque l'explication est complète, ces sentiments, loin de s'affaiblir, ne se fortifient-ils pas encore?—Qu'ils sont donc mal inspirés les hommes qui cherchent des preuves de l'existence de Dieu dans des défis jetés à l'ignorance! Combien il est évident ce Dieu! et combien il éclate aux yeux des intelligences capables de comprendre ses œuvres et d'en expliquer les lois!

Faut-il donc reléguer parmi les fables, parmi les sottises humaines, ou parmi les impostures, les faits miraculeux racontés par l'Écriture et par lesquels l'Homme-Dieu révélait son origine, sa mission et sa puissance? — Je laisse aux libres penseurs et aux fidèles ces questions qui ne sont pas de mon sujet. Pour moi, ce qui m'étonne le plus, dans les évangiles, ce n'est pas que les paralytiques aient marché, que les aveugles aient vu, que les sourds aient entendu et que Lazare soit ressuscité à la voix de Jésus; pour moi, les premiers et les plus grands des miracles sont la vie et la mort du Christ! Sa doctrine si pure et si divine me touche bien plus que la multiplication des pains et l'eau changée en vin. Ces miracles durent encore et ne passeront pas!

Un livre qui vient d'avoir parmi les sceptiques ou les indifférents un grand retentissement, parmi les hommes de science une place élevée, dans le sanctuaire un douloureux écho, et qui mérite, à beaucoup de titres, d'être remarqué, voudrait encore faire descendre le Christ de l'autel, mais pour lui décerner la première place au Panthéon [1]. — Je ne crois pas que le christianisme doive pour cela se résigner à écrire en tête de l'Évangile de saint Mathieu : « Aux grands hommes la patrie recon-

[1] *La vie de Jésus*, par M. Renan.

« naissante. » — Le Divin martyr du Golgotha ne sera pas remis en croix pour s'être dit : *Fils de Dieu.* Deux cents millions de chrétiens croient encore qu'il est ressuscité, et leurs regards le cherchent dans les cieux, à la droite du père, en se prosternant ici-bas devant le Dieu de la crèche [1].

II

Les découvertes dans les sciences physiques, loin de détruire les croyances religieuses, ne cessent de les fortifier. Ces découvertes dégagent, — ce qui est au-dessus de toute controverse, — la puissance suprême, — des superstitions qui la voilaient, en même temps qu'elles élèvent l'homme à ses propres yeux. Initié aux mystères des effets et des causes, il n'est plus seulement cette argile façonnée à l'image de son Créateur ; il est surtout une intelligence qui comprend ; il est bien réellement le roi de la création, car pour lui seul la matière et ses agents cachés semblent ne pouvoir plus garder de secrets ; Dieu permet qu'on les viole.

Où s'arrêtera l'intelligence humaine ? L'astronomie entr'ouvre les cieux, les sonde et dévoile par ses calculs ce qu'elle ne peut regarder et pénétrer ! Dieu couronne ces hardiesses, en permettant que

[1] Je reviendrai sur ce sujet en parlant des *lois religieuses*. — Voyez deuxième partie.

le télescope confirme les conceptions du génie. Mais quel écrasement, mon Dieu! pour la pauvre humanité, lorsque vous souffrez ainsi qu'elle jette un regard dans les profondeurs du ciel! Que vous êtes grand et combien elle est misérable devant ces poussières d'étoiles qui sont des mondes! Que sommes-nous donc et quel rôle joue la terre, elle-même, dans ces systèmes célestes, où elle est comptée ainsi qu'un grain de sable est compté sur les rivages de l'Océan!

Pendant que le télescope recherche au loin dans les espaces et y découvre les infiniment grands et leurs lois, le microscope cherche et découvre près de nous, dans d'autres profondeurs, les infiniment petits, qu'il trouve soumis aux mêmes prescriptions. Partout, dans le ciel et sur la terre, règne cette admirable législation, si simple dans ses moyens et si compliquée dans ses effets!

Où s'arrêtera l'intelligence humaine? répètent naïvement les gens pour qui la vapeur, l'électricité et le daguerréotype semblent être les préludes d'une science sans bornes. — Ces découvertes sont admirables, et elles sont les miracles de notre époque, mais plus elles nous étonnent, plus elles doivent nous convaincre, à la fois, de la grandeur de Dieu, de notre petitesse, du lien qui les unit, et de la distance qui les sépare.

Nous pouvons encore franchir des espaces immenses; quelle que soit la distance parcourue, nous resterons toujours au seuil de l'infini; notre âme seule peut espérer de le franchir.

III

Les lois physiques, ai-je dit, régissent la matière animée comme la matière inanimée, et l'être intelligent comme la brute. — La plante et le rocher, l'homme et l'insecte, sont soumis à des lois communes. Il faut nous soumettre à cette humiliation, et il faudrait surtout ne jamais l'oublier. — C'est la même loi qui maintient l'homme sur ses pieds et la colonne sur sa base; c'est la même loi qui fait circuler ou s'arrêter le sang dans nos veines et dans celles des animaux.— Leur existence, comme la nôtre, se règle, comme la pluie et le beau temps, par des lois générales. — On le sait, mais on l'oublie et on se fait de la vie et de la mort des idées singulières.

Parmi les gens qui croient à la semaine laborieuse et mettent Dieu au repos depuis le septième jour, le plus grand nombre, sans s'inquiéter de la contradiction de leurs croyances, le voient partout incessamment à l'œuvre, occupé des moindres détails des existences les plus infimes et des

atomes comme des mondes. S'il fait chaud, c'est Dieu qui de ses mains tamise les rayons du soleil; s'il pleut, c'est Dieu qui tient l'arrosoir pour rafraîchir la terre; et, comme sa puissance est sans bornes, on lui demande au même lieu et en même temps de la pluie et du beau temps, et on s'en va naïvement attendre qu'il s'intéresse à nos petites affaires et qu'il accorde à chacun, — fût-ce au prix d'une dérogation aux lois de l'univers, — ce qu'il lui demande pour son plaisir ou son utilité! — De même, lorsqu'un enfant est conçu, on croit qu'il a été créé, comme la lumière, par l'effet direct et spontané de la puissance créatrice; et lorsqu'un homme meurt, on dit que Dieu lui-même a brisé cette existence.....

Ce sont des béotismes dont il faut se désabuser, sans crainte d'offenser Dieu. — L'homme est créé matériellement, quand les éléments de son être physique se concentrent et se combinent, et le mystère de la vie s'accomplit, dans le sein de sa mère, selon les lois de formation qui sont encore et seront peut-être toujours pour nous incompréhensibles. Il meurt, — ou plus exactement il cesse d'être, — quand ces éléments sont usés et tendent à se disjoindre selon les lois de décomposition que nous connaissons mieux. — Non, Dieu n'est pas, comme les Parques antiques, occupé à filer

nos existences, à allonger les fils, à les dorer ou à les couper capricieusement. A la manière dont cette besogne est faite, nous pouvons croire que sa justice n'y est pas très-intéressée. Cela pouvait convenir à des divinités infernales, mais non à un Dieu juste et bon, au Dieu de l'univers.

Dieu fait sans doute la pluie et le beau temps; il préside à la vie et à la mort, et rien ne s'accomplit dans l'univers hors de sa volonté; mais il le fait par ses lois éternelles, et lui demander du soleil quant il pleut, ou le prier d'allonger nos jours quand le dernier est arrivé, c'est lui demander des miracles et des dérogations à ses lois inviolables. Un poëte du XIV[e] siècle a dit : « *Ne pour rien « qui adviengne, Dieu ne se muë point* »[1]. Plus près de nous, une autorité, que je me plais à invoquer, a dit mieux encore : « Dieu voit tout changer sans « changer lui-même. *Il fait tous les changements « par un conseil immuable* »[2].

## IV

Les lois de l'ordre physique, plus encore que les lois de l'ordre moral, sont impérieuses; la sanction de celles-ci est ajournée, la justice de

[1] Jean de Meung.
[2] Bossuet.

Dieu est patiente; tandis que la matière éclate, se brise, se disperse, fond ou s'évapore, dès que l'équilibre qui en retenait les molécules est rompu. Notre corps est soumis à ces lois. Ainsi s'expliquent les longues existences et les vies abrégées.— On vit longtemps, si on a été doté d'une énergique constitution dans le sein maternel et si on a su la préserver des atteintes de la corruption; on vit peu et on vit mal, si les germes de la vie ont été altérés avant ou après la naissance. L'homme, comme le fruit, fleurit, naît, avorte, se pique et tombe, ou grossit, se colore et arrive à maturité. — Ils sont l'un et l'autre, — indépendamment des germes de destruction qu'ils apportent, — soumis aux influences atmosphériques et exposés aux attaques;—mais l'un et l'autre peuvent en être préservés. On protége les fruits contre les gelées printanières et plus tard contre les insectes; on protége aussi l'enfance contre les périls qui l'environnent et, plus tard, l'homme contre des périls plus grands encore et qui grandissent avec lui.

Comme les fruits, aussi, les hommes ont des vers rongeurs, contre lesquels on ne peut rien! — Les maladies organiques sont nos vers rongeurs! Les plus dangereux sont les passions lorsque nous ne pouvons les étouffer.

C'est ainsi que je comprends l'action des lois physiques sur une partie de notre être, et que je ne puis me figurer Dieu sans cesse occupé des détails. Est-ce à dire que je le croie étranger ou indifférent à ce qui nous arrive ? — S'il est des gens qui le mêlent aux puérilités, il en est d'autres qui en feraient un Dieu constitutionnel. Selon eux, la Providence assisterait impassible, sur son trône de gloire, au fonctionnement de ses lois octroyées à l'univers et n'aurait pas même un article 14 pour sortir du repos.—Je réponds encore aux uns et aux autres : Qu'il ne nous appartient pas de mesurer à Dieu le temps, l'action ou la puissance. Les causes que nous apercevons ne sont pas exclusives des causes cachées qu'il faut aussi respecter.

L'étude des lois de la matière, en nous faisant connaître les conditions de notre existence physique, nous préserverait, si nous les observions, des maux et des regrets qui suivent l'abus des jouissances et dont on croit follement se racheter en demandant à Hippocrate ou à Dieu des miracles qu'ils ne sauraient nous accorder.

Préservons donc le corps et l'âme de ce qui les tue, et, d'abord, occupons-nous ici de la *bête*, comme dirait Pascal; nous parlerons ensuite de l'esprit et de ses maladies.

V

Les passions, la corruption des mœurs, les unions mal assorties et la séparation orgueilleuse des classes sociales, sont autant de sources de destruction de l'espèce humaine, et elles s'élargissent chaque jour. Nous voyons, cependant, la vie commune s'élever, et on peut se demander si l'homme ne corrigerait pas la brièveté de sa vie, s'il réservait pour lui-même une partie des soins par lesquels il cherche à améliorer, pour ses besoins, les races des animaux domestiques.

Que fait-il pour ceux-ci? Il choisit les plus beaux sujets, il les élève avec soin, loin de tout danger, dans une hygiène parfaite et dans des habitudes régulières; il est attentif à leur procurer ce qui peut augmenter leurs forces et ajouter à leurs qualités. — Le croisement des races, surtout, lui donne de magnifiques résultats. C'est ainsi qu'après les fleurs et les fruits presque créés par lui, tant ils les a changés et améliorés, l'homme voit aujourd'hui sortir de ses mains des animaux aussi éloignés des types primitifs que les produits de l'horticulture moderne le sont de la flore de nos bois et de nos montagnes.

Que fait-il pour lui-même? Exactement le con-

traire ! — La morale et la liberté humaine s'opposent, sans doute, aux sélections qui rejetteraient les avortons, pour ne permettre que des unions combinées en vue de l'amélioration de l'espèce ; mais la morale ne proscrit-elle pas aussi les accouplements monstrueux dont nous sommes chaque jour témoin et qui outragent la nature ?

Nos codes prohibent les mariages entre proches, — et l'expérience démontre, chaque jour, que les lois physiques, plus encore que les lois morales, sont froissées par ces unions quasi-incestueuses. Mais malheureusement on obtient des dispenses, et la sagesse du législateur est paralysée par des concessions trop faciles encore, en dépit des sévérités de la chancellerie. Je parle des dispenses entre parents et non entre alliés, car celles-ci n'ont pas le même danger. Mais combien plus immorales et plus funestes sont les mariages des âges disproportionnés, où tantôt l'homme et tantôt la femme jeune vendent leur jeunesse et s'unissent pour de l'argent, ou pour moins encore, à des existences usées ! Ce triste spectacle n'est pas rare ! Ces calculs ignobles, ces ambitions misérables se voient maintenant à tous les étages sociaux ! Ils sont descendus du château au comptoir, et du comptoir à l'étable ! On voit aujourd'hui des vachères préférer de vieux goujats enrichis, aux jeunes gens vers lesquels le

cœur et les sens auraient dû les attirer, comme on voit dans les classes supérieures ces marchés scandaleux, où on échange la beauté contre un blason rouillé, et la jeunesse contre un portefeuille gonflé de tripotages de bourse! Que peut-on se promettre de ces violations des plus saintes lois de la nature?.... Il en sort de tristes rejetons, de pauvres victimes, et presque toujours des scandales et des regrets tardifs! — La nature outragée se venge aux dépens de la santé et de la morale, et l'espèce humaine s'appauvrit quand les animaux s'améliorent!

Le croisement des races serait la meilleure condition de l'amélioration de l'homme physique; mais, indépendamment des empêchements que j'ai indiqués, les préjugés sociaux s'y opposent, et les unions, qu'on appelle des mésaillances, et que Dieu bénirait, sont bien rares, à moins qu'elles ne soient encore amenées par des calculs ambitieux. — Et pourtant! qui ne comprend ce que la pureté et la délicatesse des lignes aristocratiques pourrait gagner en force à l'infusion d'un sang riche et chaud dans des veines où circule un sang noble, mais souvent appauvri par le luxe et énervé par le bien-être! — Qui ne comprend aussi ce que les robustes enfants des classes inférieures pourraient gagner eux-mêmes à ce croisement? — Mais com-

ment espérer cette fusion, lorsqu'on voit les mêmes préjugés régner partout, et la bourgeoisie renvoyer à la classe ouvrière les dédains qu'on lui jette d'en haut!

L'aristocratie,—qu'elle le sache!—a plus perdu que la démocratie à ces divisions; car celle-ci, fortifiée par le travail, s'épure par la culture, tandis que l'autre, toujours en serre chaude, reste élégante, mais s'étiole.

VI

Il est encore, dans nos mœurs actuelles, une cause fatale d'appauvrissement et de dégradation de l'espèce humaine.— Un jeune homme ne se marie plus sans avoir épuisé les coupes de toutes les ivresses. — Les parents l'encouragent sottement dans ses désordres, en disant : « Il faut que jeunesse passe! » — Après avoir livré son corps à tous les épuisements, son cœur à toutes les amours, son âme à toutes les apostasies, il se résigne, par impuissance, par dégoût, ou par calcul, et se marie. On appelle cela faire une fin. Quelle fin, grand Dieu!—Voyez sa race!..—Ici, de pauvres enfants, à peine nés viables, se traînent pendant quelques années à force de soins, et s'éteignent dans les bras d'une mère désolée, qui n'a pu leur communiquer la pureté de sa vie!— Ailleurs, d'autres, plus mal-

heureux encore, sont condamnés à vivre, ou plutôt à traîner leurs souffrances et leurs infirmités ! — On accuse la Providence dans les familles que ces deuils couvrent !.. On n'aurait eu qu'à la bénir si on avait observé ses lois.

La femme, disons-le bien haut à sa louange, est toujours la vestale qui garde le feu sacré où l'humanité se réchauffe et se fortifie. C'est elle qui la préserve des dégradations qui l'auraient déjà condamnée à disparaître, si la corruption se fût approchée de la femme et l'eût envahie comme l'homme. Mais, heureusement, tandis que celui-ci est livré, par la tolérance des préjugés sociaux, à la licence des mœurs et aux emportements des passions, pendant qu'il se corrompt, se dégrade et s'épuise, la jeune fille, protégée par sa mère, retenue par sa pudeur, fortifiée par une éducation religieuse, gardée enfin par le respect d'elle-même, reste chaste, grandit, embellit, se fortifie dans la solitude et se prépare, sans y songer, aux devoirs de la maternité.— Dans l'union de cette existence forte avec une existence épuisée, dans le mélange de ce sang pur à un sang corrompu, Dieu permet que le bon germe l'emporte sur le mauvais, et c'est ainsi que l'humanité se reproduit, se maintient et lutte contre la destruction.

Veillons donc, et, s'il se peut, préservons nos

fils contre les épuisements et les immoralités où ils se perdent, mais veillons surtout autour de l'asile saint, où la vierge dort, prie et attend l'époux!

Veillons aussi sur les unions de nos enfants! Avant la fortune, faisons qu'ils recherchent la santé et les satisfactions du cœur! — Combien de regrets et de désespoirs sans consolation seraient ainsi évités! — Combien de familles se sont éteintes, après de longues douleurs, pour avoir oublié et outragé les lois de l'ordre physique, en même temps que les lois de l'ordre moral!

## VII

Cette théorie matérialiste de la vie et de la mort est aussi vraie que peu consolante, mais il faut s'y résigner et savoir que la durée de notre existence est fatalement proportionnée à la dose des éléments divers dont notre corps a été formé et à leur pureté. — Nous n'y pouvons rien. C'est dans ce sens qu'il est vrai de dire que notre dernière heure est irrévocablement fixée; du moins, il dépend de nous de ne pas la rapprocher et de nous préserver des accidents.

Faut-il en conclure que nous devons nous laisser aller au courant et nous résigner, dans les maladies, à attendre la mort ou la santé, sans rien faire

pour nous rattacher à la vie? Ce serait s'abandonner à un fatalisme stupide. Plus nous sommes convaincus de l'empire des lois de la matière sur notre existence, plus nous devons les étudier et trouver dans cette étude les moyens de corriger, d'amender ce qui tend à nous détruire. La médecine ne fait pas autre chose que de la physique ou de la chimie avec notre corps, et c'est ainsi qu'elle lutte contre les maladies et qu'elle en triomphe souvent. L'homme n'est pas une horloge montée pour un certain nombre d'heures qu'il faut laisser tomber et qu'on pourra remonter; c'est plutôt une lampe plus ou moins garnie de mèche et d'huile, dont les provisions ne peuvent être renouvelées, mais peuvent être économisées ou gaspillées. Quand la lampe file ou charbonne, on peut la secourir; on peut surtout la préserver contre les accidents qui pourraient la renverser et l'éteindre. — Il en est de même du corps humain; la science médicale recherche et enseigne les moyens de le protéger, de le secourir et de le faire durer, mais sans pouvoir ajouter un atome à sa composition première ni une minute aux heures qui lui furent comptées au moment de la conception. — Mieux que les médecins, nous pouvons faire durer la vie, en économisant nos forces, en les retrempant dans des habitudes régulières et en nous préservant de

tout excès.— C'est le miracle qu'il est permis d'espérer et de demander à Dieu.

A côté des remèdes réels, il y a les palliatifs, et à côté des espérances, les illusions. Les médecins, impuissants à relever les existences vermoulues, s'efforcent encore de leur mettre des étais, de les crépir, de les badigeonner et de cacher les lézardes qui menacent. C'est ce qu'ils font dans les maladies organiques, où la science ne peut rien que nous tromper! — Quand tout espoir est perdu, on s'adresse au médecin suprême, à Dieu! On prie, on espère le toucher et obtenir une prolongation! Illusion puérile! Ce qu'il faut lui demander alors, ce n'est pas d'allonger nos jours, c'est de nous détacher de la vie et de nous pardonner nos offenses. — Qu'on cesse donc de demander à la science des panacées pour reconstruire des existences dont les germes étaient corrompus, ou que les passions ont usées et à Dieu des miracles pour ressusciter des cadavres! — Pour faire durer le corps, le remède est dans l'épuration des mœurs. Nettoyons les germes de l'humanité, et quand ils sont éclos, préservons-les des contacts qui peuvent les atteindre encore, et puis résignons-nous aux lois e la matière. Qu'importe la durée toujours si courte de nos journées et de nos ans!... Entre deux hommes, dont l'un n'eut que quelques jours pour

faire le bien, et dont l'autre eut de nombreuses années pour faillir et faire le mal, quel fut donc le mieux partagé ?— Ce qui nous importe ce n'est pas le nombre de ces minutes fugitives, c'est l'emploi que nous en faisons.

## VIII

Mais, quelles que soient nos croyances, la mort est un terrible problème ! et devant elle on s'effraie. Il faut, d'ailleurs, un effort suprême et douloureux pour séparer l'âme et le corps, et les affections terrestres ne se brisent pas sans nous arracher des larmes. Dieu, qui a formé ces liens, ne saurait s'étonner de leur force et s'offenser de notre faiblesse. La crainte de la mort est donc excusable.

Ce qui ne l'est pas, c'est la sottise des gens qui ne peuvent se résigner à vieillir et qui cherchent à faire illusion aux autres et à eux-mêmes sur les ravages du temps. Soins inutiles ! peines perdues ! La destruction fait son œuvre.— On s'imagine être aujourd'hui ce qu'on était hier ; on croit se conserver, et l'on constatera demain, avec étonnement, après-demain, avec douleur, des changements, des affaiblissements et des infirmités, jusqu'à ce que les signes manifestes de la vieillesse et de la décrépitude nous enlèvent nos dernières illusions !

Pourquoi avons-nous donc la manie de ne jamais vouloir avoir notre âge?—L'enfant veut se grandir, le jeune homme ajoute des années à celles qu'il a, et l'homme montre, avec plus de vanité que de tristesse, son premier cheveu blanc. A quelques jours de là, il teint stupidement sa couronne de vieillesse! Qu'y gagne-t-il? le ridicule, en perdant le respect qui l'eût consolé de toutes les déchéances physiques. Les femmes se résignent plus difficilement encore. Jeunes, elles rient des vieilles coquettes qui crépissent leurs rides et se badigeonnent. Devenues vieilles elles-mêmes, elles les imitent! On perd donc la mémoire, le goût et le bon sens en perdant la beauté et la jeunesse!

De quelques soins qu'on l'entoure, la matière périt. Quand celle dont notre corps fut formé est usée, quand les ciments se désagrégent, quand la charpente craque, il faut se résigner, on a vécu.

## IX

La fantaisie que je viens de signaler et qui nous met en désaccord continuel avec nous-mêmes, tantôt pour avancer et tantôt pour reculer la date de notre naissance, paraît inexcusable; il y a peut-être là, cependant, une grande question psychologique. — Fantaisie à part, qui ne sait qu'il y a en

nous des choses qui ne marchent jamais du même pas. Il est non-seulement des intelligences précoces dans des enveloppes attardées et des facultés vigoureuses dans des corps usés, mais nous sentons que quelque chose de nous échappe encore à l'action du temps. Nous voyons ses ravages sur le corps et intérieurement nous résistons. Depuis qu'une célèbre courtisane a dit : Le cœur ne vieillit pas! Ce mot est devenu une banalité à l'usage des Céladons et des Célimènes à la retraite, mais il n'a rien perdu de sa justesse, et il n'est pas rare de trouver des ardeurs de jeunesse sous la cendre que couvrent des cheveux blancs. Comme les volcans, ces feux brûlent sous la neige qui les couronne! Cela prouve que les deux parties constitutives de l'homme, soudées pour le temps, ne peuvent se suivre et qu'elles tendent sans cesse à se désunir. Ces aspirations au divorce deviennent manifestes, surtout à l'approche de la mort. Ne faut-il pas en conclure encore que l'âme et le corps doivent se séparer et qu'ils ne finissent pas ensemble?...

# CHAPITRE IX.

## LES LOIS DE NATURE.

I

Je viens de considérer les lois physiques dans leur application générale, et j'ai dit : qu'elles gouvernaient toute matière animée ou inanimée. Les lois que j'appelle : *Lois de nature,* ne régissent que la matière animée. Nous nous élevons ici d'un degré dans les décrets de la Providence. Ces lois sont les besoins, les appétits, les instincts et les entraînements, par lesquels l'animal *se satisfait, se conserve* et *se reproduit* ; — elles sont communes à l'homme et à la brute.

Cette humiliante communauté s'oublie lorsque la raison humaine intervient pour régler nos jouissances et nous garantir des excès ; mais, lorsque l'appétit brutal l'emporte, au contraire, sur la raison, l'homme peut se ravaler même au-dessous de

la brute. Les animaux n'ont d'autres freins que la satiété ou l'impuissance, mais du moins ils s'arrêtent quand ils sont repus, tandis que nous voyons, tous les jours, des hommes se satisfaire jusqu'à l'épuisement, ou se gorger jusqu'à devenir immondes.

Faisons le triste inventaire des lois de l'animalité, puisque nous leur sommes soumis, et recherchons surtout ce qu'il faut leur accorder et ce que nous pouvons et devons énergiquement leur refuser. Les sept péchés capitaux ne sont autre chose que des concessions trop grandes faites à ces lois et à ces appétits matériels.

## II

La première loi de nature est *l'instinct de conservation.*

Personne n'ignore que tous les animaux, depuis l'homme jusqu'à la créature la plus incomplète dans l'échelle des êtres, veulent se protéger, se soutenir et se défendre. Ils flairent le danger et ils cherchent à s'y soustraire. Ils connaissent leur ennemi et ils le fuient; ou, s'ils ne peuvent l'éviter, ils s'arment pour la défense ou pour l'attaque.

Cet instinct est si puissant qu'il domine tous les autres et que, sans réflexion et spontanément, il

produit ses effets. — Quelquefois cette spontanéité sert mieux que la réflexion, car celle-ci peut amener une sécurité trompeuse.

C'est la seule loi de nature dont les animaux abusent. L'animal qui attaque, ou se défend, ignore où le danger cesse pour lui, comme il ignore la pitié. L'instinct de conservation se complique alors de l'instinct sauvage ou féroce et il s'acharne après son ennemi, jusqu'à ce qu'il lui échappe, ou qu'il l'ait mis dans l'impossibilité de lui nuire; quand il peut, il le tue.

L'homme n'est pas exempt de ces fureurs et de ces emportements qui ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont satisfaits. La colère est un des plus funestes excès auxquels nous soyons exposés. Dans la colère, l'homme, semblable à l'animal, perd tout sentiment humain, n'entend plus ni la voix de la conscience ni même celle de la nature, et peut commettre les crimes les plus abominables. Il n'est pas rare de voir les auteurs de ces actes sauvages, lorsqu'ils sont déférés aux tribunaux, invoquer pour excuse la légitime défense.

Où commence et où finit donc ce droit,—le droit de vivre et de se protéger? La loi eût été impuissante à le dire. Nos Codes se bornent à citer quelques exemples et ils laissent au juge le pouvoir d'apprécier les autres et d'absoudre ou de condam-

ner, selon les circonstances. Ce n'est pas à la loi, d'ailleurs, qu'il faut demander alors de nous guider et de nous retenir; — elle nous défendrait en vain de nous armer dans le péril et de nous protéger; — c'est à la conscience à nous préserver des emportements irréfléchis, et à la raison de retenir notre bras. Le droit s'arrête où le péril cesse. La résistance ou l'attaque peuvent devenir alors des délits ou des crimes.—Il ne suffirait même pas que la loi pénale les excusât ou les amnistiât; il faudrait encore qu'ils ne pesassent pas à la conscience pour être légitimes.

L'instinct de conservation, si universel et si impérieux, se laisse cependant paralyser et quelquefois dominer par d'autres entraînements naturels qu'on appelle, selon les circonstances, dévoûment, bravoure et courage, ou témérité, fanfaronnade et folie.

L'homme s'enorgueillit, à juste titre, de sacrifier sa vie, ou de l'exposer, lorsqu'il y est sollicité par l'amour et le devoir; mais il disputerait en vain aux animaux l'ardeur et le dévoûment qui vont jusqu'au sacrifice. Toutes les femelles se dévouent pour leurs petits, et le chien n'hésite pas à braver la mort pour défendre son maître.—Voilà les machines organisées de Descartes! Je ne puis comprendre comment Buffon lui-même s'est montré si

injuste envers les animaux. Aujourd'hui, une nouvelle école se montre peut-être trop généreuse pour eux ;—le problème de l'intelligence accordée ou refusée aux animaux est insoluble.

III

L'homme n'a pas seulement à défendre sa vie et à protéger ses petits; la nature et la société lui ont créé des biens plus précieux que l'existence. — De là des complications où la nature, bien souvent, se trouve en lutte avec les lois sociales. — Le duel, par exemple, commandé par le sentiment de l'honneur, est défendu et puni par la loi pénale. — A qui faut-il obéir? La légitime défense va-t-elle jusque-là?

La nature et les préjugés se feront toujours mieux obéir que les lois écrites. Les magistrats, malgré la sévérité qui est leur devoir, seront toujours impuissants à maintenir l'exécution des lois contraires aux légitimes exigences de l'honneur outragé. — Mais entre l'honneur et les susceptibilités de l'orgueil, ou de la vanité, la distance est assez grande pour que personne ne s'y trompe.—On a longtemps prétendu que la jurisprudence Dupin n'empêcherait pas un duel et qu'on irait encore se mutiler ou s'égorger pour un démenti, pour une

impolitesse, ou pour moins encore; le résultat a prouvé le contraire. Les édits royaux, qui punissaient de mort les duellistes et leurs complices, avaient été impuissants à empêcher le duel, parce qu'ils ne faisaient aucune distinction. Aujourd'hui les tribunaux, armés du pouvoir de distinguer et d'amnistier les combats singuliers ou de leur appliquer les sévérités du meurtre ou de l'assassinat, ont, par ces sages distinctions, presque supprimé le duel, parce que cette jurisprudence respecte le droit de légitime défense. L'arrêt Dupin est la meilleure des lois qu'on pût faire contre le duel. Cet arrêt a amené une grande et précieuse réforme dans les mœurs.

Une réforme plus difficile est celle qu'il faudrait opérer dans les couches inférieures de la société. Là, on fait pis encore que de se battre en duel: on se frappe brutalement, en face ou par derrière, sans mesure, sans règle, sans loyauté, sans raison, et souvent sans motifs! La loi punit et la justice sévit; mais la police correctionnelle et les Cours d'assises voient leurs enseignements perdus, parce qu'ils tombent sur des masses obscures. Éclairons, éclairons! c'est le seul moyen de corriger et d'améliorer. — L'exemple utile devrait aussi venir d'en haut, et, souvent, c'est l'exemple contraire qui en descend. — Les hommes bien élevés blâment les

fureurs du peuple, et souvent ils se laissent aller eux-mêmes, en sa présence ou envers lui, à des emportements déplorables! L'un des premiers et des plus grands cachets de la civilisation d'un peuple est la douceur du caractère; la haine, la vengeance, l'ivresse et la jalousie ne devraient amener que des accidents rares, qu'elles peuvent quelquefois excuser, mais jamais justifier.

Pour nous résumer, nous dirons : La légitime défense cesse lorsque celui qui est menacé, ou attaqué, peut se replier vers la société et se réfugier sous la protection de l'autorité et des lois. Dans un pays civilisé, il ne peut être permis à personne de se faire justice soi-même. On ne peut en référer ainsi que dans les cas très-urgents et très-exceptionnels.

IV

C'est encore l'instinct de conservation qui presse les animaux et les dirige pour *se nourrir, se couvrir et s'abriter.* — La faim et la soif veulent être satisfaites et elles doivent être apaisées, ou le corps s'affaisserait. Combien la Providence est admirable dans sa sagesse! Pour conserver ses créatures, elle ne s'est pas bornée à les avertir, à les guider, à mettre à leur disposition ce qui est nécessaire à leur nourriture, elle a voulu encore les protéger contre

leur propre oubli, en leur donnant le *goût*. Elle a fait de nos besoins des stimulants et de l'accomplissement des opérations matérielles qui nourrissent le corps des jouissances. Non-seulement nous sommes provoqués à boire et à manger par des affaiblissements et des débilitations qui nous avertissent que la vie a besoin de secours, nous y sommes encore sollicités par la sensualité, car lorsqu'on mange avec appétit, on éprouve, en même temps, deux satisfactions distinctes, celle de se reconforter et celle des chatouillements du palais ou du gosier, auxquels, sans être gastronome, nul n'est insensible.

A cet égard, Dieu nous a placés haut dans sa confiance et nous en abusons!

De tous les animaux, en effet, l'homme est le seul qui boive sans soif, mange sans faim, et ne s'arrête pas quand il est repu et satisfait. Il est le seul qui connaisse l'ivresse! Quelle aberration! Est-il rien de plus absurde que de se faire violence pour souffrir? et peut-on céder à des entraînements qui ruinent la santé et qui dégradent? — Est-il rien de plus affligeant que la vue des êtres avinés, qui se traînent ivres et chancelants, roulent dans le ruisseau, se livrent à des actes de démence grotesque ou de folie furieuse, ou restent inertes et à peine capables de grognements im-

mondes? La multitude s'en amuse; on les couvre de huées!... Triste spectacle! Le premier passant qui a un manteau devrait le jeter sur ces hideuses nudités. Dieu le commande à tous comme aux enfants de Noé. — Quand on a le sentiment de la dignité humaine, on souffre de ces abaissements. Et pourtant! qui n'a pas trébuché dans cet oubli de soi-même, s'il n'y est pas tout à fait tombé? Nous méprisons les êtres grossiers que nous voyons plongés dans des jouissances extra-bestiales; n'avons-nous jamais mérité un peu de ce mépris? — Quel est le plus inexcusable de celui qui se grise de champagne, ou de celui qui s'enivre de vin bleu?—Lequel vaut mieux de se gorger de pommes de terre, ou de se ruiner l'estomac en le chargeant de truffes?— Les excès en bas conduisent à la misère et au crime; en haut ils conduisent aux infirmités physiques et intellectuelles. La gastronomie est une maladie que le pauvre ne connaît pas, et l'orgie est bien pire que le cabaret. On a dit souvent : « Il faut boire et manger pour vivre et non « pas vivre pour manger et boire ». Mais on l'a dit inutilement aux gosiers altérés et aux estomacs voraces. Les sociétés de tempérance sont sans effet sur les brutes. La police sévère des cabarets peut seule modérer leurs libations excessives. Quant aux classes supérieures, je ne connais que le mé-

pris public pour rappeler au respect d'eux-mêmes ceux qui croient pouvoir se passer du respect des autres.

V

Tous les animaux ont encore besoin de se protéger contre les éléments. L'ours a sa tanière, l'oiseau a son nid et l'homme a sa maison; mais l'homme est nu, tandis que l'ours a sa fourrure et l'oiseau son plumage; la nature encore nous invite à nous vêtir. — Ce n'est pas seulement contre le froid et le chaud que nous éprouvons ce besoin, c'est contre les regards de nos semblables et contre les nôtres que nous voulons encore nous défendre. La pudeur n'est donc pas une invention de l'ordre social; elle est une loi de nature. Les sauvages le prouvent; il n'en est pas qui aillent absolument nus. Il est des parties du corps qu'on ne peut livrer aux regards sans souffrir.

VI

Une loi de nature non moins impérieuse que celles que je viens de rappeler est celle *de la chair*.

Après avoir placé sur la terre des êtres pour la peupler et agir selon ses desseins, Dieu assura leur conservation par les moyens que j'ai indiqués,

et voulut encore assurer leur reproduction et leur multiplication. « *Crescite, multiplicamini !* »

Mais ç'eût été peu de le recommander, et la Providence a fait encore ici de nos plaisirs les ministres de ses volontés. C'est par l'attraction de la chair que les sexes se cherchent, se réunissent et se reproduisent dans le mystère de l'accouplement.

L'homme, plus que tout autre animal, subit les commandements de la chair. Il n'attend pas, comme les animaux, une certaine maturité des sens et plus tard des retours périodiques de chaleur pour subir ces entraînements; il n'est pas, comme eux, protégé contre les dangers et les excès de ces appétits par de longs intervalles de calme. En toute saison, à toute heure et presque à tout âge, il sent les aiguillons des passions et il succombe à leurs attaques! — L'enfant se corrompt et se perd par des instincts prématurés; le jeune homme s'épuise dans des excès sans mesure, et le vieillard, trop souvent, sent ses désirs augmenter avec son impuissance! — La femme, elle-même, cet être si faible, que Dieu semble avoir fait de pudeur et de chasteté, est quelquefois, plus que l'homme, capable de luxure, et quand elle croit n'avoir plus de ménagements à garder, rien n'est plus dépravé, plus hideux et plus funeste qu'une femme sans pudeur!

On ne saurait donc trop condamner ces excès, ni assez les prévoir et les empêcher. — C'est par la corruption des mœurs que les individus se dégradent et tombent; c'est aussi par la corruption des mœurs que périssent les empires. C'est par cette gangrène que l'empire romain a croulé, car il n'était plus qu'un cadavre en décomposition, lorsque les Barbares l'envahirent et le dépecèrent. Malheur aux hommes sans mœurs! Malheur aux nations qui se laissent envahir par la licence et la démoralisation!— La conscience applaudit donc aux sermons, aux réquisitoires et aux arrêts qui flétrissent et répriment de pareils désordres, mais la conscience aussi condamne les hypocrisies des puritains, dont la vie dément les paroles.—Il n'est pas rare de voir des hommes d'une excessive sévérité pour les autres, et d'une excessive indulgence pour eux-mêmes, ajouter au scandale de leurs mœurs celui de leur hypocrisie. Ce n'est pas d'eux qu'il faut attendre l'épuration. Ne l'attendons pas davantage des orateurs et des écrivains qui fulminent des périodes indignées contre des faiblesses et des égarements,— condamnables sans doute,— mais qui ont droit à la part d'indulgence qu'on doit aux misères humaines. Lorsqu'on les lit ou les entend, on pense à la femme adultère, à la tolérance divine du Christ, à la dure leçon qu'il

infligeait aux intolérants, et on se demande ce que deviendraient les moralistes inexorables, officiels, ou officieux, si, pour être sans indulgence, en pareille matière, il fallait être aussi absolument sans reproches. — Quel est l'homme dont les actions, les paroles et les pensées ont été toujours pures?... S'il en est un, qu'il jette la pierre à ceux qui ont péché « de corps ou de consentement »! Mais si tous ont besoin d'indulgence, que leur indignation se calme! Pour ramener à la pudeur et sauver la société des dangers dont on la croit menacée, le remède est dans des lois modérées et appliquées avec modération, car si l'excès d'indulgence amène la corruption, l'excès de sévérité conduit au même but par une autre voie. Les délits et les crimes immoraux ont un caractère particulier qu'il ne faut pas confondre avec les délits abjects et les crimes atroces. — Il n'est pas de matière plus difficile pour le législateur criminel. Notre Code pénal n'a pas, je crois, parfaitement résolu le problème, et ce qui le prouve, c'est l'accroissement toujours progressif des poursuites de cette nature, malgré les condamnations qu'elles amènent [1].

[1] Depuis que ceci est écrit quelques changements ont été faits à nos lois. — J'en parlerai dans la quatrième partie de ce livre.

VII

L'accusation de démoralisation qui s'appuie aujourd'hui sur ces condamnations et sur la statistique criminelle est-elle bien fondée? Je ne veux pas m'attaquer à cette science nouvelle, — dont je reconnais les services, mais dont on exagère l'importance, — j'accepte ses chiffres, mais je conteste leur logique. Je crois que lorsqu'on juge la société par le chiffre des condamnations de cette nature, c'est comme si l'on voulait juger la capitale par ses égouts, et conclure de leur encombrement à l'infection des places et des rues; tandis que plus les égouts sont encombrés et plus les habitations et les rues sont nettoyées. Il en est de même des prisons et des bagnes, qui sont les égouts sociaux; plus ils sont garnis et plus la société est balayée. Pour juger de la moralité d'une nation il faut donc la voir ailleurs que dans les statistiques criminelles.

Il est de mode encore de regarder la société actuelle à travers les tripotages de la bourse et les crinolines des dames aux camélias et de la juger avec ces prismes. — Déplorons et corrigeons ces scandales, mais soyons encore plus justes pour notre époque. Je parlerai ailleurs de l'agiotage,

des livres et des comédies dont il a été le texte ou le prétexte. Parlons ici des mœurs et de la corruption dont on se plaint. Nos aïeux valaient-ils mieux?—A quelle époque les mœurs ont-elles été plus qu'aujourd'hui exemptes de corruption? — Je ne veux pas remonter aux siècles reculés; je viens de dire comment l'ancienne civilisation avait péri et personne n'ignore qu'elles étaient les mœurs de l'antiquité. — Je ne veux pas davantage demander au bon vieux temps ses certificats de bonne vie et mœurs. On les retrouve dans les écrits de ces temps-là et jusque dans les bas-reliefs de nos cathédrales. Les auteurs de ces obscénités et de ces crudités, que nous admirons comme des naïvetés, seraient aujourd'hui envoyés en police correctionnelle. — Je recherche plus près de nous, dans les siècles éclairés, la société dont le langage s'était purifié; ses mœurs s'étaient-elles aussi nettoyées?... — Qui ne sait dans quels désordres elle vivait! — Le trône était entouré de complaisants, de mignons, de maîtresses en titre, de bâtards, de courtisans et de courtisanes blasonnés, qui rivalisaient de désordres et de scandales; les grands seigneurs faisaient étalage de leur dissolution et de leurs violences.— Laissons à l'opéra-comique, ou aux romans révolutionnaires, les droits *superbes* ou monstrueux, qui semblent n'avoir existé

que là; mais ne savons-nous pas encore que le foyer domestique des classes inférieures était sans cesse exposé à des outrages et à des souillures toujours impunis!— Pendant qu'au haut de l'échelle on voyait ces énormités scandaleuses, en bas on vivait, — sans croire mal faire,— dans une sorte de promiscuité bestiale! — La bourgeoisie seule se défendait contre cette corruption, parce qu'elle n'était ni assez haut placée pour braver la pudeur, ni descendue assez bas pour ignorer ses lois! — La prostitution, la débauche, l'adultère semblaient avoir envahi cette société dont on vante la civilisation! L'histoire, les mémoires, la littérature, les romans attestent, à chaque page, sa démoralisation, et pourtant on nous en parle comme d'un modèle à jamais regrettable!

Aujourd'hui, l'exemple des vertus domestiques descend des trônes et pas une cour, en Europe, n'est infestée des scandales autrefois si communs. — Aujourd'hui, les hautes classes, sans doute, recherchent peu les prix Montyon, mais les duchesses et les marquises, — s'il en reste, — vivent bourgeoisement avec leurs maris et n'ont plus honte de les tutoyer, de s'occuper de leurs enfants et de s'en faire aimer. — Aujourd'hui, si les ducs et les marquis donnent à leurs contrats quelques coups de canif, ils ne se font plus un mérite de

les lacérer et d'en jeter les lambeaux aux courtisanes célèbres; — aujourd'hui, la bourgeoisie garde les traditions de famille qui la ridiculisaient et dont elle est heureuse et fière; — aujourd'hui enfin, la classe ouvrière, quoi qu'on en dise, n'est pas démoralisée; je parle des ménages seulement. A tout prendre, la société s'est donc épurée, et, si nous ne sommes pas encore au niveau qu'elle doit atteindre, du moins les loueurs du temps passé sont mal venus pour nous jeter la pierre.

Mais il y a dans la société nouvelle des germes de corruption dont on ne saurait trop signaler les dangers. Le premier est dans les fortunes rapides et dans la dispersion de l'or. — La fortune mal acquise est toujours mal dépensée, et les prodigalités sont des piéges où les mœurs succcombent.— Le théâtre de ces dérèglements n'est pas très-étendu, mais il l'est encore trop. Ils sont concentrés dans le petit cercle où l'on joue, avec le même abandon, l'honneur et les millions.

Le second germe de corruption est en bas, dans la multiplicité des usines, dans ces agglomérations de jeunes gens et de jeunes filles abandonnés ensemble, sans cesse en contact, sans guides, sans surveillance et sans protection comme sans freins. Il est aussi dans l'augmentation des salaires et dans les tentations du luxe, énormément trop ré-

pandu. — Le nombre toujours croissant des naissances illégitimes et des infanticides est le résultat de ces relations commodes, trop multipliées et de ces tentations incessantes. — L'occasion et la toilette !... Comment résister ?...

Où est le remède contre ces maux ? Il est encore dans des lois à faire et dans des surveillances à exercer : car nos lois, à cet égard, sont incomplètes et la surveillance est nulle. Le remède serait surtout dans une éducation morale et religieuse qui manque complétement à ces pauvres abandonnés ! Instruire, protéger et punir, dans des mesures convenables, voilà les panacées ; mais la dose est bien difficile à prescrire ? — Je ne crois pas, d'ailleurs, que le remède soit dans la suppression des tours, car cette mesure a augmenté le nombre des infanticides sans diminuer celui des filles-mères !

## VIII

Pour succomber aux aiguillons de la chair, l'homme est souvent préparé par les blessures du cœur. — L'amour, qui épure et sanctifie les relations des sexes, abuse quelquefois de ses armes pour les corrompre. — « Quand deux bouches sa-« crées par l'amour, a dit un écrivain, s'unissent « pour créer, il faut les voiler. » L'auteur ajoute :

« Ces félicités sont vraies; pas de joies hors de ces
« joies-là ; l'amour, c'est là l'unique extase ; le
« reste pleure ! »

Pourquoi faut-il que les rapports, dont la Providence a fait un besoin et la plus grande des joies, — dont la société fait un devoir qu'elle consacre par un contrat solennel — et que la religion purifie en élevant le mariage à la hauteur d'un sacrement, — soient outragés, profanés, souillés, et deviennent une source de corruption morale et de décomposition physique? L'ivresse des sens est bien autrement périlleuse, énervante et corruptrice que celle dont j'ai, plus haut, déploré les excès! — Que sera-ce si elles s'unissent pour corrompre, flétrir et dégrader l'humanité? Les excès du lit et de la table ne se rencontrent que trop souvent ensemble ! L'argot des rues célèbre cette union dans un proverbe énergique et désolant.

Le champ des jouissances permises est pourtant assez vaste, et chaque jour il s'agrandit. Le plus simple mortel est aujourd'hui logé, nourri, vêtu, voituré, amusé, comme ne le furent jamais les grands seigneurs des plus grands empires, et ces jouissances ne sont encore rien près de tant d'autres qui nous sont accordées et que nos aïeux ont ignorées ! L'homme ne se nourrit pas seulement de ce qu'il mange, et la femme ne rêve pas tou-

jours diamants, cachemires et dentelles; l'un et l'autre ont faim d'égalité, et soif de liberté. Ces biens, dont je parlerai aussi, n'étaient pas moins inconnus autrefois que les chemins de fer et le télégraphe électrique !

IX

Les excès et les abus des plaisirs charnels atteignent à la fois toutes les sources de vie. J'ai déjà signalé, en parlant des lois physiques, les désolants résultats de la corruption des germes reproducteurs; j'ai montré les pauvres victimes d'une solidarité dévorante; — si, des fils, nous revenons aux pères, nous verrons ceux-ci payer encore eux-mêmes leurs désordres. Combien d'existences ont été ainsi empoisonnées, ou tranchées! Combien d'intelligences magnifiques ont été voilées ou éteintes par des ardeurs peu contenues!... C'est surtout là qu'il faudrait regarder lorsque nous sommes entraînés!

Notre santé, notre intelligence, notre existence, les joies et l'avenir de la famille, s'unissent donc pour conseiller la modération, la prudence et presque la chasteté. Ne demandons pas à la nature une abdication impossible : elle se venge lorsqu'on oublie ses droits. Dieu nous a permis les désirs et les satisfactions matérielles, mais il nous défend

les excès qui dégradent, et s'il nous a laissé la liberté, il nous montre partout les dangers d'en abuser. Si donc la religion et la morale sont impuissantes à nous retenir, que l'égoïsme et le sentiment de la conservation s'unissent à l'amour paternel et à l'amour de nous-mêmes pour nous préserver des excès !

X

La religion ne se contente pas de cette modération pour ceux qui vivent dans le sanctuaire.— Faisant violence à la nature, elle impose le célibat à ses ministres, et commande une éternelle chasteté aux vierges qui se vouent au seigneur. Ces sacrifices contre nature, sont-ils agréables à Dieu?.. Il n'appartient pas aux hommes, qui ne se refusent rien, de condamner ceux qui veulent vivre de prières, de privations et de douleurs. N'oublions pas, d'ailleurs, que si tous les excès sont condamnables et tous les fanatismes dangereux, tous les dévouements sont saints et toutes les infirmités respectables. — Les dévouements et les infirmités qui se cachent et n'envoient au monde que l'écho affaibli et lointain des souffrances provoquées et endurées volontairement, seront-ils sans récompense et sans dédommagement?.. Qui le sait ! Les adversaires du célibat et de la vie claustrale disent : « Que, si pour

« s'abandonner lâchement aux jouissances immo-
« dérées il faut être enivré ou dégradé, il faut aussi
« pour se condamner sans merci à des souffrances
« imméritées, avoir oublié que Dieu réprouve le
« suicide autant que le meurtre; que si les regrets
« et l'expiation pour des fautes commises doivent
« monter vers lui, les mutilations et les violences
« sans cause le trouveront plutôt irrité que satis-
« fait ».—On ajoute : « Que nous ne pouvons, sans
« faillir à notre mission, nous rayer des vivants,
« nous enfermer dans des murailles, nous affran-
« chir des devoirs et du fardeau de la vie com-
« mune et nous livrer à des mortifications sans
« cause; que c'est oublier la première des lois de
« Dieu qui nous a créés à d'autres fins... »

Pour moi, lorsque je passe devant les murailles humides et silencieuses d'une Thébaïde, ou devant l'asile mystérieux d'où j'entends sortir les prières monotones, ou les chants attristés des vierges consacrées au Seigneur et mortes pour le monde, je fais taire mes préventions et je m'incline. — En m'éloignant, je compare ce qui est avec ce qui fut, et je dis: « J'ignore si dans ces sépulcres anticipés
« il n'est pas des joies plus pures et plus réelles
« que les joies du monde, et des devoirs non moins
« impérieux que ceux que je respecte; pourquoi
« blâmer ceux qui le savent? — J'ignore aussi

« hélas! s'il n'y a pas là des douleurs sans conso-
« lation et des regrets tardifs et sans espérance;
« — j'ignore si des âmes qui ont été sans courage
« pour vivre avec nous, y sont sans force pour
« mourir loin de nous, et si, ignorantes des lois,
« ou accablées par les préjugés, elles n'osent se-
« couer le linceul qui les couvre et revenir à la vie
« et à la liberté; mais, du moins, je sais qu'il n'y
« a plus comme autrefois derrière ces murailles,
« ces verroux et ces grilles, des victimes innocen-
« tes, immolées aux préjugés, à l'ambition, à la
« haine, à la cupidité et à l'hypocrisie. Laissons-
« donc prier et vivre ainsi qu'ils le veulent ceux
qui se plaisent dans la solitude! »

Des procès déplorables ont pourtant révélé des violences morales, des piéges, et des séductions exercées par un zèle malheureux ou coupable, sur de pauvres filles trop jeunes pour savoir, trop ignorantes pour comprendre, et trop faibles pour résister. Le Gouvernement veille; espérons qu'il pourra cautériser cette plaie du prosélytisme, sans toucher à la plus précieuse des libertés, à la liberté de conscience, car elle commande aussi le respect des vœux religieux.

Après ces tristesses et ces consolations, je suis comme Montaigne « *si affadi après la liberté, que* « *tant que je trouverai terre et air ouvert je ne crou-*

« *pirai en un lieu où il me faille cocher ou rester en-*
« *fermé* [1] » — le grincement des portes et des verroux du cloître, ou de la prison, produit sur moi l'effet d'un cercueil qui tombe dans la fosse; ils me glacent de tristesse et d'épouvante.

Pauvres morts à la vie commune, je vous plains !... Et peut-être devrais-je vous envier! — Cependant, en nous faisant matière et esprit Dieu a voulu qu'il n'appartînt qu'à la mort de les séparer. Par une scission anticipée on viole donc cette loi. On fait des saints peut-être! mais on fait aussi des victimes, des martyrs, et souvent des hypocrites et des criminels! Les annales judiciaires n'en fournissent que trop de preuves? — Les spiritualistes et les matérialistes sont, je crois, également hors des voies de la Providence. Épicurien ou trappiste, on est sorti de ces voies pour s'égarer dans les excès.

XI

Montesquieu range parmi les « *lois de nature* » le besoin qu'ont les hommes de vivre en société et il l'appelle « une *quatrième loi naturelle* ». J'ai déjà dit que je ne connaissais qu'une seule loi naturelle, celle des consciences, dont je parlerai bien-

[1] *Essais*, liv. III. chap. XIII.

tôt. — Cette loi, toute morale, n'est pas, je crois, celle qui conduit d'abord l'homme vers son semblable. Une attraction instinctive, une *loi de nature*, nous appelle à nous réunir, à nous grouper et à nous entr'aider, avant que la conscience intervienne pour cimenter ces unions. Nous voyons les fourmis, les abeilles et d'autres animaux se réunir en société et former des monarchies, ou des républiques parfaitement administrées. Ces animaux se groupent pour mettre en commun leurs besoins, leurs dangers et se soulager et se défendre par une communauté d'efforts qui se perdraient dans l'isolement, l'instinct leur a suffi pour cela; pourquoi n'aurait-il pas aussi suffi à l'homme?

Lorsqu'on pense à la formation des sociétés, on est disposé à croire que les associations humaines se sont formées autrement et par des conventions qui ont groupé des familles, puis des tribus, qui étaient elles-mêmes des sociétés rudimentaires, et enfin des nations. — On sait, qu'entraînés par l'amour du paradoxe, des écrivains célèbres ont soutenu que l'état social était un état violent. On a fouillé l'histoire pour leur répondre, il aurait suffi de fouiller les cœurs. L'homme ne peut vivre dans l'isolement, pas même à l'état sauvage. Quand il fuit son semblable c'est qu'il le craint; ce n'est pas là l'état de nature, c'est au contraire alors un état

violent et exceptionnel. L'état social remonte au lendemain de la création. Dès qu'il y a eu deux hommes sur la terre, la société a dû exister, sans qu'il ait fallu réfléchir.

Mais ce serait outrager l'humanité que de croire que l'état social est seulement le résultat d'une attraction instinctive; il est aussi cimenté par l'affection des cœurs et par les combinaisons de l'intelligence.—L'attraction des cœurs a-t-elle précédé ou suivi l'instinct de conservation pour associer les hommes? Se sont-ils réunis pour s'aimer avant de se grouper pour se défendre?..—Je voudrais croire à l'affection plutôt qu'à l'égoïsme, mais il faudrait pour cela avoir moins vécu et ne pas connaître l'humanité. L'égoïsme domine tous les hommes et les chrétiens, eux-mêmes, malgré les commandements de l'Évangile, ne peuvent s'affranchir des impérieuses exigences du *moi;* ils aiment leur prochain, mais jamais « comme eux-mêmes. » — Les hommes primitifs n'étaient pas mieux que nous capables d'un dévouement absolu et d'une affection désintéressée; le premier lien social fut fait d'égoïsme.

XII

*La pitié*, *la charité*, sont-elles comme l'amour, des lois de nature? — Je le crois et pourtant! J'ai

lu « que ces sentiments étaient inconnus des peu- « ples antiques » [1]. — Si cela était exact, la pitié et la charité seraient d'invention moderne. Je ne puis me ranger à cette opinion qui déshériterait l'humanité d'une partie de ses plus beaux attributs, pour en faire des conquêtes de la civilisation. Ces vertus, ou ces sentiments, se sont développés, probablement, ainsi qu'on l'a dit « de la conscience sociale » [2]; l'antiquité a pu souvent les méconnaître, et les oublier, mais elle ne les ignorait pas. — Alors, comme aujourd'hui, les hommes naissaient imparfaits, mais perfectibles et doués de facultés et de sentiments que l'éducation développe, mais qu'elle ne donne pas.

Les lois, que j'appelle *lois de nature,* sont donc celles qui nous commandent de vivre, de pourvoir à nos besoins, de nous protéger contre les périls, de nous grouper, de nous entr'aider, de nous procurer des jouissances permises et de nous reproduire. La route qu'elles nous ouvrent est magnifique, semée de fleurs, d'épines et d'obstacles, mais elle fut aussi tracée entre d'horribles précipices; malheur à qui y tombe !...

---

[1] Faustin Hélie, *Instruction criminelle*, t. I, p. 28.
[2] *Ibid.*

## CHAPITRE X.

—

### LES LOIS MORALES, OU LOIS DE LA CONSCIENCE.

I

Nous avons parcouru les domaines de la matière, nous entrons ici dans l'inviolable domaine de la créature intelligente; elle n'a pas à craindre d'y jamais rencontrer le contact des animaux et d'y souffrir une humiliante communauté. On peut disputer sur notre possession exclusive de l'intelligence, on peut accorder aux animaux une conduite raisonnée, ou en faire des machines, mais personne n'a jamais eu l'idée, que je sache, de leur accorder le sens moral. A l'homme seul il appartient de distinguer le bien et le mal et d'y conformer ses actions.

C'est ici le troisième et dernier degré des lois éternelles, du moins de celles qu'il nous est donné de connaître, car d'autres lois plus parfaites encore

doivent gouverner les purs esprits dont nous comprenons la possibilité. Après avoir étudié les lois de la matière et les lois de l'animalité, j'arrive avec bonheur à la part si belle que Dieu nous a exclusivement réservée : aux lois morales, aux lois de la créature intelligente, aux lois de la conscience.

## II

On causerait à la multitude un douloureux étonnement si on lui disait: « La conscience n'a pas de « règle absolue ; le juste et l'injuste, le droit et la « morale sont des choses de convention; le droit « est ce que la loi accorde; une chose est bien « ou mal selon les lois, les mœurs, l'éducation ou « les préjugés d'un peuple. » — A l'appui de cette doctrine matérialiste, on pourrait cependant invoquer des autorités nombreuses et considérables, citer des exemples, et montrer encore qu'il suffit quelquefois de franchir une montagne ou de traverser un ruisseau, pour trouver la même action honorée ou punie.

Ces contradictions réelles, ou apparentes de l'ordre social, ne prouvent rien contre les lois absolues de la conscience. La morale est une, la justice est une, et le droit est un; ce qui le prouve d'abord, indépendamment des raisonnements, c'est

que, lorsque nous voyons la morale outragée, la justice égarée et le droit méconnu, si nous nous soumettons, c'est parce qu'il le faut, c'est parce que les lois positives l'exigent, mais notre conscience proteste, souffre et se sent blessée.

Nous allons surabondamment démontrer cet empire absolu de la conscience. Nous verrons que ses lois sont invariables, quoi qu'on fasse pour les altérer, et qu'elles sont le type primitif et sacré de toute bonne législation.—« Il existe,—disait Por-« talis au Corps législatif, en lui présentant le Code « civil,—il existe un droit universel et immuable, « source de toutes les lois positives. Il n'est que la « raison naturelle en tant qu'elle gouverne les « hommes ». Nous verrons, en effet, que ce droit est indépendant de toute convention humaine, et qu'il existe une justice parfaite où toute justice doit aller s'inspirer. — Nous arriverons enfin à conclure : que les enseignements religieux, les recherches philosophiques, les traités de morale et les recueils de législation, ne doivent être que des commentaires et des applications de la loi naturelle, et que, lorsqu'ils la heurtent, ils nous égarent et doivent être abandonnés.—Plus loin nous rechercherons ce qu'il en est dans les sociétés actuelles et surtout en France.

### III

D'Aguesseau disait à son fils — dans sa première instruction : « Vous croyez être sorti des spécula-« tions métaphysiques, vous y retomberez en exa-« minant s'il y a un droit fondé sur la nature, dont « on puisse démontrer la justice par des princi-« pes tirés de la connaissance de l'homme, ou si « vous serez de l'avis d'Horace :

« *Nec natura potest justo secernere iniquum* » [1].

L'illustre chancelier conseillait à son fils de ne pas perdre son temps dans une étude qu'il croyait « plus ennuyeuse qu'utile, » — toutefois, il ajoutait : « mais en approfondissant bien cette matière, « vous trouverez que tous les principes des lois les « plus respectables, c'est-à-dire de celles qui sont « immuables et éternelles, en dépendent comme « autant de conséquences naturelles, qui dérivent « de cette justice originale, dont Dieu est la « source, et dont il a gravé les premières notions « dans le fond de notre être. »

Comment en effet s'occuper de droit et de justice, sans remonter à la source et sans se heurter, dès les premiers pas, à ce que d'Aguesseau appelait « la

[1] Satyre III, liv. VI.

« métaphysique de la jurisprudence ? » — Non, ce n'est pas une étude « plus ennuyeuse qu'utile » celle qui permet de remonter « à la justice origi- « nale » et aux premières notions que Dieu « a gra- « vées dans le fond de notre être ! » Mais, au temps de d'Aguesseau, on n'aimait pas à remonter au droit naturel ; ce droit était trop en contradiction avec les lois d'une société asservie, et un siècle devait encore passer avant qu'on s'avisât de revenir « aux principes immuables et au droit absolu pour « y trouver la source des lois positives ».

Je ne veux pas, « par pure curiosité », ou comme disait d'Aguesseau, « par spéculation » prendre un scalpel et fouiller les cœurs, pour interroger les fibres intérieures et voir si elles remuent, ou si elles restent insensibles, lorsque le cerveau agite les pensées de droit et de justice ; mais si cette étude peut nous guider vers le bien, je voudrais non-seulement sonder les cœurs, mais interroger le ciel et la terre. Le plus grand philosophe de l'antiquité blâmait aussi les « *spéculations inutiles* », mais il voulait que l'homme s'interrogeât et « se « connût lui-même. » Suivons donc ce grand précepte de sagesse.

## IV

Commençons par nous débarasser de l'autorité

d'Horace, — bien que je n'accorde pas une importance exagérée, en pareille matière, à ce poëte épicurien. — Le favori de Mécènes n'était, je crois, lorsqu'il lança la boutade citée par d'Aguesseau, qu'un disciple attardé de Carnéade, ce sophiste éloquent que Caton avait fait chasser de Rome à cause de ses idées contradictoires sur la justice. Toute la doctrine de l'adversaire des Stoïciens se trouve, en effet, exprimée dans ce vers d'Horace :

« *Nec natura potest justo secernere iniquum* ».

Carnéade avait dit prosaïquement : « *La nature* « *est impuissante à trouver la vérité* ». — Avant lui, Arcésilas avait été plus absolu et avait dit : « La « vérité n'existe pas ».—Nous savons que Berkley, dans les temps modernes, est allé plus loin encore et qu'il s'est écrié : « Rien n'existe ! »

Cela prouve que, dans tous les temps, les aveugles ont nié la lumière, ce qui ne l'empêche pas d'exister. Recherchons-là avec les yeux de l'intelligence et laissons dans les ténèbres ceux qui s'y plaisent.

Existe-t-il donc un droit et une justice absolus dont nous avons le sentiment intime et profond ? — En d'autres termes : existe-t-il une loi naturelle, éternelle, promulguée dans les consciences et qui fixe le bien et le mal d'une manière invariable?

Pour se convaincre de l'utilité de ces recherches il suffit de faire remarquer que, si cette loi existe, elle doit guider le législateur dans ses commandements, le magistrat dans l'application des lois et tout homme, à chaque instant de sa vie, dans ses paroles et dans ses actions.

Que ferions-nous sans ce secours providentiel ? — Laissons le législateur à son œuvre difficile et le magistrat à ses incertitudes, — mais que ferait le commun des martyrs dans l'ignorance absolue de ce qui est permis ou défendu par les lois sociales, car, en dépit de la fiction qui veut que personne n'ignore la loi, personne ne la connaît !

Eh bien ! malgré cette ignorance générale, la presque totalité des citoyens côtoient le code pénal sans jamais s'y heurter. Quelle est donc la lumière qui révèle à la multitude les précipices dont la vie est bordée si ce n'est pas celle de la conscience ? — Bien plus, ce ne sont pas seulement les lois pénales que l'honnête homme évite, ce sont encore les lois civiles qu'il apprécie et qu'il juge avec une une infaillible sévérité. — Il n'est pas un honnête homme, par exemple, qui ne sache « qu'il est tenu « de réparer le préjudice qu'il a causé, » — sans l'avoir appris de l'article 1382 du code Napoléon, — mais un honnête homme ne saura jamais que la prescription « est un moyen de se libérer » quoique

l'article 2219 le dise. Pourquoi cette différence? C'est que l'article 1382 est écrit dans les consciences et que l'article 2219 n'y entrera jamais. — Le premier de ces articles consacre un devoir absolu dont on ne peut nous affranchir; il est dans nos cœurs, et écrit, ou non, dans les lois positives, il nous oblige; tandis que le second de ces articles ne consacre qu'un droit facultatif, qu'on écrit ou qu'on efface sur du papier, pour les besoins ou pour l'utilité passagère des sociétés humaines. Ce droit n'existe pas pour l'homme probe et délicat. — Pourrions-nous croire, après cela, qu'avant la loi écrite, laborieux enfantement des siècles, l'homme fût, comme la brute, livré à ses instincts, abandonné à ses appétits, et qu'il ne connaissait, comme elle, d'autre frein que que la satiété ou l'impuissance? Pourrions-nous croire qu'il ait fallu que les nécessités sociales aient enfin éclairé cette obscurité, et que la loi positive ait dit aux hommes : ceci est bien, cela est mal, pour qu'il en fût ainsi? Non, mille fois non!... — Les disciples passés, présents ou futurs de Carnéade ne parviendront pas à nous faire accepter cette déchéance, et lorsqu'ils nous disent : « que la nature est impuissante à distin- « guer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas », ces paroles ne peuvent trouver un écho que dans les consciences tarées, à moins qu'elles ne soient en-

core un bruit de grelots pour égayer le tapis des viveurs.

Demandez, non pas aux hommes instruits, mais aux plus ignorants, si la loi peut permettre ou défendre tout ce qu'il plaît au législateur d'interdire ou d'autoriser, et pas un n'hésitera pour vous répondre négativement. Bien plus, — je viens de le dire, — ils ne comprendront pas les distinctions subtiles que nous faisons quelquefois, avec embarras, entre ce qui est juste et ce qui est légal. Pour eux il n'y a de légal que ce qui est juste; c'est qu'au-dessus des lois il y a la loi éternelle, la loi des consciences qui n'admet pas de composition.

## V

Après ces réflexions, je pourrais m'arrêter et conclure, car je ne connais pas, en pareille matière, d'autorité plus convaincante que celle qui est en nous, mais, s'il en était besoin, je pourrais aussi accumuler les citations. — Rappelons seulement les plus connues et les plus décisives :

« Il est, dit l'auteur d'*Émile*, au fond des âmes,
« un principe de justice et de vertu, sur lequel,
« malgré nos propres maximes, nous jugeons nos
« actions et celles d'autrui, comme bonnes ou
« mauvaises, et c'est à ce principe que je donne le

« nom de conscience... » Rousseau n'ajoute rien, il ne cherche pas à démontrer cette vérité : il l'énonce, il en fait un théorême, un axiome moral, et il a raison. La conscience de tous fait écho à ce passage, car il n'est personne qui ne sente en soi le juge incorruptible qui nous blâme, ou nous approuve, en dépit de nos goûts, ou de nos répugnances. — « C'est qu'il est, — dit un autre phi-« losophe, — des vérités d'intuition ». Je ne connais pas de vérité de cette nature plus saisissante que celle d'un droit inviolable et d'une justice absolue.

A l'autorité des philosophes se joint l'autorité plus imposante des jurisconsultes.

On sait que nos jurisconsultes les plus célèbres furent aussi nos moralistes les plus purs, nos philosophes les plus sages, en même temps que nos théologiens les plus convaincus. — Dumoulin et Cujas, Domat et d'Aguesseau, Montesquieu et Pothier, — célèbres à des degrés divers, — ne le sont pas moins pour avoir recherché ce que l'homme devait à Dieu, à ses semblables et à lui-même, que pour avoir fixé les règles du droit écrit. Ces grands hommes croyaient tous que, pour dicter des lois aux sociétés, le législateur devait se pénétrer de la loi éternelle et la prendre pour base de ses commandements; ils croyaient aussi que, pour rendre

la justice, le magistrat devait prendre pour modèle et pour guide la justice infaillible. Le flambeau de la foi s'unissait encore, chez plusieurs d'entre eux, au flambeau de la philosophie et à la science du droit; pour ceux-ci le *décalogue* était la première loi écrite et il fut, avec la loi naturelle, la base de leurs enseignements respectés.

Cependant, quelquefois, le chrétien l'emportait sur le juriste, et Domat, entre autres, a dit, avec un zèle peut-être plus ardent que réfléchi : « les prin- « cipes de la loi naturelle ne sont clairs que depuis « que la religion chrétienne les a éclairés de sa « lumière. »[1] — Le christianisme, sans doute, a procuré un immense éclat à la lumière naturelle, mais je ne puis admettre, sans croire offenser Dieu, que cette lumière ne fût qu'une lueur douteuse il y a dix-huit cents ans, ni qu'elle ne soit encore qu'une lueur dans les immensités où l'Évangile est ignoré. La Providence n'abandonne pas ainsi ses créatures aux ténèbres. Dieu a donné à tous les hommes un flambeau pour les conduire, et saint Paul a dit que les païens eux-mêmes étaient assez éclairés pour se diriger vers le bien.

Domat l'avoue aussi, sans le vouloir, lorsqu'il s'étonne que les Romains, « privés des lumières

[1] Domat, *Traité des lois*, chap. 1er.

« du christianisme, aient *quelquefois* méconnu les « principes de la loi naturelle ». S'il eût été conséquent, dans ce passage, il aurait dû s'étonner que, dans les ténèbres où les Romains vivaient, ils n'eussent méconnu que quelquefois ces principes. Cet excès de zèle chrétien n'empêchait pas le sage de reparaître bientôt et de s'écrier : « Ces principes « sont gravés dans notre nature ». L'ami de Pascal et de d'Aguesseau ne pouvait pas ne pas être profondément religieux, mais le philosophe jurisconsulte ne pouvait méconnaître aussi l'empire de la conscience chez tous les hommes bien doués, catholiques ou non.

Oui, je le répète, le Christianisme a rendu la lumière naturelle beaucoup plus vive et nous devons nous féliciter d'être parmi les privilégiés à qui Dieu a envoyé ce secours, mais si le flambeau de la religion venait à s'éteindre, l'homme ne pourrait pas encore confondre le bien et le mal, et, si l'on nous demandait si cette confusion serait possible, — quelle que soit notre ardeur catholique, — nos consciences, sans hésiter, répondraient énergiquement : non !

Si Domat a résolu cette question avec sa foi tranquille, Montesquieu l'a tranchée avec une énergie mathématique. qui a le mérite et le défaut de ces sortes de preuves : « dire qu'il n'y a rien de juste ni

« d'injuste, s'écrie l'auteur de *l'Esprit des lois*, —
« que ce qu'ordonnent ou défendent les lois posi-
« tives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé le cercle
« tous les rayons n'étaient pas égaux ». — La justesse et la profondeur de ce raisonnement sont saisissantes, mais il embarrasse les intelligences vulgaires, et je lui préfère les arguments tirés de la conscience universelle.

Pour ce motif encore n'allons pas, comme les écrivains qui ont voulu codifier la morale, l'asseoir sur *l'intérêt*, sur le *sentiment*, ou sur les *conceptions rationnelles*. J'admire peu la science, lorsqu'elle se donne pour mission d'obscurcir ce qui est clair et de rendre composé ce qui est simple ; c'est alors qu'il faudrait dire avec d'Aguesseau « évitez ces recherches, plus ennuyeuses « qu'utiles. »

## VI

Disons donc qu'il existe, dans tout être humain, une étincelle divine et que, pour nous, la vérité, la bonté et la justice ne sont pas des mots abstraits, des conceptions vagues de l'entendement, ou des découvertes de la civilisation, mais qu'elles sont des affections profondes de l'âme ; disons qu'il existe un droit au-dessus des conventions, et que les institutions humaines doivent le respecter ; di-

sons enfin que l'empire de la conscience est universel et absolu.

Ah ! sans doute la civilisation, comme la religion, a épuré et nettoyé les consciences et perfectionné le sens moral. « La conscience sociale, dit M. Faustin Hélie « — ne s'est développée qu'avec « lenteur ; les lueurs qui la blessent maintenant « ne l'ont pas toujours blessée »[1] ; mais ce qui n'existe pas ne peut se *développer* et dès lors l'état social n'a pas créé la conscience publique. — Il est remarquable que ce soit en regardant les taches qui avaient offusqué Domat dans la législation romaine, — les lois sur l'esclavage et la torture, — que M. Faustin Hélie arrive à cette conclusion. Ces tâches, hélas ! ont aussi déshonoré les législations modernes, malgré les lumières du christianisme !

Sans doute encore, il existe des êtres incomplets enfermés sous des enveloppes grossières, et qui semblent étrangers à la vie morale !... Ne nous y trompons pas, ce sont des cailloux qui recèlent le feu sacré et d'où, au moindre choc, l'étincelle jaillit. Froissez la conscience d'un rustre et vous verrez s'il ne s'en échappe pas un cri d'indignation et de justice blessée.

[1] *Traité de l'instruction criminelle*, vol. 1er, p. 27.

Existe-t-il, par exception, des êtres assez dégradés, assez pervertis, assez abandonnés de Dieu, pour n'avoir plus le discernement du bien et du mal? Existe-t-il des misérables capables de se gorger de sang et de se vautrer dans les souillures, sans répugnance et sans hésitation comme sans remords?... « Quel que soit le nombre des mé- « chants, dit encore Rousseau, il existe peu de ces « âmes cadavéreuses. » — Je vais plus loin et je ne puis croire à ces anéantissements complets et à cette bestialité sans éclairs. Lacenaire, — je le choisis entre tous, — n'était pas, malgré son révoltant cynisme, tout à fait fermé à la lumière. — Sa conscience lui criait: assassin! et il s'arrêtait quelquefois à cette voix terrible. On sait qu'il voulut assassiner Scribe et qu'il le quitta après lui avoir demandé un secours, sans avoir pu lever le bras sur un honnête homme calme et désarmé. « C'est « qu'il y a loin, — ainsi qu'on l'a dit, — de la poi- « trine d'un honnête homme au poignard d'un « assassin »; il y a la conscience, quoi qu'on fasse pour l'étouffer.

La conviction, où je suis, que les plus grands criminels ne sont pas absolument privés du sens moral, se fortifie à la vue de ce qui se passe journellement. Les réponses bestiales, les endurcissements féroces ou stupides de quelques criminels

devant la justice, et qu'on pourrait me rappeler, ne prouvent rien. Presque toujours ces êtres dégradés, cyniques et effrontés devant le juge, abrutis et quelquefois fanfarons jusque devant l'échafaud, se ramollissent devant le prêtre qui leur parle de repentir et de pardon et les appelle : mon frère ! On voit alors la brute plonger et l'homme reparaître, en montrant les germes divins longtemps étouffés, mais encore prêts à s'épanouir ! — On nous dit que quelques misérables ont résisté jusqu'au dernier moment et que le glaive de la justice a pu trancher dans leur gosier un blasphème avec la vie !... qui le sait !...

Ah ! si le secret de la confession permettait à l'aumônier des prisons de révéler les aveux de la dernière heure et quelquefois de la dernière minute ! Si nous pouvions, comme lui, entendre les pauvres désespérés !... — Cris, fureurs, larmes et gémissements, dont les cachots sont imprégnés, non, ce n'est pas la perte de la liberté, de l'honneur ou de la vie qui vous arrache tous ! Vous êtes bien plus souvent encore le cri des consciences perdues dans ces abîmes ! — C'est ainsi que beaucoup de condamnés, après être restés sourds à la voix de la justice et de la religion, sont vaincus par le remords et se soulagent par un aveu. Alors, reconciliés avec Dieu et avec eux-mêmes, ils marchent au

supplice d'un pas ferme et résigné; ils se croient rachetés et ils ont raison de le croire.

VII

L'empire de la conscience est manifeste encore chez beaucoup de criminels qui viennent eux-mêmes se livrer à la justice. Quelle serait donc la force capable de les pousser vers le glaive, lorsque l'échafaud les attend et lorsqu'ils peuvent s'y soustraire, si le remords n'était pas encore plus terrible que le supplice?— Mais jamais, quoi qu'il fasse, le coupable ne trouve le repos tant qu'il ne s'est pas racheté par l'aveu, le repentir et l'expiation. Comme Oreste il est poursuivi par des furies intérieures. Quel juge et quel bourreau que la conscience! Les condamnés dorment sur la paille des cachots, et les criminels en fuite ne trouvent pas ce repos! C'est la peur, direz-vous, qui les agite... Soit! mais c'est plus encore le poids du crime qui les accable.

L'empire de la conscience est donc universel et les révoltés eux-mêmes ne peuvent s'y soustraire. — Si je pouvais croire que le feu sacré que Dieu allume dans toute existence humaine pût s'éteindre complétement, avant la mort, chez quelques misérables, ce n'est pas parmi les révoltés contre Dieu

et contre la société que j'irais chercher cette dégradation bestiale; ce serait plutôt parmi les êtres corrompus, abrutis par les excès, qui ne savent plus vouloir ni le bien ni le mal et qui ne paraissent plus les comprendre. Les plaies de l'âme sont comme celles du corps; les plus dangereuses ne sont pas celles qui arrachent des cris de douleur. Ce ne sont pas les plaies vives par où le sang s'écoule qu'il faut redouter, ce sont les plaies purulentes, dont on ne souffre pas, et que la gangrène envahit. — Un scélérat peut se livrer à des crimes abominables quand sa conscience est comprimée par ses fureurs, mais elle n'est pas éteinte pour cela, — je viens de le prouver, — et elle peut se réveiller; un éclair peut l'illuminer, faire éclater le remords dans cette âme ténébreuse, et avec le remords le repentir peut aussi y entrer au dernier moment. Mais lorsqu'un être avili par les excès, tombé dans la fange des passions les plus basses et accroupi dans les débauches, a perdu tout ressort pour se relever, il faut en désespérer, et je crains qu'il faille alors le reléguer parmi les âmes cadavéreuses dont parle Rousseau! Cependant, tant que ce misérable vit et tant que les pâles reflets de la vie humaine se manifestent en lui, il n'est permis à personne d'affirmer que la flamme intérieure y soit absolument éteinte. Que faut-il pour ren-

contrer la miséricorde divine? Un regret ou une larme!... — Comme la lampe qui va s'éteindre et qui jette un dernier éclat, l'âme humaine peut, au moment suprême, faire un effort pour sortir de la fange et envoyer à Dieu son dernier soupir.

VIII

Le bien et le mal ne sont donc pas seulement ce que les hommes ont permis ou défendu. Dieu en a mis la mesure au-dessus de toute convention humaine et il l'a gravée dans nos âmes.

Comment ne pas arriver à cette conclusion, en présence de l'alternative qui, d'un côté, laisse à la vertu son auréole, au vice ses stygmates, au droit ses meilleures garanties, au cœur ses satisfactions, à la morale son autorité, à la conscience enfin son empire! et qui, d'un autre côté, ferait de la vertu et du vice, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, des objets variables, en les laissant à la merci des institutions humaines.—On n'a que trop faussé les notions premières! On n'a que trop altéré ces divines semences, en y mêlant les commandements et les défenses des hommes! Qu'en est-il résulté? — On l'a dit et souvent répété : Il suffit de franchir une frontière pour trouver défendu d'un côté ce qui était permis de l'autre, et réciproque-

ment! Alors plus de règle invariable! plus de droit absolu! plus de principes immuables! plus de limites à l'arbitraire! et les puissances de la terre se sont fait des jouets des biens et des droits que Dieu avait voulu placer au-dessus de leurs atteintes. De là, les lois qui ont opprimé la terre, en outrageant la loi des lois!

Ces alternatives et ces résultats ne nous laissent donc aucun doute sur ce que nous devons croire et proclamer, quand il s'agit de l'empire de la conscience. Tout nous dit qu'un droit absolu, « ce « droit fondé par la nature », dont le chancelier parlait à son fils, existe et « qu'on peut en démon- « trer la justice par des principes tirés de la con- « naissance de l'homme », et j'ajoute : par la connaissance des biens que Dieu nous a donnés, qui nous sont indispensables, et qu'on ne peut nous ravir sans crime.— Ce droit est le type vers lequel tous les droits doivent être ramenés et éprouvés.

Mais il ne faut pas prendre pour la loi naturelle, pour la conscience humaine, pour le droit et la justice, nos faiblesses, nos entraînements, nos préférences, nos convoitises et nos passions. Les puissances de la terre n'ont pas seules méconnu la loi de Dieu, pour gouverner selon leurs caprices et commander ainsi qu'il leur plaît; tous, tant que nous sommes, nous la transgressons chaque jour,

et si, au nom de l'autorité, on exige souvent au delà de ce que nous devons, presque toujours, au nom de droits mal compris et exagérés, nous dénions à l'ordre nos dettes légitimes, et nous refusons de payer dans la juste mesure. — Il n'y a pas autant de lois naturelles que d'individus sur la terre ; il n'y en a qu'une : c'est celle qui condamne ce qui est mal et qui approuve ce qui est bien, à toute heure, partout et toujours; c'est celle que Jésus a fixée en disant : « Rendez à César ce qui est « à César et à Dieu ce qui est à Dieu »; c'est celle qui nous crie incessamment : Justice ! justice pour tous !

IX

Rousseau a dit encore : « Le sentiment de la jus- « tice nous vient moins de celle que nous devons « que de celle qui nous est due ». — Il y a du vrai et du faux dans cet aphorisme. Il est faux s'il tend à nier que nous ayons le sentiment de la justice parfaite ; il est vrai s'il ne veut que constater que, lorsque la conscience est obscurcie par les passions et l'égoïsme, elle peut trouver un secours dans cet égoïsme même. — L'Évangile le prouve ; Jésus-Christ savait l'empire de la conscience, mais il savait aussi l'empire des passions qui peuvent la voiler, et il nous a donné un guide infaillible pour

nous diriger quand il fait nuit dans nos âmes. Il n'a pas dit aux hommes : « Avant de faire quelque « chose, interrogez vos consciences »; il savait que la réflexion ne précède pas toujours assez nos actions pour les régler. — Il a dit : « Faites ou ne « faites pas selon ce que vous voudriez pour vous- « mêmes. » — Grâce à ce secours évangélique, si nous avons perdu le sentiment de la justice, nous pouvons encore retrouver la voie de la vérité. Suivons donc cet enseignement divin et aucune nuit ne nous trouvera sans lumière, aucun labyrinthe sans guide, aucun orage sans abri. C'est dans ce sens que Rousseau a pu dire que nous étions éclairés sur ce que nous devons aux autres par le sentiment de ce qui nous est dû.

Nous pouvons donc conclure avec certitude : Qu'il existe un droit et une justice invariables au-dessus du droit et de la justice des hommes ; que nous avons la conscience de ces prescriptions immuables, et que Dieu nous a donné à tous une lumière, que les passions peuvent voiler, mais qu'elles ne sauraient éteindre. — Admirable flambeau ! car il est inextinguible et il luit au fond de toutes les âmes, — même des plus déshérités de celui de l'intelligence, — tandis que les flambeaux du monde sont réservés à un petit nombre et s'éteignent souvent ! — Heureux donc l'homme qui en-

tend toujours la voix de sa conscience et s'arrête au moindre contact de ce qui pourrait la blesser! —Heureux encore celui qui, dans ses égarements, se retient en disant : Si l'on m'en faisait autant !... — Heureux enfin celui que son cœur ramène vers le bien quand sa raison l'a abandonné et livré au mal sans défense !

# CHAPITRE XI.

## LA LOI DU TRAVAIL.

### I

La société ne demande compte à personne de l'emploi du temps, pourvu qu'on justifie de moyens d'existence ; elle ne s'inquiète des oisifs que lorsque leur oisiveté la menace; alors elle enferme, plutôt qu'elle ne punit, les vagabonds, puis elle les rend à la liberté dans l'espoir, souvent trompé, de les avoir rendus laborieux et inoffensifs ; elle surveille ceux qui l'inquiètent, parce qu'ils ne peuvent demander leur existence qu'au vol et à la mendicité, mais on pourrait *flâner* toute sa vie, ainsi qu'on le dit aujourd'hui, si l'oisiveté n'était pas « la mère de tous les vices », et si elle ne conduisait pas fatalement les oisifs sur la pente rapide où ils rencontrent le Code pénal. — Dans les pays où l'on vit de soleil et où l'on couche à la belle

étoile, ne rien faire est presque une profession. La Péninsule italique et la Péninsule ibérique ont leurs lazaroni! Ainsi le veut la liberté!

Mais, si la loi sociale permet de ne rien faire, et n'intervient que pour protéger la sûreté publique, ou empêcher que l'on soit à charge à ses semblables, et que l'on exploite la charité, quand on est assez fort pour porter soi-même le fardeau de ses besoins, la loi divine ne permet à personne de passer inutile sur la terre. L'oisiveté est une dégradation; Dieu la condamne; il nous a imposé le travail; il ne permet que le repos. Si l'humanité pouvait oublier cette loi éternelle, ses besoins la lui rappelleraient; et si elle pouvait la méconnaître, le châtiment serait prompt, car si les sources coulent pour nous désaltérer, la terre n'accorde ses fruits que lorsqu'on la tourmente. L'homme doit lui arracher tout ce qui est nécessaire à ses besoins. Les oisifs sont donc des frelons qui sucent le miel de la ruche laborieuse; ils manquent à Dieu dont ils violent la loi, — à leurs semblables dont ils absorbent le travail sans rien donner en échange, — et à eux-mêmes en se laissant aller aux énervantes habitudes de la paresse. — Où se trouvent-ils? Un peu partout. Mais les frelons ne sont pas toujours ceux que l'on pense, et ils sont aussi moins nombreux que l'on ne croit.

II

Il a été de mode, pendant quelques jours d'agitation, de décerner le beau nom de *travailleurs* exclusivement aux instruments grossiers des plus grossiers travaux, mais qui sont aussi les plus nécessaires à l'existence des sociétés. On refusait alors ce titre à tout homme qui n'était pas décoré d'une blouse, et sous cette livrée du travail, les frelons les plus dangereux se cachaient, bourdonnaient et piquaient! Ces idées écloses dans les estaminets, jetées à la rue comme des pétards pour amuser et ameuter les passants, ont fait bien des victimes et allumé un terrible incendie! On sait où elles nous menaient! Aujourd'hui, elles sont heureusement passées de mode; elles sont sorties des cervelles creuses pour se réfugier dans quelques cerveaux malades et encombrés de projets de rénovation sociale, dont Dieu nous garde!

Les *travailleurs!*... Mais c'est tout le monde, et la tâche la plus difficile et la plus lourde, croyons-le bien, n'est pas celle de l'ouvrier qui tient le manche de l'outil ou celui de la charrue. — Dans quelle condition sociale est-il donc permis ou possible de ne rien faire?...

Le souverain sur son trône est-il oisif?... Com-

bien lui reste-t-il de minutes pour le plaisir et d'heures pour le repos ou le sommeil, après le temps qu'il consacre aux soins de son empire, à la sûreté, à la prospérité et à la gloire de ses sujets!...

Les grands dignitaires, les hauts et les petits fonctionnaires de l'État, l'administrateur, le soldat, le magistrat, l'artiste, le savant, le littérateur, le commerçant, le fabricant, le propriétaire et tous ceux qui exercent une profession libérale, sont-ils donc oisifs?... N'y a-t-il d'occupés que ceux qui ont un métier?...—Les outils sont différents, mais, croyons-le encore, une plume est souvent plus lourde qu'un marteau! et lorsqu'à la fin de la journée les ouvriers du corps et ceux de l'intelligence ont achevé leur tâche, le plus fatigué d'entre eux n'est pas le maçon, le terrassier ou le garçon de ferme. Ceux-ci, du moins, quittent le chantier avec un cœur gai et un esprit tranquille; ils trouvent sur leur chevet le repos, le délassement et le sommeil qui réparent leurs forces, tandis que les autres ne trouvent souvent sur leur oreiller que les préoccupations, les soucis, l'agitation et l'insomnie!... — Les ouvriers du corps ne connaissent ni les ardeurs dévorantes de l'ambition ou du progrès, ni les déceptions et les découragements, ni la responsabilité pécuniaire, ni la responsabilité plus lourde de la conscience ou de l'amour-propre!... et les

ouvriers de l'intelligence sont sans cesse assiégés, obsédés et dévorés par tous ces soucis et toutes ces ardeurs!

Cessons donc des déclamations injustes autant qu'inutiles ou dangereuses. Si chacun de nous n'avait droit qu'à ce qu'il produit, le nécessaire manquerait à tous, et le laboureur, loin d'avoir les épis pour lui seul, n'aurait bientôt que des chardons et des glands. — Chacun fait ce qu'il doit, en faisant ce qu'il peut et ce qu'il a été appelé à faire. Le premier ouvrier de l'Empire, le plus surchargé de *travail*, dans la rigoureuse acception de ce mot, c'est l'Empereur. Après le chef de l'État, ses ministres ont la plus lourde tâche. Quelle dépendance, quels soucis et quelle responsabilité! Combien ils doivent soupirer après la liberté de disposer de leur temps!—Oui, chacun a sa tache et les labeurs diminuent plutôt qu'ils n'augmentent, en descendant l'échelle sociale. — Mais, lorsqu'on regarde au-dessus de soi, on ne voit que ce qui fait envie et on ignore ce qui se cache derrière. Ah! si on le savait! on reconnaîtrait qu'en définitive, la plus légère besogne est celle de l'homme qui vend son temps à l'heure ou à la journée, et qui fait presque machinalement un travail qui n'exige que des bras et aucun effort d'intelligence. Cependant, dans ce grand atelier, qu'on appelle l'humanité, tous les

rouages grands et petits ont leur utilité et il ne faut en dédaigner aucun.—Tous ont été combinés pour fonctionner ensemble dans une harmonie productive et en se prêtant un mutuel secours. Lorsqu'on veut déprécier ceux-ci ou ceux-là, et, au lieu de l'harmonie faire naître l'antagonisme, on attaque donc la société.

III

Les frelons seraient-ils quelques privilégiés, qui ont trouvé des titres de rentes dans leurs langes, et qui, comme les vagabonds, « n'exercent habi- « tuellement ni métier, ni profession »? — Le nombre des oisifs est plus grand parmi ceux qui n'ont rien que parmi ceux qui ont trop. Il y a longtemps qu'on a dit : « La fortune réveille et la mi- « sère endort. » — Rappelons-nous que les soucis de la fortune se joignent aux calculs de l'ambition pour tourmenter d'insomnies ceux qui nous paraissent devoir être bercés par l'opulence et que les nécessités de position, quelquefois plus impérieuses que celles de la misère, ne sont pas moins intolérables.

Ce serait d'ailleurs grandement se tromper que de se croire affranchi de tout travail parce que les hasards de la naissance nous auraient affranchis de tout besoin. Ceux qui n'envient la fortune que pour

ne rien faire se trompent ; la fortune ne donne pas ce droit. L'homme n'a pas été créé pour rester engourdi comme le boa, se réveiller pour manger et se rendormir pour digérer ; il ne l'a pas été davantage pour gambader et s'amuser de grimaces comme les singes.—L'oisiveté en bas conduit à la misère, et l'oisiveté en haut conduit au *spleen* et toujours à la dégradation. — La richesse n'est qu'un grand instrument de travail donné par la Providence à un petit nombre. Loin de paralyser ceux qui la possèdent, elle leur permet de se livrer aux plus nobles entreprises, et elle leur en fait un devoir.—Ceux qui ne peuvent ou ne veulent l'utiliser ressemblent aux enfants qui ont trouvé une arme magnifique, mais pour eux inutile d'abord, et bientôt dangereuse.

Existe-t-il beaucoup de ces grands enfants gâtés par la fortune, inutiles aux autres et à charge à eux-mêmes? J'ai déjà dit que je ne croyais pas leur nombre excessif, quoiqu'il paraisse l'être. — Sans doute, on voit trop souvent encore des hommes sans énergie et des âmes sans ressort, enlacés et empêtrés dans l'opulence ; regardons-les avec plus de pitié que de colère ou, plutôt, détournons-en nos yeux pour regarder autour de nous les abeilles laborieuses. Nous verrons qu'il en est beaucoup qui pourraient se reposer, vivre sur les provisions amassées, et qui sont pourtant les plus actives et

les plus utiles. — Qui n'a pas entendu dire : « Voyez « un tel, il travaille comme un malheureux et « pourtant il est si riche! », ou bien encore : « N'en « a-t-il pas assez! Il ne l'emportera pas! » — Les oisifs, les heureux ne sont donc pas toujours ceux qui ont trop. — La fable du savetier et du financier sera éternellement vraie.

C'est ainsi qu'on ne peut supporter ni l'inutile oisiveté des uns, ni l'activité envahissante des autres. On envie la liberté des premiers, et on attribue la servitude des derniers à une ambition insatiable, et à un amour excessif des biens de ce monde. Souvent on prend ainsi pour de la cupidité ce qui est nécessité ou dévouement! Ignore-t-on que « tout ce qui brille n'est pas or! » — Beaucoup de gens aussi travaillent pour travailler, parce que c'est leur vie et que l'oisiveté les tuerait. Quelquefois cette activité les dévore, et on dit méchamment d'un homme mort à la peine : « Il s'est tué! » Il serait plus juste de dire : Il a vécu! ou : Il s'est sacrifié!

Respectons la liberté de tous. L'ardeur excessive n'est condamnable que lorsqu'elle emploie des moyens malhonnêtes, ou lorsqu'elle se propose un but, que la conscience réprouve; la paresse n'est condamnable aussi que lorsqu'elle est nuisible à la société. — Au delà, l'homme n'est justiciable que

de sa conscience et de Dieu qui lui demandera compte des biens qu'il lui prodigua et de l'usage qu'il en aura fait.

## IV

Entre les *oisifs* et les *fiévreux*, il y a les *affairés*. Je ne désigne pas ici les gens tourmentés pour de minces intérêts, qui usent leur vie à tourner une meule dans le vide, s'agitent et courent dans tous les sens sans savoir où ils vont, ni dans quel but; ceux-ci je les plains en les estimant. — Les affairés que je signale sont les frelons bourdonnants et déguisés en mouches du coche. — La chose publique les occupe uniquement; ils oublient leurs affaires personnelles pour surveiller les intérêts de tous, dénoncer les abus, discuter les réformes, proposer des améliorations, mais surtout pour critiquer, dénigrer et crier. — Je ne fais pas allusion à la presse, dont on discute aujourd'hui, plus que jamais, les droits, les titres, les inconvénients, ou les bienfaits,—j'en parlerai ailleurs;—je m'occupe ici des réformateurs officieux, qui publient journellement leurs opinions sur toutes choses, sans autorisation et sans s'inquiéter du décret de 1852. — Ces oisifs affairés, hommes d'État, juristes, économistes, politiques, philanthropes surtout,

et sachant tout sans avoir rien appris, sont maintenant très-répandus, tant en province qu'à Paris ; il n'est pire espèce que celle-ci.—On les voit pérorer sur la borne, au grand ébahissement des sots. Ces orateurs d'estaminet, ou du coin de rue, sont plus dangereux qu'on ne pense, car c'est par eux que l'esprit public est perverti, que l'opinion est faussée et que les mauvaises semences sont répandues. On les rencontre aussi dans les salons, où ces oracles rectifient la carte de l'Europe, en rendant des sons creux qui n'en imposent qu'aux ignorants, mais qui troublent encore le repos public.

Au total, les oisifs, les fiévreux et les affairés ne forment qu'une petite minorité; l'espèce humaine, en grande majorité, *travaille*, dans la meilleure acception du mot et obéit à la loi divine.

On a dit que le travail était un châtiment imposé à l'homme après la désobéissance; s'il est vrai que ce soit une expiation, nous devons reconnaître que Dieu est bon jusque dans les châtiments que sa justice nous inflige, car le travail nous fait apprécier le repos, comme la maladie nous fait apprécier la santé, et il est la vie, tandis que l'oisiveté est la mort. — Est-il une existence plus misérable et plus lourde que celle qui est complétement oisive?... — Un mot la caractérise, et ce mot a été emprunté à la langue d'un peuple qui connaît la

pléthore de la richesse, les raffinements du luxe, la satiété et l'insupportable supplice de l'ennui. Le *spleen*, cette maladie des âmes saturées de jouissances et des corps énervés et épuisés, conduit les Anglais au suicide !

Est-il, au contraire, une existence plus douce, plus heureuse et plus enviable qu'une existence occupée, mêlée d'activité et de repos? Avec quelle ardeur enjouée le laboureur va à son champ, l'ouvrier à son atelier, le marchand à son comptoir, l'industriel à son usine, le chimiste à ses creusets, le savant à ses instruments, l'homme d'étude à ses livres et enfin toute la fourmilière laborieuse à ses labeurs et à ses missions diverses! — Avec quel contentement l'un voit, le soir, son sillon derrière lui, et les autres voient leurs tâches s'avancer! Quel bonheur pour celui qui entrevoit le succès de ses entreprises ou le succès de ses recherches! Avec quelle satisfaction d'eux-mêmes, des autres et de la Providence, ils arrivent tous, au soir d'une journée bien remplie, avec le souvenir des difficultés vaincues et du devoir accompli!...

Oui, bienheureux ceux pour qui la journée est courte! et bien à plaindre ceux qui ne savent comment remplir leurs heures sans travail! — Pour les premiers, la vie a des lassitudes, mais ils ignorent l'ennui; ils vivent! — Pour les seconds, les heures

se traînent et les minutes sont des journées insupportables! Leur vie n'est qu'un long bâillement! Est-ce vivre que de vivre ainsi?

Loin donc de porter envie à ceux qui ne font rien, plaignez-les, vous tous qui respectez et exécutez la sainte loi du travail!

## V

La question du travail se complique de la question des salaires, et j'entends les plaintes de l'ouvrier condamné à se lever matin, à se coucher tard, à rester tout le jour attaché à son labeur et à gagner son pain et celui de sa famille. Je le vois, en temps ordinaire, regarder avec colère ceux qui sont affranchis de ces nécessités, et, en temps de chômage, je l'entends maudire la société, la Providence et l'existence!— Alors, la richesse l'importune, le luxe et l'oisiveté des heureux l'exaspèrent et leurs fêtes le révoltent.....

Ne mêlons pas les questions du *droit au travail*, des *salaires*, de *la fortune* et des *inégalités sociales*, à la loi du travail. — J'aborderai ces problèmes, sans cesse discutés, toujours résolus et toujours à l'ordre du jour. — Je ne veux ici que constater des vérités qui me semblent démontrées pour tout le monde, à savoir :

Que le travail nous a été imposé par Dieu et que nous devons remercier la Providence de ce châtiment comme d'un grand bienfait;

Que le travail est la vie, et qu'il est la source de toutes les jouissances réelles et durables;

Que nous sommes tous des *travailleurs*;

Que l'ouvrier n'est pas le plus chargé et le plus mal partagé dans la distribution des labeurs;

Que les ouvriers de la main et les ouvriers de l'intelligence sont également utiles et nécessaires;

Que le salut de tous est dans le concours actif et harmonieux de tous les rouages sociaux, et que chacun de nous doit accepter sa tâche et remplir courageusement sa mission.

Allons donc tous au travail plutôt avec ardeur qu'avec répugnance! Nous y trouverons le bonheur, qu'on cherche vainement dans les jouissances faciles. Les fruits trop mûrs ne sont pas les meilleurs, et, sous l'amertume des écorces dures, sont cachés les sucs rafraîchissants.

Que l'ouvrier n'envie pas ces pauvres riches, si opulents et si misérables! Qu'il les plaigne plutôt de n'avoir, pour remplir le vide de leur existence inutile, que le vide de leurs journées!—Qu'il sache que, s'ils font envie aux autres, ils se font pitié à eux-mêmes; qu'il apprenne aussi que, sous le luxe

et l'opulence, il n'y a souvent que des misères cachées, bien plus intolérables que les misères avouées! — Les fêtes du grand monde, qu'il ne connaît pas, dont le bruit et l'éclat lui arrivent à travers les grilles des palais ou les tentures des hôtels, sait-il à quoi elles se réduisent? — Précisément à ce qui vient à lui : à du bruit et à de l'éclat! — Derrière cet étalage, il y a les ambitions et les orgueils, les rivalités et les lâchetés, les amours et les haines, et surtout la dépendance et l'ennui, enrubanés et brillantés. Ah! ce n'est pas là qu'il faut envier les grandeurs. — C'est dans les choses, que l'ouvrier ne soupçonne pas, qu'il pourrait placer ses convoitises. Derrière les frivolités, qui l'éblouissent, et les misères opulentes, il y a l'éducation, l'instruction, les talents et les vertus d'une société épurée, grandie et perfectionnée par la culture des cœurs et des intelligences; c'est là ce qu'il faut envier! — Mais il n'y pas dans le *monde,* — ainsi qu'on l'appelle sottement, — plus qu'ailleurs de véritable bonheur; peut-être y en a-t-il moins! — Quand les lustres sont éteints, quand les salons sont redevenus déserts, obscurs et silencieux, si le mystère des alcôves tapissées et capitonnées pouvait être dévoilé, si on pouvait comparer à ces lassitudes du monde les fatigues de l'ouvrier, à ces déceptions perfectionnées les

découragements du pauvre, à ces nuits sans sommeil et à ces jours sans soleil le calme repos et les belles journées des chaumières et des mansardes, l'envie n'assisterait plus au réveil des petits. — Leurs cœurs ne seraient plus flétris, ni leurs consciences troublées par des désirs qui ne peuvent être satisfaits et par des regrets dont Dieu n'est pas touché. Ils le béniraient de leur avoir fait peut-être la meilleure part.

Dieu merci ! je le répète, le nombre des oisifs est petit, mais il n'y en aurait pas si les hommes affligés de cette infirmité pouvaient sortir de leur léthargie et goûter un seul jour au travail. Rafraîchis à cette coupe salutaire, ils rejetteraient bien loin d'eux les vases malsains où ils s'enivrent ; ils cesseraient d'être oisifs !

## VI

Si Dieu nous a imposé le travail, il nous a aussi commandé le repos. Les forces physiques et les forces intellectuelles de l'homme ne sont pas inépuisables ; elles sont, au contraire, très-limitées et elles ont besoin de se retremper souvent. — « Reposez-vous pour mieux travailler » est un précepte de sagesse, et c'est dans ce sens que Royer-Collard a dit : « Les paresseux sont la réserve sociale ». —

Le chef des doctrinaires a pu faire partie quelquefois de cette réserve, mais certes on ne l'accusera pas d'avoir jamais été compté parmi les oisifs.

En faisant alterner le jour et la nuit, la Providence avait réglé, selon nos forces, dont elle avait la mesure, les heures du travail et celles du repos; nous avons rectifié tout cela ! — Nous faisons du jour la nuit et de la nuit le jour; — nous nous épuisons quand il faudrait nous reposer, et nous restons oisifs quand il faudrait travailler avec ardeur. Qu'est-il résulté de ces violations continues des décrets de la Providence ?..... — Personne n'ignore qu'il en résulte : des efforts inutiles, des lassitudes insupportables, des joies fatigantes, des plaisirs perdus, et, pour tout dire, des existences gaspillées, et toujours en lutte avec elles-mêmes pour résister aux saints entraînements et s'imposer des courants contre nature !

Je dirai, après tant d'autres, et comme eux inutilement : Comparez la douce existence et la santé robuste de l'habitant des campagnes avec la vie agitée et la santé épuisée des êtres factices qui encombrent les cités ! — Voyez le paysan, qui s'est couché après une journée bien employée et une courte veillée au foyer de la famille ;—il a dormi, il s'est reposé, et il est heureux de voir venir le jour pour reprendre sa tâche ; — il se lève, sans mar-

chander, au chant du coq;—il reçoit le bienfait des premiers rayons du soleil; — il respire un air pur, imprégné de la fraîcheur du matin et des senteurs balsamiques que la brise lui apporte;—il y puise la vie à pleins poumons, et son âme se dilate aussi sous ces bienfaisantes effluves!— Pour lui, la journée sera courte, quoiqu'elle ait commencé de bonne heure, et elle s'achèvera, comme elle a commencé, par un sourire et une prière, ou une action de grâces. —Voyez le citadin, au contraire ; — il ne sait ni se lever ni se coucher! — En se déshabillant hier soir, il tombait de lassitude, et il n'a pu dormir! aussi, quand vient le matin, quand toute la nature se réveille, lui seul reste engourdi dans ses draps jusqu'à ce que, fatigué de la position horizontale, plutôt que reposé, il s'arrache du lit en murmurant dans un long bâillement : « Quel « supplice! La vie se passe à s'habiller et à se « déshabiller!... » — Enfin, il est levé, étiré et il sort!—Il va à ses occupations, non pas avec plaisir, mais parce que la nécessité l'y pousse, parce qu'il y est entraîné par une ambition qu'il ne peut plus maîtriser, ou enfin parce qu'il a vendu sa liberté pour un traitement ou des appointements!... — Pour lui, la journée, réduite de moitié, est encore trop longue! Les heures se traînent jusqu'à ce que le gaz s'allume et galvanise ces pauvres existences

qui, de loin, font quelquefois envie, et, de près, toujours pitié!... — Cependant nos campagnes se vident et nos cités s'encombrent! où allons-nous donc?...

Tout cela n'a rien de nouveau, et on trouvera que je pouvais me dispenser de répéter ces banalités que personne n'ignore. Je crois, au contraire, qu'il est principalement utile d'arrêter l'attention sur ce que nous faisons tous sans réflexion et de signaler les écueils que personne n'évite. Eh! mon Dieu! je fais moi-même comme tout le monde, et, comme tout le monde, je le regrette! — Combien de belles résolutions j'ai pris le soir et oublié le matin! — Mais, lorsque, par exception, j'avais un peu de courage,— car il faut du courage, à la ville, pour se lever matin, — combien je m'en félicitais! — Et, lorsque les vacances nous permettent de jouir en toute liberté de nous-mêmes et de vivre à la campagne, comme on devrait vivre partout, quelles bonnes nuits et quelles belles journées!... — « Voilà, me diront bien des gens, précisément « ce que nous voulons éviter. Que pourrions-nous « faire d'une nuit et d'une journée qui n'en finis- « sent pas? » — Pauvres gens! pourquoi vous plaignez-vous donc que la vie dure si peu? — Hélas! malgré sa brièveté, elle vous pèse encore! Elle vous pèserait moins si elle était mieux employée,

et surtout si elle était partagée, ainsi qu'elle devrait l'être, entre le travail et le repos. — Mais nous sommes esclaves de nos habitudes, esclaves des usages du monde, esclaves de nos passions, esclaves partout, et toujours des autres et de nous-mêmes, et cependant nous ne parlons que de liberté ! — Cessons donc de nous plaindre de toutes ces servitudes, ou ayons le courage de les secouer !

## VII

Le repos de la nuit n'est qu'une halte après une course ; il nous rend le courage, mais il serait insuffisant pour nous permettre de fournir une longue carrière. — L'homme ne peut ainsi passer de l'activité à l'engourdissement et de la veille au sommeil, sans jamais se recueillir et se distraire ; il lui faut, après des intervalles périodiques de travail, le repos dans la réflexion, la distraction, le plaisir et le recueillement.

La religion, — dont les commandements sont toujours inspirés par l'amour de l'humanité, — prescrit à l'homme de se reposer le *septième* jour. Le Décalogue le commande et veut aussi que le jour du Seigneur soit consacré à la prière. Pour concilier ce devoir avec ce qu'exigent les faiblesses humaines, il est permis de mêler, aux exercices

religieux, les plaisirs honnêtes qui ont fait du dimanche un jour de fête. — Ce commandement de sagesse et d'amour, accepté par les âmes simples, fut, aux siècles de philosophie, dédaigné par les esprits forts. Ils disaient : « Qui travaille prie », et ils travaillaient le dimanche pour se reposer le lundi! Qu'y gagnaient-ils?

L'autorité civile, mal conseillée ou emportée par un zèle malheureux, intervint, et les lois firent, d'une nécessité physique et d'un commandement religieux, une obligation rigoureuse, imposée sous des peines diverses. Le dimanche devint plus intolérable encore. — La liberté n'admet pas ces entraves; la conscience repousse cette contrainte et la raison la condamne. — On veut être libre de travailler, ou de se reposer, et on doit l'être. Les heures nous appartiennent, et nous devons pouvoir les employer ainsi qu'il nous plaît, sauf à porter la peine de cette indépendance, si nous en abusons. Mais cette responsabilité n'est pas du domaine des lois civiles, et celles qui commandent de chômer le dimanche sont justement tombées en désuétude[1].

Le dimanche, d'ailleurs, n'avait pas besoin des défenses de l'autorité civile. Il l'a prouvé contre l'autorité elle-même, lorsqu'elle a voulu allonger

[1] Voyez ci-après les *lois religieuses*.

la semaine et emprunter à Pythagore une dénomination savante pour remplacer celle que les siècles avaient consacrée pour désigner le jour du repos. — La mesure des forces humaines avait été si bien prise, et l'heure du repos si judicieusement fixée, qu'il a été impossible d'y rien changer. Parmi les innovations révolutionnaires, il n'en est pas une qui ait eu moins de succès que la *décade*. Elle a entraîné dans sa chute le calendrier républicain, dont il eût fallu peut-être conserver les dénominations pittoresques et judicieuses, mais on ne pouvait se passer du dimanche, et où le placer sans revenir au vieux calendrier?

Si quelque doute, à cet égard, pouvait arrêter encore les esprits spéculatifs, qu'ils aillent, le dimanche, aux champs, aux barrières, dans les lieux publics, dans les ménages et surtout dans nos églises; le bonheur, dont ils verront les riants tableaux, ne pourra les trouver insensibles, et ils les convaincra que l'heure avait sonné pour le repos, le plaisir et la prière.

Le dimanche encore l'ouvrier est le mieux partagé. Qu'il regarde autour de lui! — Il est gai quand ceux qu'il envie sont tristes et abattus; — il chante quand ils bâillent; — il a la santé quand ils sont rongés de maux; — il est insoucieux quand l'ambition les dévore; — il a la paix de l'âme

quand souvent ils l'ont perdue. Ah! qu'il y a loin des fêtes et des plaisirs du monde au dimanche de l'ouvrier, lorsqu'après une semaine laborieuse il se repose à l'exemple de son Créateur!...

Si le dimanche est un jour de fête pour les travailleurs, il est pour les oisifs, et même pour beaucoup de gens occupés, un jour de tristesse et d'ennui. Ils ne savent qu'en faire, parce qu'ils ne veulent pas l'employer comme il devrait l'être. La foule les importune, ils la fuient; — la joie populaire contraste avec leurs plaisirs étiquetés, elle les fatigue... Les offices religieux ennuient; les hommes s'en affranchissent; et si, du nombre des femmes qui vont à l'église le dimanche, on retranchait celles qui y vont par habitude, par respect humain, ou pour étaler leurs toilettes, que resterait-il à Dieu dans ce jour du Seigneur?...

Mais, bien ou mal employé, le dimanche est nécessaire. Il est, et il sera toujours le jour du repos; et si jamais la loi qui le consacre cessait d'être un commandement religieux elle resterait encore un commandement de sagesse.

# CHAPITRE XII.

## LA LOI DU PROGRÈS.

I

J'appelle *loi du progrès* la force irrésistible, incessante et éternelle, qui conduit les œuvres de la création vers des perfectionnements continus. J'ai déjà dit que cette loi planait au-dessus des lois éternelles de la matière et des intelligences, comme l'antique Destin planait au-dessus des dieux du paganisme, c'est-à-dire sans gêner leur puissance, mais en les soumettant, à leur insu, à sa puissance supérieure. C'est ainsi que je comprends que tout s'accomplit dans l'univers, sous les regards de Dieu, en exécution des lois que je viens d'étudier, et que je vois ensuite tout se réunir par une synthèse divine, dans le progrès incessant [1].

[1] Au moment de mettre sous presse ce passage, écrit depuis plusieurs mois, je lis, dans un journal, les mêmes pensées, rendues

Cette théorie du progrès continu doit trouver des incrédules et me susciter bien des contradicteurs. Personne ne conteste les propriétés de la matière, les instincts passionnés des animaux, l'intelligence humaine et le joug du travail; pourquoi donc, me dira-t-on, ajouter à ces lois indiscutables, évidentes et certaines, une loi imaginaire et que chacun peut nier?

Il est, je l'avoue, plus facile de comprendre que de démontrer la loi du progrès; mais elle n'est, pour moi, ni moins certaine, ni moins nécessaire que la loi des consciences, et lorsque je range le progrès dans le code des lois éternelles, je cède à une conviction profonde, qui s'appuie sur la certitude de l'existence de Dieu, sur le sentiment profond de sa justice et sur les faits qu'il m'est donné d'apprécier, de grouper, et qui confirment par des preuves matérielles ce que mon intelligence comprend.

avec le bonheur d'expressions qui est le cachet privilégié du style de G. Sand. « Les anciens, dit-il, croyaient au destin plus puis« sant que les dieux, nous croyons au progrès qui est l'attribut « vital de la divinité. Cette loi qui pousse l'homme en avant, mal« gré tout, travaille tout aussi bien aujourd'hui qu'hier. Mais « l'homme veut des prodiges à toute heure, sans s'apercevoir que « les germes enfouis sur lesquels il marche sont des prodiges qui « couvent et que, de siècle en siècle, tout en maudissant le pré« sent et désespérant du lendemain, chaque génération a eu sa « jeunesse, ses forces, son riant avenir et son passé fructueux ». (G. Sand, *Presse* du 1er août 1863.)

Que les amants désolés des temps et des choses qui ne sont plus, que les pessimistes de tout âge et de toute nuance ne se hâtent pas trop de croiser contre mon optimisme les arguments qu'ils pourraient lui opposer. Je n'ai besoin pour ma thèse ni de blâmer leurs regrets, ni de combattre leurs critiques, ni de condamner leurs espérances rétrogrades. Le progrès qui m'occupe ici est au-dessus des misérables intérêts d'un homme, d'un parti, ou d'un empire. Ces intérêts ont, sans doute, leur place dans le bilan universel, mais cette place est bien petite ! — quelque grande, d'ailleurs, qu'elle nous paraisse par l'effet de nos préoccupations personnelles, — et je regarde plus haut.

## II

Pour faire le bilan de l'univers, pour constater la marche générale du progrès, il faudrait être Dieu. Pour en avoir la certitude, il suffit de réfléchir et de regarder autour de soi.

Nous rapportons tout à nous, et pourtant, devant Dieu, les hommes, les atomes et les mondes ont la même valeur. Ils se succèdent, et pour lui rien n'est changé quand ils passent !

C'est de ces successions d'hommes, d'atomes et de mondes, — dont je comprends l'enchaînement

sans fin et les modifications inépuisables,— que je conteste la monotonie. Je vois que tout se détruit, que tout se transforme ici-bas, et j'en conclus que dans le ciel, comme sur la terre, tout finit pour recommencer, mais je ne puis croire que Dieu s'amuse à ce spectacle de formation et de décomposition, de naissances et de décès, sans avoir réservé à l'action des siècles une puissance de perfectionnements successifs, vers lesquels s'acheminent, lentement, mais sûrement, tous les objets créés. Je crois enfin au progrès universel des mondes en général, et, en particulier, au progrès de tout ce qui les compose. Je rends ainsi, — sans cesser de respecter les vieilles croyances, — à Dieu son infatigable activité, à ses desseins leur grandeur infinie, au temps sa mission laborieuse, à l'éternité son but, et j'y trouve l'explication du peu de durée des choses, en même temps que celle de leur rénovation continuelle.

Mais il faut quitter ces profondeurs métaphysiques et ces généralités qui s'appliquent à l'univers visible ou invisible, pour regarder les réalités qui nous touchent. Il faut nous demander si la terre progresse, ou si elle marche vers la destruction, et si l'humanité s'avance vers la lumière ou si elle recule dans les ténèbres. Nous pourrons, après cet examen, conclure de la partie au tout, et y trouver

la confirmation ou le renversement de ma foi dans le progrès universel. Recherchons donc séparément, des preuves pour cette thèse, dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral.

III

Dans l'ordre *physique*, la terre est-elle ce qu'elle était « au commencement »? Non, car la géologie nous montre ses transformations successives et toujours progressives jusqu'au jour où l'homme a été créé. — La terre a-t-elle cessé, depuis cette époque, de se modifier et de progresser *matériellement?* — Lorsque je m'adresse cette question, j'entends la géographie, l'histoire, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts et les sciences s'unir pour me répondre et me montrer les forêts défrichées, les marais desséchés, les déserts animés, les solitudes peuplées, les cultures répandues, les cours d'eau dirigés, les voies de communication ouvertes, les aspérités aplanies, les profondeurs comblées, les trésors dévoilés, les océans traversés, les limites du globe découvertes, les monuments élevés, et partout, enfin, la terre embellie et transfigurée ! Peut-on nier qu'il y ait là progrès?

Serait-il paradoxal aussi de prétendre que quelques animaux et certaines plantes n'existent plus

15.

dans leurs conditions premières, qu'ils se sont améliorés et que l'espèce humaine s'est aussi perfectionnée physiquement, malgré les causes de dépérissement que j'ai signalées?— Je sais qu'il est des gens qui trouvent le sauvage plus beau dans son orgueil indompté et inculte que l'homme civilisé dans la servitude de ses lois et de la mode, — les chevaux échappés des landes plus agiles que ceux des écuries impériales, et les pêches des bois préférables à celles de Montreuil. — Il ne faut pas disputer des goûts. Cependant, pour ne parler que de l'homme, il me paraît difficile de nier que les types de la civilisation ne soient pas supérieurs aux échantillons que les navigateurs ont découverts dans les îles de l'Océanie. Je crois donc que, *physiquement*, l'homme s'est aussi perfectionné.

Dans l'ordre *intellectuel*, l'homme n'a pas découvert les limites de son domaine, mais il a prodigieusement étendu ses conquêtes. Cela ne veut pas dire que nous ayons aujourd'hui des poëtes, des orateurs, des artistes et des savants plus grands que ceux des siècles passés, — ne renouvelons pas l'inutile dispute sur les anciens et les modernes, — cela veut dire que les richesses laborieusement amassées sont arrivées vers nous incessamment grossies, que nous y avons ajouté les nôtres et que

le patrimoine intellectuel de l'humanité s'est augmenté dans des proportions assez sensibles pour n'être méconnues de personne et que là encore le progrès est considérable et certain.

Dans l'ordre *moral*, enfin,—et cela nous importe plus que le reste,—mon optimisme ne saurait être embarrassé pour se justifier. On me montrera les statistiques criminelles, les bagnes, les prisons, la prostitution, l'agiotage, l'impiété, le matérialisme, l'abus de toutes les jouissances terrestres et les scandales retentissants, et on me dira : Voilà le progrès des consciences! Je répondrai : Comparez notre époque avec les temps passés ; demandez aux siècles de barbarie : pourquoi tant de sang répandu? — aux siècles d'esclavage : pourquoi tant de chaînes?— aux siècles de corruption : pourquoi tant de fange? — aux siècles d'ignorance : pourquoi tant de préjugés? — et à tous : pourquoi tant d'injustices?— Je dirai aux pessimistes : voudriez-vous reculer vers ces temps désolés? — A quelle époque l'Europe pourrait-elle donc adresser ses regrets?..... Les Russes voudraient-ils être des Slaves? les Allemands des Germains? les Anglais des Saxons, et les Français des Gaulois? Et pour ne parler que de nous : sous quel règne, dans notre histoire voudrions-nous rétrograder?... Ah! j'en-

tends les voix animées et confuses des fanatiques qui regrettent le moyen âge, des hobereaux qui regrettent la féodalité, des grands seigneurs qui regrettent la monarchie de Louis XIV, des libertins qui regrettent la Régence, des révolutionnaires qui regrettent la République, des traîneurs de sabre qui regrettent le premier empire, et des parlementaires qui regrettent la monarchie de Juillet!... Je renvoie tous ces désolés les uns aux autres pour se combattre ou se mettre d'accord ; mais eussent-ils tous raison, je croirais encore au progrès en toutes choses. Qu'on vante et qu'on exalte le passé, pour moi je préfère aux superstitions du moyen âge la liberté des cultes, à l'oppression féodale la liberté civile, à l'insolence des courtisans la liberté politique, aux mœurs de la Régence le respect du foyer, à l'anarchie révolutionnaire l'égalité devant la loi, aux conquêtes impériales l'indépendance des peuples, et aux vaines garanties du parlementarisme, ce que nous avons aujourd'hui. Je dirai pourquoi ; n'anticipons pas et réservons les questions politiques. Il s'agit ici du progrès, en général, — non pas dans un coin de la capitale, ou dans cette capitale entière, — non pas en France, ni dans telle autre partie de l'Europe, — non pas même en Europe, mais dans le monde entier, — et, en me plaçant à ce point de vue, je

dis avec certitude : Le niveau de la conscience humaine s'est élevé, car jamais on n'eut, autant qu'aujourd'hui sur la terre, le sentiment du droit et de la justice. — Je sais tout ce qu'on peut m'objecter, et je m'en afflige, mais je me console en pensant que nous valons encore mieux que ceux qui nous ont précédés, et cela suffit à ma thèse.

## IV

Si de ces généralités nous descendons dans les domaines des grands faits historiques, nous verrons encore le progrès sortir même des actions et des événements qui semblaient le plus capables de l'enrayer et de le faire reculer.

Certes, les grands capitaines qui sont venus sur la terre pour la troubler par leur ambition, l'étonner par leur génie, l'ébranler par leurs exploits, la couvrir de bruit, de fumée, de sang, de ruines, de monuments ou de tombeaux, et y cueillir ce qu'on appelle : « les lauriers de la victoire », n'ont eu que bien rarement pour mobile les intérêts de la civilisation; cependant, cherchez derrière eux les traces sanglantes qu'ils ont laissées sur la terre et vous verrez qu'elles sont devenues des traînées de lumières! — C'est ainsi que je ne connais pas de plus grands missionnaires de civilisa-

tion que les trois hommes dont l'histoire se plaît à associer les noms pour les entourer des mêmes auréoles de gloire. Qu'ils l'aient voulu ou non, Alexandre, César et Napoléon ont été de grands instruments de progrès, car — avec les phalanges macédoniennes les flambeaux de la Grèce furent apportés en Orient et revinrent enrichis d'un nouvel éclat;—avec les légions romaines, les lumières du Capitole franchirent les Alpes et descendirent dans les Gaules; — et avec les régiments français, les semences de 1789 ont été répandues en Europe.

Il est peu de pages dans l'histoire, même parmi les plus désolées, où l'on ne puisse ainsi découvrir à l'humanité des consolations pour ses douleurs, des compensations pour ses sacrifices et des encouragements pour ses efforts. Tels événements, vus de près, indignent, épouvantent et désolent, qui, vus de loin, ont un tout autre aspect, et souvent la postérité remercie la Providence, contre laquelle ont dû murmurer dans le passé les victimes vouées au sacrifice pour acheter le progrès.

Est-il dans l'histoire un événement plus considérable et plus désastreux que les invasions du V<sup>e</sup> siècle? — L'empire romain est dépecé par les Barbares; les foyers de la civilisation disparaissent; une nuit de dix siècles va couvrir l'Occident!

— Il semble qu'il n'y ait là que des douleurs et des découragements! Erreur! — Les foyers lumineux furent couverts, mais ils ne furent pas éteints. — Dieu ne le permit pas, et, à ces foyers couverts, la barbarie vint elle-même se réchauffer et s'éclairer! Il a fallu dix siècles, je le sais, pour que la chaleur et la lumière fussent communiquées à ces masses glacées et obscures!... Mais combien plus de siècles il eût fallu, peut-être, à la civilisation pour pénétrer dans les forêts sombres de la Germanie! — La barbarie fit plus encore, car, en se réchauffant et en s'éclairant, elle vint infuser un sang riche et généreux dans les veines d'un cadavre qui tombait de corruption! Cette infusion a produit les nations qui, de la mer Blanche à la Méditerranée, et du Pont-Euxin à l'Atlantique, couvrent aujourd'hui l'Europe des merveilles d'une civilisation nouvelle, et qui laisse peu à regretter celle qui fut voilée par le moyen âge.

V

C'est ainsi que Dieu fait sortir le bien du mal et la lumière des ténèbres, comme les fleurs et les fruits des entassements corrompus! Mais il faut aux racines du progrès des champs profondément labourés, abondamment engraissés et copieuse-

ment arrosés! — Quels labours! quels engrais! et quels arrosements, grand Dieu! que ceux des guerres civiles et des guèrres privées du moyen âge! des guerres de religion de la Renaissance et des guerres étrangères de toutes les époques! — Et pourtant! j'y trouve partout la main de Dieu, car je vois sortir de ces crimes et de ces calamités les événements providentiels que l'humanité attendrait peut-être encore si elle eût évité les douleurs de ces laborieux enfantements du progrès!

Sans les crimes de la féodalité, combien auraient duré encore les nids de granit où se réfugiaient les vautours féodaux?— Sans les croisades, qui les ont ensevelis en Orient et qui ont préparé la Renaissance, qui peut dire si la nuit du moyen âge ne durerait pas encore? — Sans les guerres de religion, aurions-nous la liberté des cultes? — Sans les abus de l'ancien régime, aurions-nous eu la Révolution? Et sans les désordres sanglants qui ont marqué cette régénération, la Révolution elle-même n'eût été peut-être qu'un triste avortement! — La France, en 1793, a gravi son calvaire! Comme le Christ, elle a donné son sang pour racheter l'humanité de l'esclavage! — Cette pensée ne justifie pas les crimes de cette époque, mais elle adoucit ces cruels sacrifices et elle apaise des douleurs irréparables!

Hélas! l'aveuglement des hommes fut toujours et partout le même! — Les Valois allumèrent des bûchers pour masquer leur hypocrisie, et ces bûchers éclairent encore leurs infamies!—Louis XIV révoqua l'édit de Nantes pour étouffer la réforme, et les réformés emportèrent dans l'exil, comme les Grecs colonisateurs dans leurs migrations, leurs pénates, leur industrie, leur civilisation et leur culte. Louis XIV a donc plus fait, par cet acte odieux, que tous les Huguenots ensemble, puisqu'il a répandu et semé la réforme, mais il a aussi apporté sa pierre aux bases de la liberté de conscience qu'il proscrivait! — « L'homme s'agite et « Dieu le mène! » On ne peut lire une page d'histoire ni faire un pas dans la vie sans en trouver des preuves!

## VI

Mais qu'est-il besoin de chercher si loin de nous, quand les événements d'hier ou d'aujourd'hui nous fournissent des exemples plus saisissants encore?

Les chemins de fer, naguère inconnus en Russie, sillonnent aujourd'hui ses steppes; Alexandre II inscrit lui-même, sur les tables de la liberté civile, ses serfs affranchis, et, pour mieux marquer cette époque de régénération, la sainte Russie parle de réformer son calendrier. — Qui donc a produit ces

miracles?... La guerre de Crimée!—Était-ce là ce que se proposait le czar Nicolas, lorsqu'il jetait le gant, sur le Bosphore, à la France et à l'Angleterre? — Autocrate ambitieux, il voulait réaliser le rêve de ses aïeux et il rêvait lui-même! — Nicolas s'est réveillé pour apprendre que les clefs de l'Occident n'étaient plus à Bysance, tomber ensuite, mais voir, avant de mourir, s'avancer la liberté et la civilisation qui ne sont plus maintenant consignées aux frontières moscovites! N'est-ce pas là un immense progrès?...

C'est ainsi encore que l'Autriche a émancipé l'Italie, en voulant river les chaînes qu'elle lui avait données. — L'héritier de la couronne de fer, — comme s'il eût trouvé qu'elle était trop lourde pour son front,— est allé lui-même la déposer, en Lombardie, entre les mains de l'Empereur des Français, qui, dans son loyal désintéressement, ne l'a prise que pour la placer sur le front du fils du vaincu de Novare.—Combien de temps encore aurait duré l'oppression de l'Autriche et combien de martyrs italiens se seraient encore inutilement dévoués pour conquérir l'indépendance de leur patrie, sans ces événements providentiels? Quelle succession d'imprévus! et combien il est vrai de dire que, « lorsqu'il lui plaît, Dieu abat les forts et « relève les faibles »!

En poursuivant ces rapprochements, nous trouvons encore plus près de nous d'autres preuves de l'aveuglement des hommes.—Si on me demandait : qui nous a donné deux départements nouveaux et qui nous a rendu nos frontières au sommet des Alpes ? — Je répondrais : L'Autriche d'abord, en provoquant une guerre injuste, et l'Angleterre ensuite, par sa politique ambiguë et déloyale.— Oui, c'est notre perfide *alliée* qui,— sans le vouloir, — a agrandi l'empire français et contribué, malgré elle, à cet acte de justice ! Si l'Angleterre n'eût pas, après nos victoires, fait blanc de ses sympathies pour une cause qui ne valait d'abord, — avait-elle dit, — « ni un homme ni un penny pour elle », — Victor-Emmanuel, docile aux conseils du prince de qui il tenait son royaume agrandi, eût modéré son ambition. Le roi de Piémont aurait exécuté les préliminaires de Villafranca, respecté le royaume de Naples et les États du pape, et nous n'aurions pas été obligés d'exiger nos frontières naturelles pour maintenir un équilibre qui menaçait de se rompre par le concours de la France et contre elle. Mais l'heure de la justice avait sonné, le drapeau tricolore devait encore se déployer sur les Alpes !.. et tout devait concourir à cette éclatante réparation.

M. de Royer disait donc avec raison, dans son

remarquable rapport au Sénat : « Les États ponti-
« ficaux n'ont pas été les seuls à ressentir l'effet
« de ces événements imprévus que Dieu conduit
« et dont les hommes n'ont ni le secret ni la direc-
« tion »[1].

Oui, nous sommes aveugles et toujours aveugles! Peuples et rois, grands et petits, nous faisons des projets, nous multiplions les combinaisons, nous chantons nos victoires, qui sont quelquefois des défaites réelles, et nous pleurons aussi sur nos revers que Dieu change souvent en triomphes. Victoires et défaites n'en concourent pas moins à l'action universelle et au progrès. Qui de nous n'a pas déploré l'aveuglement des générations écoulées, sans comprendre que les générations à venir nous gardent la même sévérité? Hélas! elles n'échapperont pas mieux elles-mêmes à ces improbations. On s'est trompé, on se trompe et on se trompera; mais Dieu qui ne se trompe jamais, Dieu qui nous laisse la libre disposition des détails et qui gouverne l'ensemble pour le conduire à ses fins, Dieu qui combine les causes et les effets, les élévations et les chutes, a prévu toutes ces erreurs de l'humanité. C'est ainsi que de chutes en éléva-

[1] *Moniteur* (Rapport sur les pétitions relatives à la question romaine).

tions, et quelquefois de chute en chute, le niveau de la civilisation s'élève et que le progrès s'accomplit.

VII

J'ai recherché la marche du progrès jusque dans les mondes imaginaires, que l'intelligence entrevoit et dont je ne puis douter; je l'ai recherchée ensuite dans notre univers restreint, et enfin sur la terre, dans ce que nous voyons, dans les grands événements qui semblaient l'arrêter et dans d'autres plus récents qui l'ont servie sans le vouloir, et j'ai vu partout cette marche active et incessante; que serait-ce maintenant si je pouvais descendre dans les innombrables détails des institutions humaines et de la vie privée, et comparer ce qui fut avec ce qui est et avec ce qui sera dans un avenir prochain? — Quelles magnifiques découvertes ont été faites, ou le sont chaque jour! Quels immenses perfectionnements se sont accomplis!... — Je ne veux plus généraliser ces réflexions; je ne le pourrais pas; mais si je m'arrête aux frontières de ma patrie, si je regarde, dans le passé et dans le présent, cette France aujourd'hui si prospère, je répète encore : « Que je remercie Dieu de m'avoir fait « naître au XIX^e^ siècle, car les siècles passés doi- « vent nous envier s'ils assistent dans le tombeau

« au progrès de notre civilisation. » — J'espère aussi que nos fils tiendront le même langage et que Dieu leur réserve des biens que nous ignorons, comme il nous prodigue ceux que nos aïeux n'ont pas connus.

Confessons donc le progrès universel, car il se produit à notre insu, ou sous nos regards, et la sagesse éternelle ne peut s'en passer.—Croyons au progrès aussi pour consoler nos déceptions, adoucir nos souffrances, payer nos sacrifices et encourager nos efforts. — Ne prenons pas pour des chutes et des abaissements de l'humanité nos regrets personnels, et pour le bilan de l'univers ce qui se passe dans le cercle étroit de nos intérêts, de nos préférences et de nos répulsions. Tout ne va pas de travers, parce que tout ne marche pas au gré de nos désirs ; croyons à la Providence et répétons avec Bossuet : « Tout est surprenant à ne regarder « que les causes particulières, et néanmoins tout « s'avance avec une suite réglée »[1].

Heureux donc les hommes qui croient au progrès et s'efforcent d'y concourir ! Heureux les princes qui marchent dans cette voie large à la tête des grandes nations ! Et quant à ceux, — princes ou particuliers, — qui se jettent en travers de ce cou-

[1] *Discours sur l'histoire universelle.*

rant providentiel et s'efforcent de l'arrêter ou de le faire remonter vers sa source, qu'ils sachent qu'en s'épuisant en vaines résistances ils servent encore le progrès malgré eux. La foudre a fait inventer les paratonnerres, les incendies ont créé les compagnies d'assurances, et les révolutions naissent des abus de pouvoir comme des emportements de la liberté. — C'est ainsi que la sécurité peut naître du danger, l'ordre du désordre, la liberté de l'oppression, le bien du mal et le progrès des folles résistances.

Cependant des esprits éclairés nient la perfectibilité collective [1], et ne nous laissent d'autre solidarité que celle du péché originel. Je repousse leur doctrine désespérante; je leur oppose l'histoire et, au-dessus de l'histoire, la conscience universelle. — « Le progrès est une loi du présent et de l'ave« nir, » écrivait naguère Alexandre II à Napoléon III [2]. Lorsque de pareils reflets nous arrivent des glaces du Nord, comment les enfants du soleil peuvent-ils encore nier la lumière? Après cela, on peut nier le mouvement régulier et en avant de l'humanité, comme on a nié le mouvement de la terre; je répondrai, comme Galilée : « *E pur si* « *muove!* »

[1] Portalis : *l'Homme et la Société.*

[2] Novembre 1863.

# CHAPITRE XIII.

—

## LES LOIS RELIGIEUSES.

### I

Le sentiment religieux n'est pas une invention de l'esprit humain, ni un perfectionnement de la civilisation. Il s'est éclairé, perfectionné et developpé avec le progrès des lumières et l'épuration des consciences, mais il est inné. L'homme ne se prosterne que lorsqu'il est contraint ou convaincu, et si nous voyons, dès l'origine du monde, l'humanité s'agenouiller partout devant l'énigme redoutable, c'est d'abord parce qu'elle en a trouvé le mot; c'est ensuite parce que après avoir trouvé Dieu elle est irrésistiblement entraînée à lui accorder le culte qui lui est dû.

De tous les autels élevés sur la terre, même de ceux que nous prenons en pitié, ou qui nous révoltent, je crois entendre la conscience publique

s'écrier : « Adorons la puissance cachée, chantons « ses louanges, conjurons sa colère, et implorons « son secours ! » D'où je conclus que l'homme ne peut se passer de religion. Il ne s'agit pas, en ce moment, de religion révélée ni de nécessités sociales, — je réserve ces questions, — il s'agit du sentiment religieux dont tous les cultes, sans exception, sont la manifestation. Qui ne sait que sans religion le cœur est dans la détresse et que l'intelligence s'égare !

Des navigateurs, cependant, ont raconté que des peuplades sauvages, non moins déshéritées au moral qu'au physique, leur avaient paru n'avoir aucune idée d'une puissance cachée, et qu'ils n'avaient pu découvrir, parmi ces créatures abandonnées, aucune trace de culte. Avant de me résigner à croire que l'homme puisse descendre à cette dégradation bestiale, je veux croire que les navigateurs ont mal vu, ou qu'ils ont pris pour des hommes je ne sais quels animaux à face humaine dont les naturalistes ont rêvé la possibilité pour servir de transition entre l'homme et la brute. Si l'on m'objecte que dans les sociétés civilisées, on pourrait dire de quelques hommes ce qu'on a raconté de quelques sauvages, je répondrai qu'on se trompe encore, et que parmi les hommes qui paraissent être indifférents, ou même hostiles à

16.

tout culte extérieur, il en est qui sont profondément religieux, d'autres qui le deviennent facilement, et que pas un seul peut-être n'est tout à fait privé de l'étincelle divine. — Si je me trompe, c'est, hélas! parce que la nature se trompe aussi, c'est qu'elle produit des infirmes et des monstres! Mais je dirai encore : ne jugeons pas l'humanité sur ces tristes exceptions, et je n'en conclurai pas moins que le sentiment religieux est aussi universel que profond. J'appellerais ce sentiment : *religion naturelle*, si l'on n'avait pas abusé de ces mots pour en faire sans raison l'antithèse de *religion révélée*.

II

Plus le sentiment religieux est universel et profond, plus il a besoin de liberté pour se satisfaire. Entre Dieu et les consciences, tout obstacle est intolérable. Un grand publiciste a dit : « le « corps chargé de chaînes nous émeut moins que « l'esprit se débattant sous des liens invisibles. » — Et pourtant, la liberté des cultes, la plus précieuse de toutes les libertés, est une conquête de notre époque, et elle n'existe guère qu'en France, quoiqu'elle soit admise en principe dans presque toute l'Europe. Pendant des siècles nombreux l'intolérance et le fanatisme ont arrosé la terre de sang

et de larmes! Au martyrologe des chrétiens, on vit succéder le massacre des hérétiques! Pendant des siècles retentit dans le monde le cri sauvage et anti-chrétien : « Mort aux hérétiques! » qui vient de trouver un écho au Chili pendant que le feu dévorait deux mille victimes dans l'horrible catastrophe de Santiago !—Au nom d'un Dieu d'amour, de paix et de fraternité universelle, on persécutait, on massacrait, on torturait et on brûlait des malheureux dont le seul crime était d'offrir à Dieu le culte d'un cœur libre, le seul pourtant qui puisse lui être agréable. — Jetons sur ces temps malheureux le voile de nos regrets! Que les deuils de la patrie, que les souvenirs sanglants et trop souvent rappelés des Albigeois, de la Saint-Barthélemy et de la révocation de l'Édit de Nantes, cessent d'être les mots de ralliement de l'impiété! Pour les âmes chrétiennes, bien plus que pour les âmes frivoles, ces pages désolées de notre histoire sont des sujets d'éternelle douleur. Le machiavélisme politique bien plus que le fanatisme religieux pourrait les revendiquer. — Ce n'est pas la révolution, ou la philosophie, qui seules adoptent et proclament aujourd'hui la liberté des cultes. La France catholique croit avec M. Guizot « que « les guerres de religion ne furent que des impié- « tés », et les ministres de Jésus-Christ, parmi

nous, ne damnent plus personne. Ils prient pour les infidèles, ils les recommandent à Celui qui rendait la lumière aux aveugles, et ils laissent à Dieu le soin de les juger.

S'il était besoin de prouver que les accusations d'intolérance qui s'élèvent encore quelquefois contre l'Église sont imméritées, et que son esprit est bien celui de notre époque, je rappellerais un fait récent, d'abord mal interprété, puis expliqué, et qui a eu un regrettable retentissement dans la presse dite libérale : je veux parler du Jubilé de Toulouse. L'annonce seule de cette exhumation souleva l'opinion ; le Gouvernement s'en émut et défendit les processions annoncées. Il fut obéi et, pour le prélat, on ne dédaigna pas de justifier devant le public ses intentions calomniées. « Il est inutile « d'affirmer, disait le *communiqué* de l'archevêché, « qu'on n'a voulu ni faire *rétrograder les idées*, ni « *braver les principes* de la tolérance moderne. » — Pour qui connaît, comme moi, le cœur et la sagesse éclairée de Mgr Desprez, c'était « inutile » en effet ; mais ce qui n'est pas inutile, ce sont les enseignements qui ressortent de cet incident : c'est que la tolérance religieuse est aujourd'hui si profondément enracinée dans nos mœurs, que les consciences s'alarment et se soulèvent à la moindre apparence d'un retour vers l'intolérance, et c'est

que l'Église accepte comme un progrès cette charité éclairée, puisqu'elle ne veut « ni faire *rétro-* « *grader* les idées, ni braver *ces principes* nou- « veaux. »

III

On me dira peut-être : « Si l'Église est devenue « tolérante, comment justifier les excès de zèle et « les manœuvres coupables que la justice est quel- « quefois obligée de réprimer, et pourquoi l'é- « charpe municipale remplace-t-elle encore la « croix absente dans des convois funéraires?

A cela plusieurs réponses.

Exiger du ministre catholique qu'il accompagne au cimetière la dépouille mortelle de l'homme qui a vécu dans l'irréligion, et qui s'est obstiné à mourir dans l'impénitence, ce n'est pas de la tolérance, c'est de l'intolérance de la pire espèce. Ce n'est pas seulement faire violence aux prescriptions de l'Église et aux devoirs du prêtre, c'est violenter sa conscience. Il doit regarder avec pitié passer le cercueil, mais il ne peut ni lui rendre les honneurs religieux, ni l'accompagner, ni encourager cet exemple. La tolérance religieuse n'est pas encore comprise; on la confond, à tort, avec la tolérance théologique. La première conduit à la liberté de

conscience; c'est celle qu'il faut vouloir, et le prêtre doit l'accepter avec une douloureuse résignation. La seconde ne serait, de sa part, que l'abandon de son culte et la désertion de ses devoirs : n'allons jamais jusque-là ! — On se plaint des refus de sépulture, on devrait les comprendre; on devrait remarquer aussi combien ils sont rares. Qui peut ignorer l'empressement avec lequel le prêtre accourt et couvre de sa charité les résistances dernières, lorsqu'elles ont été passives, et lorsqu'il est possible de supposer un regret tardif? Car il n'est trop tard que lorsque le cœur a cessé de battre et de pouvoir chercher Dieu.

Quant aux excès de zèle et au prosélytisme qui emploient des moyens que tout condamne aujourd'hui, la civilisation, la conscience et Dieu, ils sont ordinairement le fruit de l'ignorance et d'une ardeur sans direction. — Lorsque, par exception, la responsabilité de ces erreurs, ou de ces crimes, peut remonter plus haut dans les régions où l'on n'a pas de pareilles excuses, l'Église ne saurait en être responsable lorsqu'elle en souffre et les désavoue.—La société, cependant, a raison de s'émouvoir de pareils accidents, et sa justice remplit un devoir en recherchant, jusque dans le sanctuaire, les coupables pour les condamner. Mais lorsqu'elle leur accorde des circonstances atténuantes, cesse-

t-elle d'être la justice? Les verdicts du jury ne sont-ils alors respectables que lorsqu'ils condamnent sans pitié ni merci? — Raisonnons comme la justice sans passion, et nous comprendrons que celui qui a une foi inébranlable, que celui qui porte au fond de sa conscience l'ancienne devise : « hors de la vraie Église pas de salut » doit vouloir sauver ceux qui se perdent, et que, par excès de charité, il peut s'exposer à en manquer. Une fois entré dans cette voie périlleuse, il ne s'arrête plus, et il arrive à très-mal faire en croyant faire très-bien. Déplorons ces excès, condamnons-les, mais ne calomnions pas leurs sources troublées en supposant encore qu'elles ont été empoisonnées à dessein. — Le fanatisme, l'ignorance et les écarts de zèle suffisent à tout expliquer. Pourquoi supposer à ces emportements des motifs intéressés, des calculs, et souvent pis encore?... Quelquefois, je ne le sais que trop! sous le masque d'un zèle hypocrite, on a trouvé les plus hideuses passions. Pourquoi généraliser? Dans le monde moral comme dans le monde physique les monstres sont des exceptions. Que les tribunaux et l'opinion soient sans pitié pour ceux qui déshonorent à la fois le sacerdoce et l'humanité, je les abandonne à la justice des hommes et à la justice de Dieu; mais je déplore de voir qu'on signale avec une

satisfaction mal déguisée ces exceptions heureusement fort rares. Dès qu'il s'agit d'un acte de prosélytisme, on ne croit plus au désintéressement et au zèle religieux; on soupçonne toujours d'horribles dessous de cartes! Quel intérêt personnel avait donc un huissier de Riom à convertir une pauvre bohémienne? Aucune passion mauvaise n'a même été soupçonnée, et pourtant! on a sévèrement apprécié le verdict du jury du Puy-de-Dôme qui l'avait acquitté. Je ne veux pas rappeler d'autres procès, où des ministres de l'Église ont été compromis. La justice a prononcé; le scandale est couvert; laissons-le sous la cendre. — Ne remplaçons pas des erreurs par des erreurs plus dangereuses et moins excusables. A l'intolérance religieuse, ne substituons pas l'intolérance libérale! La première a fait des deuils, la seconde ferait des ruines. —Béranger a dit en chantant : « Qu'on puisse aller « même à la messe », et l'école libérale a applaudi à ce précepte du faux grand prêtre du libéralisme; j'applaudis aussi, mais je ne veux pas que ce vers, qui semble demander grâce pour les fidèles qui pratiquent, soit la dernière expression de nos principes. On ne sera vraiment tolérant que lorsqu'on ne s'occupera ni de ceux qui vont à la messe, ni de ceux qui n'y vont pas, et lorsque, sans faire naître aucun mauvais sentiment chez les autres,

chacun pourra, en toute liberté, prier tout haut ou tout bas.

Est-ce à dire qu'il faille rester indifférent à tout ce qui concerne la religion? Est-ce à dire que l'Église doive laisser aller la barque de Pierre à la dérive, et qu'elle doive renoncer à enseigner les ignorants, à prêcher les incrédules, à convertir les infidèles? — La tolérance, Dieu merci! n'a supprimé aucun de ces devoirs; elle n'a supprimé que la violence et la contrainte. — Charlemagne ne pourrait plus convertir les Saxons, mais les missionnaires peuvent toujours aller en Chine et au Japon, se dévouer au salut des âmes, et, au péril de leur vie, y planter la croix de Jésus-Christ parmi les monuments de l'idolâtrie. Le prêtre peut toujours veiller sur son troupeau, courir vers la brebis égarée, la ramener et la rapporter au besoin. Tous les fidèles enfin peuvent et doivent encore, par leurs exemples et leurs conseils, rappeler ceux qui s'éloignent. Ce prosélytisme est légitime, et, s'il ne satisfait pas aux ennemis de toute religion, il satisfait au sentiment religieux du grand nombre. Loin de le blâmer, la conscience publique l'honore; elle ne condamne que les excès qui dépassent la mesure.

## IV

Si le sentiment religieux doit être libre,—ce qui est incontestable, — il faut reconnaître aussi que plus il aura de liberté, plus il aura besoin de guides pour ne pas s'égarer. Ces guides sont les lois religieuses dont je vais rechercher les origines et apprécier l'autorité.

On divise les lois religieuses en trois catégories, selon les objets auxquels elles s'appliquent. — Les premières fixent *le dogme*, les secondes règlent *le culte*, les troisièmes règlent *les rapports entre l'Eglise et l'Etat*. — On appelle encore, — mais improprement, — lois religieuses, des lois de police, qui ne furent souvent que des lois de désordre et d'oppression. J'étudierai celles-ci lorsque je m'occuperai de l'état social et de la religion considérée comme l'une de ses principales bases;—je range ici les autres lois religieuses parmi les lois éternelles, bien que les plus vénérées ne soient pour les dissidents que des monuments périssables. Aucun code religieux, en effet, n'a l'éternité derrière lui; on sait les dates de leurs promulgations, et on peut dire que ces lois n'ont pas les caractères que j'ai indiqués pour faire reconnaître les lois de Dieu : l'*éternité*, l'*universalité* et la *per-*

*fection absolue.* Je ne saurais, cependant, ranger parmi les œuvres humaines l'*Ancien et le Nouveau Testament.* Pour moi, ils font partie des lois éternelles, quoiqu'ils ne remontent qu'à deux et à quatre mille ans et qu'ils ne semblent pas avoir été publiés « au commencement ».—Que sont-ils, en effet? Le Décalogue n'est-il pas la transcription solennelle de la loi naturelle, et l'Évangile est-il autre chose que cette même loi rendue plus éclatante? C'est là ce qui fait leur force et leur autorité. Dieu a promulgué dans les cœurs la loi naturelle; quand elle a paru s'effacer, il l'a dictée à Moïse, qui l'a gravée sur la pierre, et, pour que la terre entière pût la lire et la comprendre, le Verbe s'est incarné pour la traduire en caractères lumineux. Voilà la succession manifeste des trois révélations.

Qu'on ne trouve donc pas étonnant que je veuille ranger l'Ancien et le Nouveau Testament parmi les lois éternelles. Discutons, si nous le voulons, l'autorité des livres saints, puisque c'est maintenant un droit, mais, quelles que soient nos appréciations, que notre critique soit respectueuse et mesurée. Qu'ils s'appellent philosophes, mais qu'ils cessent de se dire chrétiens ceux qui crient tout haut que les révélations de la Genèse ne sont que des *puérilités*, et que celles de l'Évangile ne sont que des *impostures.*—Je consens, d'ailleurs, à lais-

ser les *Kings*, les *Vedas* et le *Koran* à la vénération des Chinois, des Hindous et des Mahométans; je ne parle de la *Bible* qu'à deux cents millions de chrétiens; cet auditoire me suffit.

V

A qui appartient-il de gouverner les âmes et de dire aux hommes : « voici votre Dieu, prosternez-vous et priez ; prodiguez ou refusez votre encens à cet autel ; sacrifiez à telle heure, abstenez-vous à telle autre ; humiliez votre âme, flagellez votre corps et résistez à vos passions? » — Cette puissance, évidemment, n'appartient qu'à Dieu seul ; mais il a permis à des imposteurs de l'usurper, et il nous a laissé la liberté de les suivre ou de les fuir ; de là les cultes innombrables qui ont trompé les consciences. Quand nous regardons ces autels monstrueux, nous sommes étonnés de cette longue suite d'erreurs qui se continuent encore. Les souvenirs que l'histoire nous a conservés et les spectacles qui nous entourent devraient faire cesser nos étonnements. Ils devraient nous faire comprendre que, lorsque Dieu ne le conduit pas par la main, l'homme se perd facilement pour peu qu'il s'éloigne des voies de la conscience. Comment les peuples livrés aux obscurités de leur igno-

rance, à l'impuissance de leurs efforts, à la tyrannie de leurs passions et à l'imposture, auraient-ils échappé à l'idolâtrie, lorsque l'histoire sainte nous montre le peuple choisi de Dieu, constamment éclairé, averti, menacé, protégé ou châtié et, malgré cela, perdu dans de continuels égarements dès qu'il était livré à lui-même?— Je puis, en quelques mots, pour notre enseignement et notre consolation, résumer cette merveilleuse histoire qui est un peu la nôtre, puisqu'elle remonte à la création; voici ce qu'on y trouve :

Après la désobéissance et pendant les premières douleurs de l'exil, les enfants d'Adam durent garder la tradition de leur origine et le respect du créateur, du vrai Dieu ; mais bientôt ils perdirent ces souvenirs et commirent de nouvelles fautes. Le déluge lava ces nouvelles souillures. — Après cette grande expiation, les enfants de Noë ne furent pas plus sages que leurs ancêtres. Dieu les épargna cependant, parce qu'il l'avait promis; mais jusqu'à la révélation du Sinaï, les enfants de Jacob, esclaves en Égypte, avaient bien souvent sacrifié aux faux dieux! — Après la promulgation du Décalogue, l'erreur ne quitta pas la terre. Bientôt elle reparut parmi les Hébreux, alors seuls dépositaires de la vérité; et lorsqu'ils erraient dans le désert, en cherchant la terre promise, ces ingrats

méconnaissaient le Dieu qui leur envoyait la manne, et faisait jaillir, sous la verge de Moïse, l'eau du rocher pour les désaltérer ! Enfin, on vit encore dans la terre de Chanaan des fils d'Israël sacrifier à Baal !

Ce récit abrégé et les réflexions qui l'ont amené doivent nous faire comprendre que la vraie religion, la seule qui mérite de réunir les âmes, doit avoir ses racines dans les cieux ; que tous les cultes installés sur la terre ne sont que des abris trompeurs, s'ils n'ont pas Dieu pour législateur, pour principe et pour fin, et qu'il nous faut encore, pour nous maintenir dans la vérité, le secours de la grâce. — Les fondateurs de cultes l'ont si bien compris, que tous ont prétendu avoir reçu du ciel, dans des communications surnaturelles, les codes religieux qu'ils ont promulgués sur la terre. Jésus seul entre tous a dit : « qu'il était « fils de Dieu et Dieu lui-même. » — Pour comprendre sa loi nous allons d'abord en rechercher les germes dans une loi plus ancienne qui obtient aussi nos respects, et nous l'étudierons ensuite elle-même. C'est là qu'il faut se réfugier quand le doute nous assiége et quand l'incrédulité nous sollicite. C'est à ces sources vives qu'il faut aller retremper la foi. C'est là aussi, nous le verrons, que les cultes menteurs ont puisé les eaux pures

qui nourrissent leurs plantes desséchées ou corrompues.— Les préceptes de morale, dont on leur fait honneur, ne sont pour la plupart que des emprunts faits à l'Ancien ou au Nouveau testament. Étudions-les donc l'un et l'autre.

---

#### Article 1er. — L'Ancien Testament.

L'Ancien testament se compose, on le sait, — je devrais plutôt dire : on l'ignore, car, hors des classes privilégiées qui l'a appris ? et parmi celles-ci, qui n'a pas oublié qu'il se compose d'histoires, de prophéties, de poëmes et de moralités choisies par le Concile de Trente, entre d'autres écritures, qui furent alors rejetées, et qui, depuis cette époque, sont demeurées sans autorité ! — Là se trouve l'histoire des premiers jours de l'humanité, mêlée à celle des Juifs jusqu'à la venue du Messie, promis à Adam, à Abraham et à Jacob, et que leur postérité a méconnu, crucifié et qu'elle attend encore ! — Si l'Ancien testament n'avait d'autre valeur que celle-ci il faudrait encore le laisser dans l'arche sainte et le garder pieusement, mais il est « le livre de vie » comme l'appelle l'apôtre saint

Jean, et l'on y trouve en germes le code éternel de l'humanité et les sentiments de fraternité universelle que le christianisme devait apporter et répandre partout. On y enseigne un seul Dieu et une providence toujours attentive au sort de ses créatures; on y parle de récompenses et de châtiments, d'abord limités à cette vie, — car Moïse ne promet aux Hébreux qu'une longue existence et une nombreuse postérité, — mais bientôt réservés pour la vie future, car les Machabées attendent ailleurs qu'en ce monde le bonheur qui doit couronner leur glorieux dévouement. — En maints passages des prophéties on voit poindre les horizons éternels que les justes seuls pourront atteindre et pénétrer, et il semble que dans leur magnifique langage les prophètes veuillent convier toutes les nations au banquet universel qui sera présidé par Celui qui est attendu! « Il sera dit, « s'écrie Isaïe : Levez-vous, vous qui êtes dans « les fers! sortez à la lumière, vous qui êtes dans « les ténèbres! »

L'incrédulité s'est armée, contre l'Ancien testament, des mœurs des patriarches qui la scandalisent, des miracles qui blessent l'orgueil de sa raison, et des versets obscurs qu'elle interprète à sa guise. M. Duruy lui répond : « la Bible est un « grand livre de morale, et une des sources les plus

fécondes de la grande poésie. [1] » Ah ! si le puritanisme de ces prétendus philosophes avait pu un moment se laisser aller au charme incomparable des récits de la Bible, à l'autorité du langage majestueux des prophètes, à l'harmonie du lyrisme inspiré des psaumes et des prières sacrées, ils auraient, je n'en doute pas, subi le joug de ces enthousiasmes religieux et trouvé, dans les naïvetés mêmes de l'écriture, le cachet d'authenticité et de merveilleux qui dompte la raison et attire les cœurs. Qu'ils suppriment donc les miracles qui les font sourire, et il restera encore une histoire dont l'imagination, sans doute, a pu broder le canevas, mais qu'elle n'a pas créée, et qui, réduite aux faits les plus incontestables, serait encore une suite de prodiges, incompréhensibles sans une intervention surnaturelle. Lorsque je pense à ce peuple si largement partagé,—car lui seul entre tous les peuples de l'antiquité a connu le vrai Dieu,—je ne puis me défendre d'un sentiment de jalousie contre ce coin de terre privilégié ; mais lorsque je pense à cette nation qui commence dans le mépris et la servitude, pour finir par la dispersion, après avoir traversé toutes les douleurs des guerres, des massacres, de l'asservissement et de l'exil, quand je pense à ces enfants

[1] M. Duruy, *Histoire sainte.*

chéris de Dieu, devenus ses enfants maudits, et condamnés à porter éternellement la responsabilité des souvenirs sanglants du Calvaire, la malédiction et les persécutions chez tous les peuples chrétiens, je n'ai plus assez de pitié pour ces pauvres parias rejetés partout sur la terre et à qui le monde doit pourtant les révélations sans lesquelles la nuit la plus profonde le couvrirait encore. Mon esprit confondu cherche l'explication de tant d'infortunes après tant de faveurs, et ne peut la trouver ailleurs que dans le Nouveau testament.

---

### Article 2. — Le Nouveau Testament.

#### I

Le Nouveau testament est la réunion des quatre évangiles canoniques, que l'Église a choisis et qu'elle a adoptés pour bases inébranlables du christianisme, parmi beaucoup d'autres évangiles déclarés apocryphes. Il réunit aussi les actes des apôtres, les épitres de saint Paul, et l'Apocalypse de saint Jean. — Je ne veux parler ici que des Évangiles.

L'authenticité des récits de saint Mathieu, de

saint Marc, de saint Luc, et de saint Jean, n'est plus contestée. Après dix-neuf cents ans de recherches, la critique historique elle-même s'avoue vaincue, et reconnaît que ces Évangiles sont bien les œuvres des apôtres et des disciples dont ils portent les noms[1]. La *bonne nouvelle* a donc été répandue dans le monde par des hommes qui *ont vu et entendu* ce qu'ils racontent, et qui ont eux-mêmes recueilli de la bouche du maître la doctrine dont il les fit dépositaires, en leur donnant mission de la répandre.— Quant aux préceptes de l'Évangile, il n'est plus besoin de les exalter, l'incrédulité elle-même s'est chargée de ce soin. C'est elle qui répète « qu'il y a dans saint Mathieu plus de vérité « et de sagesse que dans toutes les œuvres réunies « des docteurs et des philosophes » ; et c'est elle encore qui vient de proclamer « que quels que « puissent être les phénomènes de l'avenir, Jésus « ne sera pas dépassé » [2]. A quelque culte qu'ils appartiennent enfin, les penseurs de bonne foi confessent la supériorité incomparable de la doctrine du fondateur du christianisme.

Il semblait qu'après avoir, comme saint Thomas, mis les doigts dans les plaies du Christ, les scep-

[1] M. Renan le concède, introduction de la *Vie de Jésus*, p. 37.
[2] *Idem*, p. 37.

tiques dussent, à l'exemple du patron des incrédules, croire à sa résurrection et à sa divinité; il n'en est rien. C'est lorsque le christianisme est en possession de ses autels depuis dix-neuf cents ans, c'est lorsque deux cents millions de chrétiens se prosternent devant Jésus crucifié, qu'une voix s'élève pour le signaler encore comme un blasphémateur; mais ce n'est plus pour le faire attacher à la croix, c'est pour l'en faire descendre!

## II

Je n'ai pas[1] qualité pour relever le gant jeté au christianisme, j'ai dit quelque part dans ce livre: « Il faut laisser la garde du sanctuaire à ceux à « qui elle fut confiée. » — On a vu, en effet, lorsque le cri d'alarme a retenti dans le monde chrétien, que les gardes veillaient. L'une de ces sentinelles vigilantes a été portée à l'ordre du jour de la civilisation par une lettre impériale qui a dû rassurer les consciences troublées et réjouir les fidèles. — Pourquoi donc me mêler à un débat où je ne pouvais apporter que mes convictions attristées,

[1] NOTA. Ce qui suit, jusqu'à la page 300, a été publié en brochure sous ce titre : JÉSUS-CHRIST DIEU ET HOMME, *Réponse à M. Renan*, et a été donné comme un extrait de ce livre.

ma science insuffisante et le calme du magistrat ? C'est qu'il ne s'agit plus de recherches spéculatives sur les sujets que j'ai voulu réserver ; il s'agit d'un défi jeté à la France catholique, et lorsque tout le monde est attaqué, tout le monde a droit de se défendre. Mgr Darboy n'a-t-il pas dit aux fidèles de son diocèse : « En insultant le cher « objet de vos adorations, on vous a provoqués »[1].

Dans cette lutte solennelle contre les attaques de l'incrédulité chacun accourt, comme dans les périls publics, avec les armes qui sont à sa portée. A l'hérésie nouvelle Mgr d'Arras a répondu, avec l'autorité qui appartient à l'Église : « Jésus-Christ est « Dieu ». Sans daigner nommer l'écrivain qu'il combat, le prélat a choisi et apporté d'une main sûre les preuves de sa foi, et, avec une dignité blessée, il les a étalées dans tout leur éclat. Cette attitude a sa grandeur, mais elle a aussi ses périls. — Homme du monde, j'entends ce qui s'y dit. Je sais que ce qui embarrasse les âmes en peine et qui cherchent la foi, c'est moins la divinité de Jésus que son humanité. — Peut-être, après m'avoir lu, trouvera-t-on qu'il y avait quelque utilité à écarter les liens vulgaires dont l'attaque avait habilement

[1] *Lettre pastorale*, p. 6.

enlacé l'Homme-Dieu, pour faire disparaître sa divinité dans une incarnation trop complète.

Lorsqu'on verra que je déplore le bruit qui a trop bien servi un livre qu'il eût mieux valu laisser passer et tomber, on dira : Pourquoi donc se mêle-t-il à ce bruit! Je réponds : Lorsque le tocsin a sonné, les bons citoyens ne peuvent rester chez eux en disant : c'est un feu de cheminée ; ils doivent accourir et se mettre à la chaîne. Après ce devoir rempli, ils ont le droit de dire : Il ne fallait pas déranger tout le monde pour si peu.

La divinité de Jésus n'est pas en péril ; elle est restée au-dessus des attaques et des défenses ; mais le repos et la sécurité des âmes ont été troublés, et il importe au christianisme, qu'autour des ministres du culte armés des textes toujours vainqueurs des hérésies, autour du chef de l'État toujours le premier où il y a un péril à conjurer et l'ordre à rétablir, autour des grandes illustrations du pays accourues aussi sous la bannière du Christ, la magistrature vienne se ranger à son tour pour opposer aux révoltés l'impassibilité qui fait sa force. A elle, il appartient toujours de juger sans passion, et d'accorder encore des circonstances atténuantes, lorsque la conscience publique blessée condamne, peut-être, avec plus d'ardeur que de justice, dans sa légitime indignation.

J'ai pris, d'ailleurs, l'engagement de parler encore de ce livre dont j'ai déjà dit quelques mots, [1] et je veux tenir parole.

III

Si M. Renan n'était qu'un fils de Voltaire, ou un arien attardé, personne, je crois, n'aurait pensé à lui répondre; il aurait vainement tenté d'exhumer une hérésie vaincue depuis quinze cents ans, et plus vainement il se serait enroué à crier : « Écrasons l'infâme; » nul ne se serait arrêté pour l'entendre, encore moins pour le suivre ou le combattre. — Mais, si M. Renan n'a aucun lien de parenté avec les ancêtres en impiété ou en hérésie auxquels on a voulu le rattacher, il n'est pas le premier venu. Membre de l'Institut, il s'attaque à la base de la civilisation ; professeur au collége de France, il enseigne l'incrédulité; pèlerin revenu des lieux saints, il y a laissé sa foi; chrétien, il apostasie avec une sérénité ou une audace qui épouvantent... Et pourtant ! il a pu sans guides remonter aux sources sacrées ! Savant orientaliste, il a pu, sans interprète, converser avec les évangélistes, les historiens et les prophètes dans leur langue maintenant oubliée... Et lorsque, au lieu de la

[1] Voyez p. 133 (note).

sainte ardeur qu'il aurait dû puiser à tous ces foyers, lorsque, après avoir suivi Jésus de Bethléem au Golgotha, il n'a plus, pour le Dieu de la crèche, que l'admiration stérile et passagère qui naît du spectacle de la perfectibilité humaine, lorsqu'il vient nous dire : « Votre Dieu n'est qu'une idole ; à la *légende* qui berce votre crédulité, je viens substituer *l'histoire.* » Comment, à cet outrage au christianisme, les chrétiens pouvaient-ils ne pas s'indigner? et comment, à cette indignation, ne pas mêler des inquiétudes de toute nature et des emportements?—Et pourtant! faut-il s'en réjouir ou s'en affliger?... Si la *Vie de Jésus* a été brûlée par quelques paysans bretons, si quelque pauvre pasteur, plus zélé que bien inspiré, l'a anathématisée en chaire, si des prélats ont cru, comme ils le disent : « *Qu'il fallait dissiper les nuages de l'erreur par* « *les splendeurs de la vérité* » [1], l'outrage a paru glisser sur les consciences des fidèles, sans beaucoup y pénétrer. — Grâce aux articles de journaux, grâce aux réclames, mais surtout grâce aux attaques maladroites et retentissantes dont il a été l'objet, le livre a obtenu un succès de librairie et a causé plus de scandale que d'émotion. Donc, si les adversaires de M. Renan ne s'étaient pas unis, sans le vouloir,

[1] Mgr Parisis, évêque d'Arras : *Jésus-Christ est Dieu.*

à ses amis, pour ajouter du retentissement à du bruit; s'ils avaient eu plus de calme, de tolérance, de charité, et même plus de justice, la *Vie de Jésus*, par M. Renan, aurait pris place, dans quelques bibliothèques, à côté de la *Vie de Jésus*, par Strauss, importée par M. Littré, et ensemble ces deux livres seraient allés promptement à l'oubli; ils auraient pu y rencontrer la *Vie de Jésus* par M. de Genoude; car, dans un autre genre, ce livre n'est encore qu'une erreur et un évangile apocryphe.— La vie de Jésus a été racontée par saint Mathieu et saint Jean, qui en ont été témoins, par saint Marc et saint Luc, disciples de Pierre et de Paul, et vouloir aujourd'hui traduire ou travestir, allonger ou tronquer les Évangiles, ne peut plus être qu'une témérité ou une impiété [1].

Je disais tout à l'heure : « Faut-il se réjouir ou s'affliger du peu d'effet qu'a produit le livre de M. Renan sur la France catholique? Est-ce fermeté inébranlable, est-ce indifférence? » J'essaierai de le dire; mais pour cela, il faut d'abord connaître le livre. — N'imitons pas les paysans bretons; refoulons dans nos âmes toute irritation ; refoulons-y même le sentiment douloureux et les alarmes qui

[1] On annonce encore une *Vie de Jésus*, par M. l'abbé Michon, qui revient aussi de la Palestine.

agitent lorsqu'on pense aux conséquences de l'incrédulité, si jamais elle pouvait renverser les autels du christianisme. Si nous lisons ce livre, que ce soit avec le calme et la modération que procure la foi unie à la charité.

## IV

M. Renan a dédié son œuvre « *à l'âme pure* » de sa sœur, enlevée à son affection près des lieux où il avait, avec elle, cherché la trace des pas du sublime martyr, et fait, avec son concours, ce livre, « dont elle relisait, dit-il, chaque page et qu'elle recopiait sitôt écrite ».— On est frappé de stupeur à la pensée qu'une « *âme pure* » de jeune fille ait pu être associée par un frère à une pareille œuvre ! On poursuit; et, lorsqu'on a achevé de lire cette suave et touchante élégie, déposée comme une couronne d'immortelles sur une tombe abandonnée au loin, aux pays des mystères sacrés, — lorsqu'on a lu ces phrases, mélange de tristesse résignée, d'inquiétude poignante et d'espérance audacieuse, — ces phrases où chaque mot a la valeur d'une note dans une page d'harmonie, et où le nom poétique de Byblos résonne comme s'il était frappé sur un timbre pour marquer la mesure de ce chant lugubre, on est attristé comme si la brise des monts

syriens nous avait apporté, à travers les brumes de la Méditerranée, les soupirs d'une harpe éolienne qui pleure dans les cyprès du Liban. Mais la tristesse se change en effroi lorsqu'on médite ces strophes : « Si tu craignais pour mon livre les étroits « jugements de *l'homme frivole*, toujours tu fus « persuadée que les *âmes vraiment religieuses* fini- « raient par s'y plaire. — Révèle-moi, ô mon bon « génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui do- « minent la mort, empêchent de la craindre et la « font presque aimer. »

J'avoue qu'après cette lecture, je fermai le livre en me disant : où vais-je? — J'avais cru naïvement, comme tant d'autres, que M. Renan ne pouvait être incrédule sans être matérialiste, ou tout au moins impie, et il appelait du jugement « de l'homme frivole » à l'arrêt « des âmes vraiment religieuses » pour juger son livre ! — Il osait dire « qu'elles finiraient par s'y plaire » !... Je me demandais où il puisait cette assurance et si j'étais moi-même assez sûr de ma foi pour accepter le défi. — Je fus promptement rassuré contre le péril. Cette dédicace dangereuse guérit aussi les plaies qu'elle fait. — Cette invocation à la mort; cette âme qui, après avoir repoussé la lumière, cherche dans les ténèbres une âme disparue pour lui demander les révélations méconnues et abandonnées ! cette

supplication désolée ne sont-elles pas la conclusion du livre et sa meilleure réfutation?—Qui pourrait se plaire dans cette détresse ? qui voudrait suivre M. Renan dans ce vide où il ne trouve plus qu'une tombe pour recevoir ses larmes, recueillir ses prières et lui révéler « les vérités » dont elle a le secret?—Alors, on ne craint plus de se perdre avec l'auteur; on le suit, mais pour le plaindre, savoir comment il s'est perdu, et on revient, sans effort, dans les « sentiers droits » pour y suivre « celui qui est venu et qui fut annoncé. »

On peut voir à ces réflexions que ma témérité ne me coûte aucuns regrets. Je dirai ce que j'ai éprouvé, ce qu'il m'en reste, et on comprendra alors pourquoi je ne partage pas les sévérités dont le livre et l'auteur ont été l'objet, quoique personne plus que moi n'en déplore l'erreur.

## V

Je voudrais pouvoir suivre phrase à phrase l'auteur de la *Vie de Jésus*, et il me semble que, sans lutter d'érudition avec lui, — ce qui sera donné à bien peu, — sans autre appui que les faits qu'il admet, et sans autre secours que celui de ses contradictions incessantes, il serait facile de le réfuter. —

Mais qu'est-il besoin de signaler les inconséquences de détails, le livre tout entier n'est-il pas une énorme contradiction? M. Renan combat la divinité de Jésus, et quand il veut juger, à son tour, celui qui s'est dit : *Fils de Dieu*, il ne trouve plus d'autres mots que ceux de *Fils de Dieu* pour exprimer son admiration enthousiaste[1]. M. de Sacy, dès l'apparition du livre, signala cette inconséquence, sans pouvoir la comprendre[2].—Après avoir lu les pages admiratives, que signeraient avec bonheur les chrétiens les plus dévoués à Jésus-Christ, on ne comprend pas mieux que M. Sacy pourquoi M. Renan ne voudrait remplacer la couronne d'épines que par une couronne de gloire, et comment il ne voit pas l'auréole divine, dont un rayon descendu du ciel sur le Golgotha, entoure cette tête ruisselante de sang et de sueur, et illumine les lèvres d'où vient de s'exhaler ce dernier soupir : « *Tout est accompli!* »

Pourquoi?... M. Renan va nous le dire.

[1] Presque à chaque page de ce livre on retrouve le mot : *Divin*. L'auteur n'a pas d'autre expression pour rendre son enthousiasme et il dit en un endroit : « Il y eut une année où *Dieu* « *habita vraiment sur la terre* » (p. 80), et ailleurs : « *La conscience* « *universelle lui a avec justice décerné le titre de fils de Dieu* » (p. 18). — Je pourrais en citer d'autres encore.

[2] *Débats.*

## VI

M. Renan n'est pas, je crois, un démolisseur, mais il procède comme eux ; il enlève d'abord les étais qui pourraient gêner la sape.

« Jésus, dit-il, naquit à Nazareth. — Toute sa « vie il fut désigné sous le nom de *Nazaréen* ; et ce « n'est que par un détour embarrassé qu'on réus- « sit dans sa légende à le faire naître à Bethléem[1]. »

Si M. Renan a fait, dans les archives de la Judée, quelque découverte qui l'autorise à donner un aussi énergique démenti au récit de saint Luc, confirmé par saint Mathieu,—avec une négligence difficile à concilier avec l'embarras qu'il leur prête,—alors il faudra dire : Adieu la Crèche ! Adieu l'Enfant divin, adoré dans une étable par les bergers et par les rois guidés miraculeusement vers lui ! Adieu l'Annonciation, la Conception spirituelle, la Salutation et tous les épisodes touchants et divins qui signalent la venue du Messie ! Adieu le Christianisme, enfin, car nous ne saurons plus où placer son berceau. Le récit de saint Luc ne sera plus, ainsi qu'on le dit, qu'une *légende*, et les Evangélistes seront des imposteurs comme leur maître ! A la base de nos

[1] Ch. 2, page 19.

croyances nous ne trouverons plus qu'un mensonge, une fraude, « un détour embarrassé, » enfin, pour accommoder les faits aux paroles du prophète Michée : « Et toi, Bethléem, tu es la plus petite entre « les villes de Juda, mais c'est de toi que sortira « celui qui doit régner dans Israël, dont la géné- « ration est dès le commencement, *dès l'éter-* « *nité*[1]. »

Rassurons-nous : M. Renan, malgré ses recherches savantes, n'a pas découvert à Nazareth l'acte de naissance de Jésus; il avoue même que « la date précise de cette naissance est incertaine. » M. Renan ne fait que répéter ce que d'autres avaient dit ou répété avant lui, et il n'y a de nouveau dans cette attaque que le ton d'assurance et d'autorité avec lequel l'auteur s'appuie sur des textes qui lui donnent des démentis formels. Je vais facilement le prouver.

Après cette affirmation, présentée comme un théorème : « *Jésus naquit à Nazareth...* » M. Renan renvoie le lecteur à une note où on lit : *Math.*, XIII, 54 et suiv.; — *Marc*, VI, 1 et suiv.; — *Jean*, I, 45 et 46. — On s'étonne d'avoir si mal lu les Évangiles, où M. Renan trouve la preuve que Jésus *est né* à Nazareth; — le lecteur hésite à contrôler

[1] Michée, V, 2.

et ne croit pas possible que M. Renan se trompe ou qu'il le trompe. Il faut se défier du plus honnête avocat quand il plaide une mauvaise cause; sa bonne foi même n'est pas toujours une garantie suffisante de ses citations; le zèle démonstratif emporte. On lit mal et on cite plus mal; il n'est pas un magistrat qui n'ait éprouvé ces étonnements. Je ne saurais dire avec plus de ménagements à M. Renan : que ses citations, — du moins ici, — nous trompent, et qu'il eût été loyal de rapporter les textes, au lieu d'y renvoyer ses lecteurs, car il savait que très-peu voudraient ou pourraient vérifier. — Or, voici ce qu'on trouve aux passages cités :

Saint Mathieu (*au chapitre XIII*) ne dit pas un mot du lieu de la naissance de Jésus. Il y raconte qu'après plusieurs prédications, Jésus « vint *en son pays*, où il instruisait dans les synagogues, et étonnait par sa sagesse et ses miracles. » *Ils disaient* (ses compatriotes et ses voisins sans doute) « n'est-ce pas là le fils de ce charpentier? etc. » et Jésus répondit ces paroles devenues proverbe : « Nul n'est prophète *en son pays*. »

Saint Marc (*au chapitre VI*, 1) raconte le même fait, à peu près dans les mêmes termes. On y lit aussi que Jésus vint « *en son pays* », mais rien de plus.

Enfin, dans saint Jean (*chap. I*, 45 *et* 46) on lit

un colloque entre Philippe de Betsaïde et Nathanaël. Le premier disait : « Nous avons celui que « les prophètes ont prédit, savoir Jésus *de Naza-* « *reth*, fils de Joseph ; » et le second répondait : « Peut-il venir quelque chose de bon de Naza- « reth ? »

Voilà les passages d'où M. Renan a tiré cette vérité historique : « Jésus *naquit* à Nazareth. » — S'il eût dit seulement ce qu'il ajoute : « qu'on appelait Jésus *le Nazaréen*, et que ses parents habitaient Nazareth », il eût été dans la vérité et il aurait pu parler ensuite du « détour embarrassé, » mais il aurait manqué son but. Pour faire crouler l'édifice il fallait arracher la première pierre à tout prix !

Oui, Jésus était *de Nazareth ;* oui, on l'appelait *le Nazaréen*, et cela n'était pas moins nécessaire pour vérifier les prophéties[1] que sa naissance à Bethléem, car, sans trouver là une contradiction, les prophètes avaient prédit ces deux faits, et M. Renan ne l'ignore pas. — Oui encore, Jésus vint *de Nazareth* pour se faire baptiser par Jean dans le Jourdain[2] ; oui, il vint prêcher *en son pays*, où il ne trouva que des incrédules... Mais pourquoi en conclure qu'il *naquit* en ce pays, comme s'il était dé-

[1] Math., II, 43.
[2] Saint Marc, I, 9.

fendu, en Judée, à une femme d'enfanter hors de son domicile?

Au lieu de chercher l'équivoque dans ces passages, qui s'y refusent, pourquoi l'auteur ne dit-il rien de ceux qui sont affirmatifs, et font naître Jésus à Bethléem? A-t-il oublié ce que dit saint Mathieu : « Jésus étant donc *né à Bethléem*, ville de « la tribu de Juda, du temps d'Hérode, des mages « vinrent de l'Orient à Jérusalem[1]. » — A cette omission s'en joint une plus grande et qui fait naître de fâcheuses réflexions, lorsqu'on voit qu'en renvoyant aux Évangiles, M. Renan a omis précisément de citer saint Luc, qui seul a raconté tous les faits merveilleux qui ont précédé, accompagné ou suivi la naissance de Jésus. — Là encore il aurait vu que Jésus naquit *à Bethléem* ; et cet évangéliste lui aurait dit comment la Sainte Famille se trouvait alors dans cette bourgade. — Pourquoi M. Renan n'en dit-il rien? Ce n'est que là cependant que l'auteur de *la Vie de Jésus* a pu trouver « le détour embarrassé de la légende, » c'est-à-dire la mention du premier dénombrement de Cirinus, ou, s'il veut, de Quirinius, sur lequel on a tant argumenté. « Et « comme tous allaient se faire enregistrer dans *sa* « *ville*, dit le disciple de Paul, Joseph partit aussi

[1] Math., II, 1.

« de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint
« en Judée à la ville de David appelée Bethléem,
« parce qu'il était de la maison et de la famille de
« David[1]. »

J'ignore comment *Orelli* et *Borghesi*, cités par M. Renan, ont prouvé que Quirinius n'avait fait qu'un seul recensement dont la date ne concorderait pas avec celle de la naissance du Christ; il me serait difficile de l'apprendre, puisque les *fastes consulaires* où l'auteur a découvert ces autorités sont encore *inédits*. Je me demande comment un pareil débat peut être réglé par des témoignages qu'on ne peut contrôler et par une science inédite. — Comment ne pas s'étonner aussi qu'un historien invoque la chronologie et veuille faire crouler un fait par des dates comparées après avoir dit : «qu'on ignorait l'une d'elles, la date précise de la naissance de Jésus.» Mais ce qui m'étonne davantage, c'est la sottise de saint Luc, qui, pour mieux couvrir son imposture, se hâte de donner des explications inutiles, et qui ne pouvaient servir alors qu'à la démasquer; car, selon la tradition admise, le disciple de Paul écrivait en 53, et à cette époque on ne pouvait avoir oublié ni le lieu où Jésus était venu au monde, ni la date

[1] Saint Luc, II, 3, 4.

du dénombrement de Quirinius. « Ce détour embarrassé » me paraît donc surtout embarrassant pour M. Renan, et je comprends qu'il ait évité d'apporter les pièces du débat et de citer saint Luc. — Entre le récit si complet, si naturel, si minutieusement explicatif de l'évangéliste syrien, et les hypothèses historiques de M. Renan, ou les autorités voilées sur lesquelles il s'appuie, ce n'est pas ma foi qui choisit, c'est ma raison. Elle me dit que « le détour embarrassé » n'est que dans la contradiction et dans des citations mal interprétées ou tronquées.

M. Renan dit encore : « ce qui prouve bien que « ce voyage à Bethléem n'a rien d'historique, c'est « que Jésus n'était pas de la famille de David, » et il renvoie à la page de son livre où il croit l'avoir démontré. On cherche et voici ce qu'on trouve : « Cette famille, dit-il, était, *à ce qu'il semble*, de- « puis longtemps éteinte. Jamais les Asmonéens « ne cherchèrent à s'attribuer une telle descen- « dance; ni Hérode, ni les Romains ne songent « un moment qu'il existe autour d'eux un repré- « sentant quelconque des droits de l'antique dy- « nastie [1]. » Ce raisonnement paraîtra-t-il concluant à ceux qui savent combien les monarchies

[1] P. 237 et 238

juives furent de courte durée, et combien celles qui tombaient allaient facilement à l'oubli? Nous convaincra-t-il, nous qui ne savons plus où sont les représentants des Stuart, et qui cependant ne pouvons douter qu'il en existe encore? Nous convaincra-t-il, nous qui avons vu de nos jours un homme qui se dit descendant d'Arpad, et qui secoue la poussière des siècles entassée sur son blason, pour réclamer la couronne de Hongrie? — « Hérode et les Romains, dites-vous, n'y pensent pas? » Qu'en savez-vous? et qu'importe! Avaient-ils intérêt à le publier et à découvrir des prétendants qui ne s'agitaient pas? Ce qui prouve qu'Hérode ne jouissait pas cependant de cette entière sécurité, c'est sa promptitude à s'alarmer lorsque les Mages vinrent lui annoncer la naissance du nouveau roi d'Israël; ce qui le prouve encore, c'est le massacre auquel il eut recours pour s'en débarrasser. Il est vrai que M. Renan ne croit pas à cette odieuse boucherie des innocents, comme si la mémoire du *fils d'Antipater* n'était pas souillée de sang, de cruautés et de massacres non moins épouvantables et que ses historiens n'ont pu assez dissimuler sous l'épithète de *grand* qu'ils osent lui donner!

## VII

M. Renan dit ensuite, avec la même assurance et la même négligence calculées : « Jésus avait des « frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné : « — des frères qui lui faisaient de l'opposition, et « des cousins qui adhérèrent au jeune maître. Ses « sœurs *se marièrent à Nazareth* [1] ».

Devant ces détails vulgaires et si affirmatifs comment croire au merveilleux? Devant cette nombreuse lignée que devient la robe d'innocence de la vierge immaculée? — Jésus n'est plus alors que le fils aîné de la pauvre Marie et du charpentier Joseph; et M. Renan, qui connaît le cœur humain, se plaît à nous montrer toute cette famille d'artisans, ces frères, ces sœurs, ces cousins, parmi lesquels on est embarrassé pour chercher une divinité si longtemps cachée et que rien ne révèle.

Cette fois, M. Renan a pour lui les textes ; les passages des Évangiles, auxquels il renvoie, parlent en effet « des *frères* et des *sœurs* de Jésus », mais nullement des mariages de celles-ci. C'est à M. Renan qu'elles devront ces établissements imaginaires qui les sauvent du déshonneur dont le célibat imprimait la tache parmi les Juifs. — Malgré

[1] Pages 23, 24 et 25.

l'équivoque à laquelle se sont prêtés les textes, M. Renan ne peut ignorer que Jésus n'avait ni frères ni sœurs; c'est une vérité démontrée et admise, mais qu'il est encore utile de démontrer à ceux que *la Vie de Jésus* pourrait tromper.

Les évangélistes ne disent nulle part, pour l'attester eux-mêmes, que Jésus eût des frères et des sœurs; ils se bornent, en divers passages, à rapporter les propos inconsidérés de la foule et ses réflexions où se trouvent ces mots. C'est ainsi qu'ils racontent dans les chapitres plus haut rappelés, « qu'à Nazareth la foule étonnée di-« sait : n'est-ce pas là le fils de ce charpentier? « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? Ses frè-« res ne sont-ils pas *Jacques, Joseph, Simon* et « *Jude?* — et ses sœurs ne sont-elles pas toutes « parmi nous? » — Or, *Jacques*, *Joseph*, *Simon* et *Jude* n'étaient pas les *frères* du Christ, mais ses *cousins*, car ils étaient fils de Marie, sœur de la vierge et femme de Cléophas. M. Renan sait et dit lui-même quels furent les rôles que ces quatre personnages ont joués dans les premiers jours du christianisme. Il sait et il avoue qu'ils n'étaient que les cousins de Jésus, mais, au lieu d'en convenir avec l'Église, et d'avouer que la foule dans son étonnement mentait ou se trompait, ou que la langue juive n'avait qu'un mot pour deux situations

différentes, ou qu'on a mal traduit, M. Renan préfère s'arrêter à une supposition gratuite et indigne de sa science. Il trouve « *singulier* » que deux sœurs aient porté le nom de Marie, et il trouve naturel que ces deux sœurs aient eu chacune quatre fils appelés *Jacques, Joseph*, *Simon* et *Jude*. On ne saurait être ni plus illogique ni moins historique. Quand on publie de pareilles inconséquences, on ne devrait pas les intituler : HISTOIRE.

Mais M. Renan a dit aussi : « Jésus *semble* avoir été *l'aîné* » de la famille; donc il n'était pas fils unique. Il renvoie encore à saint Mathieu. — Or ni saint Mathieu, ni même saint Luc, qu'il pouvait citer aussi, ne se servent de cette expression : l'*aîné*. Saint Mathieu dit : « Joseph ne l'avait point connue quand elle enfanta son fils *premier né*, » [1] et saint Luc répète : « et elle enfanta son fils *premier né*, et « l'ayant emmaillotté elle le coucha dans une « crèche. » — Si donc plus tard Marie avait donné des frères et des sœurs à Jésus, il n'en serait pas moins « le fils de la vierge Marie, et de la vierge sans tache, » puisqu'elle était mariée; mais la mère et l'enfant y perdraient leur auréole ! Ceux qui insistent sur ces détails savent que l'incarnation qui rattache Dieu à l'humanité est déjà un terrible

[1] Math., I, 25. — Luc, II, 7.

problème pour la raison humaine, et un grand écueil pour la foi. Voilà pourquoi ils s'efforcent de compliquer les liens pour rendre le mystère plus incompréhensible et le faire rejeter.

A ces attaques l'Église a répondu depuis des siècles : « ces mots *premier né* sont une locution hébraïque pour désigner l'enfant né d'une femme, mère pour la première fois. Le premier né peut donc être aussi le dernier. » A cette explication si péremptoire l'incrédulité sourit ; dût-elle éclater, j'affirme que la locution hébraïque est encore une locution française; nous disons tous les jours : « c'est votre premier né » à une jeune femme, et lorsque nous voulons exprimer une autre pensée, nous disons : « c'est votre aîné [1]. »

## VIII

Toutes ces chicanes, indignes d'une critique savante et de bonne foi, ont été ramassées dans les vieux arsenaux de l'incrédulité et de l'hérésie;

[1] Il serait facile de le prouver par des autorités et des exemples; je n'en citerai qu'un seul. Châteaubriand a dit en parlant de la jeune fille chrétienne mère pour la première fois : « Comme « elle touche cette tendre fleur sans la briser ! Ses soins semblent « être le fruit de l'expérience de toute sa vie, et cependant c'est « là *son premier né.* » (*Génie du Christ.*, Des effets de l'athéisme, liv. II, ch. IV.)

elles nous prouvent l'importance qu'on y attache et le danger que j'ai signalé ; ce sera mon excuse pour m'y être arrêté si longtemps.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est là, c'est dans ces premières pages, bien plus qu'ailleurs, que se trouve le péril que peut faire courir la lecture de ce livre. En matière de foi tout s'enchaîne, et lorsqu'un seul anneau est brisé on peut bien traîner encore les débris de la chaîne rompue, mais on n'est plus attaché ! Le plus précieux de tous ces anneaux, celui qu'il faut surtout défendre, parce que c'est le plus attaqué, est celui qui fut rivé dans l'âme, et dans le cœur, alors qu'on était enfant. Laissez démolir la crèche de Bethléem, souffrez une tache, si petite qu'elle soit, sur la vierge immaculée, et c'en sera fait du christianisme ! — Je regrette que ses défenseurs autorisés, en répondant à M. Renan, ne se soient pas attachés à démentir ces affirmations périlleuses et sans vérité, et se soient bornés à rappeler les preuves par lesquelles le christianisme affirme son dogme fondamental, à savoir : les prophéties et les miracles. Personne n'ignore ces choses, mais personne n'ignore aussi comment l'incrédulité y répond. — Nous allons voir comment M. Renan en parle à son tour, et comment il s'en débarrasse commodément.

## IX

« Aucun ouvrage juif du temps, dit M. Renan, « ne donne une série des prophéties, exactement « libellées, que le Messie dût accomplir. — Tantôt « l'on raisonna ainsi : Le Messie doit faire telle « chose ; or, Jésus est le Messie, donc Jésus a fait « telle chose. — Tantôt l'on raisonna à l'in- « verse : Telle chose est arrivée à Jésus ; or, Jésus « est le Messie, donc telle chose devait arriver au « Messie. [1] »

Après ces explications qui lui paraissent suffisantes pour repousser les prophéties, l'auteur nous laisse le soin de rechercher les preuves de ses assertions. Or, lorsque l'on cherche on trouve : que Jacob annonça à ses enfants que le Messie sortirait de la maison de Juda [2]; qu'Isaïe prédit qu'il naîtrait d'une vierge [3]; que Daniel en précisa l'époque [4]; que Zacharie annonça qu'il serait vendu trente deniers [5] et que David révéla le drame terrible de la passion [6]. — Personne mieux que M. Renan ne

[1] Introduction, page 46.
[2] Genèse, XLIX, 10.
[3] Isaïe, VII, 14.
[4] Dan. IX, 24.
[5] Zach., XI, 12, 13.
[6] Dav., Ps., XXI, 8, 17, 19.

pouvait nous dire si ces prédictions sont réelles, ou si elles ne sont que des interpolations, ou des interprétations frauduleuses; pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Il devait faire crouler nos illusions, ou respecter nos croyances ! n'a-t-il donc voulu que les troubler? — Eh quoi! les prophéties sont sans valeur parce que « aucun livre juif du temps ne les résume? » Etait-il donc plus difficile à l'imposture de fabriquer après coup ce résumé si concluant, que d'aller chercher des armes dans des prophéties conservées depuis des siècles?

## X

Quant aux miracles, voici la théorie de M. Renan : « Nous ne disons pas, le miracle est impossible, « nous disons : il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle « constaté. » — Que faudrait-il donc pour convaincre l'auteur? Il nous le dit: « Il faudrait le rap- « port d'une Commission scientifique, composée « de physiologistes, de physiciens, de chimistes « et de personnes exercées à la critique histori- « que. [1] » On croit lire dans cette page la paraphrase des vers écrits dans le siècle dernier sur la porte du cimetière de Saint-Médard :

« De par le roi défense à Dieu
« De faire un miracle en ce lieu. »

[1] Introd., p. 51.

seulement il y faudrait une variante et il faudrait dire : « Sans l'Institut défense à Dieu, etc. »

Je réponds à M. Renan : « Inconséquence nouvelle ! Vous admettez ce que vos confrères en incrédulité nient : la possibilité du miracle, et, après cette concession, qui rend vraisemblables les faits miraculeux rapportés dans les Evangiles, vous niez leur existence ! Doutez, mais n'affirmez pas ; vous n'en avez plus le droit après votre concession. J.-J. Rousseau a été plus logique lorsqu'il a dit : « Je ne suis pas surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et alors j'en conviens[1] ».—On peut dire encore à M. Renan : « Vous admettez l'authenticité des Evangiles canoniques ; vous admettez même leur véracité, car vous n'avez pu trouver ailleurs les éléments de votre prétendue histoire, et, lorsque les témoins des miracles, de ces faits, possibles selon vous, disent : *j'ai vu*, *j'ai entendu;* lorsqu'ils scellent leurs récits de leur sang, vous leur retirez votre confiance et vous répondez : « Ce n'est pas constaté ! » Où donc est la logique ?

Mais pourquoi s'attacher à ces inconséquences ? J'ai déjà dit que le livre dans son ensemble n'était qu'une énorme contradiction. Que M. Renan nous dise donc comment il accorde toutes les

[1] *Emile.*

perfections à celui qu'il fait cependant descendre au rôle d'un thaumaturge vulgaire et qui, malgré les répugnances qu'il lui prête, se serait associé à d'indignes subterfurges, et aurait fini par s'enivrer de son rôle jusqu'à se dégrader par une abominable imposture.— Jésus a dit qu'il était Dieu, et l'Église trouve dans cette calme affirmation devant Pilate, devant le supplice et devant la croix, la plus énergique de toutes les preuves de la divinité du Christ. M. Renan vient de donner à cet argument une nouvelle force, car l'être si parfait qu'il nous montre ne peut en même temps avoir été un imposteur. Je dis donc à M. Renan : Si Jésus n'était pas Dieu, il ne serait pas le premier des hommes, il en serait le dernier.—Comment concilier, en effet, l'immensité du blasphème, et l'immensité de la responsabilité avec l'immensité des perfections de Jésus? Or, ces perfections ne peuvent être contestées, donc Jésus est Dieu.

Mais si Jésus n'est pas Dieu, que M. Renan nous explique donc comment le fils d'un pauvre charpentier, le compagnon obscur de ses grossiers travaux, l'ouvrier sans instruction et sans éducation, a pu devenir tout à coup un prodige d'amour, de pureté, de dévouement et de science, et comment il a surpassé en perfections tout ce que la terre a vu et verra jamais. Ce miracle dure depuis bientôt deux

mille ans, et quand on en demande l'explication naturelle, la critique se tait! — Ce n'est là, cependant, que l'un des côtés du prodige, mais elle n'explique pas mieux les autres. Qu'elle réponde donc enfin à ces arguments qui n'ont pas vieilli et resteront toujours jeunes : « Jésus se dit fils de Dieu; on le condamne comme blasphémateur; il est attaché à la croix!... et, à dater de ce jour, son gibet, alors dernière expression de l'infamie, devient le symbole le plus vénéré, qui jamais ait fait ployer les genoux et courber les fronts sur la terre! Quelle est donc la puissance qui les courbe et qui a transfiguré le supplicié et son gibet? — Jésus choisit pour ses apôtres, pour dépositaires de la doctrine la plus pure, douze pauvres pêcheurs grossiers et ignorants qu'il enlève à leurs filets. C'est sur ces instruments qu'il compte pour balayer le polythéisme et fonder sa religion! Et, après sa mort, fidèles à leurs promesses, ces pauvres pèlerins sont allés par le monde, dans les cités et dans les solitudes, remplir leur mission impossible, prêcher leur foi, la faire triompher et mourir pour elle! Quelle est donc encore la puissance qui a fait ces prodiges, à une époque où l'ancienne civilisation jetait son plus vif éclat, et où les aigles romaines avaient atteint les sommets des montagnes saintes?— On vit alors cependant toutes les

passions, que le nouveau culte condamnait, se révolter.—Pendant des siècles, les débris du paganisme, les subtilités de la Grèce, les hérésies néo-platoniciennes, les persécutions, les massacres, les apostasies s'unirent au doute, à l'incrédulité, à l'impiété, à la révolte et à l'iudifférence pour combattre le christianisme..., et, depuis dix-neuf cents ans, il reste inébranlable, comme le roc sous les assauts de l'Océan, des orages et des tempêtes!... Quelle est donc encore la puissance qui le protége et le maintient dans sa grandeur sereine?...

Attendons! — Le livre de M. Renan n'est que la première colonne du temple qu'il élève à l'incrédulité, et dont le fronton portera cette inscription: « *Origines du christianisme*. » Bientôt, sans doute, il nous racontera *les actes des apôtres*, comme il a raconté l'*Évangile;* il supprimera encore les malades guéris, les infirmes relevés et les morts ressuscités; je répète que ce sera inutile, tant qu'il n'aura pas supprimé les miracles que je viens de rappeler et d'autres encore qui durent depuis deux mille ans.

## XI

Après ces réflexions, il me sera permis de dire ce que je pense encore du livre, de son auteur, du

bruit qui s'est fait autour de cette publication, de son peu d'action, et de celle que j'en ai moi-même éprouvée.

L'histoire, aujourd'hui, n'a plus à la main un burin pour graver les actions et les noms des hommes illustres; elle l'a remplacé par un grattoir pour les effacer. Au lieu de les disputer à l'oubli, elle veut aider le temps à les emporter. On appelle cela : « Écrire la philosophie de l'histoire. » — C'est ainsi que le siége de Troie n'est plus qu'un rêve homérique, et qu'Homère, lui-même, n'est qu'un mythe dont les rapsodes n'ont pas chanté, mais composé les chefs-d'œuvre ; — c'est ainsi qu'un Allemand vient de publier une histoire romaine où il supprime *la légende* de Romulus, l'enlèvement des Sabines, le combat des Horaces et les Tarquins ! — C'est ainsi que M. Renan a traité l'histoire sainte [1]. Le paradoxe et le vandalisme ont envahi l'école historique moderne, et M. Renan n'a pas su échapper à l'épidémie. — Il a voulu écrire une histoire impossible, et il nous donne pour une *histoire* l'Écriture tronquée ! ce qu'on a appelé : « l'Évangile de M. Renan. » — M. de Sacy a ajouté affectueusement : « Je préfère saint Mathieu. » C'est aussi mon avis et celui de presque tout le

[1] M. Viennet appelait récemment ces réalistes les *écumeurs de l'histoire*. (Réception à l'Académie de M. de Carné.)

monde. Mais tout le monde ne parle pas de M. Renan et de son livre avec cette indulgence. M. Dumas, entre autres, dans une circonstance rappelée par Mgr Parisis, a dit aux jeunes générations qui l'entouraient : « Vous repousserez ces « œuvres retentissantes d'une érudition historique « malfaisante et suspecte, où l'impuissance qui « n'élève pas de monuments, se console en faisant « des ruines. »

Ce jugement n'est pas seulement sévère, je le crois injuste. M. Renan a-t-il voulu faire des ruines et s'attaquer au christianisme avec le désir ou l'espoir de le détruire? C'eût été de la folie. — Dans tous les cas, il aurait été bien vite désabusé, car il a vu, malgré le piédestal de popularité que lui avait dressé une mesure de sagesse et de justice, — malgré son talent fourvoyé dans une voie qui ne conduit qu'à des abîmes, et malgré l'explosion de bruit que j'ai déjà caractérisé, que pas un atome ne s'était détaché du monument impérissable.

Dans quel but a-t-il donc écrit ce livre contre une religion qui fut la sienne? Lui seul peut le dire. Je crois que, conduit par des circonstances fatales ou peut-être *providentielles*, entraîné par le doute et séduit par son érudition, M. Renan a cédé à une mauvaise pensée, et qu'il a eu un bien triste cou-

rage! car c'est peu que d'être convaincu pour publier de pareils livres; il faut encore oser. Oui, il lui a fallu un bien triste courage pour oser s'attaquer à la base du christianisme, à cette pierre angulaire et vénérée sur laquelle reposent la foi de tant de chrétiens et toute la civilisation moderne! Je comprends que l'impie rejette les mystères et insulte au Crucifié. Je ne comprends pas qu'un philosophe qui se dit religieux vienne, sans trembler, porter la main sur le Christ pour l'arracher de ses autels. M. Renan a-t-il pensé aux ravages qu'il pouvait faire dans les âmes et dans les empires? aux désespoirs et aux ruines qu'il pouvait entasser? aux existences qu'il pouvait empoisonner de son incrédulité ou du doute? à l'abîme qu'il creusait, et au vide incommensurable que laisserait le christianisme s'il pouvait disparaître?... Ah! s'il eût pesé cette responsabilité terrible, M. Renan aurait-il écrit son livre? Et, s'il l'avait écrit, l'aurait-il publié? Et pourtant il a dit de Jésus : « Tu deviendras à tel point la pierre angu-« laire de l'humanité, qu'arracher ton nom de « ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fonde-« ments[1] ». M. Renan a donc mesuré l'abîme, et il n'a pas reculé!— Encore une fois, que pouvait-il

[1] P. 426.

se promettre?... la célébrité d'Érostrate?... sur les célébrités maudites, comme sur le champ de Judas, un doigt vengeur écrit : *Haceldama!*

Je dois d'autant plus être indulgent pour l'auteur que, sans qu'il l'ait voulu, son livre a fortifié ma foi. Quand je la cherchais autrefois dans saint Augustin, quand je demandais aux confessions de l'évêque d'Hippone par où il avait passé pour la rencontrer, je ne la trouvais pas. C'est qu'alors je combattais pour le doute; mais, en lisant la *Vie de Jésus*, j'aurais trouvé la foi, si je ne l'avais eue, car j'ai senti qu'elle entrait plus avant, en combattant pour elle contre M. Renan. — Je n'ai pas été le seul à en éprouver cet effet. Un digne et savant ecclésiastique me le disait, et il ajoutait : « On a fait « trop de bruit, et on a mal jugé ce livre. Je n'en « permettrais pas la lecture à tout le monde, mais « j'espère encore qu'il fera plus de bien que de « mal. Parmi les fidèles, beaucoup ne le com- « prendraient pas, et très-peu le liront. Parmi « ces derniers, ceux qui croient resteront fidèles « à Jésus-Christ, et, comme vous, prendront sa « défense; parmi les autres!..., j'espère que « l'admiration si vivement exprimée les rappro- « chera, et que, par cette transition, seront « ramenés ceux qui n'ont pas été favorisés de la « grâce. » — Je partage cette opinion. Les magni-

fiques descriptions dont le livre abonde, ne seront pas non plus sans effet. Lorsqu'on a lu ces pages admiratives et touchantes, Jésus n'est plus pour nous dans les nuages, comme il se montra à ses apôtres le jour de l'Ascension ; il est encore sur les bords du lac de Génésareth. On y est avec lui, on le voit, on l'entend, on souffre et on meurt comme lui, et pour ressusciter avec lui.

Parvenu à la dernière page du livre, on n'a retenu que celle-ci, et on répète dans son cœur : « Cette sublime personne, qui. chaque jour, « préside au destin du monde, il est permis de « l'appeler *divine*... — Jésus est la plus haute « des colonnes qui montrent à l'homme d'où il « vient et où il doit tendre. Quels que puissent « être les phénomènes de l'avenir, Jésus ne sera « pas surpassé... Son culte se rajeunira sans cesse ; « sa légende provoquera des larmes sans fin ; ses « souffrances attendriront les meilleurs cœurs, et « tous les siècles proclameront qu'entre les fils « des hommes, il n'en est pas de plus grand que « Jésus. »

Que manque-t-il à cette adoration ? Il manque au bas de ce livre ce que Mgr d'Arras a mis en tête de sa brochure, et ce qui est gravé dans les âmes fidèles : JÉSUS-CHRIST EST DIEU ! Mais combien de blasphèmes il faudrait encore rayer !

J'ai dit qu'il fallait peut-être appeler *providentielles* les circonstances qui ont entraîné M. Renan à cette publication. Il manquait, en effet, cette dernière épreuve au christianisme. La critique historique avait souvent poussé des reconnaissances vers le Calvaire; elle n'avait pas encore fait le siége en règle de cette imprenable citadelle. — Malgré le bulletin de victoire si bruyamment répandu, elle revient vaincue, et sa prétendue victoire n'est encore qu'une défaite.

## XII

Je m'étais promis de laisser aux plumes autorisées le soin d'exposer les preuves de la divinité de Jésus, et j'ai tenu parole. Je parlerai bientôt de l'excellence du christianisme et des motifs qui, aujourd'hui plus que jamais, doivent nous rattacher à Jésus. Je me borne à rappeler ce que M. Renan avoue lui-même qu'à l'époque où Jésus vint au monde « on sentait une puissante incubation proche de quelque chose d'inconnu »[1]. Et il rejette les prophéties! — Dites-nous donc, homme sans foi et sans logique, d'où venait cette « puissante incubation », si vous n'admettez pas

[1] P. 18.

la fécondation miraculeuse de la femme par l'esprit saint et le prochain enfantement d'un Dieu si universellement attendu!—Prenons acte de l'aveu et terminons par quelques considérations, que je n'emprunte à personne, qui peuvent trouver place après tout ce qu'on a dit, et qui ont toujours servi à fortifier ma foi.

La nécessité de la venue du Messie étant admise, la nécessité de l'incarnation du Verbe n'est plus contestable. Il fallait, ou que l'humanité s'élevât jusqu'à Dieu, — ce qui était impossible, — ou que Dieu descendît jusqu'à elle; il fallait qu'il se fît homme. Il ne pouvait plus se borner à communiquer, comme avec Moïse, dans un buisson ardent ou dans un nuage; il devait revêtir la livrée de nos misères pour remplir sa mission d'amour, enseigner les hommes et les racheter. Voilà pourquoi « le Verbe a été fait chair et a habité parmi « nous. »

Mais si l'humanité n'est pour Jésus que le costume d'un rôle passager, il arrivera inévitablement que tantôt le Dieu et tantôt l'homme domineront; il arrivera même quelquefois que l'humanité s'amincira au point de disparaître presque entièrement, et que, malgré son opacité, cette enveloppe ne pourra retenir les rayons divins, ni les empêcher de la transpercer et de briller.

Ainsi arriva-t-il en effet! L'Evangile, après nous avoir montré que l'humanité l'emportait dans Jésus enfant, nous montre la divinité éclatant partout dans les actes, dans les paroles, dans la vie et dans la mort de Jésus parvenu à la virilité :

C'est la doctrine sublime qui s'échappe de ses lèvres et qui révèle sa divinité emprisonnée ;

C'est sa vie tout entière dont les perfections dépassent toute limite fixée à l'humanité ;

C'est le prix infini qu'il ajoute aux douleurs de sa passion et sa résignation si touchante malgré les cris qui lui échappent ;

C'est la transfiguration qui effraye les apôtres eux-mêmes, et qui trahit sur la montagne le foyer divin : « Son visage, dit saint Mathieu, devint « brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs « comme la neige; »

C'est enfin sa miséricorde sans bornes et sa mort incomparable !

Comment à de pareils signes ne pas reconnaître le Dieu caché!...

Mais, si ce n'est assez, montrons encore cette divinité jusque dans les paroles dont on s'est armé pour trouver moins qu'un homme, dans celui dont on veut faire cependant le prototype de l'humanité!

On a reproché à Jésus d'ignorer, ou d'oublier

les sentiments de la famille. Pense-t-on que celui qui est venu enseigner tous les devoirs, voulût, par son exemple et ses paroles, outrager les meilleurs sentiments de l'humanité et violer la loi qui recommandait : « d'honorer son père et sa mère », et en faisait une condition de longévité? Cependant lorsqu'on dit à Jésus : « Voici votre mère et vos frères « qui vous demandent ; » que répond-il? — il dit sans paraître s'en inquiéter : « Qui est ma mère, « et qui sont mes frères? » — Et étendant sa main sur ses disciples, il ajoute : « Voici ma mère et « voici mes frères, car quiconque fait la volonté « de mon père qui est dans les cieux, celui-là est « mon frère, ma sœur et ma mère [1]. » — Qui ne comprend qu'ici encore c'est le Dieu qui parle, et qui met de côté les attaches d'emprunt qui le retiennent sur la terre?—Il y a là deux grands enseignements que l'incrédulité veut en vain dénaturer : le premier, c'est que l'amour de Dieu doit l'emporter sur tous les amours terrestres ; et le second, c'est que pour Jésus les liens de la famille n'étaient que des chaînes acceptées par son dévouement à l'humanité et qu'il allait quitter. Il ne les déposera entièrement que sur la croix ces vêtements trop lourds ! Avant d'expirer on l'entendra dire à sa mère : « Femme, voilà votre fils ! » Et au disci-

[1] Mathieu, ch. 12, 47, 48, 49, 50.

ple aimé : « Voilà votre mère ! » [1] — Ainsi faisons-nous nous-mêmes, quand notre âme est près de retourner à Dieu ; elle se dégage alors de toute affection terrestre, et nous léguons les biens de ce monde à ceux que nous aimons !

Jésus-Christ, cependant, revêtira encore cette pauvre humanité, pour l'emporter au ciel le jour de l'Ascension, et la reprendre encore au jugement dernier.

Quel est donc l'aveuglement des grands esprits qui ne voient pas ces choses ! Ah ! éloignons « la science qui fait des ruines. » Gardons la Religion qui nous fut enseignée et croyons toujours à Jésus-Christ !

— Veut-on savoir où nous conduiraient ceux qui parlent de « religion naturelle » et ne veulent d'autre Dieu que celui qu'ils ne peuvent ni voir ni comprendre ? Un poète nous l'apprend dans ces vers désespérés laissés pour épitaphe à sa gloire :

« Le juste opposera le dédain *à l'absence*
« Et ne répondra plus que par un froid silence
« Au silence éternel de la divinité ».

Voilà où conduisent l'incrédulité et le déisme ! ils mènent au fatalisme, à l'athéisme et au désespoir !

[1] Jean, XIX, 26-27

## XIII

Je viens de parler du livre de M. Renan, en chrétien dont il n'a pas ébranlé la foi, en magistrat pour qui la modération est facile et en homme du monde qui se plaît aux choses sérieuses, sans avoir la prétention de soutenir des thèses pour lesquelles il n'a pas été préparé. — J'ai encore besoin d'exprimer des pensées dont ce livre a été la source pour les hommes qui, comme moi, voudraient que la tolérance fût mieux comprise et surtout mieux pratiquée qu'elle ne l'est encore.

*La Vie de Jésus* a été « réprouvée » dans quelques diocèses; il a été défendu, « sous les peines « canoniques, d'acheter ce livre, de le lire, de le gar- « der et de le prêter », tandis que, partout ailleurs, on pouvait faire impunément toutes ces choses. — Ce sont là, il faut l'avouer, de regrettables exceptions; que pouvait-on s'en promettre? Les formules autrefois si redoutées sont maintenant usées et dédaignées par ceux contre qui elles sont lancées. Nous ne sommes plus aux temps de Grégoire VII ou d'Innocent III. Ces mesures aujourd'hui ont pour premier résultat de faire constater leur impuissance à effrayer les délinquants, et ensuite de transformer en désobéissances des

actes irréfléchis, de simple curiosité, ou peut-être inspirés par une inquiétude dont on a voulu se débarrasser. Elles ont encore l'inconvénient de troubler les familles dont les membres ont des convictions diverses, et enfin, elles fournissent à l'impiété des armes nouvelles.—Elles font dire que l'Église permet ou défend selon le tempérament de ses ministres et qu'elle est toujours intolérante.

Au-dessous de ces ardeurs inopportunes d'une faible partie de l'épiscopat, d'autres ardeurs moins légitimes et plus regrettables se sont produites dans le monde. Avec plus de zèle que de charité, plus d'emportement que d'intelligence de leur époque, quelques fidèles, pour qui la tolérance religieuse n'est qu'une désertion de la foi, auraient voulu que le livre fût saisi, supprimé et l'auteur jeté en prison. Si on leur répondait : « La loi ne le permet pas; » —ils répliquaient sans hésiter : « Eh bien ! qu'on change la loi ».—Il est inutile de parler à ces gens-là de liberté de conscience, de liberté des cultes, et de liberté de discussion. Ils ne comprennent qu'une liberté : la liberté de croire ce qu'ils croient, de faire ce qu'ils font et de dire ce qu'ils disent. Ils ne voient pas qu'en plaçant leur dogme sous la protection de la loi, ils le placent aussi sous sa dépendance, et que les rigueurs qu'ils voudraient faire appliquer aujourd'hui à M. Renan,

pourraient demain frapper les défenseurs du dogme qu'il attaque. S'ils ne peuvent s'élever par l'intelligence à comprendre ces vérités, qu'ils lisent dans Bossuet ces paroles émues : « Que peut-« on imaginer, s'écriait-il, de plus malheureux « que de ne pouvoir conserver sa foi sans s'expo-« ser au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni cher-« cher Dieu qu'en tremblant! »[1] Bossuet déplorait alors les malheurs des catholiques d'Angleterre poursuivis par l'intolérance anglicane. Ces paroles auraient-elles été moins vraies si un ministre protestant les eût appliquées, de l'autre côté du détroit, aux protestants de France?—Voilà où conduit l'intolérance religieuse! Aujourd'hui persécuteurs, demain persécutés, nous n'enverrions plus à Dieu l'hommage d'un cœur libre. Nous porterions notre encens aux idoles dont la loi nous commanderait le respect, et nous refoulerions en nous les protestations de la conscience!

Laissons à tout le monde la liberté que nous voulons pour nous-mêmes. On ne peut affirmer sa foi et la soutenir qu'en attaquant les croyances contraires. La loi ne doit intervenir dans ces discussions que pour en modérer la forme et en bannir l'outrage.—Le christianisme n'a pas besoin

[1] Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.

de la protection du silence. Je comprends que les institutions humaines, dont la valeur est relative et passagère, aient quelquefois, selon les temps et les lieux, besoin de cette protection ; je ne comprendrais pas que la vérité absolue ne pût se défendre qu'en s'enfermant dans un reliquaire. Plus l'intelligence humaine grandit, plus la lumière se fait, et plus la foi doit se fortifier dans les consciences éclairées par l'examen, ou elle ne serait encore que l'erreur. Mais je l'ai dit et je le répète : le christianisme n'est pas en péril, et, loin de l'ébranler, la critique nouvelle a prouvé sa vitalité.

Après cet hommage à la liberté et cet acte de foi, je voudrais que de pareils livres fussent réservés aux hommes d'étude. Pour ceux-ci il n'est pas de mauvais livres ; ce sont des armes qu'ils manient sans se blesser et qu'ils étudient pour en préserver la société. Mais si le livre de M. Renan se faisait humble, s'il prenait la blouse pour avoir accès dans les ateliers et les chaumières, j'y verrais un véritable péril. Là on ne discute pas ; là, pour résister aux mauvais courants, on n'a que le bon sens et l'honnêteté qui peuvent, hélas ! se troubler et se laisser entraîner. — Dans les villes, le remède pourrait encore se trouver à côté du mal. Les enseignements, l'exemple et l'autorité y font contre-poids à l'erreur;

mais dans les campagnes qui empêcherait de faire le vide dans les âmes, si on parvenait à ébranler les croyances inoculées au berceau? On frémit à cette pensée; on se rappelle que Châteaubriand écrivait, il y a un demi-siècle : « Détruisez le culte « catholique, il vous faudra dans chaque village « une police et des prisons. »[1] Espérons que le Gouvernement, qui veut l'ordre et la liberté, saura concilier tous ses devoirs.

Il faut fermer cette longue parenthèse et revenir à mon sujet : aux lois religieuses.

## XIV

Je me suis occupé du mystère de l'Incarnation, par occasion, et moins pour le défendre que pour protester contre une audacieuse attaque. Parlerai-je maintenant des autres dogmes fondamentaux du catholicisme : de l'*unité* et de la *Trinité?* L'unité de Dieu n'embarrasse plus personne; mais la Trinité!... comment la comprendre! comment en parler sans risquer de tomber dans les erreurs, ou des *Jabelliens*, qui ne pouvaient distinguer les trois personnes, ou des *Trithéites*, qui ne savaient pas les réunir en un seul Dieu, ou des *Ariens*, qui

[1] Liv. VIII, ch. 12.

contestaient la divinité de Jésus-Christ, ou enfin des *Macédoniens*, qui niaient celle du Saint-Esprit? — Ce serait courir un grand péril inutilement. Pour parler de ces mystères, la foi ne suffit pas et toute science est en défaut. Les efforts de l'intelligence la plus élevée et la plus soumise pourraient n'avoir d'autre résultat que de l'égarer et de la conduire à l'hérésie; mieux vaut se prosterner devant le voile dont parle saint Anathase, « et que tiennent les chérubins devant l'intelli-« gence humaine impuissante à le soulever. » — Avant lui, saint Paul avait dit : « C'est en détrui-« sant les raisonnements humains et toute hauteur « qui s'élève contre la science de Dieu qu'on « comprend le mystère »[1], — et Bossuet a ajouté : « La sagesse humaine n'y peut rien compren-« dre »[2].

De nos jours, dans un langage plus familier et plus persuasif, l'un des défenseurs les plus autorisés du christianisme a dit encore : « Pourrai-je « vous démontrer la Religion? La bonne foi et la « prudence m'obligent à vous confesser, tout d'a-« bord, que si, par démontrer, vous vous attendez « à une évidence géométrique qui saisisse sur-le-

[1] Épître aux Corinthiens, X, 4, 5.
[2] *Discours sur l'Histoire universelle* (troisième partie).

« champ l'esprit, je ne puis vous la démontrer[1]. » Après cet exorde, l'éloquent écrivain fait appel à la bonne foi, à l'intelligence et au cœur de son lecteur, et lui fournit des démonstrations si convaincantes que l'aveu de son impuissance semble n'avoir été qu'une précaution oratoire.

Ces enseignements tracent la route et je n'aurais garde de m'en éloigner, pourtant je le regrette; j'aurais voulu dire comment ma raison s'était arrêtée sans se troubler devant ce Dieu un et triple, et comment elle avait compris que le Verbe et l'Esprit, unis dès le commencement à l'Éternel, pouvaient arriver à nous séparément sans cesser d'être unis. — J'aurais voulu apprendre à ceux qui ignorent l'Évangile et qui croient savoir que l'Église a emprunté la Trinité aux religions de l'Orient : que Jésus-Christ lui-même avait révélé ce dogme à ses apôtres, lorsqu'il leur dit en les quittant : « Allez « donc et instruisez tous les peuples, les baptisant « *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* »[2]— J'aurais voulu, enfin, rappeler à ceux qui ont oublié leur catéchisme, qu'il ne dit pas aux petits enfants : le père est *un* Dieu, le fils est *un* Dieu, et le Saint-Esprit est *un* Dieu, mais qu'il leur dit : « le

[1] M. Nicolas, *Études philosophiques sur le Christianisme*, I, p. 44.

[2] Mathieu, XXVIII, 19.

« père est Dieu, le fils est Dieu et le Saint-Esprit « est Dieu. » — Que les incrédules cessent donc d'appeler l'arithmétique à leur secours et de dire qu'ils ne peuvent comprendre comment trois ne font qu'un ; *trois personnes* en *un seul Dieu* n'ont rien de contradictoire, et la science de Barême n'infirmera pas l'Évangile.

Devant les aveux d'impuissance des grandes autorités religieuses, l'incrédulité triomphe et s'écrie ironiquement : « *Credo quia absurdum !* » Eh ! mon Dieu, l'*absurdité* des choses, que l'humanité admet sans les comprendre depuis bientôt deux mille ans, est cependant peut-être la plus grande preuve de leur vérité. Il faut accepter cette interprétation, ou rougir de l'imbécillité humaine. Comment de pareilles croyances ont-elles pu envahir le monde et comment le retiennent-elles encore malgré les résistances, les protestations et les luttes qui n'ont pas cessé un seul jour? Pauvre humanité! Malgré les révoltes de son orgueil, elle se jette à genoux devant l'absurde !... —N'en rougissez pas, esprits superbes ! méditez plutôt ces paroles : « Bien heureux les pauvres d'esprit ! »[1] car il faut les envier toujours ceux qui croient sans s'interroger. Leur bonheur tranquille n'est-il pas préférable à la

[1] Mathieu, V, 3.

science qui cherche, s'épuise et, sans pouvoir se fixer, va de la lumière aux ténèbres!

---

**Article 3. — Les Cultes.**

I

Les lois, que j'ai appelées de second ordre et qui règlent les cultes, ne sont pas moins importantes que celles qui fixent les dogmes, bien qu'elles n'aient pas les mêmes origines, et que, pour d'autres motifs encore, elles soient bien plus difficilement obéies. Là encore la prudence commande une grande réserve. Les deux domaines de la foi se touchent et leurs limites sont souvent incertaines. Les commandements de l'Église s'élèvent quelquefois à la hauteur des dogmes, et la philosophie, qui prétend avoir les siens, conteste à l'Église ce droit. De là les déclinatoires, les hérésies et les schismes qu'il faut éviter de côtoyer.

Les lois qui règlent les cultes ne sont pas moins importantes que celles qui fixent les dogmes, car une étroite solidarité les unit. La foi sans le culte

s'éteint et n'est plus qu'un principe sans conséquence, une cause sans effet, un foyer sans lumière et sans chaleur, sinon sans feu, et une découverte de l'esprit sans profit pour l'âme, comme sans résultat pour le bonheur de celui qui l'a faite. — Qu'importe, par exemple, de disputer sur la divinité de Jésus, d'y croire ou de la rejeter, si ceux qui y croient et ceux qui la rejettent doivent vivre dans la même ignorance, le même oubli, ou le même dédain de son culte?...

Malgré cette étroite solidarité, toutes ces lois n'ont pas même autorité, parce qu'elles n'ont pas même origine. On dit que si les dogmes viennent du Ciel, les cultes sortent de la Terre. — Et puis, croire en Dieu, n'oblige à rien, tandis que, lorsqu'il faut lui accorder un culte, obéir à l'Église, suivre la règle, accepter des mortifications et maîtriser ses passions, on a mille raisons pour discuter, résister, ou du moins ajourner; c'est ce qui explique pourquoi on rencontre peu d'athées et beaucoup d'incrédules, ou d'irréligieux.

En quoi les irréligieux diffèrent-ils des incrédules et ceux-ci des impies? M. Guizot a répondu : « L'*impie* s'élève contre la Divinité, l'*irréligieux* lui « refuse un culte, et l'*incrédule* dispute celui qui « lui fut enseigné. »

J'ai combattu l'impiété en prouvant que l'a-

théisme est un vice contre nature ; j'ai démontré à l'irréligion la largeur et la profondeur du sentiment qui partout courbe les fronts et fait ployer les genoux devant l'Éternel ; il me reste à dire à l'incrédulité pourquoi je veux mourir dans le culte qui me fut enseigné. Si on veut me suivre, on verra que ma foi n'est que la soumission d'une raison qui s'est interrogée sans se perdre dans des bouffées d'orgueil, ni abdiquer son indépendance.

## II

La foi est le grand ressort de l'âme, et, si les pratiques extérieures étaient toujours sincères, le culte serait le cadran où l'on pourrait juger chez un homme de la force de ses convictions et de la régularité ou de l'irrégularité de sa vie. Malheureusement rien n'est moins certain que ces démonstrations. Ils sont nombreux encore « les pharisiens qui ne prient que pour être vus, »[1] et qui pleins « d'hypocrisie et d'iniquités au dedans, « veulent paraître justes ! »[2] — « Ils ont reçu leur récompense, » disait Jésus. Cependant nous devons avouer que, s'ils ne trompent pas Dieu, ils réussissent toujours à en imposer au monde.

[1] Saint Mathieu, VI, 5.
[2] *Idem*, XXIII, 28.

Pour faire contre-poids aux hypocrites, qui pratiquent sans croire, il est beaucoup d'hommes qui croient sans pratiquer. — Religieux à leur manière, les uns se contentent de la prière du cœur, d'autres disent : « qui travaille prie », et d'autres pensent qu'il suffit d'être honnête homme et d'avoir mérité cette épitaphe : « bon époux, bon père, bon fils et bon citoyen », pour être irréprochable devant Dieu comme on le fut devant les hommes. La tolérance de notre époque, en accordant une égale protection à tous les cultes, doit incontestablement s'étendre sur le meilleur de tous, sur le culte du cœur, sans lequel tous les autres ne sont que vaines formules. Un poëte a dit : « L'âme est le plus saint des autels. » Je le crois, et j'en conclus qu'il n'appartient à personne d'accuser d'irréligion l'homme qui ne pratique pas. Après cette concession, il faut avouer aussi que, lorsqu'on est religieux à sa manière, on n'appartient à aucun culte public et on n'a droit à aucune des immunités, ni à aucun des privilèges qui relient les coreligionnaires entre eux. On peut rester chez soi et prétendre avoir une religion mieux entendue que celle des gens qui vont à l'église ; on ne saurait se dire chrétien si l'on se contente d'en porter le signe ou le titre, sans jamais remplir aucun des devoirs du

christianisme. On rencontre cependant, chaque jour, ces inconséquences. Ce n'est donc pas à la surface qu'il faut juger les hommes, ce n'est pas sur les pratiques extérieures qu'on peut apprécier leurs sentiments religieux. La tolérance n'est que sagesse. Chez quelques-uns, la foi et le culte sont en parfaite harmonie, je les envie; chez d'autres, les croyances semblent être en désaccord avec leur abstention, je ne les approuve ni ne les blâme; je n'ai pas droit de leur jeter la pierre. Enfin, je range dans une dernière catégorie toutes les nuances de l'hypocrisie, religieuse ou libérale, et je les tiens dans le même mépris.

Aux premiers et aux derniers, je n'ai rien à dire; j'ai longuement à m'expliquer avec les autres.

## III

Il y a des incrédules de plusieurs espèces.

Les uns, embarrassés comme Voltaire, laissent l'univers à Dieu, et voudraient, comme lui, « l'inven- « ter s'il n'existait pas », mais ils lui refusent toute espèce de culte parce qu'ils ne croient pas à l'utilité de la prière, et qu'ils admettent encore moins qu'elle soit un devoir.

Les autres, libéraux avant tout, se croient pré-

posés à la garde des conquêtes de 1789. Ils ne voient dans le catholicisme que l'ennemi irréconciliable de la Révolution. Pour eux, la religion n'est qu'une machine de guerre pour assurer la domination de la théocratie, préparer le retour de l'ancien régime, et nous ramener à la servitude par la superstition. Le prêtre qui lit son bréviaire leur paraît méditer sur les moyens d'effacer la déclaration des droits pour y substituer les anciennes devises : « l'autel et le trône, Dieu et le Roi ». L'auteur du livre, le *Prêtre et la Femme*, peut être considéré comme le chef de ces janissaires du libéralisme prêtrophobe. Ce sont de grands esprits monomanes.

Il en est qui couvrent leur hostilité des dehors de la modération. Ils reconnaissent qu'une religion est nécessaire; ils ne comprennent pas que, lorsque tout progresse, le catholicisme reste seul en arrière et refuse toute concession au progrès des lumières.

D'autres regrettent de ne pouvoir se soumettre, mais leur raison proteste ; ils savent qu'on est peut-être plus heureux quand on croit ; peut-être finiront-ils par là; la foi ne s'achète pas et ils ne peuvent être responsables d'une incrédulité dont ils n'ont pu se débarrasser.

Enfin une dernière espèce, la pire de toutes, est

celle des gens qui ne veulent ni croire ni laisser croire. Ignorants au premier degré, ils parlent de toutes choses sans avoir rien appris, et prennent des airs de docteurs pour outrager la religion et le bon sens et distribuer leurs dédains. Ils ont un souverain mépris pour les *imbéciles*, les *cagots* et les *hypocrites*, et rangent dans une de ces catégories tout homme qui a la faiblesse de pratiquer, ou même de défendre la religion. On cesse d'être estimable et de mériter leurs égards ou leur sympathie, le jour où ils découvrent que vous n'êtes pas avec eux et M. Renan, car ils lui font l'injure de lui prêter leurs sentiments. C'est ainsi qu'ils ont compris son livre, dont la plupart n'ont lu que le compte rendu, ce qui suffit pour en parler avec autorité.

Je ne veux convertir personne, je veux dire à tous ces messieurs pourquoi je ne suis pas de leur avis.

## IV

L'intolérance a, comme Janus, deux faces dont l'une regarde le passé et l'autre l'avenir. Fanatisme à droite, impiété à gauche, elle fut, comme la discorde, chassée du Ciel pour désoler la terre. J'ai fait la part de l'intolérance de droite et j'ai dit qu'elle avait à peu près disparu ; il me reste à parler

de l'intolérance de gauche, que je viens de caractériser et qui a ses catégories.

L'intolérance des libéraux d'estaminets n'est que dans les mots. Ces fanfarons d'incrédulité ont été baptisés, ont fait leur première communion, se sont mariés à l'Église, envoient leurs enfants au catéchisme, et ne sont pas fâchés que leurs femmes se confessent. — Si on les déshabillait, on trouverait peut-être à leur cou une médaille de la Vierge, qu'ils ont soin de cacher. Le respect humain seul les arrête, jusqu'à ce que devenus vieux ils osent. Alors on dit dans le poste : « Le diable s'est fait ermite ; comme on change! » — Eh, oui on change! à vingt-cinq ans et à soixante les horizons sont bien différents! — Avec les incrédules de cette espèce, il est inutile de discuter. Ils n'ont besoin de personne pour les convertir ; ils n'ont besoin que de vieillir.

Je pourrais ajourner tous les autres à la même échéance ; l'incrédulité ne résiste pas sous le poids des années! — Cependant, les résistances et les prétentions de quelques incrédules sont plus ou moins motivées ; écoutons leurs objections et discutons-les.

Je dis, d'abord, à ceux qui voudraient une religion changeante et progressive : vous vous êtes trompés, allez aux autels des faux dieux ; ce que vous critiquez dans le christianisme est précisément

ce qui devrait provoquer votre admiration et vaincre votre incrédulité. La vérité seule a le droit d'être immuable et seule elle sait l'être.

Je dis, ensuite, aux vigilants défenseurs de nos libertés conquises : où donc nos pères ont-ils pris la devise de leur drapeau? n'est-ce pas dans l'Évangile? Si la démocratie renie Jésus, qui prendra-t-elle pour chef?—Je reconnais que, par une déplorable préoccupation, quelques ministres de Jésus-Christ oublient que les droits de l'homme étaient écrits dans la loi naturelle, et qu'ils furent promulgués et scellés sur le Calvaire, avant d'avoir été inscrits dans nos constitutions. Je regrette cet esprit de parti, funeste à la religion, à l'ordre et à la liberté; je ne saurais rendre le christianisme responsable de ces oublis, de l'ignorance, ou des passions de quelques hommes qui compromettent leur mission pour servir leurs calculs. — J'ai toujours déploré la solidarité du trône et de l'autel; elle n'a pas sauvé le trône et elle eût perdu l'autel si c'eût été possible. Aujourd'hui, encore, elle a pour premier résultat de donner pour ennemis à la monarchie les incrédules et les impies, et pour ennemis à la religion toute l'école libérale. Les hommes ne séparent pas dans leur haine ceux qu'ils voient réunis sous le même drapeau pour les combattre. Le plus grand péril du christianisme lui vient maintenant

des souvenirs qu'il faudrait effacer et que deux intolérances entretiennent au risque de faire partout des ruines. — Je ne sais pas si la séparation de l'Église et de l'État, ardemment demandée, n'est pas une tactique pour mieux détruire séparément deux puissances qu'on désespère d'abattre tant qu'elles seront réunies ; je crois que si la politique et la religion étaient complétement indépendantes l'une de l'autre, la religion s'élèverait dans le respect des hommes à la hauteur qui lui appartient. C'est en mêlant la politique à la religion que les prêtres juifs firent condamner Jésus ; c'est encore par ce mélange sacrilége qu'on attaque, ou qu'on livre son culte.

Il me reste à parler aux incrédules qui discutent sincèrement. Leur nombre est grand ; surtout il paraît l'être, parce qu'on y mêle des gens qui ne demandent qu'à capituler. J'ai encore besoin d'écarter ceux-ci.

## V

Parmi les hommes qui ne pratiquent pas, le plus grand nombre ne dénie pas sa dette à Dieu ; il en ajourne le paiement. On se dit : je suis jeune, j'ai le temps de penser à la mort, commençons par jouir de la vie. — On s'endort avec ces belles résolutions, souvent pour ne plus se réveiller ! —

Quand on compte parmi les privilégiés, parmi ceux qui vieillissent, qu'arrive-t-il? — On se couche enfant, et on se lève jeune homme; — On se recouche avec toutes les illusions du bel âge, et on se relève avec les ambitions de l'âge mûr.—Enfin on se laisse tomber de fatigue en rêvant avenir, fortune, gloire, succès, et, quand le jour paraît, la tête est lourde et les membres sont brisés! — Ce n'est qu'un accident?... Erreur! c'est une infirmité! On est vieux, et tout cela a duré quelques jours! Alors, les rides se creusent, les cheveux grisonnent, les facultés baissent, les organes s'affaiblissent... Tout s'écroule à la fois autour de vous! La tombe a enfermé vos plus chères affections; les amis d'enfance ont disparu, ou se sont dispersés; les théâtres même de vos illusions ont changé, comme des décors d'opéra!—Ne trouvant plus rien dans le passé pour s'appuyer, on tend les mains au présent... Hélas! il passe devant vous comme la locomotive devant les poteaux qui bordent la voie de fer!... Que reste-t-il donc? Les affections de famille? Oui, bien heureux ceux qui les gardent jusqu'à la fin! Mais combien peu encore ont cette consolation!—C'est ainsi qu'on arrive en quelques étapes rapides, en quelques jours, au bout de cette course qu'on appelle la vie.—Alors, on pense à Dieu; on se soumet, on accepte ce qu'on avait

rejeté; on se prosterne devant ce qui faisait l'objet de nos moqueries, et on devient à son tour, pour les esprits forts, un sujet de pitié. Attendez! si peu que vous duriez encore, ce sera assez pour les voir changer à leur tour et venir près de vous chercher des consolations. — Quelques-uns cependant attendent la mort sans capituler jusqu'à la dernière heure. Quand la lumière se voile, quand l'obscurité les envahit et les épouvante, entendez-les! Ils disaient, comme Murger au prêtre qui venait le consoler : « J'ai lu Voltaire! » et, comme le chantre de la Bohême, ils s'écrient avec terreur : « Vite, vite, un prêtre! » — Enfin le temps frappe son dernier coup et tout est consommé! — Le lendemain un coin de terre suffit au plus grand comme au plus petit. Le roi a un mausolée, le pauvre une croix de bois... Que leur importe! — Poussière envolée, ou poussière conservée dans des parfums, n'ont-elles pas même valeur!

Vous que ces lignes touchent peu, et qui, indifférents ou moqueurs, tournez ces feuillets comme vous foulez les marbres, ou les gazons d'un cimetière, sans vous demander où vont les âmes disparues, demain ce sera votre tour! Après demain d'autres passeront sur votre cendre, peut-être oubliée avant d'être refroidie, et diront aussi : qu'importe! Et vous! que direz-vous alors?...

Telle est la vie, et on n'y changera rien; l'humanité progresse, mais elle ne peut refaire sa nature. Selon les saisons et les climats, l'homme change de vêtement; selon les saisons de la vie, il est vêtu d'innocence, chauffé par les passions, cuirassé d'incrédulité, ou abrité par la foi. L'enfance et la vieillesse, qui ont tant de points de contact, se touchent surtout par la sincérité de leurs croyances. Bienheureux les hommes qui meurent enfants après avoir cessé de l'être!

VI

L'irréligion apparente, ou réelle, se divise en une foule de nuances, ou de sectes, qui vont presque de l'orthodoxie à l'athéisme. — Lorsqu'il s'agit d'un dogme fondamental, les résistances sont peu nombreuses, ou elles se laissent ignorer. — Cette concession, d'ailleurs, n'impose aucun sacrifice aux passions. — Au contraire, lorsqu'il s'agit du culte, des lois qui prescrivent des devoirs, ou commandent des sacrifices, il ne suffit plus de dire : Je crois! — Il faut obéir ou résister. Alors on discute l'autorité des hommes qui s'interposent entre le ciel et la terre, et on nie la légitimité ou l'importance de leurs commandements. — On brode des variations nouvelles sur de vieux motifs. On

demande ; pourquoi telle chose est permise là, et défendue ailleurs? pourquoi, avec de l'argent, on peut transiger sur certaines obligations et s'exonérer de quelques autres, qui ne restent absolument rigoureuses que pour les pauvres? On crie à la théocratie, à l'ultramontanisme et à l'esprit clérical! On se drape dans les libertés de l'Église gallicane, — dont souvent on ne sait pas le premier mot! — Mais on a lu dans un journal que Bossuet avait été leur intrépide défenseur; c'est assez pour s'armer contre l'ultramontanisme de l'autorité de l'*aigle de Meaux!*

Tous ces lieux communs, à l'usage des théologiens journalistes, dont l'éducation fut faite dans les livres et dans les lieux où leur science va se retremper, ont pour résultat de compromettre de grands intérêts, et de jeter la confusion dans les questions qui touchent à la foi, à la religion, à l'ordre et à la liberté. — Ces questions trouveront leur place lorsque je parlerai des lois religieuses du troisième ordre; je n'ai voulu les mentionner ici que pour regretter ce désordre d'idées.

## VII

Avant de rechercher à qui il appartient de régler la prière, demandons-nous si la prière est utile.

Débarrassons-nous des théories fatalistes de quelques hommes qui prétendent que nos supplications n'arrivent pas jusqu'à Dieu, et de quelques autres qui pensent qu'elles le trouvent inutilement, parce qu'il ne veut ou ne peut jamais les exaucer.

FAUT-IL PRIER? — Il ne s'agit pas en ce moment de nous demander si la prière est un *devoir* envers Dieu, — j'examinerai bientôt ce côté de la question[1], — il s'agit de savoir si la prière peut avoir pour nous quelque utilité.

A cette question je réponds : la prière est *un besoin* qui veut être satisfait; elle est,— n'en doutons pas,—une *requête utile ;* elle est, dans tous les cas, *un acte de sagesse* et *une consolation.*

Et d'abord : « la prière est un besoin. » — Qui me démentira, si j'affirme que pas un homme ne pourrait dire qu'il n'a jamais prié lorsqu'il s'est trouvé dans la détresse? Ah! sans doute! pendant que le premier cri qui s'échappe des lèvres du fidèle est une supplication, celui qui sort de la bouche de l'impie peut être un blasphème. Soyez certains, cependant, que, chez celui-ci, et au fond de son être, un autre mouvement meilleur, mais trop tôt comprimé, a précédé l'imprécation.—Les hommes

[1] Voyez ci-après : *Devoirs de l'homme envers Dieu.*

les plus mauvais touchent aux meilleurs par quelque chose, qu'il ne dépend pas d'eux de supprimer. C'est ainsi que le premier mouvement de l'âme de l'impie est un élan vers Dieu, et, si court, si imperceptible que soit ce mouvement, je l'appelle : une prière. Dans tous les désespoirs, la faiblesse humaine se trahit et devance l'orgueil révolté. La terreur enfin a aussi son action sur les âmes les plus fières. Quand il tonne, le méchant tremble et prie.

Qui donc, encore une fois, pourrait me dire : je n'ai jamais prié ? il faudrait n'avoir jamais souffert, jamais rien redouté avec terreur, jamais rien désiré avec angoisse. Ah ! si ceux qui s'en vantent avaient, comme moi et les miens, été pendant vingt-six jours en détresse, au milieu de l'Atlantique, sur un navire désemparé, assailli par la tempête, débordé et faisant eau de toutes parts ! — Si, comme tant de cœurs désolés, leur cœur avait, près du lit d'un mourant, suspendu ses battements au progrès du mal ou aux espérances du mieux !— Si, comme tant de familles désespérées, ils s'étaient vus écrasés dans les étreintes de la misère, ou menacés du poids plus écrasant du déshonneur !...— Si, comme tant d'autres encore, ils avaient gémi, pendant des mois ou des années, sur un lit de souffrance sans soulagement et sans

consolation!... Ils ne diraient pas : la prière est inutile. Ils se seraient si souvent écriés du plus profond de leur cœur : « Mon Dieu, ayez pitié de « moi! Mon Dieu, secourez-moi! »

Oui, même pour l'impie, même pour l'athée, la prière est un refuge. Comme le naufragé, ils saisissent la planche de salut, sans se demander si elle mène au rivage ou à l'abîme. Ils se soumettent, ils implorent, ils prient et ils attendent un secours.

Pour celui qui croit, quelle différence! Pour lui, la prière n'est pas seulement un cri de détresse; elle est un chant d'amour et d'espérance, ou un acte de résignation. Pendant que l'incrédule se désespère, ou blasphème, le fidèle attend avec confiance, ou accepte comme une épreuve ses douleurs bientôt récompensées. Son âme s'épanche vers son Dieu; elle lui dit avec Jésus : — « Mon « Dieu, faites, s'il est possible, que ce calice s'éloi- « gne de moi! mais que votre volonté soit faite et « non la mienne. »

— « On n'en souffre pas moins », disent ceux qui ignorent ces soulagements; c'est méconnaître à la fois Dieu et la nature humaine. C'est méconnaître Dieu, car sa bonté ne laisse jamais sans soulagement ceux qui l'implorent du fond du cœur, — et c'est méconnaître la nature humaine, car personne

ne peut ignorer combien le moral a de puissance sur le physique, et combien l'espérance adoucit les maux intolérables. Esprits forts, que La Bruyère appelait avec tant de raison : « Esprits faibles », laissez-nous nos mirages! Si la prière n'était qu'une illusion, nous voudrions encore prier. La prière soulage, la prière console, la prière rassure, la prière fortifie... Oh! laissez la prière aux malheureux et aux désespérés, vous qui croyez pouvoir vous en passer! Pour se passer de tout, ils n'ont souvent que ce seul bien!

## VIII

Veut-on encore des preuves de l'utilité de la prière et de la bienfaisante rosée qu'elle répand sur les âmes desséchées?... Pénétrons dans les ateliers et dans les hôpitaux, dans les prisons et dans les bagnes, dans ce qu'on a appelé « les enfers sociaux », et nous verrons que, parmi les malheureux ou les misérables, il n'en est pas un peut-être qui se refuse absolument cette consolation.— Que sont pour eux l'aumônier et la sœur de charité? que sont, pour les créatures abandonnées, ou repoussées du monde, le prêtre et la religieuse, lorsqu'ils viennent laver les souillures de l'âme et du corps et panser les désespoirs?... Ils sont LA

PRIÈRE ! — La seule présence de ces apôtres de charité, calme et soulage. A leur approche, les fronts chargés d'infamie s'éclaircissent, et les cœurs désolés battent de respect et d'espérance.— Heureux du monde ! nierez-vous, du moins pour ces déshérités, ou ces parias, l'utilité de la prière?

Si de ces abîmes nous montons aux saints asiles, où la prière ne cesse jamais de demander à Dieu le soulagement des misères humaines et le pardon des offenses, nous comprendrons peut-être mieux encore son utilité par le bonheur qu'elle procure. — Dès qu'on a franchi le seuil de ces retraites, fermées aux joies et aux tristesses du monde, on se sent soulagé de leur poids. — Quelle sérénité sur le front des vierges et des lévites consacrés au Seigneur ! Quelle douceur tranquille dans ces regards levés vers la croix ! Quel calme dans ces attitudes prosternées ! Quel bonheur anticipé dans ces espérances si pleines !—On écoute, et on n'entend que le battement des cœurs qui répondent aux murmures des lèvres. On est pénétré du silence solennel du sanctuaire, où fument l'encens des cœurs et l'encens des autels, et où brûle la lampe éternelle et la lampe de la foi.—On regarde, et on ne voit partout que l'oubli de soi, le recueillement, l'amour, la charité, l'espérance, la prière enfin dans la silencieuse majesté de ses adorations !

Quel contraste avec les bruits et les agitations dont on vient de se séparer! Et, lorsque tout à coup la prière déborde, lorsque les cantiques éclatent sous les voûtes sacrées, lorsque les voix des vierges touchantes et pures, comme celles des anges, envoient à Dieu les parfums de leurs cœurs, on frissonne et on reste comme immobilisé aux dalles du parvis!—Les hommes qui sont inaccessibles à ces émotions, ceux qui, en sortant de là, nient encore l'utilité de la prière, sont des malades qu'il faut recommander à la charité de ceux qui prient.

## IX

Je pouvais me dispenser d'aller si haut ou si bas; il m'aurait suffi de pénétrer dans les familles chrétiennes et de venir m'asseoir à ces foyers où il y a toujours place pour ceux qui, au nom de Dieu, y demandent l'hospitalité. Là, on prie le matin pour demander à Dieu « le pain de chaque jour »; là, on prie le soir pour le remercier; là, on prie à toutes les heures pour un père regretté, pour une mère malade, pour un fils ou une fille dont l'avenir inquiète, pour une sœur malheureuse, pour un frère éloigné, pour les amis et les ennemis, pour les heureux et les malheureux,

pour les vivants et pour les morts, mais en disant toujours : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » — Là, enfin, on vit en priant, et on meurt en espérant. — Je ne connais pas d'argument plus persuasif, en faveur de la religion, que le spectacle du tranquille bonheur des familles patriarcales, — aujourd'hui trop rares, — où l'on conserve les traditions d'une piété éclairée, également éloignée des erreurs de la superstition et de l'orgueil de l'incrédulité. — Montesquieu a eu raison de dire : « La religion qui semble n'avoir d'objet « que la félicité de l'autre vie fait encore notre « bonheur en celle-ci »[1].

## X

Soit ! disent les fatalistes ; la prière est un besoin, c'est-à-dire une faiblesse, mais, pour être un acte de sagesse, il faudrait qu'elle pût avoir une utilité ; or, le spectacle du monde suffit à prouver combien sont vaines ces supplications. L'univers est soumis à des lois éternelles et invariables. Tout est, sinon prévu, du moins réglé par ces lois ; elles dominent tout, et leur puissance tyrannique ne se laisse jamais fléchir. — Il pleut ou il fait sec, il neige ou il fait chaud ; la prière n'y fait rien. Les

[1] *Esprit des lois*, liv. XXII, ch. IV.

*Rogations*, instituées par saint Mamert, pas plus que les *Ambarvales* des Romains, n'ont jamais préservé les récoltes. Il en est de même de l'existence humaine et des accidents de la vie. Soit qu'il pleure ou qu'il chante, l'insecte sera broyé s'il se trouve sous la roue; soit qu'il prie ou qu'il blasphème, l'homme subit sa destinée; les prières ne sont donc que d'inutiles requêtes. Le sage se protége lui-même et triomphe par ses efforts, ou succombe sous sa mauvaise fortune. Il se résigne sans murmurer, comme il espère sans se bercer d'illusions, basées sur des formules vaines et des supplications sans effet.

Ces objections fatalistes, que j'ai résumées dans toute leur crudité, nous arrêteront-elles?—Faut-il, parce que j'ai proclamé l'empire absolu des lois éternelles, murer la Providence dans des impossibilités qu'elle ne connaît pas, et sceller toute existence humaine dans le cercle désolé de la destinée?

Parmi les plus grands hommes, je le sais, beaucoup furent fatalistes, et, sans fouiller dans le passé, nous trouverions facilement dans le présent des exemples de ces confiances que rien n'ébranle, et de ces découragements que rien ne relève. Les uns croient à leur étoile, la suivent sans s'inquiéter des obstacles et sans se laisser rebuter par les échecs;

ne doutent de rien, et de succès en succès, ou de chutes en chutes, finissent par triompher. D'autres ne croient qu'à la fatalité qui les pousuit ; se découragent, tombent sans cesse, en murmurant contre la fortune, et restent meurtris, résignés ou désolés. Que prouvent ces exemples? Prouvent-ils qu'il faut s'abandonner à tous les courants qui nous emportent, et ne pas demander à Dieu la force de leur résister, et même de les remonter? Prouvent-ils qu'il faut dans la vie se coucher sur des lits de repos, pour attendre des succès faciles, en comptant sur la fortune,—ou qu'on peut s'étendre sur des rails, sans craindre la locomotive, et en comptant sur le chasse-pierres pour nous reporter mollement hors des atteintes du convoi? Ces confiances aveugles, ces découragements stupides, et tous ces abandons de soi-même sont également injustifiables.

Il y a deux sortes de fatalismes qu'il ne faut pas confondre : l'un qui honore l'homme et l'autre qui le dégrade.—J'admire l'homme qui, dans un grand péril, et lorsque tout autour de lui est frappé d'épouvante, reste calme, et dit, presque en souriant : « laissez faire les assassins, ils ne m'atteindront pas! Dieu ne permettra pas que je sois frappé avant que j'aie rempli ma mission de salut public. » Ce fatalisme s'appelle grandeur d'âme.

On peut y voir l'aveu d'une confiance en soi excessive, ou une regrettable témérité ; j'y vois le témoignage d'une conscience animée et soutenue par un grand dessein et, avant tout, un acte de foi dans la justice de Dieu. Non, ce n'est pas là l'aveugle soumission aux caprices de l'aveugle destin; c'est le cri du courage et de la force qui marchent vers leur but avec confiance, sans s'inquiéter des périls, et c'est encore le cri du dévouement qui se maintient, sans mesurer le sacrifice.

Mais l'autre fatalisme, — celui qui fait qu'on se dépite sottement, comme les joueurs que la veine poursuit, — celui qui fait qu'on se laisse abattre, en se déchirant la poitrine, et en envoyant dans son cœur des supplications à la fortune et des blasphèmes à Dieu, — celui qui persuade que nul ne peut se soustraire à sa destinée,— et qui fait qu'on se résigne à la défaite sans combattre, — ce fatalisme n'est que la désertion des lâches, le découragement des impuissants, et toujours une sottise.

## XI

Je ne nie pas cependant que bien souvent au jeu de la vie, comme à tous les autres, le hasard, la chance, la fortune, ou autres mots cabalistiques et sans signification arrêtée, jettent des défis à

notre intelligence. Je ne nie pas qu'il est des succès et des revers continus également inexplicables pour nous; qu'est-ce que cela prouve encore? — Nous ne voyons que les résultats, et nous disons : « tout n'est qu'heur et malheur! » — Regardons-y de plus près, et nous verrons qu'il serait plus sage de dire : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Telle infortune, qui nous afflige, n'aurait pas même droit à notre pitié bien souvent, si nous savions les causes qui l'ont amenée, et tel succès, qui nous irrite, obtiendrait nos applaudissements, si nous savions par quels efforts il fut obtenu. Deux navires partent en même temps, pour la même destination. L'un arrive heureusement au port après une courte traversée; l'autre ne trouve que des vents contraires, des tempêtes et le naufrage; est-ce la faute de la Providence? Non, c'est que le premier fut bien construit, bien aménagé, et encore bien dirigé; tandis que l'autre, mal installé et mal arimé, a encore été sottement conduit. — Voilà la *chance*! et il en est de même dans toutes les traversées de la vie. Les fautes se paient, et souvent elles sont irréparables. Dieu ne soutient que ceux qui se défendent eux-mêmes, en marchant vers un but louable. — Voltaire a dit : « La fatalité peut se supposer, mais on ne peut la démontrer »; et moi je dis : La fatalité est inadmissible, car Dieu ne

peut laisser au hasard le gouvernement de l'univers qu'il a créé avec tant d'amour et de sollicitude. S'il a fait des lois immuables, il a aussi tout prévu, et dans ses desseins il a fait la part des effets et des causes. L'homme est maître de sa destinée.

## XII

J'ai parlé de l'action des lois de la matière sur l'existence humaine, je n'en conclus pas plus qu'il faille s'abstenir de prier dans la détresse que d'appeler le médecin dans la maladie. — Je laisse aux lois éternelles leur empire, à Dieu sa liberté et sa puissance, et à l'humanité ses consolations et ses espérances. L'ignorance et la superstition ont longtemps fait méconnaître les explications naturelles des événements de ce monde. N'allons pas, par un excès contraire, méconnaître que Dieu n'est jamais absent, ni dire que, s'il assiste au fonctionnement de ses lois, c'est passivement et presque avec l'inflexible rigueur du destin antique. — Cette divinité sans cœur, sans oreilles et sans yeux n'eut jamais ni autels ni prêtres; refusons-lui notre culte. Elle n'obtient pas même celui des sectateurs de Mahomet. On sait qu'ils sont fatalistes et qu'ils disent : « Ce qui « doit être sera ! » — On sait aussi qu'ils prient,

qu'ils crient sans cesse : « *Allah!* » et que du haut des minarets, le Muezzin, à genoux, proclame cette grande consolation : « Dieu seul est grand! » — Ferons-nous moins que ces peuples barbares, dont la stupide résignation nous révolte? Ne dirons-nous pas nous aussi : « Dieu seul est « grand! » et si nous le disons, ne sera-ce pas encore en tombant à genoux?—Oh! gardons l'espérance, et prions pour être exaucés! Si nous croyons que les lois éternelles aient un empire absolu, pourquoi la prière et les larmes n'auraient-elles pas, comme la chaleur et l'électricité, leurs places dans l'enchaînement des effets et des causes? La sagesse divine a dû les prévoir aussi et leur réserver leur action [1]. — Dites-moi, par exemple, si les lois éternelles seront violées lorsque Dieu, prenant en pitié mon ignorance et ma témérité, et touché de ma foi, m'aura préservé d'un péril que je ne voyais pas. J'allais follement m'asseoir à l'ombre d'un rocher qui surplombait et dont la chute était imminente; une bonne pensée, un besoin de prier me retiennent; pendant que je suis en prière loin du rocher, il tombe! ma vie et ainsi épargnée, et vous niez l'utilité de la prière! -- Insensés! reconnaissez le miracle qui m'a

[1] C'était l'opinion de Mallebranche.

sauvé sans arrêter l'action des lois de la matière. Cependant, vous dites et vous imprimez : « Quand « la Providence frappe, il faut la laisser faire ! » Et moi je vous dis, de toute l'énergie de ma foi : Quand la Providence frappe, il faut demander grâce! Il faut prier et supplier celui qui se laisse si facilement toucher par sa créature prosternée devant sa puissance!

La prière n'est donc pas seulement un besoin; elle est aussi un acte de sagesse, et nous verrons bientôt qu'elle est encore un devoir.

Dans la terreur, dans la joie, dans toutes les douleurs, le cœur et l'âme débordent et viennent sur les lèvres; ce qui s'en échappe est un prière. Nos larmes et nos prières sont nos provisions pour l'éternité, mais elles sont d'abord nos soulagements dans le temps.

XIII

Dans son livre *du Devoir*, M. Jules Simon a écrit cette phrase magnifique : « En Dieu la Providence « est l'idéal de la bonté; dans l'homme la prière « est la forme la plus pure de l'amour. » — Rien n'est plus vrai. La prière est d'abord un acte d'amour pour Dieu, mais elle est aussi, pour nous, un acte d'espérance. — Un contentement parfait, un acte d'amour désintéressé, sont bien rares

parmi les créatures agenouillées. On peut prier ainsi aux Clairettes, aux Carmélites, chez les frères de la Trappe, ou dans d'autres retraites.— Dans le monde, on adresse à Dieu plutôt des supplications que des remercîments. Je ne prétends pas que ce soit mieux; je prends l'humanité comme je la vois, et je ne crois pas qu'elle doive s'en corriger. Dieu, qui sait nos misères, ne peut être ni surpris, ni offensé de nos plaintes et de nos demandes continuelles. Voici ce qui me le prouve : quand vous rencontrez des mères attentives à surveiller leurs petites filles, arrêtez-vous. Après quelques minutes, vous entendrez l'une de ces enfants dire avec amour : « Bonne maman, je te remercie! » Peu après, une autre viendra, en se câlinant, dire : « Petite mère, gâte-moi un peu! » Puis une troisième se précipitera en pleurant et en s'écriant : « Pardonne-moi! » ou bien : « Pauvre mère! je souffre tant, guéris-moi » ! — Laquelle de ces mères vous semble être la plus émue et, je pourrais dire, la plus heureuse?... si vous l'ignorez encore, demandez-le à ces cœurs inépuisables. Pour moi, qui les juge avec le mien, j'en conclus que nos plaintes et nos demandes ne sont pas moins agréables à Dieu que nos remercîments. — On peut trouver que je prête à Dieu nos faiblesses pour le comprendre; je ne crois pas l'offenser en lui prêtant le cœur d'une mère.

Il est beau de dire : « Demandons à Dieu, non le « succès ou la fortune, non la pâture des passions, « mais la vertu qui nous rend dignes de lui; de- « mandons-lui de supporter le malheur avec rési- « gnation, ou le bonheur avec modestie, que notre « prière ne soit qu'un acte d'amour, de résigna- « tion »[1]. — Ce langage a été emprunté à la religion, dont on ne veut plus, et je m'étonnerais de le trouver dans les écrits de nos modernes stoïciens, si je ne savais pas qu'ils ont lu l'Évangile. —Ils savent qu'il fut dit : « Ne vous inquiétez point « en disant : que mangerons-nous, ou que boi- « rons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous?..... « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa « justice »[2]; et ils en concluent qu'une âme vraiment religieuse et philosophique ne doit pas dire : « Mon Dieu, ôtez-moi de ce péril; mon Dieu, faites-moi gagner ce procès ». — Je renonce volontiers à toute prétention philosophique, — je me résignerais plus difficilement à n'être pas « vraiment religieux ». — Mais j'ai compris autrement le sermon sur la montagne. — Je ne crois pas que Dieu veuille intervenir dans nos petites affaires, — je l'ai déjà dit ailleurs[3], — je crois néanmoins

[1] M. J. Simon, *le Devoir*, p. 428.
[2] Saint Mathieu, VI, 31, 33.
[3] P. 136.

que nous pouvons et devons lui demander tout ce qui est juste, tout ce que nous pourrions obtenir sans nuire à personne, tout ce qui pourrait nous soulager, et tout ce qui devrait légitimement nous réjouir. Lorsque je vois un laboureur, affligé de la sécheresse, tomber à genoux au coin de son champ et demander de la pluie, je ne me hâte pas de rentrer de peur de l'orage, mais je ne ris pas de la prière de ce brave homme; je joins mes vœux aux siens. Lorsque j'entends une mère désolée s'écrier : mon Dieu, sauvez mon enfant! je ne prétends pas qu'il faut jeter au feu l'ordonnance du médecin, mais je prierais volontiers avec la pauvre mère. — Dois-je l'avouer enfin? si je voyais aux mains d'un malade un flacon d'eau de la Salette, je demanderais peut-être : vous l'a-t-on vendu? — car je pourrais dans ce cas condamner le vendeur pour escroquerie, mais si l'on me répondait : c'est un cadeau; je ne chercherais pas à désabuser le pauvre malade; je lui laisserais sa confiance puérile. — Il ne faut enlever l'espérance à personne, la foi a sauvé et sauve tous les jours plus de malades que les médecins; ils le savent bien, ces messieurs, lorsqu'ils ordonnent de la patience et de l'eau sucrée. Quant au plaideur qui dit : « mon Dieu, faites-moi gagner mon procès ! » moins que personne je puis le blâmer. J'en conclus d'abord qu'il est convaincu de la

bonté de sa cause, et qu'il est de bonne foi. Je crois aussi qu'il est mieux inspiré en s'adressant au ciel, que s'il cherchait des protecteurs sur la terre ; c'est un hommage à la magistrature et surtout à la justice de Dieu. — Hélas ! c'est aussi la preuve de notre faillibilité ! Le gain d'un procès, fut-il cent fois bon, n'est pas tellement une conséquence nécessaire du bon droit, qu'on puisse se dispenser de demander à Dieu qu'il éclaire les juges.

Proscrivons les fraudes, punissons les délits, éclairons les superstitions, mais respectons la liberté et même la crédulité, lorsqu'elle procure un soulagement et une espérance, que nous ne pourrions remplacer par rien.

## XIV

Si tous les raisonnements fatalistes ne peuvent empêcher l'homme de tomber à genoux devant le Dieu caché, — si la prière n'est pas une vaine espérance, — si elle est du moins une consolation et toujours un devoir, comment faut-il prier?

Cette question paraît bien simple, et pourtant je n'en connais pas de plus compliquée. L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme sont moins embarrassantes que le choix d'une religion. Ces grands problèmes n'offrent à dégager chacun

qu'une seule inconnue, et aucune passion ne peut s'y mêler pour les obscurcir; tandis que, lorsqu'il s'agit de se choisir un autel, toutes les passions accourent, réclament voix délibérative, et la question à résoudre ressemble aux plantes herbacées dont on coupe une tige et qui en poussent dix. — Aussi, la foi et l'examen, la théologie et la philosophie sont-ils à peu près d'accord maintenant pour laisser l'univers à Dieu et nous accorder une âme, tandis que le débat est plus envenimé que jamais entre la religion naturelle et la religion positive.

Lorsqu'on s'adresse cette question : « comment faut-il prier »? il faut se demander en même temps :

La prière du cœur suffit-elle? nos supplications et nos actions de grâces ne doivent-elles s'exprimer que par une adoration ou une pantomime muette?

Un culte public est-il nécessaire?

Les Eucologes ont-ils quelque valeur? ou ne sont-ils bons que pour amuser les âmes dociles, engourdir les intelligences pauvres, entretenir la crédulité et servir la théocratie?

Quelle est la meilleure religion, et quels principes doivent nous guider dans ce choix important?

La religion naturelle suffit-elle?

La religion positive mérite-t-elle créance?

Jésus-Christ a-t-il fondé un culte?

Où l'Église catholique a-t-elle puisé son autorité ; et où sont ses limites?...

Je m'arrête; non pas que le programme soit épuisé, — il s'en faut, — mais parce que la surface qu'il embrasse m'effraye, quand je considère le peu de place que je puis accorder à toutes ces questions. Si je ne parviens pas à les résoudre, on ne m'accusera pas d'avoir voulu les éviter.

## XV

J'ai déjà reconnu que la prière du cœur était la meilleure et que les prières labiales n'étaient que *verba et voces*, lorsqu'elles ne montaient pas des profondeurs de l'âme. Faut-il en conclure que notre adoration doive être muette? je le déclare impossible, et si c'est possible, je dis que ce culte est *insuffisant* et *périlleux*.

Il est *périlleux*... car, s'il peut conduire aux extases des saints, il peut aussi dégénérer en hallucinations, égarer dans les rêves des visionnaires, et nous perdre dans les anéantissements des quiétistes. On sait dans quelles erreurs le mysticisme de madame Guyon et la religion réduite « au pur amour de « Dieu, » entraînèrent Fénelon. — Pour les âmes tendres et passionnées, la contemplation prolongée du ciel, et de l'idéal de leur foi, est périlleuse. Elle

leur donne le vertige, ou elle produit sur leur âme l'effet des inhalations éthérées.

Ce culte est d'ailleurs *insuffisant*.... car il conduit inévitablement à l'oubli de Dieu. — Sans doute, l'âme qui cherche et trouve en elle-même le Dieu qu'elle a choisi, et qui se prosterne devant lui dans cet inviolable sanctuaire, n'y rencontre aucun obstacle. Aucun mystère ne l'embarrasse, aucun commandement ne la trouble, et aucune cérémonie ne l'amuse. Elle est tout entière à l'objet de sa foi, et lorsqu'on prie ainsi, on a droit de se dire profondément religieux. Mais je le répète : ce culte conduit au mysticisme ou à l'oubli. — La prière ne peut consister en un anéantissement passager, où l'âme ne se révèle que par les battements du cœur. L'homme a besoin d'un commerce intime et presque familier avec Dieu pour s'élever à lui; il doit lui confier ses douleurs, lui demander ce dont il a besoin, et lui exprimer sa reconnaissance. Sous le règne de la féodalité on faisait, à des époques périodiques, des recensements pour bien fixer les obligations du vassal envers son seigneur; la prière est le recensement de nos devoirs envers Dieu; il faut le renouveler souvent pour ne pas l'oublier. Le cœur et les lèvres doivent donc s'unir pour prier.

## XVI

Les formulaires sont-ils obligatoires? Personne ne le prétend. — Chacun a le droit de rédiger lui-même les requêtes et les remercîments qu'il adresse à l'Éternel, mais en est-il beaucoup qui soient capables de le faire? — Pour le plus grand nombre les formulaires sont indispensables.

Dans les grandes épreuves de la vie, le cri, qui s'échappe et monte vers le ciel, trouve des éclats ou des notes harmonieuses que la science théologique n'atteindra jamais; dans les circonstances ordinaires, quand l'âme et le corps sont assoupis, l'esprit bat les buissons, se laisse distraire et ne sait pas se fixer. — L'homme le plus intelligent a besoin alors d'être aidé. Il nous arrive souvent, lorsque nous sommes à genoux pour prier, de penser à tout autre chose qu'à Dieu; que serait-ce si notre mère ne nous avait pas appris notre prière, et s'il nous fallait chaque jour rédiger nous-mêmes des actes de foi, d'amour et d'espérance? — Vous les trouveriez peut-être, vous, qui avez le double privilége d'une intelligence cultivée et d'un cœur chaud. — Je me trompe, ceux que Dieu comble de ses bienfaits sont ingrats et ne s'inquiètent pas de ces choses! — Mais que trouveraient les intelligences

grossières et les natures endormies? Que diraient à Dieu les bonnes gens qui, chaque jour, cherchent, sans pouvoir les trouver, les quelques mots dont elles ont besoin dans les circonstances les plus ordinaires de leur vie misérable? Que lui diraient les pauvres femmes agenouillées, et qui roulent dans leurs mains des rosaires avec une résignation passive ou une confiance facilement distraite? — Leurs lèvres et leurs doigts laissent couler des *Pater* et des *Ave*, bien peu accentués! Mais c'est mieux que rien. C'est le denier de la veuve; chacun donne ce qu'il peut.

On se trompe d'ailleurs, si l'on croit que ces pauvres créatures n'envoient toujours à Dieu qu'un monotone récitatif, et qu'elles sont incapables de s'animer et de sentir les vibrations de l'âme. Vous, qui riez de leurs *patenôtres*, — lorsqu'une grande joie, ou une grande douleur étreint, ou soulève ces mères si dévouées, ces épouses si fidèles, ces filles si respectueuses, ces âmes si crédules, approchez! et sur leurs lèvres, comme aux bords de leurs paupières, vous pourrez recueillir, au lieu de grains de chapelets, des perles d'amour ou des larmes chaudes et venues du cœur. Et Dieu les laisserait tomber et se perdre! Ah! c'est le calomnier!

Bien plus, si ces prières n'étaient que des fleurs

sans couleurs et sans parfums, Dieu les recueillerait encore, et ne les laisserait pas sans récompense. Pour le croire, il suffit de nous dire que s'il pèse les paroles, il pèse surtout les intentions. Une foi entière, une confiance sans bornes, un amour constant et dévoué doivent avoir leur poids devant sa justice. J'en appelle à tous les cœurs honnêtes que le dévouement et l'affection n'ont jamais trouvés ni endormis ni ingrats.

## XVII

On objecte que ces formules apprises abêtissent et qu'elles peuvent dégénérer en superstitions ridicules. Je le sais, et, à cette occasion, je puis évoquer un souvenir d'enfance qui le prouve, mais qui, loin de diminuer mon respect pour certaines naïvetés, le ranime quelquefois. — Ma première éducation religieuse fut faite par une vieille tante, dont la dévotion était plus ardente qu'éclairée. A huit ans, cette pauvre fille avait été attaquée par la petite vérole, en même temps qu'une sœur. L'une mourut, l'autre resta complétement sourde. Ce fut, hélas! une intelligence murée. — Rien de ce qu'elle avait de bon ne put en sortir; rien de mauvais ne put y entrer. Elle vécut jusqu'à soixante-dix ans et resta toujours enfant, en gardant les trésors d'in-

nocence et les pauvretés d'ignorance que recèlent à huit ans la tête et le cœur d'une jeune fille. — Elle devint très-dévote; où aurait-elle pu déposer ailleurs qu'aux pieds de sa madone ses confidences, ses tristesses et ses vœux? Elle passa sa vie à nous aimer, à faire le bien, à prier et à soigner la toilette d'une sainte Vierge... C'était sa poupée et son idole! —Cette bonne tante désirait le salut de ses neveux autant que le sien, et elle nous avait appris à dire et répéter : « Celui qui dira trois fois cette prière ne « verra jamais les flammes de l'enfer. » Cette préface était suivie d'une courte prière que j'ai oubliée.... La préface était l'essentiel! — Matin et soir elle avait soin de me faire acquitter ma prime d'assurance contre le feu éternel, et je payais très-consciencieusement! — Voilà, sans doute, une de ces naïvetés qui prouvent jusqu'où la crédulité peut descendre, et j'en ai ri plus tard. Eh bien! je n'en ris plus. Lorsque je vois une vieille femme agenouillée, et dont le costume me rappelle ma tante, je pense à cette sainte fille, et je regrette quelquefois qu'elle ne m'ait pas légué la simplicité qui fit son bonheur en ce monde et a dû l'assurer dans l'autre. Temps évanouis, sainte crédulité de mon enfance! Enseignements de ma vieille tante, qu'êtes-vous devenus?... S'il m'arrive parfois de sourire, en vous retrouvant dans mon passé, c'est de ce sou-

rire mêlé d'amour et de respect, dont on caresse les souvenirs bénis et regrettés! Les violettes et les pervenches sourient de même dans les gazons des tombeaux qu'elles embaument!

Il est donc inutile qu'on me rappelle au sérieux et qu'on me démontre les inconvénients des chapelets, des litanies et des formules qui bercent et endorment les âmes, où ne pénètrent pas les rayons d'une foi éclairée. Je demande quel préjudice il en résulte et ce que la critique philosophique leur offre en échange de ces doux rêves?

Il est inutile encore qu'on me dise : « La prière « ne se mesure pas au mètre; sa valeur ne suit pas « les règles de la multiplication. » Je sais que Jésus-Christ lui-même en a fixé la mesure. Je sais qu'il a dit : « N'affectez pas de parler beaucoup dans vos « prières, comme les païens qui s'imaginent que « c'est par la multitude des paroles qu'ils méritent « d'être exaucés. Ne vous rendez pas semblables à « eux, parce que votre Père sait de quoi vous avez « besoin avant que vous le lui demandiez. » [1] — Je sais encore que, joignant l'exemple au précepte, le maître enseigne à ses apôtres l'Oraison dominicale, prière aussi brève que complète, et à laquelle aucune autre n'est comparable; je ne me reconnais

[1] Saint Mathieu, VI, 7 et 8.

pas pour cela le droit de blâmer ceux qui trouvent que c'est trop peu. Ainsi le veut la liberté.

Reconnaissons donc que les Eucologes, malgré les assoupissements qu'ils peuvent procurer, sont utiles à tout homme religieux, et indispensables au plus grand nombre. Si, du monde, nous allions dans les retraites et dans les asiles où l'on prie sans cesse, nous reconnaîtrions que les formulaires fournissent le pain de chaque jour aux âmes qui ont fait vœu de pauvreté. Là, ils ne servent pas seulement à satisfaire des besoins passagers et à occuper les loisirs, ils servent à nourrir la piété, à maintenir le sacrifice, à éloigner les passions et peut-être!... à consoler les regrets!

## XVIII

Je viens de dire que la prière apprise était utile à tout homme religieux, et quelque soit son culte; je prétends que, lorsqu'on se fait à soi-même une religion commode, il est encore indispensable de la régler, d'adopter une prière et de la réciter à des heures qu'on a soi-même fixées. Le culte qui n'exige rien, ni à certaines heures, ni à certains jours, qui se prête à toutes les capitulations et à tous les arrangements, qui cède le pas tantôt aux affaires et tantôt aux plaisirs, ne mérite pas le nom de culte.

Est-ce prier que de prier quand on en a le temps? Est-ce prier que de prier par désœuvrement, et seulement dans les tristesses et les découragements de la vie? Non, il faut faire à Dieu, chaque jour, la part qui lui revient; et, pour cela, lorsqu'on ne veut pas se soumettre à l'autorité des autres, il faut du moins s'imposer la sienne. — En toutes choses, notre volonté toujours si incertaine a besoin d'être stimulée, et notre mémoire toujours si peu sûre a besoin d'être aidée. L'habitude est, pour l'homme, un puissant auxiliaire. Il est triste d'avouer que, pour penser à Dieu, nous avons besoin d'un aide-mémoire; mais il en est ainsi. Tel homme, pour qui messe, vêpres, salut, sonnent inutilement, fait le signe de la croix et se met à genoux lorsqu'il prend ou quitte son bonnet de nuit, comme si une cloche mystérieuse, et de lui seul entendue, avait sonné la prière; la formule qu'il a adoptée monte spontanément de son cœur à ses lèvres. Tel autre va à la messe le dimanche et oublie Dieu le reste de la semaine; tel autre enfin croit à Dieu et l'oublie toujours. C'est que le premier s'est fait un devoir, puis un besoin, puis une habitude de prier matin et soir; c'est que le second ne pense à Dieu qu'en habits de fêtes, et c'est que le troisième n'a pas su lui réserver une heure! pas un instant, peut-être!

Réglons notre culte; sans cette précaution, je dis à l'homme le plus religieux, qu'il ne l'est qu'à demi et que bientôt il ne le sera plus du tout; je lui prédis qu'il oubliera Dieu, et que ses regrets intermittents ne l'empêcheront pas de l'oublier encore, à moins que la vue des perspectives dernières ne le lui permette plus.

XIX

Il faut donc prier régulièrement et s'en faire une douce habitude. Il faut donc aussi adopter des prières brèves et capables d'exprimer les diverses situations de notre âme, ses souffrances, ses tristesses, ses inquiétudes, ses joies, ses désirs et ses espérances. Cela suffit-il ?

Supposons qu'il en est ainsi, supposons que chacun de nous s'est dressé un petit autel pour lui seul, et qu'il n'existe plus aucun culte public. Croyez-vous que la société pourrait ainsi se maintenir longtemps? Je ne veux mêler ici aucune considération mondaine; je dirai ailleurs combien l'état social est intéressé à protéger les cultes, combien la religion importe à la sécurité des citoyens, et combien cette base solide est indispensable au maintien de l'édifice qui nous abrite. Ce n'est qu'au point de vue religieux que je m'adresse ici cette question : les cultes publics sont-ils nécessaires ?

Pour nous chrétiens, cette question n'en est pas une ; elle est résolue par l'Évangile. Jésus-Christ a dit : « Si deux d'entre vous s'unissent ensemble, « quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera « accordée, car en quelques lieux que se trouvent « deux ou trois personnes assemblées en mon nom, « *je m'y trouve* au milieu d'eux [1]. » Ce n'est pas une espérance que Jésus fait concevoir à ceux qui se réunissent en son nom, c'est une certitude qu'il leur donne. Il ne promet pas d'y venir, il y est : « *Je m'y trouve!* » C'est donc avec raison que les chrétiens ont contracté l'habitude de se réunir pour prier.

En dehors du christianisme la question est encore résolue par les faits. En tous temps et en tous lieux les hommes se sont sentis plus forts, en se réunissant, pour s'adresser à l'objet de leur culte, pour élever des temples, dresser des autels, célébrer des sacrifices, entonner des cantiques ou adresser des supplications. Nulle part on ne s'est contenté des petits sanctuaires, des petits autels, ou des petites prières isolées dont l'irréligion voudrait introduire l'usage, au nom de je ne sais quelle liberté jalouse, qui croit supprimer Dieu, en demandant la suppression du budget des cultes. Qu'ils

[1] Saint Mathieu, XVIII, 19 et 20.

regardent derrière eux le cortége qui les accompagne, ces hommes qui enseignent les tristes aspirations de leur esprit malade. Quand ils voient fermenter sous leur parole toutes les fanges qui croupissaient dans les égouts sociaux, ce devrait être assez pour les faire reculer. Cette humiliation est leur premier châtiment.

## XX

Le mot religion, avait dit Cicéron, vient de *relegere* (relire); saint Augustin a mieux dit: il vient de *religare* (relier). La religion, en effet, est le lien qui rattache le ciel à la terre, les hommes à Dieu et les relie entre eux. Supprimez le catholicisme, et deux cents millions d'hommes, aujourd'hui réunis dans une étreinte fraternelle pour adresser au Seigneur, presque aux mêmes heures et dans les mêmes termes, l'expression de leurs pensées, se disperseront ainsi qu'un faisceau dont le lien s'est rompu. — Il en serait de même pour les autres cultes. Je ne sache pas que la fraternité soit enseignée ailleurs que dans le christianisme, mais une étroite solidarité relie partout les coreligionnaires. En se groupant, les hommes se communiquent leurs sentiments et se réchauffent mutuellement; l'ardeur religieuse, qui s'enflamme à ces foyers communs, s'éteindrait dans l'isolement. Les âmes ont besoin

de se communiquer, comme les corps de se toucher, et les esprits d'échanger leurs pensées.

Les cultes publics sont donc nécessaires pour entretenir et réchauffer la foi, — pour propager les vérités par l'enseignement mutuel ou par l'enseignement autorisé, — et pour former enfin les accords puissants et solennels qui ébranlent les consciences et les voûtes des temples, et s'élancent dans les cieux.

J'ai raisonné jusqu'ici dans l'hypothèse, non-seulement d'une entière liberté de conscience, mais comme si tous les cultes étaient égaux, et s'il était indifférent pour nous d'appartenir à quelque culte que ce soit. Il faudrait n'appartenir à aucun pour avoir cette indifférence. J'ai hâte d'en sortir.

Je me heurte d'abord à la religion naturelle, qui trouve aujourd'hui de zélés propagateurs : je résume leurs théories.

« Cette religion, disent-ils, est fondée sur les seules inspirations du cœur et de la raison ; ses dogmes sont l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; ce Dieu est le Dieu de Socrate, de Moïse et de Voltaire, et cette âme, en aspirant à la vie éternelle, ne se promet pas une béatitude contemplative sans fin, dont l'ennui serait le prompt couronnement, et ne s'effraye pas davantage des flammes éternelles. Elle arrive à la certitude de la vie

future, rationnellement, par le sentiment de la justice infaillible, et cela lui suffit. Elle laisse à Dieu les secrets où il s'enferme et s'en remet à lui. — Tandis que la religion positive repose entièrement sur une révélation qu'il faut admettre sans examen, qui ne supporte pas la discussion, et veut encore nous imposer des mystères impénétrables où se heurte la raison la moins exigeante... »

Après avoir combattu M. Renan, irai-je donc m'attaquer à M. Jules Simon et à ses disciples ? S'il le fallait, je le ferais dans les mêmes sentiments. Je déplore l'erreur, mais j'admire le talent et j'honore les caractères partout où je les rencontre. Je me sens plus de respect que de colère pour les hommes qui crient par-dessus les toits : « Que la religion positive ne doit pas plus longtemps nous amuser; qu'il est indigne d'un siècle de lumières de s'arrêter encore à ces puérilités »... lorsque je les vois user leur intelligence et leurs veilles à combattre ces *puérilités* et ne pouvoir penser à autre chose. La révélation qu'ils rejettent, les mystères qu'ils repoussent, les enseignements religieux qu'ils ridiculisent, sont le texte de leurs méditations, de leurs discours et de leurs écrits. S'ils avaient la certitude qu'ils affectent, si leur rationalisme leur suffisait, si les Sphinx, qu'ils dédaignent, ne les tourmentaient pas, regarderaient-ils

sans cesse de ce côté? Ah! si c'est là tout ce qu'on gagne à repousser le flambeau de la foi, je repousse à mon tour les éclats de leur lumière électrique; je préfère dormir en paix dans ma crédulité.

Remarquons d'ailleurs que les défenseurs de la religion naturelle affectent une grande tolérance. Ils ne prétendent pas que la révélation soit impossible; ils se bornent à dire « qu'elle ne leur est pas démontrée. » Ils développent ensuite leurs théories et s'abstiennent de conclure. Ils semblent comprendre que les raisons de décider sont ailleurs que dans leurs livres. — Tolérance pour tolérance! — Je reconnais ce qu'il y a de séduisant dans leur système, mais n'y trouvant pas le calme dont mon âme a besoin, je cherche ailleurs l'abri où elle se repose.

Si les promoteurs de la religion naturelle n'étaient pas d'abord, et par-dessus tout, les adversaires de la religion positive, ils comprendraient qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Que sont donc cette raison si fière et cette loi naturelle qui sont les bases de leur foi et le crible d'où leurs vérités se dégagent? Ne sont-elles pas la première révélation faite à la créature par son créateur, et écrite dans la conscience humaine? Que sont, après cela, la seconde et la troisième révélation, si ce n'est de nouvelles et de plus éclatantes promulgations de la loi naturelle? Je comprendrais qu'on

les rejetât si elles étaient venues la heurter et la contredire. Lorsqu'elles l'éclairent, la confirment et lui donnent une nouvelle force, je ne le comprends plus. — Admettre la première révélation parce qu'on la trouve en soi, et rejeter les autres uniquement parce qu'elles ont été apportées en caractères lumineux, c'est se plaire dans l'obscurité, ou dans le demi-jour.

Ce premier aperçu ne prouve pas encore qu'il faille accepter le surnaturel; il prouve du moins l'intérêt qui nous le commanderait. Ménageons l'ombrageuse raison des adversaires; laissons un moment de côté les Écritures, qui n'ont aucune autorité pour eux. En ne consultant qu'un rationalisme de bonne foi, je leur dis avec conviction : LA RELIGION NATURELLE A NOTRE ÉPOQUE, C'EST LE CHRISTIANISME. — Chateaubriand écrivait, il y a plus d'un demi-siècle : « C'est le culte qui convient à un peuple « mûri par le temps. C'est, si nous osons parler « ainsi, *la religion naturelle* à l'âge présent du monde, « comme le règne des figures convenait à Israël. » — Si cela était vrai à l'époque où la fraternité universelle se démontrait par la voix du canon sur tous les champs de bataille de l'Europe, serait-ce moins vrai aujourd'hui que les barrières entre les peuples se sont abaissées et qu'ils semblent avoir enfin compris la solidarité qui doit les unir? — N'est-ce pas

le christianisme, n'est-ce pas le fondateur de la religion positive, n'est-ce pas l'Évangile qui ont surtout amené ces changements? Grâce à eux, les traités de paix, les traités d'alliance et les traités de commerce ne sont plus seulement des transactions politiques; ils sont aujourd'hui des actes de justice, inspirés par le sentiment que le christianisme a fait germer en Europe, à l'ombre de la croix plantée sur toutes les hauteurs.

Nous allons voir encore que la sagesse s'unit à la foi, pour nous conseiller de garder le culte qui depuis quinze cents ans est celui de notre patrie.

## XXI

On ne choisit ni son pays, ni sa famille, ni sa religion. La naissance donne ou refuse tous ces biens; une patrie, une famille et une religion adoptives ne nous tiennent jamais bien au cœur. La reconnaissance peut prendre la place des saintes affections de l'enfance, elle ne les remplace pas. Heureux donc ceux qui connaissent ces biens et savent les garder! heureux ceux qui naissent, vivent et meurent, près du clocher paternel, dans une famille aimée, et en gardant la foi qu'une mère leur inocula sous ses baisers! Bien à plaindre, au contraire, ceux qui sont nés dans l'exil ou

de parents inconnus, ou dont l'âme fut encore plus abandonnée que le corps ! — Combien de pauvres créatures qui n'ont ainsi ni patrie, ni famille, ni religion !

De tous ces biens enviés, la religion est le plus précieux, et c'est pourtant celui que les déshérités peuvent le plus facilement recouvrer. Leurs frères mieux partagés les cherchent pour leur tendre la main ; c'est donc à eux à ne pas la repousser.

Mais les privilégiés eux-mêmes, assaillis par le doute, tombent parfois dans la détresse de l'âme et se demandent avec terreur vers quel autel ils doivent se diriger. Qui donc les guidera, et quelle est la meilleure religion ? — Je dis à tous : la sagesse conseille d'abord de garder la religion qui nous fut enseignée au foyer de la famille. Ce n'est que lorsque la raison, mûrie par l'expérience, la réflexion et l'étude, peut faire un choix éclairé, qu'il est permis d'en changer. — La sagesse que je conseille n'exige donc pas qu'on reste dans l'erreur, lorsqu'on a eu le malheur d'y naître, mais elle exige de profondes réflexions, une grande maturité, et des convictions nouvelles que rien ne puisse ébranler. Dieu pardonne l'erreur qu'on n'a pu éviter et qu'on ignore ; mais quelle sera l'excuse de ceux à qui il a lui-même apporté la vérité, et qui la repoussent ?...

La sagesse que je conseille est d'ailleurs bien ordinaire. Malgré les efforts croisés du prosélytisme, les conversions et les apostasies sont rares.— Cette fidélité au culte paternel n'est pas toujours raisonnable, ni toujours la preuve d'une conviction inébranlable et d'une foi éclairée, mais elle prouve combien sont puissants les fils de la Vierge, dont une mère a enlacé notre âme en nous berçant sur ses genoux. Je défie tous les Gullivers du rationalisme de se débarrasser complétement de ce réseau lilliputien où leur raison s'est réveillée et révoltée.

Mais, s'il est sage de garder la religion de sa mère, combien cette sagesse doit nous être facile à nous enfants de la France catholique! Et pourtant, on semble tourmenté d'un besoin de désertion! Des embaucheurs nous convient de passer à l'ennemi! Sous quel drapeau?... On ne le dit pas; j'ai peur de le deviner! Quel qu'il soit, je dis encore : Restons fidèles à Jésus-Christ.

Vous, qu'on sollicite à apostasier, prenez garde! Vous pouvez déserter le christianisme, vous pouvez aller à d'autres autels, mais vous n'y trouverez ni votre foi, ni votre Dieu, ni le repos ni le bonheur perdus! — Parfums des premières croyances, que vous êtes doux à l'âme dans les épreuves qui déchirent le cœur, défient l'intelligence et épuisent la résignation! on vous a souvent comparés aux sen-

teurs d'Orient, qui embaument le vase quand la liqueur est évaporée ; il fallait ajouter : que vous suiviez partout les âmes flétries et corrompues, pour les ramener à Dieu, ainsi que les parfums d'Orient s'attachent au vase brisé, et révèlent encore ses débris parmi les immondices jetés au coin de la borne!

---

**Article 4. — Le Catholicisme.**

Avant de demander au christianisme ses titres surnaturels, que la critique rejette, demandons à l'histoire et à la géographie, aux siècles passés et au temps présent, à la morale et à la philosophie, à l'humanité tout entière, les bienfaits incomparables et incessants de ce culte divin. De tous les coins du globe, des empires civilisés et des solitudes, des palais et des chaumières, des hôpitaux et des prisons, des sommets et des abîmes, des âmes désespérées et des folles créatures, de tous les nobles cœurs et de tous les cœurs blessés, s'élèveront des voix pour chanter l'Hosanna et célébrer la gloire de la religion de Jésus-Christ.

On a eu raison de le dire : «Quand on nierait au « christianisme ses preuves surnaturelles, il reste« rait encore, dans la sublimité de sa morale, dans « l'universalité de ses bienfaits, et dans la beauté de « ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il « est le culte le plus divin et le plus pur que jamais « les hommes aient pratiqué » [1].

Je n'ai vu nulle part contester ces propositions. En général, ceux qui nient les preuves surnaturelles du christianisme ne tarissent pas sur ses titres à notre admiration et à notre reconnaissance. — Concession facile, et qui ressemble à celle des hommes clairvoyants, qui veulent bien avouer que le soleil les éclaire et les réchauffe, quoiqu'il ait des taches.

Ces messieurs croient avoir fait preuve de modération, de bon goût, de loyauté et de sagesse, quand ils ont confessé que rien n'est au-dessus du sermon sur la montagne.—C'est, en effet, bien généreux, et le christianisme devrait se féliciter de cette approbation, s'ils ne se hâtaient pas d'ajouter qu'on a étouffé la doctrine sous le mystère, et balancé les bienfaits par des maux que l'histoire a enregistrés. — Il était réservé à M. Renan de dire que Jésus, probablement, n'avait pas été irréprochable, «que

[1] Chateaubriand.

« beaucoup de ses fautes avaient été dissimulées »[1], et à M. Havet d'enchérir sur ce blasphème[2]. Que voulez-vous! la critique a des poutres dans l'œil, et pour les savants le soleil a des taches que nous ne voyons pas!

Les bienfaits du christianisme ont-ils aussi des taches? Je ne les vois pas plus que celles du soleil; peut-être en a-t-il. Quand je regarde dans l'histoire, je vois du sang, de la boue, des flétrissures et des malédictions sur la mémoire des hommes qui ont fait du christianisme l'instrument de leurs passions, je ne vois rien sur l'instrument lui-même. Il ressemble à ces lames d'acier pur et fortement trempées, dont on peut cruellement abuser, mais que rien ne peut ni ébrécher, ni altérer, ni tacher, et qui défient même les morsures de la rouille. Je laisse donc aux gémonies de l'histoire les hommes qui ont mérité ses piloris, et je reviens aux bienfaits du christianisme, dont je fais aussi une part à d'autres hommes qui furent, ou sont encore, ses dignes interprètes.

## II

On croit n'avoir rien oublié, quand on a rappelé que le christianisme a expliqué la loi et racheté

[1] P. 458.
[2] *Revue des Deux-Mondes* (août 1863).

le péché originel; qu'il a apporté aux hommes l'égalité et la liberté, aboli l'esclavage, enseigné la fraternité universelle et rendu l'homme à sa dignité; qu'il a purifié les âmes, sauvé les monuments de l'ancienne civilisation d'une entière destruction, préparé et allumé les flambeaux de la civilisation nouvelle. Que sont ces énumérations devant la réalité? — L'histoire des bienfaits du christianisme est autant dans le présent que dans le passé. Commencée il y a deux mille ans, activement suivie depuis, elle se continue sans cesse et durera autant que lui. On n'épuisera jamais la corne d'abondance d'où il versa ses flots sur l'humanité. — Jetons nos regards sur le monde, et ce spectacle suffira à nous faire comprendre combien le christianisme est fécond pour le bonheur des hommes, et combien sont stériles tous les autres cultes de la terre.

L'Asie tout entière doit son éternel engourdissement, ses douleurs sans soulagement, et son esclavage sans émancipation, aux superstitions monstrueuses qui l'étouffent.

L'Afrique doit, au fétichisme qui l'abrutit, sa barbarie résistante et une dégradation telle, que, malgré les affirmations de la charité chrétienne, la science hésite à proclamer l'unité de l'espèce humaine!

L'Europe et l'Amérique, au contraire, sous les ailes du christianisme, jouissent d'une éclatante supériorité et d'une magnifique civilisation. — Aux pieds des divinités mensongères on ne trouve que des esclaves ou des brutes, et il n'y a des hommes qu'au pied de la croix. — Bien plus, la lumière, la justice et le bonheur ont été distribués en Europe, en proportion de la vérité religieuse, et, si la France est partout au premier rang, c'est que partout elle s'est montrée, depuis quinze siècles, la fille aînée de l'Église et le bouclier du catholicisme.—Ces faits ont une éloquence irrésistible, car ils sont incontestables.

Ne croyons pas, cependant, que les bienfaits du christianisme s'arrêtent aux limites des empires chrétiens. La barbarie doit aussi compter avec lui, et il n'est pas un coin du monde qui ne lui doive quelque chose. Les effluves de la religion de Jésus sont portées par les vents jusque dans les solitudes où les missionnaires ne peuvent pénétrer. Comme les sons, cette bienfaisante doctrine se communique de proche en proche, à travers les airs; comme la lumière, elle va éclairer les obscurités à d'immenses distances.

Le christianisme n'a pas encore pénétré partout; je doute qu'il y ait un seul point de la terre où ses bienfaits ne se soient pas, un peu, directement ou

indirectement répandus. — Les voyageurs et les navigateurs ont souvent éprouvé des étonnements, que leurs récits nous ont fait partager, lorsqu'en descendant parmi les sauvages, ils rencontraient des notions confuses et défigurées qui semblaient dire : la croix a passé par ici. — Qui pourrait affirmer que des tentatives n'y avaient pas été faites par des missionnaires ensevelis dans leur dévouement?— Le christianisme, depuis bien des siècles, ne se lasse pas d'envoyer ses martyrs aux terres inconnues et aux créatures abandonnées ; lorsqu'ils rencontrent des obstacles insurmontables et qui leur barrent le passage, lorsqu'ils ne peuvent les vaincre en se dévouant, ces apôtres n'abandonnent pas leurs frères qu'ils voulaient secourir, ils se mettent à genoux et prient pour eux. On critique le dogme affligeant de la solidarité du péché originel, on ne voit pas que le christianisme place, en regard, le dogme consolant de la solidarité des prières et des bonnes œuvres. Réunir dans un seul lien tous les hommes, tous les enfants de Dieu, passés, présents et à venir, connus ou inconnus, heureux ou malheureux, les fortifier et les racheter l'un par l'autre, voilà ce que le christianisme se propose ! —
— Ce but, — indépendamment du but plus élevé vers lequel il nous achemine, — n'est-il pas déjà un incomparable bienfait? Que pourrait-on lui op-

poser dans l'histoire universelle des conceptions humaines?

C'est le christianisme qui inspire les dévouements que rien ne rebute; c'est lui qui prépare, conduit et couronne toutes les grandes actions dont l'humanité s'honore; c'est lui qui assure tous les succès durables; c'est lui qui a conseillé à la France les expéditions lointaines, dont elle a recueilli la gloire et dont, par surcroît, elle obtiendra des résultats immenses, déjà entrevus par les plus incrédules. Qu'on dispute sur les sacrifices qu'elles nous ont coûtés! Lorsque je vois, aux deux extrémités de la terre, au fond de l'Orient et au fond de l'Occident, notre drapeau victorieux, — lorsque je pense qu'en avançant encore il ne peut plus que se rencontrer lui-même,—je dis : bientôt la gloire et la religion de la France pourront s'écrier, comme les grands navigateurs : nous avons fait le tour du monde en semant partout l'Évangile et la civilisation! et je suis fier de ma patrie!

Le christianisme ressemble au nuage qui tamise les rayons du soleil, ou les laisse briller, et porte dans ses flancs la pluie et l'abondance. Où il s'arrête, tout germe grandit, et toute fleur, qui avait répandu ses parfums, porte des fruits; où il ne passe pas, tout se flétrit, se dessèche, languit et meurt.

III

Je viens de rappeler quelques-uns des titres du catholicisme, je convie les philosophes, les rationalistes de bonne foi à nous dire : quel culte nous pourrions préférer à celui de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis et de Napoléon ; je les convie à nous dire quelle religion est plus haute que celle de Bossuet, plus attrayante que celle de Fénelon, plus consolante que celle de saint Vincent de Paul, meilleure enfin que celle de Jésus-Christ. — Ce culte n'est-il pas le plus pur dans sa source,— le plus majestueux dans son cours,— le plus profond par ses racines, — le plus étendu par sa lumière, le plus inépuisable dans ses bienfaits,— le plus solennel dans ses cérémonies, le plus attrayant dans ses doctrines,— le plus consolant dans ses promesses, et le plus désirable dans ses affirmations ? — N'est-il pas le plus capable d'unir les hommes entre eux et de les unir à Dieu ? — Que nous demande-t-il ? D'aimer Dieu par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes...; est-ce trop ? — Que nous commande-t-il ? La charité et le pardon des injures...; l'égoïsme et la haine rendent-ils plus heureux ? — Que veut-il encore ?... Que nous rachetions nos fautes par l'aveu

et le repentir ; est-ce trop cher ?... — Qu'en résistant aux passions, nous préservions notre âme des souillures de la terre...; la dégradation est-elle préférable ? — Que nous réservions enfin à Dieu notre amour et notre reconnaissance ;... vaut-il mieux être ingrat ?

Hors du catholicisme que trouvons-nous dans le passé et dans le présent ? Tous les cultes de l'Asie ne furent et ne sont encore que de grossières idolâtries. Que procurent-ils en ce monde à ces millions d'hommes entassés et parqués dans des compartiments infranchissables? Ils n'y trouvent que la misère, l'opprobre et des douleurs sans espérances. — Que leur promettent-ils après cette vie ? les paradis de Confucius, de Brahma, ou de Mahomet ! — Le polythéisme valait-il mieux...? Il ne fut que la tyrannie des passions divinisées. L'Élysée et le Tartare étaient dignes de couronner la foi à un pareil culte. — Voudrions-nous être juifs ? Le judaïsme admettait un seul Dieu, mais cette religion, au plus beau jour de son triomphe, était incomplète et elle ne promettait à Israël que le royaume de la terre. Lorsqu'elle s'est élevée à de plus grandes espérances, c'est qu'elle touchait au christianisme, qui l'a éclipsée. — Le mahométisme...? il n'est qu'un plagiat défiguré du christianisme. Mahomet ne fut, ainsi qu'on le dit, « qu'un

« chrétien déchu, et un arien emporté par l'esprit « fataliste et sensuel de l'Orient [1]. » Son paradis peut flatter les goûts de ceux qui ont vécu dans les harems; le moyen et la fin sont dignes l'un de l'autre. — Le protestantisme, enfin, n'est encore que le christianisme mutilé par un moine révolté. Luther a respecté les mystères qui embarrassent l'intelligence, et rejeté celui qui console. Il laisse au pécheur le fardeau de ses péchés, dont le catholicisme nous soulage... Restons catholiques!

IV

J'allais omettre les folies modernes qui ont eu la prétention d'être des cultes et n'ont été que des mascarades. — Comment en parler sérieusement? Que dire du fouriérisme et du saint-simonisme? de ces mélanges incompréhensibles de sacré et de profane, d'économie et de théodicée, de philosophie et de politique, où la religion, la morale et le bon sens étaient également outragés, dans des écrits qui portaient cependant le cachet de la philanthropie et du talent? — M. Cousin a dit: « Qu'est-ce « que le saint-simonisme, dont les disciples oc- « cupent aujourd'hui, sous toutes les livrées, les

[1] M. T. Ruyneau de Saint Georges, *Essai sur le Christianisme au XIX^e siècle*, p. 24.

« avenues de la fortune et du pouvoir? C'est, à la « lettre, le mysticisme du matérialisme et de l'a- « théisme [1]. » — Toutes ces folies sont tombées sous le ridicule, il ne faut plus rechercher ce qu'elles avaient d'odieux. On peut encore concéder qu'elles ont imprimé un mouvement salutaire à l'activité humaine; mais lorsqu'on rencontre ces hommes si heureusement doués, et qui faisaient un si triste usage de leurs facultés exceptionnelles, on pense à l'apostrophe de Rousseau à Hélvetius, et on répète : « que leur génie dépose contre leurs principes. »

Que la philosophie cherche Dieu et la vérité au point de vue rationnel, c'est sa mission, et j'ai déjà applaudi à ses efforts, mais lorsqu'elle ne peut les trouver, qu'elle revienne vers la foi. Monseigneur le cardinal Mathieu lui a dit, avec une modération capable de jeter une planche de salut à la raison la plus fière : « La religion donne la clef de bien des mystères [2] ! »

## V

J'ai parlé à la raison et au bon sens, que serait-ce si je m'étais adressé au cœur de mes lecteurs ?

[1] *Philosophie populaire*, p. 23.
[2] Séance du Sénat (15 déc. 1863).

Pourrais-je dire toutes les institutions échelonnées par le christianisme, depuis le berceau jusqu'à la tombe? Pourrais-je montrer toutes les créatures dévouées au soulagement des douleurs, depuis le premier vagissement de l'enfant qui vient de naître, jusqu'au dernier soupir du vieillard qui descend dans la fosse? Quelle chaîne de sauvetage, dont le pieux saint Vincent de Paul a scellé le premier et le dernier anneau! Ils avaient été forgés avant lui, mais ils étaient épars, sans lien, et sans solidité. Aujourd'hui je ne connais pas, dans la vie chrétienne, une heure où l'homme soit abandonné. Le christianisme a des baumes pour toutes les plaies, des soulagements pour toutes les douleurs, des consolations pour toutes les afflictions, des horizons riants pour tous les désespoirs; il recherche tout ce qui est flétri pour le relever, tout ce qui est corrompu pour le laver, tout ce que le monde rejette pour le racheter! — Ah! s'il disparaissait! Si le prêtre jetait le froc et abandonnait son troupeau, — si la vierge consacrée changeait sa robe de bure et abandonnait la crèche, la salle d'asile, l'ouvroir, l'orphelinat, l'hôpital et la prison, — si toutes les âmes chrétiennes, qui vivent dans le monde, cessaient d'avoir la foi et si elles oubliaient qu'il y a des misères à soulager dans les mansardes et les chaumières, — si on tarissait toutes ces sources...!

que vous resterait-il, pauvres déshérités? Où iriez-vous dans vos tristesses chercher des consolations, et dans les mauvais jours demander du pain pour vos enfants, du bois pour les réchauffer, des vêtements pour les couvrir? Sur qui s'appuierait votre courage abattu?... sur la philanthropie? sur le Dieu invisible?... Ah! sans doute, il existe ce Dieu tout puissant, mais si les grands esprits ne peuvent le trouver et s'ils doutent quelquefois de son existence, comment le trouveriez-vous, pauvres intelligences dont les horizons sont si bornés? — Ouvriers, qui vivez de votre travail, lorsque le chômage, les maladies et la misère vous accableraient, — lorsque les sévérités de la justice divine vous paraîtraient inexplicables,—lorsqu'il ne viendrait plus à votre chevet un ange, ou un prêtre pour vous dire: « mon frère, « espérez en Dieu! c'est lui qui m'envoie vers « vous! » — croiriez-vous encore qu'il existe ce Dieu, et croiriez-vous surtout à sa bonté? — La philanthropie?... sans doute il faut y croire! Le cœur de l'homme bat violemment à la vue des souffrances de son semblable; mais si le christianisme n'avait pas réchauffé et fortifié cette vertu, elle ne serait encore que ce qu'elle fut dans l'antiquité: une étincelle au caillou, d'où elle ne pouvait jaillir, et un trésor enfoui près des misères dont les cris ne réveillaient personne. L'assistance publique, au-

jourd'hui perfectionnée, était ignorée avant l'avénement du christianisme, et, si l'esprit de l'Évangile s'en retirait, s'il cessait d'y réchauffer les âmes, on pourrait voir encore des hommes au petit manteau bleu distribuer des soupes économiques dans les rues ; les conseils municipaux pourraient envoyer des bons de pain aux familles nécessiteuses ; des serviteurs gagés pourraient distribuer la ration et faire les pansements dans les hôpitaux ; des cœurs chauds s'inquiéteraient encore de ce qui se passe dans leur voisinage ; tout cela serait stérile ! Il y manquerait ce qui rend l'infortune supportable : l'amour du prochain. La pitié humilie et envenime les plaies ; la charité évangélique seule peut les laver et les guérir. — La philanthropie d'ailleurs manque de constance. Elle vole au secours d'un homme qui se noie, d'une femme qui pleure et d'un enfant qui crie. Après ce premier élan, elle va à ses affaires et n'y pense plus. Elle donne un sou à un pauvre et lui dit : Pourquoi mendiez-vous ?... Travaillez ! — La philanthropie prête et ne donne rien. Le premier mouvement est parfait, il vient du cœur ; le second est égoïste, il attend sa récompense du public qui bat des mains, ou du pouvoir qui distribue les médailles et les rubans.

Pour tous ses bienfaits, au contraire, que demande le christianisme en ce monde ? Rien, pas

même la reconnaissance. L'amour du prochain et l'amour de Dieu sont ses seuls mobiles, et ces ressorts ne se fatiguent jamais. Il ne désire qu'une chose : il supplie ceux qui ne peuvent se passer de ses services de ne pas les repousser. Lorsqu'il voit ses doctrines méconnues, ses services contestés, ses prières repoussées, et le monde, agité par les passions, vouloir toujours le proscrire, il s'écrie avec douleur comme Jésus : « Jérusalem ! Jérusalem ! qui « tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés « vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler « tes enfants, comme une poule rassemble ses pe- « tits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

## VI

Je croyais n'avoir plus à discuter la divinité de Jésus. Je voulais, appuyé sur ce dogme fondamental, désormais hors de débats pour moi, demander au christianisme ses lettres de créance. On m'adresse des objections, qui pourraient trouver de nombreux échos; je veux y répondre.

Un de mes amis m'a écrit : « J'ai lu votre brochure « avec un vif intérêt. Vous avez combattu victorieu- « sement les premières pages de *la Vie de Jésus*, et « fait ressortir les contradictions de M. Renan. « C'est assez pour fortifier la foi chez ceux qui l'ont,

« mais pour les autres, qu'est-ce que cela prouve?
« Vous avez prudemment laissé le problème *à qui*
« *de droit*, et quand j'interroge l'Église, elle
« me montre les ailes des chérubins qui cachent
« le mystère! tout cela m'afflige. Vous savez
« que je voudrais croire, que je cherche la foi,
« mais elle ne vient pas! Ce n'est pas M. Renan
« qui m'arrête, c'est moi-même. J'ai peur d'offen-
« ser Dieu en adorant un homme. J'ai été un peu
« ébranlé par vos dernières pages. A force de bonne
« volonté, je voyais, comme vous, la divinité tra-
« verser l'humanité du Christ et rayonner sur le
« monde.... Hélas! quand j'ai fermé la brochure,
« les rayons ont disparu, et je suis retombé dans
« mes ténèbres, en répétant avec douleur : qu'est-
« ce que cela prouve?»

J'ai répondu à mon ami :

«Je n'ai pas eu la prétention de réfuter un gros livre dans une petite brochure. Je n'avais pas la fronde de David pour attaquer Goliath; mais j'avais été si profondément blessé par cette attaque contre la foi qui me fut enseignée, que les coups étaient allés réveiller mes premières croyances longtemps endormies par les bruits du monde; ce sont elles qui ont protesté. Si j'ai « fortifié la foi chez ceux à qui le livre aurait pu l'enlever », j'ai atteint mon but. J'ai décliné toute autre mission, et je ne m'ex-

poserai jamais à me perdre dans les obscurités de la théologie. Si je ne puis pas toujours me prosterner «devant les ailes des chérubins,» je passe et ne me décourage pas.

« Comme vous j'ai cherché, comme vous je me suis affligé, comme vous j'ai eu des scrupules ; mais lorsque j'ai voulu, de cette volonté qui ne se rebute pas, lorsque je me suis dit : que ce que tant de grands esprits ont admis, que ce qui depuis deux mille ans entraîne le monde, ne pouvait être l'absurde ; que, contre tous, je ne pouvais avoir seul raison ; j'ai commencé à voir, à comprendre et à croire. J'ai dit comment ensuite ma foi s'était fortifiée ; essayez du procédé ; au lieu de dire : c'est incroyable ! et de lutter contre la foi, combattez pour elle ; vous serez étonné, en voulant convaincre les autres, des convictions que vous trouverez pour vous-même.

«Laissons la théologie et la philosophie, — je ne me charge pas de les mettre d'accord,—croyez-vous que j'aie abdiqué ma raison pour admettre l'impossible ? Ma foi serait bien peu solide, et elle s'en irait encore, s'il en était ainsi. Si je crois, c'est parce que j'ai soumis les commandements et mes objections à l'épreuve du bon sens ; je vais vous dire comment.

«Remontons à la création, c'est un peu loin,

mais il le faut, et je ne puis consentir à passer au déluge.— La foi, qui ne va pas chercher son point d'appui *au commencement*, repose sur le vide.

« J'ignore comment le monde a été fabriqué ; je n'ai pas la prétention de le découvrir, et j'accepte, faute de mieux, le récit de Moïse. Pas plus que moi, cet historien des premiers jours ne les a vus ; Bossuet a dit que l'auteur de la Genèse avait recueilli la tradition arrivée jusqu'à lui, et je le crois.

« Moïse raconte cette histoire, comme M. Henri Martin raconte l'histoire de France. L'un n'a pas connu Adam, Noé, Abraham et Jacob ; l'autre n'a pas connu davantage Clovis, Charlemagne et saint Louis. Nous croyons cependant M. Henri Martin, pourquoi ne pas croire Moïse ?

« L'argile nous répugne ? il faut bien l'accepter ! Si vous aviez vu, comme moi, dans le cimetière de Vallières, des cercueils de granit, ensevelis depuis des siècles, hermétiquement fermés, et où il ne restait que de la terre, dans laquelle le plus habile chimiste n'eût rien trouvé d'humain, vous diriez avec Moïse : L'homme n'est que poussière ! — Je ne crois pas que la science ait cherché à démentir cette première affirmation ; passons.

« Douterons-nous davantage de la tentation, de la désobéissance, de l'exil, de la promesse d'un Rédempteur ? — Supposons que tout cela soit allé-

gorique. N'avons-nous pas tous au cœur le serpent de la curiosité, de l'envie, de la concupiscence et de l'orgueil? — N'est-ce pas en succombant à ses morsures que nous offensons Dieu? N'est-il pas juste qu'il nous punisse? Quelle autre explication trouver pour nos misères?... — Moïse a donc raison encore : nous sommes exilés! — Serons-nous à jamais maudits? J'aime mieux attendre le Rédempteur promis solennellement dans tant de circonstances.

« Jusqu'ici rien de surnaturel, rien d'inadmissible; l'humanité souffre et attend l'exécution d'une promesse qui la console, dont la tradition lui est arrivée du fond des âges ensevelis, et a été conservée dans la Genèse, voilà tout. — Poursuivons : les siècles s'entassent, des hommes exceptionnels, inspirés, illuminés ou insensés, brodent ce thème et s'amusent à prédire les événements merveilleux qui s'accompliront dans l'avenir, à une époque immensément reculée; et il se trouve que ces prédictions se réalisent!...—Je demande : si elles sont réelles, ou si elles ont été faites après coup, et on me répond : « Il y a, en effet, là des prévisions « inexplicables, mais il a fallu les interpréter et un « peu les plier aux événements ». Eh bien! si vous admettez ces prémisses historiques, vous serez obligé de me suivre jusqu'au bout. Tout s'enchaîne,

vous le voyez, et je ne demande à votre critique aucune soumission.

«Les temps prévus sont arrivés; le monde est dans l'attente; «on sent une grande incubation « proche de quelque chose d'inconnu : » — Israël s'agite... Une voix crie dans le désert : «Préparez « les voies du Seigneur! » — L'ange annonce à Marie qu'elle porte dans son sein l'enfant miraculeux; le Sauveur du monde naît à Bethléem, où les rois et les bergers viennent l'adorer; le vieux Siméon s'écrie : « *Nunc dimittis servum domine!* » — Le fils adoptif du charpentier Joseph vit trente ans dans l'obscurité et se révèle tout à coup par sa science et par la pureté de sa doctrine incomparable; il affirme sa nature divine par ses enseignements, par ses miracles, par sa vie, par ses prédictions et par sa mort. Il ressuscite ainsi qu'il l'avait annoncé, et s'élève au ciel après avoir légué à ses apôtres la mission dont le triomphe sera scellé dans leur sang et consolidé par la lutte dans tous les siècles...

N'y a-t-il là que des rêves imposés à la crédulité humaine?...—Il y a l'histoire sainte, il y a les faits prédits et accomplis, il y a les Évangiles et tout ce qu'ils renferment de divin. On conteste l'annonciation, la conception, les miracles et la résurrection!... Ce qu'on admet n'est-il rien? La vie,

l'enseignement et la mort de Jésus, — la vie, la prédication et la mort des apôtres, — la destruction du temple, la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, les persécutions, les hérésies et le triomphe définitif du christianisme, sont-ils des faits naturels? Comprenons-nous mieux ces miracles avérés, que les miracles contestés? Non. Il faut donc admettre le surnaturel et l'inexplicable, comme possibles d'abord et comme vrais souvent. Une fois la porte de notre incrédulité forcée, je ne vois pas pourquoi je la fermerais à ce qui flatte mes espérances, pour le plaisir de tomber dans un rationalisme qui veut tout renverser, pour n'y rien substituer.

« L'union de l'humanité et de la divinité vous embarrasse!... Comprenez-vous mieux l'union du corps et de l'âme, de la matière et de l'esprit? Vous admettez celles-ci, cependant!

« La foi a ses ornières, et quelquefois j'y penche; elle a aussi ses obstacles où je me heurte, mais l'incrédulité n'en rencontre-t-elle jamais? Du moins, la foi a des horizons enchanteurs, tandis que l'incrédulité ne conduit qu'à d'horribles impasses : je préfère la foi.

« Voilà, mon cher ami, comment, sans ouvrir les Pères de l'Église et la *Somme* de saint Thomas, et comment sans coiffer l'éteignoir, je suis arrivé à

ce qu'il y a de plus désirable en ce monde : la foi en Jésus-Christ. »

J'ignore quel a été l'effet de cette réplique; peut-être mon ami dit-il encore : qu'est-ce que cela prouve...? Hélas! je n'y puis rien!

VII

La divinité de Jésus-Christ étant admise, tout le reste en découle, et nous ne sommes plus embarrassés pour voir le catholicisme remonter, à travers les âges, à sa source divine.—La critique trouve cependant, jusque dans l'Évangile, des prétextes à la résistance. « On y chercherait vainement, a dit M. Re-« nan, une pratique religieuse recommandée par « Jésus-Christ ». Fidèle à ses contradictions, l'écrivain ajoute : « au temps où il était le plus préoc-« cupé, Jésus jetait, avec une rare sûreté de vues, « les bases d'une Église destinée à durer ».— Les siècles, en effet, ont prouvé la solidité de la pierre qu'il choisit lui-même pour fonder cette Église, et selon ses prédictions « les portes de l'enfer n'ont pas prévalu contre elle ». Pourquoi donc et dans quel but aurait-il fondé cet édifice impérissable, si l'Eglise n'avait pas la mission de perpétuer la doctrine, et s'il n'avait « recommandé aucune pratique religieuse »? C'est oublier gratuitement toutes les

recommandations qu'il fit à ses apôtres, et où se trouve réellement tout le culte catholique. — Un jour il leur donne la formule de la prière[1]; plus tard il crée le tribunal de la pénitence, en leur disant : « ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel »[2].— Le jour de la cène il institue l'Eucharistie : « prenez et mangez, ceci est mon corps..... buvez, ceci est mon sang »[3].—Enfin, avant de quitter la terre, il leur dit encore : « allez donc et instruisez les peuples, les baptisant au nom du père, du fils et du saint-esprit »[4]. — Le baptême, la prière, la confession, la communion, l'enseignement de la doctrine, n'est-ce pas le catholicisme? De quel nom appeler ces commandements, si ce ne sont pas là des « pratiques religieuses recommandées par Jésus? »

Si ce n'est assez pourtant, japporte à l'incrédulité des autorités plus décisives pour elle que l'Évangile. Le christianisme a été jugé par ceux-là mêmes qui l'attaquent aujourd'hui, et voici ce qu'ils en disent : « la religion de Jésus est la religion « *définitive*[5].— Il a créé le ciel des âmes pures, où

[1] Saint Mathieu, VI, 9 à 13.
[2] Saint Mathieu, XVIII, 18.
[3] *Ibid.*, XXVI, 26, 27, 28.
[4] *Ibid.*, XXVIII, 19.
[5] Renan, p. 444.

« se trouve *ce qu'on demande en vain à la terre* : la « pureté absolue, la totale abstraction des souillu- « res du monde, la liberté enfin [1]. — Et ailleurs : « La fondation de la *vraie religion* est bien l'œuvre « de Jésus, et après lui il n'y a plus qu'à féconder « et développer [2].—Au bout de dix-huit siècles, le « christianisme pur se présente encore avec le ca- « ractère d'une religion *universelle* et *éternelle* [3].— « Et enfin : « Ce culte doit se rajeunir sans cesse « et présider au destin du monde » [4]!

Qui donc a dit toutes ces choses?... celui qui ose dire encore : Jésus-Christ n'est qu'un homme!

Quant à vous, critiques plus audacieux encore, et que les concessions de M. Renan doivent révolter, je vous renvoie à M. Proudhon, qui est des vôtres, et il vous répondra : « le catholicisme est la plus « grande force morale qui existe sur le globe, et « vous le verrez s'accroître en raison des efforts « que vous ferez pour le détruire.—Vous auriez la « prétention de n'en tenir aucun compte?... com- « bien êtes-vous? » [5].

Ce langage n'est pas nouveau; il a y dix-neuf cents ans que le pharisien Gamaliel le tint au grand

[1] Renan, p. 448.
[2] *Ibid.*, p. 445.
[3] *Ibid.*, p. 444.
[4] *Ibid.*, p. 437 et 459.
[5] Proudhon, *les Traités de* 1815 (brochure), p. 62.

prêtre Anne qui présidait le conseil assemblé pour persécuter les apôtres. « Laissez-les faire, disait « Gamaliel, car si cette œuvre vient des hommes « elle se détruira, et si elle vient de Dieu vous ne « sauriez la détruire »[1].

L'expérience est faite; l'œuvre reste debout. Conseil, ou cri d'impuissance, les paroles de Gamaleil trouvent un écho après dix-huit siècles! La voix qui disait : laissez faire, vous n'y pouvez rien! s'écrie encore : « le christianisme grandira en proportion de vos efforts pour le détruire..... Combien êtes-vous?..... »

## VIII

L'Église catholique tient donc ses pouvoirs de Jésus-Christ, et les pratiques religieuses, qu'elle prescrit, sont celles qu'il recommanda lui-même.

Voltaire avait appris à nos pères deux vers maintenant oubliés, que quelques voltairiens attardés répètent encore dans leur cœur. Qu'ils se désabusent et se rassurent! « notre crédulité ne fait pas « la science des prêtres. » — Au-dessus de cette science il y a bien des choses que Voltaire ignorait ou feignait d'ignorer. Il y a la foi et la vocation,

[1] Actes des apôtres, V, 38 et 39.

éclairées par l'étude, mûries par la réflexion, scellées par le sacrifice, entretenues par les épreuves et couronnées par le dévouement. — Il y a l'initiation inoculée par les enseignements, et l'autorité créée par l'institution canonique dont nous avons salué la source divine. — Il y a enfin les vertus sans lesquelles le prêtre ne serait qu'un homme couvert d'une soutane, usurpateur du sacerdoce et qu'il faudrait en bannir. — Il est des ministres, — je ne le sais que trop, — indignes de leur mission ! comme il est des magistrats indignes de la leur. Ni la magistrature, ni la religion ne sauraient en être responsables, c'est assez qu'elles en souffrent.

En présence des infirmités humaines, et des révélations de l'histoire, l'infaillibilité de l'Église et la vérité judiciaire n'obtiennent que les moqueries des gens qui n'admettent pas que leur science soit jamais en défaut. J'aurai longuement à leur parler de la maxime : *res judicata pro veritate habetur,* et il ne me sera pas difficile de leur prouver qu'ils ont intérêt à l'admettre. Un mot seulement aujourd'hui sur l'infaillibilité de l'Église, qu'ils dénaturent pour en rire.

Si j'ouvre l'histoire, je vois, en effet, bien des fautes, bien des erreurs et bien des crimes commis par des ministres indignes ! Que prouvent ces pages

douloureuses?... que tous les hommes sont soumis aux infirmités humaines?... Je ne crois pas qu'il soit jamais venu à la pensée de personne de le nier. — Mais depuis deux mille ans la doctrine a-t-elle varié? N'est-elle pas ce qu'elle était? l'Église a-t-elle fait, en matière de principes religieux, des concessions aux temps qu'elle a traversés? Non, elle a, dans ses grandes assemblées, posé les bases immuables de la foi, et elle les a maintenues! Qu'on nomme certitude, ou *infaillibilité*, le sceau de cette autorité qui a trouvé la vérité et la fait respecter, le mot importe peu.— J'ignore, après cela, par quelles hésitations, par quelles controverses, par quelles disputes même, cette vérité a pu se dégager, je ne saurais le demander à l'histoire des conciles; ma science ne va pas jusque-là. Je vois les résultats et je dis : les hommes se trompent; l'Église seule ne s'est pas trompée, car il n'y a que la vérité qui sache se maintenir immuable à travers les siècles qui emportent toutes les erreurs.

## IX

Parmi les choses qui protégent le christianisme, nous avons vu Chateaubriand placer les pompes du catholicisme, c'est là cependant quelquefois un texte pour l'incrédulité. L'imagination enthousiaste

et poétique de l'auteur du Génie du christianisme aurait-elle donc mêlé, à tort, ce luxe solennel, à la morale évangélique et aux bienfaits du christianisme ? Disons quelques mots de *ces mises en scène* et de ces *décorations théâtrales*, ainsi qu'on les appelle injurieusement, et dont s'offusque le puritanisme de la réforme.

Lorsque nous voulons assurer le respect de la majesté impériale, célébrer la gloire, honorer le génie, entretenir et récompenser les nobles actions et réchauffer les saintes ardeurs, que faisons-nous? Nous élevons des palais, nous organisons des fêtes, nous entourons le trône et les grandeurs de ce monde de tout ce que notre imagination peut créer, et pour Dieu seul nous ne ferions rien!... Que les disciples de Luther et de Calvin se plaisent dans le silence et la nudité sépulcrale de leurs temples; mon cœur s'y glace et je préfère la majesté de nos églises et les enthousiasmes religieux de notre culte, où il se réchauffe.

Dieu peut se passer de ce luxe et de ces solennités : l'humanité en a besoin. Partout nous sommes esclaves de nos sens, partout ce qui les séduit excite notre admiration et notre amour.

Sans doute, lorsqu'on pénètre dans une pauvre église de village, on regrette quelquefois les décorations de mauvais goût, qui entourent des images

grotesques, encadrées dans des niches badigeonnées; et cependant, ces pauvretés qu'on trouve ridicules sont saintes et entretiennent la foi des créatures qui viennent leur confier leurs prières pour les porter à Dieu. — Ces saints informes, ou sans formes, furent peut-être taillés par le menuisier du village, et enluminés par un barbouilleur de passage, qui faisait aussi des enseignes... On l'a su, mais qui le sait encore?... Qui voudrait se le rappeler, parmi les anciens qui ont assisté aux solennités où ces images furent bénies et processionnellement installées ? — La foi a transfiguré ces emblèmes. Regardez les enfants qui apportent des fleurs au patron de la paroisse, les femmes qui viennent l'enguirlander, les vieillards qui le supplient d'obtenir le soulagement de leurs infirmités, et dites-nous si la foi est plus vive, le repentir plus sincère et l'espérance plus entière, à Notre-Dame-de-Lorette ou à la Madeleine, devant les chefs-d'œuvre que les arts y ont peut-être trop prodigués. — Et le dimanche, lorsque le prêtre à l'autel entonne le *Credo*, lorsque les voix discordantes des villageois lui répondent, lorsque l'encens fume, lorsque l'église entière se prosterne à l'élévation, niez encore l'utilité des cérémonies catholiques et critiquez si vous l'osez !—Non, qui que vous soyez, vous serez agité, emu, et, si vous avez le sentiment

religieux, il vous semblera que les fleurs en papier envoient des parfums au ciel, que les bienheureux eux-mêmes sont descendus pour entourer l'autel, et que Dieu remplit de sa présence ce lieu, où tous les cœurs le cherchent. Voilà les miracles de la foi et du culte catholique !

Transformez maintenant la pauvre église en une magnifique cathédrale, remplacez les cierges fumeux par des lustres étoilés, les maigres draperies par de riches tentures, l'autel badigeonné par un splendide tabernacle, le prêtre par un prélat revêtu d'ornements éclatants, les voix discordantes par les harmonieux concerts de l'orgue et de la liturgie, le village par la ville, et les intelligences à peine dégrossies par le concours pressé de la civilisation en habits de fêtes et je vous défie de résister à tous ces entraînements religieux. Dans les grandes solennités de Notre-Dame, même lorsqu'on n'a été attiré que par l'amour du beau, on croit assister aux concerts des anges, entendre les harpes de Sion et la voix des prophètes. — Restons encore catholiques !

## X

Lorsque j'ai reconnu et constaté le peu d'effet des nouvelles attaques dont le christianisme est l'objet, je me suis demandé si c'était indifférence, ou fer-

meté inébranlable de la foi parmi nous, et je me suis promis de le rechercher.

Pour répondre à ces questions avec quelque autorité, il faudrait se livrer à de laborieuses études, mais on peut en quelques mots trouver des solutions satisfaisantes.

Lorsque, sous la Restauration, le Gouvernement faisait voter par « des chambres introuvables, » des lois pour protéger, « la religion de l'État ; » lorsqu'il fallait se faire inscrire à la société des bonnes études, assister aux conférences de l'évêque d'Hermopolis, ou rapporter un billet de confession pour pénétrer dans les fonctions publiques, et s'avancer dans les faveurs du pouvoir, que voyait-on? — Deux courants se disputaient les jeunes générations. Pendant qu'une ardeur, souvent hypocrite, emportait d'un côté quelques fils de plébéiens ambitieux, attelés derrière l'ancienne aristocratie montant à l'assaut de toutes les positions ; de l'autre, les fils de Voltaire et de Rousseau se multipliaient. Les éditeurs s'enrichissaient en publiant leurs œuvres proscrites, et des étudiants s'endettaient pour souscrire à des éditions qui coûtaient 600 francs, et qu'on trouve maintenant sur les quais.— Quand la révolution de 1830 éclata, cet esprit de révolte, nourri aux cours de MM. Guizot, Villemain et Cousin, avait fait tant de progrès, que les mi-

nistres du culte partagèrent l'ostracisme des princes qui avaient voulu se faire de la religion un moyen de gouverner. Cette intolérance libérale, provoquée par l'intolérance de la Restauration, ne se calma que par le sac de l'archevêché et les profanations de Saint-Germain-l'Auxerrois!

Depuis cette époque, il s'est fait dans les esprits un travail de réaction qui n'a pas cessé, et qui s'est manifesté partout : en haut par des productions remarquables, — peu recherchées je l'avoue, — mais qui n'en sont pas moins des signes non équivoques d'un retour vers les éternels problèmes qui tourmentent l'humanité, et en bas par des habitudes religieuses dont la tradition semblait être perdue. — Dans tous les rangs on a ressenti ces influences attractives du mystère, et d'autres causes s'y mêlant, on s'est rapproché de la religion, on a cherché ses enseignements et demandé ses consolations. Cette réaction s'est produite d'elle-même et par le seul effet de l'écroulement de la monarchie de droit divin; tant il est vrai que la liberté vaut mieux que la contrainte pour faire des hommes religieux.

Ces sentiments se sont-ils affaiblis? Nullement; ils ont encore progressé. En 1848 aucune atteinte ne fut portée au culte catholique et aucun outrage ne fut proféré contre ses ministres. La révolution nouvelle parut comprendre que Jésus-Christ était le chef

de la démocratie et que l'Évangile était le code immortel de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. La république, en tombant, a légué à l'empire la défense du catholicisme, et le drapeau de la France, porté à Rome sous le général Cavaignac, y reste encore sous Napoléon III.

Partout, on répare et on embellit les églises. En beaucoup de lieux, elles sont insuffisantes, on les agrandit et on en construit de nouvelles. Les dimanches et les jours de fêtes, elles regorgent de fidèles qui se pressent sous les voûtes sacrées. La table sainte se garnit non-seulement « à Pâques humblement », mais dans toutes les solennités du catholicisme. On accourt, au moindre appel, autour de la chaire de vérité. On ne se lasse pas de donner pour les pauvres, pour les réparations de l'église, pour les séminaires, pour le denier de Saint-Pierre et pour une foule de bonnes œuvres. On respecte ceux qui pratiquent et on salue les prêtres et les religieuses naguère objets de critiques, de moqueries, de dédain et quelquefois de colères.— Qui a produit ces changements ?... Je le répète : la liberté !

## XI

La liberté n'est pas la seule cause de ce progrès, et je puis encore en indiquer d'autres.

Les révolutions successives, qui ont agité et renouvelé la France, ont tellement bouleversé la société, renversé les situations, désolé les familles, et montré le néant des vanités, des grandeurs et des biens de ce monde, qu'il a fallu chercher ailleurs des objets d'amour, et surtout des consolations. Vainqueurs et vaincus,— et qui n'a pas été tantôt l'un, tantôt l'autre depuis soixante ans ! — se sont réfugiés tour à tour au pied de la croix ; car on ne trouve que là un appui, quand tout s'écroule, les trônes et les institutions. Je l'ai déjà dit : la prière est un cri qui s'échappe des cœurs malheureux ! Dans la tempête, il n'y a jamais ni incrédules, ni impies, et quand le navire est en détresse tout le monde prie. Comment ne serait-on pas religieux dans les tempêtes politiques, qui engloutissent tant de victimes et jettent tant de naufragés à la côte !

Enfin, pour l'honneur de l'humanité, il faut attribuer encore le progrès des sentiments religieux au progrès des mœurs et au progrès des lumières. Tous les progrès se tiennent et ils sont réciproquement effets et causes. J'ai dit que le christianisme n'avait pas varié, que la doctrine et les commandements étaient aujourd'hui ce qu'ils ont toujours été, mais ils sont mieux compris. Autrefois tout était formules et superstitions, on s'attachait à la lettre

de la loi; aujourd'hui, on veut en comprendre l'esprit et s'y conformer. — On ne veut plus surtout de ces querelles de mots, où l'intelligence se perdait. La verve d'un Pascal ne parviendrait pas maintenant à intéresser les lecteurs aux disputes de Port-Royal. Les disputes théologiques ont fait leur temps. — On veut vivre et mourir en paix; croire le plus possible, et... faire ses affaires.

Faire ses affaires!... Ah! voilà, dit-on, où est, pour le christianisme, le péril de l'époque. Cependant, malgré l'absorption des intelligences par les intérêts matériels, les intérêts du ciel, je viens de le prouver, ont encore une large part dans les préoccupations. La question romaine si longtemps passionnée, et aujourd'hui suspendue dans un armistice conseillé par l'impuissance de trouver une solution, a prouvé que la France était et voulait rester catholique. Nous l'avons vue enfiévrée par la spéculation, saturée de jouissances, agitée par les problèmes sociaux plus compliqués que jamais, faire taire toutes ses ardeurs pour s'intéresser au chef de la catholicité, et manifester hautement sa résolution de le défendre. Quelques voix peuvent crier : la religion s'en va! tout les dément.

## XII

Le catholicisme est-il tellement lié à la question romaine que son salut en dépende? Le pape doit-il régner sur les Romains et, s'il cessait d'être roi, son autorité spirituelle serait-elle amoindrie? L'histoire et la foi s'unissent pour dire : non! mais ensemble aussi, elles protestent contre la possibilité d'un nouvel exil du successeur de saint Pierre à Avignon ou ailleurs.

Rome est la capitale *nécessaire* du monde chrétien. A la grandeur romaine ne pouvait succéder que la grandeur du catholicisme. — Il faut à cette capitale l'empire du monde; l'Italie entière n'en serait qu'une province. — Il faut au souverain qui règne au Vatican, la triple couronne de la tiare, et pour sceptre les clefs de l'éternité. Le trône du roi d'Italie ne serait qu'un fauteuil dans le palais de Léon X. Il ne pourrait remplir la place de l'escabeau, sur lequel Pie IX s'asseoit pour dire aux rois, comme aux plus humbles pèlerins : « *Baisez l'anneau du pêcheur!* » Sur le balcon, d'où le vicaire de Jésus-Christ envoie sa bénédiction apostolique *urbi et orbi*, qui donc oserait se montrer après lui?

C'est à Rome d'ailleurs que sont morts Pierre et Paul; c'est sur la cendre des Romains qu'ils ont

placé la pierre choisie par Jésus-Christ, et qu'ils ont répandu leur sang pour la cimenter. — Si les Piémontais veulent monter au Capitole pour célébrer leur indépendance, et éloigner les Français, à qui ils la doivent, qu'ils disent donc aux apôtres : « levez-« vous et marchez !— conduisez l'exilé du Vatican « aux lieux où une chaumière devra lui suffire ».— Alors, le drapeau de la France pourra se replier. Jusque-là, s'il le faut, il flottera sur les sept collines ; j'ai pour garants la parole de l'Empereur et les vœux de la France.

J'ignore s'il est une autre issue pour sortir de l'impasse où la politique s'est engagée. M. Billault, en 1862, appelait la Providence au secours des gouvernements impuissants à résoudre le problème[1], et depuis cette époque les difficultés ne se sont pas aplanies. Mais que les fidèles se rassurent ! les complots de Mazzini et les menaces du héros d'Aspromonte, ensemble ou séparément, ne dépasseront pas les factionnaires que nous avons placés aux limites des États du pape.

Quant à ceux qui disent : « nous ne pouvons cependant rester à Rome indéfiniment », je leur réponds : nous devons y rester tant que le péril existera, et toujours s'il le faut. — Sans doute, les

[1] M. Rouher l'a répété en 1864 (le 13 mai).

sacrifices sont grands, mais Dieu nous les rend au centuple. Si nous protégeons le pape, Dieu protége la France.

XIII

Il existe entre l'Église et la liberté des malentendus que déplorent tous les esprits à la fois libéraux et religieux et qu'il serait temps de faire cesser.

L'examen de ces questions ne saurait trouver place ici. Je sais, comme tout le monde, d'où viennent les préventions réciproques. Si des critiques et des attaques même partent du camp de la liberté, faut-il crier : à l'impiété? j'ai répondu : non. Si, par contre, des ardeurs mal inspirées semblent placer la croix en travers des idées nouvelles, faut-il crier : à l'esprit clérical? je réponds encore : non. — Ce serait en effet avoir bien peu de mémoire, et je le prouve.

En principe, l'Évangile est le code de l'égalité et de la liberté; en fait, le christianisme a émancipé l'humanité. — Veut-on savoir si l'Église moderne est infidèle à ces principes, et hostile à la liberté et à l'émancipation des peuples? n'allons ni haut, ni loin. Pour cela, arrêtons-nous à 1848, et nous verrons alors : le clergé saluer la liberté, les prêtres bénir ses emblèmes et voter aux comices, Lacor-

daire venir s'asseoir près d'un évêque à la Constituante, et voter avec lui toutes les réformes libérales. Pourquoi les prêtres n'aimeraient-ils pas la liberté? En ont-ils moins besoin que nous? Auraient-ils moins à souffrir de l'absolutisme? Il est absurde de croire qu'on puisse se plaire dans la servitude lorsqu'on prêche l'affranchissement des passions, l'indépendance de l'âme et la dignité humaine. Singulière contradiction! Pendant qu'on reproche à l'Église des tendances liberticides, nous entendons chaque jour reprocher aux prédicateurs de prêcher le socialisme et l'insubordination! — Pendant que l'Église enseigne l'humilité, la pauvreté, on l'accuse de rêver la théocratie! On fait de la question du pouvoir temporel, de l'indépendance du chef de la catholicité, une question de domination universelle; et, parce que le pape ne croit pas pouvoir concilier, avec ses devoirs de prêtre, quelques-unes des théories nouvelles, on oublie ses tendances libérales, et on confond le christianisme et l'absolutisme.

Toutes les corporations sont envahissantes et je ne nie pas que le clergé soit entraîné, comme tous les autres corps, vers une sorte de domination, qui peut faire croire quelquefois qu'il oublie ces paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde », mais il est puéril de voir là une menace pour l'in-

dépendance des peuples et pour nos libertés nouvelles. Oui, l'Église veut commander et dominer, mais elle ne veut dominer que les passions et elle ne veut commander qu'aux âmes pour les mener au salut. Conservons les libertés de l'Église gallicane, comme les libertés de 1789, mais conservons surtout la religion de nos pères.

## XIV

Je ne saurais mieux terminer ce chapitre que par ces paroles éloquentes :

« Vous qui ne croyez pas, disait M. Dumas,
« respectez au moins les croyances de ceux que
« vous aimez ;

« Vous qui doutez, souvenez-vous que l'évi-
« dence de la raison et l'évidence de la foi réunies
« ont éclairé de leur double et irrésistible lumière
« les plus belles âmes et les plus grands esprits de
« ce monde ;

« Vous, enfin, qu'on cherche à séduire, attendez !
« quand l'âge ou le malheur auront éprouvé les
« apôtres de l'incrédulité, c'est d'eux-mêmes que
« vous apprendrez que tout ce qui courbe les
« fronts vers la terre ramène nos pensées vers le
« ciel. »

# CHAPITRE XIV.

## LES DROITS ET LES DEVOIRS DE L'HOMME.

### I

La recherche et l'étude des lois éternelles ne seraient que de folles inquiétudes, des témérités périlleuses, ou d'inutiles spéculations de l'esprit, si leur résultat définitif n'était pas l'amélioration progressive des deux parties de l'homme : l'âme et le corps. — L'intelligence serait un don funeste, si l'inquiète curiosité, qui nous tourmente, ne pouvait nous procurer que des satisfactions passagères, en échange des efforts continus que nous faisons pour percer les ténèbres qui nous environnent, et soulever un coin des voiles épais qui nous cachent la lumière. — Ce n'est pas, croyons-le bien, pour nous assiéger d'aspirations vagues, de désirs sans but, et d'une curiosité toujours inassouvie, que Dieu nous a dotés des facultés qui nous placent si

haut au-dessus des autres créatures; il veut que celui qui cherche, trouve; et lorsqu'il permet à l'homme de découvrir et de comprendre ses lois, c'est pour le rendre à la fois plus heureux et meilleur: plus heureux, en lui procurant de nouveaux biens; meilleur, en l'éclairant sur ce qu'il doit faire ou éviter. — C'est ainsi que la recherche des lois du monde physique conduit à de précieuses découvertes, agrandit les domaines de la science, trouve d'utiles applications pour nos besoins et notre bien-être, et enseigne les moyens de faire durer le corps et d'élever le chiffre de la vie moyenne.—C'est encore ainsi que l'étude des lois du monde moral développe nos facultés, agrandit les domaines de la conscience, et doit finalement nous enseigner les moyens de conserver l'âme, en nous découvrant les principes qui doivent nous guider, et les vérités qui, après avoir été nos encouragements dans cette vie, seront dans l'autre nos récompenses dernières.

Ces deux progrès se tiennent. L'homme moral ne peut rester en arrière de l'homme physique. On ne comprendrait pas que, lorsque la portion la plus misérable de notre être s'améliore, la portion la meilleure restât stationnaire. C'est à l'âme, au contraire, qu'il appartient de toujours garder les devants dans la voie du progrès. Nos facultés physiques

sont bornées, nos facultés morales ne le sont pas. Le corps n'a que des horizons très-limités, tandis que l'âme a des horizons infinis; c'est donc vers ceux-ci qu'il faut principalement avancer.

Les biens que Dieu nous a donnés, les droits et les devoirs qui y sont attachés, doivent être le but de toute recherche utile, et la récompense de tout effort louable. Je veux faire sommairement l'inventaire des uns et le programme des autres.

Un mot encore à titre de prologue.

## II

La Providence ne pouvait avoir créé l'univers matériel avec tant de perfection pour l'abandonner à la fureur des éléments,—les animaux avec tant de sollicitude pour les laisser disparaître, — l'homme avec tant d'amour pour qu'il fût à la merci des passions de son semblable, — et tous les biens de ce monde avec tant de variété pour qu'ils fussent inutiles.—Le créateur a voulu conserver ses œuvres et les conduire à ses fins; tout dans l'univers a sa place, ses moyens et son but. Ainsi :

A la matière, Dieu a donné des propriétés et il l'a dotée de forces occultes ou patentes, actives ou passives, qui se soutiennent, se combattent et se balancent sans se neutraliser. Dans cette lutte inces-

sante, l'action et la réaction trouvent l'équilibre parfait. A travers les calmes et les tempêtes, le bruit et le silence, le mouvement circule dans le monde matériel, et les mondes et les atomes se maintiennent, chacun à la place qui leur fut assignée.

Aux animaux, Dieu a donné un corps, des instincts, des appétits et des défenses, dont il a limité l'action. Combinée avec les propriétés de la matière dont ils sont formés, cette action les soutient et les reproduit. A travers les naissances et les décès, les douleurs et les satisfactions, la vie circule dans le monde animé et s'y maintient ; les animaux se conservent.

A l'homme enfin, matière animée et esprit, Dieu a donné d'abord les propriétés de la matière et les instincts de l'animalité; puis, il l'a doué de sens et d'organes perfectionnés, nécessaires pour la satisfaction de plus grands besoins, et enfin, il l'a doté de l'intelligence et du sens moral, en lui traçant des droits dont il n'appartient à personne de le priver, et des devoirs dont il n'appartient à personne de l'affranchir. Méconnaître les droits et les devoirs de l'homme, c'est comme si l'on niait les instincts des animaux et les propriétés de la matière; c'est se heurter à l'immuable, c'est aller contre les desseins de Dieu et se révolter contre ses lois.

C'est de ces droits et de ces devoirs primitifs que

je veux ici m'occuper. Je les range avec raison près des lois éternelles, car Dieu les a placés sous leur protection.

---

**Article 1er. — Les droits de l'homme.**

I

Lorsque la *Constituante* proclama *les droits*, les rois sur leurs trônes ressentirent une violente commotion, suivie de l'ébranlement qui en a renversé plusieurs, et qui dure encore. En Europe, l'étonnement des peuples et la stupeur des grands furent tels, que Joseph de Maistre adressa à la France sa protestation, des bords de la Newa, où la *déclaration* était allée retentir et frapper au cœur l'absolutisme des Czars. « J'ai vu, s'écriait de Maistre, des Ita-« liens, des Français et des Russes; je sais même, « grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan; « mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir vu « de ma vie; s'il existe, c'est bien à mon insu »[1].

Cette boutade dédaigneuse d'un génie emporté, mais écrevisse, et qui reculait dans le moyen âge, a été souvent citée. Elle a pu paraître spirituelle

[1] *Considérations sur la France.*

aux esprits, dontelle flattait les passions; je n'y vois que le cri impuissant de l'ancien régime frappé à mort, et levain fracasdes préjugés croulants. C'était aussi une impiété sous la plume du plus ardent champion de la théocratie et de l'absolutisme, car c'est être impie que de nier l'existence de la créature de Dieu, pour mieux la dépouiller des droits qu'elle tient de son créateur. Le comte de Maistre, pour servir ses passions politiques, les abritait sous un blasphème.

Ne soyons pas trop surpris, toutefois, que de Maistre n'eût rencontré l'homme nulle part, les hommes étaient rares à cette époque! Il n'y avait, en bas, que des serfs et des vilains, taillables et corvéables, et en haut, que des courtisans devant un maître : c'est-à-dire partout des fronts courbés devant un front superbe! Aussi, lorsque le fier ambassadeur du roi de Sardaigne à la cour des Czars daignait abaisser ses regards sur cette vile multitude, les détournait-il avec dédain de l'être imaginaire, inventé par la Révolution, pour les reporter avec complaisance sur les réalités qu'il aimait : sur ces Français, ces Italiens et ces Russes qui n'étaient plus, ou qui n'étaient pas encore des hommes! — Tristes réalités! mélange de misères et de vanités, de souffrances et de tyrannies, dont la Providence s'était enfin lassée, et dont elle purgeait alors le vieux

sol gaulois, en attendant que l'heure de cette justice fût sonnée pour les Alpes savoisiennes et pour les empires moscovites. De Maistre fut condamné à vivre assez longtemps pour voir que les droits, reconnus en 1789 et proclamés en 1791, n'étaient pas des chimères [1]. S'il vivait aujourd'hui, il pourrait s'écrier : « O temps ! ô mœurs ! » car il verrait l'Italie régénérée par les principes de 1789, et la Russie elle-même réchauffée par leurs rayons lointains, et arrachée à son engourdissement glacial, prêter l'oreille aux acclamations de l'Occident, et parler à son tour des droits imprescriptibles des peuples.

## II

Malgré ses préjugés, lorsque l'illustre penseur regardait la goutte qui fit déborder la colère du peuple et amena le cataclysme qui engloutit les vieilles institutions et la monarchie, il dut reconnaître que le doigt de Dieu avait marqué cette époque du sceau de sa justice. — Qu'aurait-il fallu pour apaiser Dieu et le peuple ? Je ne sais. Les historiens de la Révolution l'expliquent de diverses manières. Les uns la font éclater comme un volcan, dont les entrailles étaient gorgées, sans rechercher quels éléments y fermentaient ; ceux-ci ne s'occu-

[1] Il publia ses *Considérations* en 1791 et mourut en 1821.

pent que du feu, de la cendre et de la lave que le cratère a vomis sur le monde. Les autres, au contraire, vont rechercher, par delà des époques reculées, et dans la profondeur des siècles, les causes lentement amassées de ce grand soulèvement, pour les analyser ensuite, chacun avec ses petits appareils de critique, les expliquer selon ses préoccupations et les juger selon ses passions. Cette histoire faite, refaite, et, si l'on veut, parfaite, me semble encore à faire.—Pour moi, lorsque, sans esprit de parti, et avec l'impartialité du magistrat, je regarde dans l'histoire le régime disparu en 1789, ce qui m'étonne le plus, c'est la tardiveté de cette justice.—Je me suis déjà demandé comment, le monde étant si vieux qu'il prétend l'être, la découverte de l'Amérique ne datait que de quelques jours? Je me demande maintenant comment la découverte des droits ne date que d'hier?...

Ces deux grands événements sont marqués du même sceau providentiel. Le premier, dans l'ordre physique, le second, dans l'ordre politique, ont dévoilé les grands horizons de l'humanité. La terre est ronde, et l'homme n'a pas de maître sur ce globe qui est son domaine: ces problèmes si longtemps agités sont définitivement résolus; mais, comment l'ont-ils été si tard? Qu'avons-nous fait des siècles incalculables, que les géologues entas-

sent derrière nous depuis que l'homme est apparu? — Il n'y a, à cette question, qu'une seule réponse : Dieu marque les hommes et les siècles qui doivent être les instruments de ses desseins. — « Quand le moment est venu, disait un député à « la tribune française, il semble que le monde soit « plein de découvertes. Il faut que l'éclair s'allume « et éclate en un point. Il est des époques provi- « dentielles où les grands faits humanitaires doi- « vent s'accomplir; à qui tout cela? A tout le « monde. L'humanité creuse pendant des siècles, « un homme donne le dernier coup de sonde et la « vérité jaillit. »

On ne saurait mieux dire. Les XV^e^ et XVIII^e^ siècles seront grands entre tous les siècles, et ils marqueront les deux plus grandes étapes de l'humanité; cependant ils ne sauraient prétendre exclusivement à la gloire qui les couronne. Les événements avaient été préparés de longue main, mais il manquait le génie qui conçoit et l'audace qui exécute, jusqu'à ce qu'enfin Dieu envoya Colomb pour découvrir l'Amérique, et suscita la Révolution française pour découvrir et proclamer les droits de l'homme.

Ne nous étonnons pas, d'ailleurs, qu'il ait fallu trois siècles encore pour cette dernière découverte. Si elle n'était pas moins importante que la pre-

mière, elle était bien plus difficile. — Entre l'Europe et l'Amérique il y avait les profondeurs de l'Atlantique; entre le vilain et le citoyen il y avait des abîmes plus infranchissables encore.

III

Enfin, les heures marquées par la Providence sonnèrent à l'horloge de sa justice. Alors, plus d'obstacles! A la fin du XV[e] siècle l'ancien monde n'est plus cloué par la terreur aux colonnes d'Hercule; l'Europe ose franchir ses rivages; elle s'élance sur l'Atlantique; elle brave ses flots, ses vents, ses écueils, ses tempêtes et ses mystères plus terribles que tout cela; l'océan est vaincu! Colomb a découvert l'Amérique!!

De même, au XVIII[e] siècle, la France ose regarder en face l'ancien régime; elle secoue ses préjugés, elle brave ses maîtres; elle soupçonne que par delà l'oppression et le privilége, la liberté l'appelle; elle charge la Constituante d'aller à la découverte; et, à travers les orgueils révoltés, les intérêts bouleversés, les erreurs accréditées, les injustices consacrées et les convoitises surexcitées, l'Assemblée s'avance majestueusement, comme le navire de Colomb entrant vent arrière dans les ports de la Colombie; elle a découvert les droits!

Dans le passé qu'il fallut démolir et raser pour élever un nouvel édifice social, tout n'était pas à détruire. Pourtant, on ne respecta presque rien; on procéda comme dans les villes prises d'assaut, dont la résistance a coûté un long siége et de douloureux sacrifices. On permit le pillage !..—Tristes emportements ! aveugles représailles ! On croit récompenser le courage des soldats montés sur la brèche, et, par ces actes de vandalisme, on déshonore sa victoire, on en perd le fruit, on offense Dieu, et on charge l'humanité du poids d'une lourde responsabilité.

Ce n'est pas le moment de rechercher ce qu'il eût fallu préserver, ce qu'il faut à jamais laisser enseveli, et ce qu'il faudrait exhumer de ces ruines. La France ne veut plus de l'ancien régime, et je suis du parti de la Révolution. Je m'en sépare lorsque je vois les révolutionnaires fouiller l'histoire de France pour jeter au vent de l'outrage des poussières qui furent des rois, des noms qui furent des gloires, et des institutions où, parmi de mauvais alliages, il y avait de l'or le plus pur. Je m'en sépare, surtout, lorsqu'après avoir renversé le trône de Louis XIV, ils veulent s'attaquer à la religion de saint Louis.

Revenons à mon sujet, aux droits de l'homme.

## IV

Quels sont les droits de l'homme, si obstinément méconnus ou niés autrefois, et si faussement exagérés aujourd'hui ?—A qui les demander ?

Sera-ce à la Constitution de 1791 ?—Elle réunit deux termes inséparables : l'homme et le citoyen. Ceux qui parlent de la *déclaration des droits de l'homme*, oublient ou ignorent qu'il faut ajouter : *et du citoyen.*

Sera-ce à l'aventurier dont l'histoire a le privilége d'intéresser les grands et les petits? Robinson dans son île n'est pas l'homme de la nature ; ce n'est qu'une épave de la civilisation échouée sur un rocher.

Irons-nous à la découverte dans les méandres de notre imagination, ou dans les îlots inconnus de l'Océanie, pour contempler dans sa nudité première la créature humaine ? Notre imagination offre peu de garanties, et les récits des navigateurs ne sont pas encourageants.

Où donc enfin trouver l'homme ? De Maistre avait-il raison ? L'homme n'existe-t-il nulle part ?... — Rassurons-nous, l'homme est partout ; mais il y est uni au citoyen. Séparés, ils sont introuvables ; tandis que réunis ils forment la réalité

vivante qui couvre la terre. — Quoi qu'en dise de Maistre, l'homme existe et il a des droits. Quoi qu'en dise Rousseau, l'homme n'a pas été créé pour errer dans les forêts et être vêtu de feuilles. — L'HOMME-CITOYEN, voilà l'être qu'il faut rechercher et dont il faut constamment s'occuper. La Constituante eut raison de ne pas séparer ces deux mots. — Autrefois, on niait l'homme, pour mieux asservir le sujet ; aujourd'hui on ne voit plus que l'homme, pour lui procurer une indépendance absolue et incompatible avec les nécessités sociales ; on n'est pas mieux inspiré aujourd'hui qu'autrefois.

Les biens qu'Adam emporta à l'exil n'ont pas été inventoriés, mais il nous est facile d'y suppléer. Nous pouvons affirmer, sans craindre de rien oublier, que pour tous biens il avait : *la liberté !* C'est quelque chose, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout, ainsi qu'on le prétend. — Ses enfants y joignirent l'*égalité* et bientôt la *propriété*. Étaient-ils moins pauvres ? — Les hommes qui ont voulu reconstituer notre patrimoine primitif, trop peu respecté, parlent de quelques autres droits, pour moi très-contestables, ou implicitement compris dans ceux-ci ; je vais, sommairement, faire la prisée des uns et des autres. Nous verrons plus tard si nous serions fondés à faire reviser le partage pour cause de lésion.

## § 1er. — *La liberté.*

### I

L'homme a reçu de Dieu l'existence; bienfait ou fardeau, il doit en jouir ou la supporter; il ne peut ni en disposer, ni s'en débarrasser. Il doit la soutenir par tous les moyens mis à sa disposition, et la rendre,—quand l'heure a sonné,— à celui de qui il la tient, à Dieu. — L'homme a donc *le droit* et *le devoir* de vivre.

Matière et esprit, pourvu d'organes, de sens, et doué de facultés, — pour servir à l'entretien de l'âme et du corps réunis et maintenus ensemble, ce qui constitue la vie,—l'homme doit donc pouvoir utiliser ses organes et ses facultés dans la mesure de ses besoins corporels et spirituels ; il lui faut donc *la liberté.*

La liberté !... Qui ne sait, en effet, que c'est là le premier des biens et le droit le plus inviolable ! Sans liberté, la vie matérielle, la vie intellectuelle et la vie morale sont impossibles; on étouffe ! — Sans liberté, toute utilité et tout mouvement sont enlevés à nos membres, comme toute valeur et toute responsabilité sont enlevées à nos actions. Sans liberté, l'air, la lumière, l'espace, que Dieu

nous a livrés avec profusion, sont remplacés par la nuit, les émanations infectes et les chaînes d'un cachot!—Sans liberté, la pensée murée au cerveau ne peut en sortir qu'en brisant ses entraves! — Sans liberté, la conscience, elle-même, ne peut communiquer avec Dieu qu'en voilant à la tyrannie ses prières et ses sanglots!

Personne n'ignore ces vérités et personne ne les conteste. Les tyrans, devenus esclaves, implorent la liberté, et nous voyons chaque jour les partis, qui l'ont tour à tour enchaînée ou perdue, parler de ce droit inviolable et le revendiquer comme venant de Dieu! — Il semble donc qu'au nom de la liberté, ils devraient tous désarmer et signer une éternelle paix sur l'autel de la Concorde!—Il semble qu'ils devraient se réunir dans un inviolable respect pour ce droit, si longtemps méconnu, si cher à tous les cœurs bien nés et si indispensable à tous les hommes sans exception! — Il semble que toutes les ambitions égoïstes et coupables devraient se taire, toutes les haines s'effacer, et toutes les tyrannies s'enfuir! — Il semble enfin qu'à ce mot: liberté!... les créatures dégradées par la servitude, devraient se redresser, comme les morts se réveilleront dans le tombeau, quand la trompette du jugement dernier les rappellera à la vie!...

Hélas ! qu'en a-t-on fait de ce mot magique qui devrait être synonyme de justice ? — Pour ceux-ci il est sans signification ; pour ceux-là c'est un épouvantail ; pour quelques-uns c'est une torche, et pour beaucoup c'est un instrument de passions !... — La liberté est le plus précieux des biens, et on n'en connaît le prix que lorsqu'on l'a perdue ! C'est le plus impérieux des besoins, et on ne veut le satisfaire que pour soi ! C'est le droit le moins contesté, et c'est celui qu'on respecte le moins !

Pauvre liberté !... ne la verra-t-on jamais dans le monde que tantôt outragée et garrottée, comme ces animaux que des bestiaires promènent pour amuser la foule stupide qui rit à ces spectacles sauvages ! et tantôt emportée, échevelée, licencieuse, et prête à toutes les fureurs ?... Ici, on montre ses bienfaits, ses triomphes et ses grandeurs ; là, on raconte ses égarements, ses fureurs, et on étale les ruines, les douleurs et les deuils qu'elle a semés ! Objet continuel de regrets ou de terreur, d'amour ou de haine, de fanatisme ou d'aversion, elle est partout un sujet de disputes et de guerres acharnées !...

Pauvre liberté ! si facile aux excès, et si funeste dans ses écarts, car elle fait les grands scélérats ! Mais aussi liberté sainte ! car elle fait les héros et les martyrs. Elle seule rend l'homme capable des

nobles élans qui l'emportent dans les sphères élevées, au-dessus des faiblesses, des hontes, des souillures et des douleurs de l'esclavage.

Où donc est la limite qui sépare ces deux libertés, dont l'une fait des héros et des saints et l'autre des criminels? dont l'une fait le bonheur des hommes et l'autre la ruine des sociétés? Qui dira à l'une, sans la meurtrir : tu n'iras pas au delà! et à l'autre : avance! sans lui laisser dépasser le but? — Le monde oscille; il va d'un extrême à l'autre, comme le pendule, sans trouver le repos! — La liberté serait-elle dans l'immobilité? Non, car l'immobilité c'est la mort! Ce qu'il faut chercher, ce qu'il faut espérer, ce n'est ni l'emportement ni l'immobilité, c'est l'équilibre entre la licence et l'oppression. C'est là que nous attend la vraie liberté, c'est-à-dire la justice. La liberté sans frein ne serait que la licence pour quelques-uns et l'oppression la plus intolérable pour les autres.

Mais c'est là la liberté cultivée, et ce n'est pas de celle-ci que je voulais parler. Ce n'est pas de la liberté dont nous jouissons, ni de celle que nous désirons, ni de celle dont nous ne voulons pas, qu'il s'agit ici. — Ces recherches auront une large place lorsque je m'occuperai de l'état social. Ce n'est pas davantage la liberté morale que je veux

certifier, j'en dirai seulement quelques mots, je la pose comme un axiome et non comme un problème.—Ce que je veux rechercher d'abord, c'est la liberté primitive, *naturelle*, dont l'homme fut doté par son créateur, et que regrettent quelques théoriciens dont le radicalisme ne sait pas transiger. Après avoir proclamé mon amour pour la liberté en général, il me sera permis de leur démontrer qu'il n'est pas de pire esclave que l'homme libre de faire tout ce qu'il veut.

## II

En quoi consiste la liberté naturelle de l'homme? Il est étrange qu'on ne puisse pas même s'accorder pour répondre à cette question, que tout le monde devrait pourtant résoudre de la même manière.

Les uns nient absolument le libre arbitre ; pour eux, l'homme est une machine organisée, fatalement entraînée vers les douleurs ou les jouissances, vers le bien ou vers le mal, et dès lors irresponsable de ses pensées, de ses paroles et de ses actions.

Les autres, au contraire, déclarent que la liberté de l'homme ne connaît d'autres limites que sa volonté, d'où ils concluent que tout empêchement et

toute contrainte sont des violations de ce droit placé par Dieu au-dessus de toute convention humaine.

Enfin les gens qui dissèquent les mots, divisent la liberté humaine en liberté *interne* et liberté *externe;* ils disent que la première appartient au corps, et la seconde à l'esprit.

Je commence par me débarrasser de ceux-ci; je ne conteste pas que la distinction qu'ils font soit de la meilleure école,—si je professais, je l'adopterais, — mais je n'enseigne pas, je cherche. Loin de simplifier la question, je trouve donc qu'on la complique, en séparant ce qui est inséparable tant que dure la vie. Quand l'âme est dégagée des liens du corps, je comprends ce que peut être la liberté interne; et si nous supposons le corps débarrassé du frein de la conscience, je comprendrais encore la liberté externe; mais ce sont là des libertés d'outre-tombe. Pendant la vie, la liberté interne et la liberté externe inséparables, et dès lors dépendantes l'une de l'autre, me font l'effet de ressembler à deux bœufs liés et abandonnés à eux-mêmes. Chacun d'eux va bien un peu où il veut, mais il va beaucoup où l'entraîne son camarade de joug. — Je conviens cependant qu'il arrive assez souvent, pendant la vie, de ces demi-sommeils, pendant lesquels le corps, abandonné par l'esprit, fait des

mouvements automatiques dont nous n'avons pas le sentiment, et que, pendant ce temps-là, l'esprit bat la campagne ou se perd dans les régions imaginaires ; je n'appelle pas cela liberté. Ce sont des escapades et des séparations passagères, qui nous prouvent la possibilité d'une séparation définitive ; voilà tout.

La liberté humaine ne se compose pas de deux libertés ; elle se compose de deux tyrannies : c'est une lutte incessante, mais elle n'est pas moins pour cela la liberté, pourvu qu'aucune contrainte extérieure ne se mêle de la partie. Cette distinction me conduit en face des hommes qui nient le libre arbitre, et m'oblige à dire quelques mots de la liberté dont la responsabilité est le contre-poids. J'ai déjà repoussé le fatalisme. La théorie de Spinosa et de son école est la plus désolante et la plus dégradante qu'on puisse imaginer. Tout notre être proteste contre ce système, et on ne peut s'empêcher de s'écrier avec Rousseau : « Ame abjecte, c'est « ta triste philosophie qui te rend semblable aux « bêtes, ou plutôt tu veux en vain t'avilir... L'abus « même de tes facultés prouve leur excellence, « en dépit de toi [1]. » Oui, nos passions sont des tyrans, mais l'homme bien doué sait les vaincre,

[1] Ce n'est pas à Spinosa, c'est à Helvétius que s'adressait Rousseau dans ce passage, mais il convient ici.

car il a l'intelligence pour se diriger, la conscience pour apprécier et la liberté pour choisir. Quelque chose que je fasse, je sens qu'il dépendrait de moi de faire autrement; je suis donc libre.—Dans quelques cas très-rares, l'homme peut être emporté et agir sans réflexion, il ne cesse pas d'être responsable pour cela, car il n'a pas cessé d'être libre. Nous devons être toujours en garde contre nous-mêmes. Il n'y a pas, en morale, de pente assez rapide pour que la volonté de l'homme ne puisse s'y retenir. Je n'insiste pas, je ne fais pas un traité de philosophie ou de morale, il me suffit d'en proclamer les axiomes. Je reviens à la liberté externe.

Nous voyons déjà par là que, dans l'état de nature, la liberté externe de l'homme est modérée par deux freins puissants : la raison et la conscience; que par conséquent elle a, pour premières limites, ce qui est mal ou même seulement ce qui est déraisonnable.

Nous allons voir se rétrécir encore considérablement le champ de la liberté naturelle, qu'on affecte de croire sans limites.

III

Quelle était la liberté d'Adam ou de ses fils? Car il faut remonter jusque-là pour trouver ce que je cherche.

Adam avait la liberté de penser et de parler?... incontestablement. Mais à quoi pouvait-il penser, si ce n'est à son dénûment et à son abandon? De quoi pouvait-il s'entretenir avec sa compagne, si ce n'est de leur faute, de leurs regrets et du châtiment qu'ils subissaient? Hélas! à quoi pensent et de quoi s'entretiennent encore les sauvages de l'Océanie et de tant de lieux abandonnés où l'homme jouit de la plénitude de ses droits naturels? Ils pensent à l'ennemi qui les menace, et ils parlent des moyens d'échapper à ses hideux festins. Je préfère l'état social, quoiqu'il y soit défendu de jeter au vent les égarements de la pensée.

Après la liberté de parler, vient la liberté d'agir. Adam peut aller où il lui plaît, car la terre est son domaine: il peut dormir ou veiller, travailler ou se reposer, et nul n'a le droit de le contraindre. — A merveille! La nature n'a créé, en effet, ni les frontières, ni les douanes, ni les passe-ports, ni les enclos impénétrables; mais elle a créé les fleuves, les montagnes, les océans, le froid, le chaud, et surtout l'impuissance humaine. — Je crains que notre premier père, libre d'aller partout, ne soit allé nulle part. Avec cette liberté absolue, je crois que l'homme n'aurait jamais fait le tour du monde. —Je préfère donc encore la servitude sociale. On est quelquefois arrêté par des barrières artificielles

et gênantes, mais on voyage en bateau à vapeur, en chemin de fer, ou par cent autres moyens qui permettent d'aller loin, vite, et presque sans fatigue ; cela me dédommage.

Quant à dormir ou veiller, travailler ou se reposer, nous voyons que cette liberté existe pour quelques privilégiés dans l'état civilisé, mais je ne crois pas que l'homme-nature l'ait jamais connue. Pour lui, la liberté de ne rien faire n'était que la liberté de mourir de faim ! On accuse l'état social d'avoir créé la servitude du travail ; c'est le contraire qui est vrai, car cette servitude fut imposée à tous les hommes, et l'état social en a seulement affranchi quelques-uns. Ce serait injuste, assurément, s'il avait reporté la tâche de ceux-ci sur les autres ; nous verrons qu'il n'en est rien, quoi qu'on en dise.

## IV

Telle dut être la liberté d'Adam ! Eh bien, quelque misérable et peu enviable qu'elle nous paraisse, ses fils ne la connurent pas. Ils n'auraient pu en jouir qu'en se fuyant. On comprend, en effet, que dès qu'il y eut deux hommes sur la terre, il y eut entre eux une limite infranchissable à leur liberté. Elles ne pouvaient la dépasser sans se heurter et sans périr l'une ou l'autre, et peut-être l'une et

l'autre. On sait que si la chaîne est écrasante pour celui qui la porte, elle est lourde aussi pour celui qui la tient. L'homme qui attente à la liberté de son semblable, perd donc la sienne. Il se condamne à la servitude de sa propre tyrannie, et il autorise de justes représailles, indépendamment de la responsabilité qu'il encourt devant sa conscience et devant Dieu.

C'est donc avec raison que la Constitution de 1791 a défini la liberté : « le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». On n'y a rien ajouté lorsqu'on a dit plus tard : « Elle a pour principe la nature, pour règle la justice et pour sauvegarde la loi »[1]. C'était un commentaire, ce n'était plus une définition.

V

Il semble que, limitée par notre impuissance et par la liberté d'autrui, retenue par la crainte, et dirigée par la conscience, la liberté humaine pût et dût rester entière. Malgré ces garanties, Abel fut tué par son frère ! La société, toujours menacée par les Caïns nombreux, qui couvent leur fureur jalouse, succomberait, comme Abel, si les hommes, en se réunissant, n'avaient trouvé

[1] Constitution de 1793, article 6.

les moyens, — sinon de se préserver absolument de ces excès, — du moins d'en diminuer le nombre, en mettant des limites à la liberté des malfaiteurs.

Les malfaiteurs, les hommes dangereux sont-ils seulement ceux qui attentent à la vie de leurs semblables? — Nous avons d'autres biens qui ne nous sont pas moins chers que l'existence, et qu'il faut aussi protéger. Nous verrons que la liberté physique n'est pas la seule qu'il faille préserver de ses emportements, et que la liberté intellectuelle a aussi des fureurs dont la société doit se garantir. De là des distinctions, des empêchements et, disons le mot, des chaînes qu'il faut accepter, et qui ont fait dire que l'état social était un état violent, tandis qu'il est, au contraire, le seul remède contre la violence. Je réserve ces questions.

## § 2. — *L'égalité.*

### I

Après, et peut-être avant la liberté, le droit dont l'homme est le plus jaloux est l'*égalité;* c'est aussi celui dont il jouit le moins, en dépit de ses efforts incessants pour le faire valoir.

L'égalité absolue est bien plus chimérique que la liberté absolue. — J'ai déjà fait remarquer qu

les exemplaires des œuvres de la création étaient tous dissemblables et qu'il n'avait jamais existé deux hommes également dotés de santé, de force, de beauté, d'intelligence et de vertus. — Mais le sentiment d'égalité est si naturel à l'homme qu'il le confond avec celui de justice, et lorsque l'égalité est froissée, il ose accuser Dieu lui-même de partialité. — Les inégalités du berceau, dont nous ne pouvons en effet demander compte qu'à Dieu, soulèvent un terrible problème. — Je l'examinerai, et nous verrons qu'elles ne peuvent cependant nous faire douter de la justice éternelle. — Pourquoi les inégalités sociales, bien plus faciles à justifier, nous trouvent-elles moins disposés à les accepter? C'est que nous ne pouvons atteindre à la puissance qui fait les faibles et les forts, et que nous espérons, dans nos colères, pouvoir briser celle à qui nous reprochons de faire les riches et les pauvres.

Loin de moi la pensée d'admettre les distinctions outrageantes dont on a abusé dans le monde pour justifier tous les abus. — Tous les hommes naissent égaux, car tous sont pétris du même limon. Loin de moi aussi le niveau chimérique rêvé par des cerveaux malades, ou par des incapables, jaloux de toute supériorité.—En nous préservant des ces excès, recherchons encore l'égalité primitive.

## II

L'homme n'est plus seul sur la terre. Il a rencontré dans ses courses des traces de pas humains; et, comme la philosophie ne lui a pas encore appris que son semblable était son plus dangereux ennemi, il a la sottise de s'en réjouir. Le lendemain, il le cherche, le rencontre, et se jette dans ses bras. Tout va bien pendant quelque temps. Un jour ils se querellent ; ce que l'un veut, l'autre ne le veut plus ; et quand ils veulent une même chose, c'est pis encore ; car elle reste au plus fort. Adieu l'égalité ! Le plus faible a vainement la conscience de son droit ; il doit se soumettre, se résigner et obéir ou fuir ! Voilà l'état de nature !

Supposez maintenant que ces deux hommes soient remplacés par une tribu. Chacun des membres qui la composent prétendra, avec raison, qu'il est autant que son voisin, et pas un ne consentira à obéir à l'autre. Cet orgueil est légitime. Bientôt on s'aperçoit que tout va de travers ; que ces volontés individuelles gaspillent tout ; que la tribu est menacée de la famine et de la destruction ; que quelques-uns de ses membres trouvent commode de vivre sans travailler, de prendre ce qui est à leur convenance et de se débarrasser, par la violence,

des obstacles qu'ils rencontrent.—Ces accidents et ces périls sont menaçants; il faut aviser. On tire au sort, ou on choisit un chef pour diriger, des anciens pour conseiller et juger, et des hommes vigoureux pour veiller.—L'état social est constitué!— Il faut que les partisans de l'égalité absolue en prennent leur parti : dès qu'il y a eu deux hommes ici-bas, ils ont dû se fuir ou se rechercher. Dans le premier cas, c'est l'isolement, c'est le désespoir, c'est la mort; dans le second, ils ont pu vivre parallèlement pendant quelques jours, mais cela a peu duré, et bientôt l'un a commandé et l'autre a obéi.—On dit: c'est un abus; j'en conviens. On ajoute : où l'un a-t-il puisé son droit et l'autre sa résignation? Je vais vous le dire. L'un commande parce qu'il est le plus fort, le plus habile, ou peut-être seulement le plus audacieux; l'autre obéit parce qu'il est le plus faible, le plus sot ou le plus lâche. Je n'approuve pas, je constate. Seulement, je ne me borne pas,— comme ceux qui crient,— à protester; je cherche le remède et je le trouve dans la justice. Or, il n'y a des lois et des autorités pour les appliquer que dans l'état social; je le préfère donc encore à l'état de nature, où le droit est à la merci de la violence du plus fort.

De tout ceci, je conclus que l'égalité primitive n'a jamais existé, et que le commandement et l'obéis-

sance sont des nécessités de tous les temps, qu'il faut subir, et que la civilisation n'a pas inventées. Tristes nécessités, je l'avoue, car elles semblent légitimer l'orgueil et les usurpations de ceux qui commandent, en même temps qu'elles familiarisent avec la dégradation et le privilége ceux qui obéissent ! mais nécessités impérieuses et auxquelles il faut se résigner, si l'on ne veut pas tomber dans l'anarchie. — La Révolution a abaissé les orgueils et relevé les abaissements, dont l'ancien monde offrait le désolant spectacle; contentons-nous de cela. — Avant cette rénovation, que voyait-on? Habitués au commandement, des hommes s'étaient crus, non-seulement supérieurs par position, mais pétris d'un limon plus fin que celui de leurs semblables. Ils se croyaient tombés du ciel sur la terre pour régner selon leurs caprices ! Ces envoyés de Dieu ne voulaient rendre compte qu'à Dieu de leur mission, et ils la remplissaient comme si Dieu n'existait pas ! Tout ce qui les touchait participait à leurs priviléges ! — Familiarisée avec ces usurpations et ces mensonges, ou résignée au joug qu'elle portait depuis des siècles, l'humanité marchait comme les bœufs dans les sillons, regardant la terre et ne comprenant plus que l'obéissance ! Les hommes abêtis par l'ignorance, écrasés par la servitude, soumis

aux préjugés, exploités par l'ambition et l'hypocrisie, ou courbés sous la violence, en étaient arrivés à accepter des classifications outrageantes. C'était en vain qu'une voix intérieure leur criait : tous les hommes sont misérables, tous sont soumis aux mêmes douleurs, tous vont à la mort! — L'ancienne civilisation les divisait en maîtres et en esclaves, en seigneurs et en serfs ; la nouvelle les classe encore en nobles et en roturiers ; nous rechercherons si le droit est encore blessé.

La nature n'admet pas de distinctions et ne fait pas de catégories. Elle nous dit que si nous sommes inégalement partagés par la naissance, nos droits sont égaux. Jésus-Christ a dit aux hommes qu'ils étaient frères, et saint Paul l'a rappelé. La Révolution n'a fait que transcrire l'Évangile, lorsqu'elle a écrit dans la Constitution de 1791 : « Tous les hommes sont égaux par la nature et devant la loi »[1]. — La Constitution de l'an III ne fit ensuite qu'une inutile protestation, lorsqu'elle ajouta : « L'égalité n'admet aucune distinction de naissance »[2].

Je parlerai ailleurs de la noblesse, de la fortune, des distinctions et des honneurs qui entourent quelques berceaux et que le hasard distribue

[1] Article 3.
[2] Article 15.

aux heureux de la terre. Nous verrons qu'il faut les accepter, non comme des fétiches devant lesquels on doit s'agenouiller, mais comme des nécessités auxquelles il faut se soumettre, ainsi qu'on se soumet aux infirmités de naissance. Nous verrons que les inégalités sociales ne puisent pas, comme on l'a prétendu, leur légitimité dans le droit divin ; mais qu'elles la trouvent dans l'ordre, qui ne peut exister sans une hiérarchie.

Il n'y a qu'une égalité devant Dieu, c'est celle qui nous donne les mêmes droits à sa justice ; il n'y a de même sur la terre qu'une égalité possible, c'est celle que proclamait la Constitution de 1791 : c'est l'égalité devant la loi.—Si nous sommes convaincus que ce serait en vain que le scalpel fouillerait les chairs mortes ou vives, prises à tous les étages de la société, pour y trouver la justification des distinctions et des priviléges, et les traces d'un limon plus pur là que là ; tenons pour certain aussi que les inégalités sociales sont impérieuses, nécessaires et légitimes. Acceptons-les, mais n'acceptons jamais le privilége.

Dans nos légitimes aspirations, n'oublions pas que l'égalité et la liberté sont sœurs et sœurs inséparables, que la servitude et le privilége se tiennent, et que pour se préserver de ceux-ci il faut faire respecter celles-là ; mais n'exagérons pas nos

susceptibilités. L'état social a du bon. Pour jouir des biens qu'il procure, acceptons, dans une juste mesure, les sacrifices qu'il impose. J'essaierai d'en tracer la limite avec les compas dont je me sers pour toutes choses : le bon sens et l'équité.

### § 3. — *La propriété.*

#### I

La propriété est-elle un droit primordial, ou a-t-elle été créée par la civilisation ? Est-ce Dieu ou la loi civile qui la donnent ? est-elle un bien, est-elle un mal ? Est-ce la consécration des injustices passées et l'usurpation des droits de tous au profit de quelques-uns ? Et, pour rappeler de tristes souvenirs : Est-ce le vol ?

Passionnément attaquée et vivement défendue, la propriété se maintient, en fait et en droit, par toute la terre. Mieux que la liberté et l'égalité, elle a su traverser les siècles et rester inviolable ; c'est déjà quelque chose de considérable. — Cependant, bien avant 1848, le socialisme couvait. On sentait cette menaçante incubation, et les hommes sérieux s'en inquiétaient [1].

[1] En 1843, dans un remarquable discours de rentrée, M. Du Miral, alors avocat général à Riom, avait pris pour texte *la propriété*.

En 1848 la mine éclata. La propriété fut sauvée, mais à quel prix! Les deuils laissés par les sanglantes journées de juin ne sont pas effacés, et le glorieux dévouement de l'archevêque de Paris en éternisera le souvenir.

Après sa douloureuse victoire, le général Cavaignac comprit « qu'il ne suffisait pas de rétablir « l'ordre matériel par la force, qu'il fallait rétablir « l'ordre moral par des publications et pacifier « les esprits ». Il fit appel à l'Académie des sciences, qui s'empressa de répondre par des brochures adressées au bon sens des malheureux qu'on avait si cruellement égarés [1].

Ces temps sont déjà loin, mais il n'est pas encore inutile de défendre la propriété. Un mot aux socialistes et aux communistes, s'il en reste.

## II

Les socialistes disent : « Dieu n'a pas divisé la terre et il n'a chargé personne de la morceler; il l'a donnée toute entière à tous, et à toutes les générations. » — De cette indivision, ils concluent à l'indivisibilité jusqu'à la fin du monde ! En sorte que, ni grande ni petite propriété ne serait

[1] M. Thiers défendit *le droit de propriété*, M. Troplong plaida pour *la propriété selon le Code*.

légitime ; car, si les limites des champs doivent disparaître, je ne vois pas de quel droit seraient maintenues les limites des empires.

Ces folies couvent encore ; l'inventeur de la maxime : « la propriété, c'est le vol » a fait amende honorable ; le socialisme, cependant, ne se rend pas. Il croit encore que si le Code Napoléon était abrogé, les propriétaires seraient fort embarrassés pour justifier leur droit. — Il serait si commode à ceux qui n'ont rien, et qui ne veulent rien faire pour avoir quelque chose, de prendre tout pour le partager, ou le laisser en commun! — Pour les convertir à des idées plus saines, je les convie à travailler et à économiser sur leurs salaires seulement de quoi acheter un petit champ et une chaumière. — La petite propriété autant que la grande rend les hommes honnêtes.—Ils me diront ensuite s'ils se croient légitimes propriétaires, et s'ils consentiraient à partager avec le vagabond qui passe devant leur porte et prétend, à son tour, qu'ils ont pris sa part ?... Si l'on me montre un socialiste qui se soit ainsi dépouillé volontairement, pour aller ensuite pauvre, lorsqu'il était riche, enseigner et pratiquer sa doctrine, je ne demanderai pas s'il a sa raison,—car il me serait suffisamment démontré qu'il ne l'a pas,— mais je dirai : du moins celui-ci est sincère et désintéressé. Jusque-là, je resterai

convaincu que les arguments des socialistes ne sont pas plus respectables que les instruments dont se servent les misérables qui traînent à leur suite, s'embusquent dans les bois, escaladent les maisons et fracturent les meubles. Je retourne la maxime de M. Proudhon, et je dis, avec plus d'assurance et de raison : le *socialisme, c'est le vol !*

III

Les communistes repoussent le partage proposé par les socialistes ; il leur paraît impossible, illégitime, absurde, et ils demandent le respect de l'indivision : tout restant à tous. Admirable invention ! Au 31 décembre de chaque année, on ferait le bilan de la France, et l'assemblée générale de cette société de quarante millions d'actionnaires fixerait le dividende définitif ! A combien les communistes l'évaluent-ils? Je puis, avec certitude, leur dire que ce serait d'abord presque rien, et bientôt après, zéro ! Ce progrès et cette équitable répartition ne sont pas du goût de la France. Que voulez-vous ! En ces temps de suffrage universel, il faut bien se résigner à souffrir ce que tout le monde veut,—se passer de ce que presque personne ne voudrait, et renoncer à ce beau rêve : la France constituée en une seule famille !

On m'objectera que le suffrage universel n'a pas été consulté et que s'il l'était il voterait pour la réforme. Qu'on en juge par un exemple. On pardonnera à mon patriotisme d'évoquer des souvenirs qui répondent à l'objection, rectifient l'opinion et la rassurent.

Au centre de la France se trouve un pays peu connu, quoiqu'il produise deux choses très-estimées : les tapis d'Aubusson et les maçons de la Creuse. — C'est aussi un délicieux jardin anglais de cinq mille kilomètres carrés. Mais tous ces titres s'effacent devant un nom : la Creuse a envoyé le citoyen *Nadaud* à la Constituante, et ce chevalier de la truelle fut un moment candidat à la présidence ! — Je ne rêve pas, je raconte un des plus jolis caprices de la République de 1848 : sa passion pour un maçon ! En ces temps de fraternité, les candidatures ouvrières n'étaient pas repoussées comme aujourd'hui; les maçons de la Creuse votèrent pour un des leurs, et puisque la truelle était un titre, on aurait pu choisir plus mal. — Après un pareil choix on dut croire que la Creuse était peuplée de socialistes, d'autant mieux que Nadaud arrivait à l'Assemblée escorté de Pierre Leroux et de ses frères, alors installés à Boussac. C'était calomnier à la fois mon pays et son illustre représentant. Le citoyen Nadaud avait, près de Bourga-

neuf, un petit domaine, qu'il n'a jamais proposé d'abandonner à l'État, ni à ses électeurs. Quant à ceux-ci, lorsqu'ils virent, en juin, *de quoi il retournait*, ils s'empressèrent de revenir dans leurs montagnes, défendre leurs familles et leurs chaumières, qu'ils étaient bien décidés, je vous l'affirme, à garder pour eux seuls. Dans la Creuse, le prolétariat est à peu près inconnu ; tous nos paysans sont propriétaires d'une chaumière, d'un jardin, d'un pré, d'un champ, de deux vaches, de quelques brebis, le tout reçu de leurs pères, ou chèrement payé du fruit de leur travail et de leurs économies. Pas n'est besoin de leur prouver la légitimité de la propriété ; ils n'auront jamais la pensée de partager ni leurs biens ni ceux des autres, et encore moins de les emphytéoser à perpétuité. Leur socialisme se borne à construire des palais pour les autres, afin de pouvoir, avec leur salaire péniblement économisé, entretenir ou relever des chaumières pour eux. — Les tapissiers d'Aubusson, moins heureux et non moins intéressants, ne sont pas moins conservateurs, quoiqu'ils possèdent très-peu. Ils fabriquent des chefs-d'œuvre veloutés et fleuris, sans murmurer contre ceux qui les usent sous leurs pieds ; ils trouvent naturel qu'il y ait des riches pour payer les articles de luxe ; ils ne se plaignent que d'une chose, — et peut-être avec raison, — c'est

qu'on les paye trop peu !—Pauvre Creuse ! si belle et si inconnue ! si utile et si peu récompensée ! si conservatrice et si calomniée ! que de fois en retrouvant partout tes enfants, abeilles laborieuses, qui vont au loin couvrir la capitale de palais et la France d'élégantes habitations,—que de fois, en y foulant les tapis, que de pauvres arachnées brodent dans nos montagnes pour un modique salaire, j'ai dit avec orgueil dans mon cœur : ce sont mes compatriotes qui font tous ces chefs-d'œuvre ! — mais j'ajoutais avec tristesse : on l'ignore ! — Aubusson, en effet, a un nom célèbre, mais qui sait sous quelle latitude fleurit le modeste parterre qui envoie au monde ses bouquets éternels?—Quant à nos maçons, si on les trouve partout, partout on les appelle : *Limousins*. — *Sic vos non vobis !*

## IV

Ce que je dis de la Creuse s'applique partout où règnent le travail, l'économie, l'ordre, la religion et l'esprit de famille. Le socialisme et le communisme sont des fantômes dont on s'effraye encore, en souvenir des dangers passés, mais nulle part on n'oserait avouer leurs théories folles ou criminelles. —Personne n'ignore que c'est Dieu qui donne la propriété et que la loi, en la consacrant, ne crée

pas un droit, mais qu'elle le sanctionne ; personne n'ignore que la propriété n'est que le *travail économisé* et la juste rémunération de la tâche imposée à l'humanité. Qu'importe qu'elle s'appelle immeuble, meuble ou capital ! elle est toujours sacrée. — Qu'importe qu'elle passe dans le commerce par des ventes, des échanges, des donations, des testaments, ou qu'elle circule avec le sang dans les familles ! elle est toujours légitime.

Que les mécontents en prennent leur parti : si la blouse qui couvre les uns et si la feuille de papier sur laquelle les autres écrivent leurs sottises, sont à eux, et s'ils peuvent en disposer, ils doivent reconnaître, au même titre, que M. de Rothschild peut disposer de ses millions, que l'aristocratie territoriale peut jouir de ses châteaux et de ses domaines, que le duc de Brunswick peut enfermer ses diamants, et que les enrichis à la Bourse peuvent entretenir des courtisanes. On doit gémir, lorsqu'on voit, dans quelques mains, des fortunes trop accumulées ou mal employées ; elles n'en sont pas moins inviolables. On se console de ces erreurs de la fortune, en la voyant souvent arriver aux mains de ceux qui sont dignes de la posséder, parce qu'ils savent la conquérir par des moyens honnêtes et en faire un noble emploi.

### § 4. — *De quelques autres droits de l'homme.*

Récapitulons les droits naturels et ce qu'ils valent :

1° L'homme naît libre; il n'a pas seulement le droit de jouir de la liberté, il en a le devoir. L'esclave qui porte le poids de la servitude sans en être écrasé, sans vouloir briser ses chaînes, sans y penser toujours, est un être dégradé.—La violence a brisé ses ressorts, l'habitude a usé sa dignité, la résignation l'a familiarisé avec son joug; ce n'est plus un homme. En mettant l'esclave au rang des animaux et des choses, on insultait à l'humanité et à Dieu, mais c'était encore un hommage à la liberté, car c'était proclamer que pour mériter le nom d'homme, il faut être libre, ou savoir mourir.

Mais cette liberté si précieuse et ce droit si inviolable n'existent pas dans l'état de nature, et la liberté de l'homme des bois est la pire des servitudes ! — Premier principe et première illusion !

2° L'homme n'a que des égaux sur la terre ; les classifications sont injurieuses...

Mais si l'égalité en droit est incontestable, en fait elle n'existe pas plus dans les bois que dans l'état social. — Deuxième principe et deuxième illusion

3° La propriété, sous ses diverses dénominations, n'est que le prix du travail; c'est le miel amassé à tire-d'aile, et économisé dans les ruches humaines.

Mais la propriété n'est réelle que dans les sociétés civilisées; partout ailleurs elle est au plus fort! — Troisième principe et troisième illusion!

Après ces droits incontestables, mais hélas! bien exposés et bien fragiles, je cherche vainement ce que je pourrais y ajouter.

On a parlé de la *sûreté?...* ce n'est que la liberté de vivre. — Dans les déserts, l'homme se défend lui-même; dans la société, il abdique ce droit dans les mains de l'autorité, qui le protége bien mieux qu'il ne pouvait se protéger lui-même.

On a parlé de *l'assistance?...* — Lorsqu'elle s'appelle charité, bienfaisance, pitié, fraternité, elle est un devoir, mais sans qu'il en résulte un droit.

On a parlé enfin *du droit au travail?...* — Nous savons ce qu'on entendait par là. — Le travail est pour tout homme un *devoir*. Le seul droit qui y soit attaché est celui de pouvoir remplir librement ce devoir, et d'en recueillir les fruits.

Résumé :

Dans l'état de nature, les droits sont à la merci de la violence, et dès lors sans valeur;

Dans l'état social, ils sont placés sous la protection de la justice; ils vivent.

Nous verrons que l'état social ne se borne pas à protéger ce maigre patrimoine, et qu'il l'a prodigieusement élargi, en échange de quelques sacrifices nécessaires. M. Troplong a dit : « *Le droit naturel est un point fixe dans la vérité* ». C'est ce qui fait la force des principes de 1789. Si nous voulons qu'ils soient respectés, plaçons-les sous la protection de la justice. En les exagérant, on les perd !

---

**Article 2. — Les devoirs de l'homme.**

I

On a publié récemment un livre intitulé : *Le Progrès.*—Pour ne pas être accusé de manquer à son sujet, et de se traîner dans les vieilles ornières, l'auteur commence par faire remarquer « qu'il s'est « interdit le mot *devoir*, quoiqu'il soit, dit-il, « très-sonore, très-noble et très-clair, parce qu'il « sous-entend un maître, comme la dette indique « un créancier [1]. » Jusqu'ici les débiteurs insolvables trouvaient que le moyen le plus commode pour se libérer, était de désavouer leurs dettes ; M. About est plus ingénieux. Pour affranchir l'hu-

[1] Ed. About, *le Progrès,* page 45.

manité de la dette consolidée, dont elle sert les arrérages depuis Adam, la banqueroute lui répugnerait; il ne brûle pas le grand-livre de nos devoirs; il supprime le créancier! il supprime Dieu!

« Nous ne contestons pas, dit l'auteur *du Pro-*
« *grès*, l'existence du monde surnaturel, nous
« attendons qu'elle soit prouvée... »

« Il est *positif* que notre existence est le suprême
« effort *de la nature*... »

« Le progrès, sous l'action de une ou de plu-
« sieurs causes, a paru se faire *seul*. L'existence,
« *qui est le bien*, s'est accrue *spontanément* en
« quantité ou qualité, à la surface du globe. »

« Aucun témoignage certain ne nous oblige à
« croire que la terre ait été donnée à l'homme par
« une autorité surnaturelle. »

« C'est à l'homme qu'il faudrait rendre grâce,
« car *tous les biens* dont vous jouissez aujourd'hui,
« vous les devez à l'effort héroïque des hommes
« qui vous ont précédés. »

Ce petit catéchisme matérialiste, à l'usage des *critiques* « qui se sont interdit les ressources de l'hypothèse », serait-il un progrès?

Il supprime *Dieu*, et le remplace par les *forces* aveugles de la nature; lisez donc : ATHÉISME!

Il supprime le mot *devoir*, et le remplace par le mot *lois ;* lisez : FATALISME !

Il supprime la *providence*, et la remplace par le *génie* de l'homme ; lisez : ORGUEIL !

Il supprime les *hypothèses*, et les remplace par la *science critique ;* lisez : IMPUISSANCE !

Il supprime la *foi*, et la remplace par l'*examen ;* lisez : NÉANT !

Je croyais que tout cela avait été tenté, il y a des siècles, par Leucippe, Démocrite, Épicure, et chanté par Lucrèce ; — je croyais que Diderot, d'Holbach, Lalande et d'autres encore, n'avaient pu rajeunir ces vieilleries ; — je croyais qu'Hégel y avait perdu son allemand... — Où donc est le progrès ? Je vais vous le dire :

## II

Les Gaulois, nos ancêtres, plantaient un caillou en terre, qu'ils appelaient : *menhir*, puis ils dansaient en rond autour de cette borne. Était-ce leur dieu? n'était-ce que son autel? je l'ignore, et beaucoup ne le savent pas plus que moi.

Les Gaulois de 1864, comme leurs ancêtres, adorent la matière, mais ils y joignent le culte du « génie de l'homme ». Le Menhir, taillé, poli, gravé, dressé sur un piédestal, est deveuu, par exemple,

l'Obélisque.—La minéralogie a classé cette pierre, la chimie a prétendu l'avoir analysée, la géologie a découvert son acte de naissance et ses parentés, la géométrie l'a mesurée, et la mécanique l'a dressée sur sa base. « C'est le produit des forces de la « nature et du génie humain ? » Voilà le dieu nouveau ! Hélas ! on aura beau l'entourer et crier : Progrès !—Menhir ou Obélisque, c'est toujours une borne !

Encore si nos matérialistes comprenaient les hiéroglyphes de la matière !—Mais leur Champollion n'est pas venu. « Ils se sont interdit les hypothèses » ; ils n'admettent que ce qu'ils comprennent !—C'est ainsi qu'ils regardent l'univers, sans chercher à le comprendre. Ils voient ses magnificences, ils étudient ses lois, et n'entendent pas ses harmonies. La nature est tout ; celui qui y a mis partout son cachet n'est rien ; ils ne s'inquiétent pas des hiéroglyphes qui expliquent l'univers et son auteur ; ils ne voient partout que des forces aveugles, et ils se refusent à admettre une cause première et intelligente. Ah ! si pour confondre l'ignorance de ces prétendus savants, Dieu retirait un moment sa main de la machine qu'ils croient être un jeu du hasard ! S'il faisait passer sur la poulie folle,—je me sers du langage de ces mécaniciens, — la courroie qui imprime le mouvement

à l'univers ! ils verraient ce que sont ces rouages lorsque le grand ressort les abandonne !

III

Mais c'est accorder trop de place à ces vieilles nouveautés. L'auteur du *Progrès* avoue lui-même que les neuf dixièmes des esprits, que tourmentent ces problèmes, repousseront sa doctrine, et qu'il n'écrit que pour le *dixième* restant. Je le trouve encore bien ambitieux ! Il peut réduire infiniment ses prétentions, et s'il veut trouver le chiffre exact de ses lecteurs, partisans de sa doctrine, M. Proudhon lui dira comment, sur 34 millions d'hommes, il n'a pu en trouver que 1125 qui soient restés dignes devant lui[1]. — Pour nous qui sommes des *neuf dixièmes,* qui se laissent guider par la foi ; — nous « qui acceptons ce joug léger,—nous qui vou- « lons être consolés et marcher sûrement au bon- « heur par la vertu[2] », — nous qui n'avons pas la prétention de tout réduire à la mesure de nos conceptions, — nous qui ne nous sommes pas interdit les hypothèses, acceptées, étudiées et enseignées par les siècles passés, — nous qui croyons à Dieu,

[1] *De la Justice dans la Révolution et l'Église,* page 144.
[2] *Le Progrès,* pages 7 et 8.

à ses œuvres et à sa justice, revenons au *devoir*. Ce mot nous plaît autant qu'il répugne à M. About.

On a eu raison de le dire : devoir signifie dette. L'homme, en naissant, est *débiteur* envers Dieu, envers lui-même et envers son semblable. Que doit-il ? Pour vous le dire, il n'est besoin ni de traduire Cicéron, ni de consulter saint Ambroise. Il me suffira de lire dans ma conscience, certain que je suis qu'il vous sera facile de me suivre en lisant dans la vôtre.

## § 1er. — *Devoirs envers Dieu.*

### I

Le *Décalogue* commandait aux Hébreux : d'aimer et d'adorer Dieu ; de ne pas jurer son nom en vain, et de lui consacrer le jour du Sabat.

Le catéchisme des chrétiens n'en demande pas davantage ; il apprend aux enfants : « Que Dieu les « a créés pour le *connaître*, l'*aimer* et le *servir*. »

Ce sont là, il faut l'avouer, des dettes faciles à acquitter ; d'autant mieux que le créancier est patient, et qu'il n'emploie jamais d'autre porteur de contrainte que la conscience.

Connaître Dieu ?... disent les débiteurs de mauvaise foi, nous ne le pouvons pas.

L'aimer?... que lui importe !
Le servir ?... Pourquoi ?

II

Nous ne pouvons sans doute connaître Dieu,—si, par le connaître, on entend : le mesurer, lui assigner une forme, le pénétrer, fixer l'étendue de sa puissance et faire la somme de ses perfections. — Dans l'échelle des êtres, la compréhension descend et ne monte jamais d'un degré à l'autre. Le rocher ne comprend pas la plante, il lui manque la séve ; la plante ne comprend pas l'animal, il lui manque la vie ; l'animal ne comprend pas l'homme, il lui manque une âme ; l'homme ne peut comprendre Dieu, il lui manque l'infini !—Mais connaître Dieu, ce n'est pas le mesurer, c'est avoir la certitude de son existence ; c'est avoir l'intelligence de ses bienfaits ; c'est avoir le sentiment de ses perfections ; c'est avoir enfin la conscience de ce qui lui est dû. Or nous avons tout cela. Nous savons qu'il existe ; qu'il est unique ; que l'éternité est son partage ; qu'il est tout-puissant, et aussi bon que juste ; que nous faut-il de plus ?—Remarquons d'ailleurs que s'il y a, ainsi que je viens de le dire, des abîmes entre les degrés de l'échelle ascensionnelle des êtres, cette échelle a des bras pour les réunir et

faciliter le passage de l'un à l'autre. On sait que les naturalistes ont trouvé des intermédiaires pour ménager la transition entre le règne minéral et le règne végétal, comme ils en ont trouvé d'autres entre celui-ci et le règne animal. On sait aussi les systèmes qui donnent à l'homme des parentés dont il rougit. — Pour nous dédommager, qu'on nous permette de croire que notre âme est le lien qui nous unit à Dieu, et que par elle nous le connaissons, autant que cela est possible et nécessaire.

## III

On dit : « *aimer Dieu*... que lui importe »... —Prétexte d'ingratitude! Demandez aux pères, aux mères, aux enfants, aux amis, aux amants, à tous ceux qui ont un cœur chaud, s'il est quelque chose de comparable au bonheur d'être aimé pour soi-même. Souvent, nous sommes à cent lieues de l'objet de notre affection, peut-être pour ne jamais le revoir, nous n'en attendons rien, et cependant, à aucun prix, nous ne voudrions renoncer à la douce satisfaction de pouvoir dire : je suis aimé! —Pourquoi Dieu serait-il donc indifférent à l'amour de ses créatures? Il est au-dessus de nos outrages, mais je ne puis croire que les élans de nos cœurs

le trouvent insensible et qu'il les dédaigne. L'écriture nous enseigne au contraire : « qu'il est le dieu jaloux » ; — et il est écrit : « Aimez Dieu pardessus toutes choses. »

## IV

On dit enfin : « *servir Dieu* et le remercier..... Pourquoi? — Il nous a donné la vie... C'est un fardeau. — L'homme occupe la première place dans la création... Il y était nécessaire. — Il ne doit donc pas plus de reconnaissance au Créateur que l'enfant à son père pour l'avoir mis au monde. Bien plus, si l'homme devait élever la voix, ce serait plutôt pour se plaindre que pour remercier Dieu, car sa vie est un supplice, et il peut souvent se croire le plus mal partagé de tous les êtres créés. Il vient au monde nu, faible, misérable et sans défense ; les maladies l'abattent et les souffrances morales le brisent! Il se traîne péniblement sur la terre, quand les animaux dévorent l'espace, s'élèvent dans les cieux, pénètrent sans périls dans les abîmes de la terre, ou plongent dans les mers. —Il a l'intelligence et une âme?... Dons funestes! car ce qu'il sait n'est rien, et il veut tout savoir. Quant à son âme, elle lui inflige le supplice de l'incertitude de la vie future, tandis que les animaux

jouissent de l'incuriosité que désirait Montaigne, et portent la vie, comme la bougie porte la flamme, sans s'inquiéter de l'étincelle qui l'alluma, et du souffle qui l'éteindra. »

Je n'ai pas amoindri ces objections pour les réfuter plus commodément, je les ai plutôt exagérées. Apprécions-les maintenant, et nous verrons que si elles sont spécieuses, elles sont surtout un tissu d'ingratitudes.

L'homme paraît être le plus mal partagé des animaux ?... mais lorsqu'il commande, la terre obéit ! — Il franchit les monts, les fleuves et les océans ! — Tout ce qui germe sur la terre pousse pour ses besoins ou pour son agrément, et tout ce qui respire lui est asservi. — Il brise les tiges les plus hautes ; il courbe les natures les plus fières, et dompte les plus rebelles ;—il devance l'antilope ; il musèle le lion ; il s'asseoit sur l'éléphant ; il frappe l'aigle au haut des cieux, et il va chercher le mollusque au fond des mers !—Pour imposer ainsi sa supériorité ou sa domination à tout ce qui l'entoure, qu'a-t-il donc ?... Il a l'intelligence ! — On la dédaigne quand il faut la payer à Dieu ! mais on se drape ensuite dans l'orgueil de cette intelligence pour insulter au Créateur !

Enfin, l'homme se plaint du doute qui l'assiége, du mystère qui le trouble, et de la mort qui l'épou-

vante... Pourquoi donc refuse-t-il de se reposer dans la foi [1] ?

On peut nier l'existence de Dieu, c'est une infirmité ; on peut l'offenser, c'est une faute ou un malheur ; on peut méconnaître ses bienfaits, c'est de l'aveuglement ; — mais croire en Dieu et ne pas l'honorer, — jouir de ses bienfaits et ne pas l'en remercier, — croire à sa justice et ne pas chercher à se la rendre favorable, — ne lui adresser jamais ni prières, ni actions de grâces, c'est être à la fois inconséquent, ingrat, ignorant et coupable.

La prière, dont j'ai démontré les autres caractères, est donc surtout UN DEVOIR.

Mais si Dieu veut être honoré, aimé, prié et remercié, il nous commande plus encore de rester dignes d'être appelés ses enfants. Il veut toujours se complaire dans l'œuvre qu'il regardait avec amour : *Vidit quod erant valde bona !* Ceci nous conduit à rechercher quels sont les devoirs de l'homme envers lui-même.

### § 2. — *Devoirs de l'homme envers lui-même.*

I

L'homme doit *se respecter* ; voilà en deux mots le résumé de ses devoirs envers lui-même. Avoir le

[1] Je reviendrai sur toutes ces plaintes, dans le chapitre suivant, en parlant de la *Justice de Dieu.*

respect de soi-même..., c'est avoir la clef de toutes les vertus ; y manquer, c'est côtoyer tous les abîmes !—Dans la lutte incessante que les passions livrent à l'âme on peut tomber et se relever. Par exemple, si on manque à ses devoirs envers Dieu, on peut implorer son pardon et l'obtenir ; si on a oublié ce qu'on doit à ses semblables, on peut le racheter ; mais l'homme qui se manque gravement à lui-même, se dégrade, descend au-dessous de la brute, perd jusqu'au sentiment de sa chute, et reste dans l'abjection. Objet d'horreur, de colère ou de pitié, il devient enfin un objet de mépris universel ; ce n'est plus un homme.

Que faut-il donc faire pour garder la dignité humaine ?

Garder sa dignité, c'est remplir ses devoirs sans bassesse et défendre ses droits sans orgueil ; — c'est préserver son corps des souillures, des appétits immodérés, et de l'abus des jouissances ; — c'est préserver son âme des hypocrisies, des lâchetés, des aspirations désordonnées et des contacts impurs ;—c'est porter le front haut dans l'adversité et rester modeste dans le succès ; — c'est élever sa pensée vers Dieu, vers la justice et vers tous les nobles sentiments qui purifient l'âme ;—c'est aussi se respecter dans son semblable, car celui qui le soufflette s'avilit lui-même, et celui qui tue son

frère se suicide ;—c'est être toujours irréprochable devant sa conscience ; — c'est enfin garder partout et toujours l'attitude digne et qui convient à la créature faite à l'image de Dieu.

S'ils étaient bien compris, nos devoirs envers nous-mêmes suffiraient à nous conduire à la perfection, car ils renferment tous les autres devoirs.

## II

Pour réduire ce programme à des termes plus simples, je puis dire que nos devoirs envers nous-mêmes sont ceux que remplissent facilement tous les hommes bien nés. Ils suivent pour cela toujours deux guides : leur conscience et l'opinion. Des décisions de la conscience sortent le contentement ou le remords ; des arrêts de l'opinion sortent le respect et la considération, ou la déconsidération et le mépris. On a beau décliner leurs compétences, il faut les reconnaître ; on a beau vouloir se soustraire à leurs justices, il faut les subir. Les lâches, les hypocrites, les hommes sans cœur, sans probité ou sans mœurs, ne seront jamais pour leurs concitoyens que des objets de railleries et de mépris ; tandis que ceux qui ont les vertus contraires à ces dégradations, verront toujours, à

leur approche, rayonner les sentiments qui les grandissent et les récompensent.

N'exagérons rien cependant. La conscience et l'opinion peuvent s'égarer. Il est des consciences larges qui s'accordent facilement des bills d'indemnités, et l'opinion a quelquefois des sévérités mal justifiées. — Combien d'hommes aussi manquent de mémoire plus encore que de charité, et sont sans indulgence bien plus que sans péché. Si, pour jeter la pierre, il fallait être irréprochable, qui oserait la ramasser? et si, pour se regarder dans un miroir, il fallait n'avoir pas une tache sur la peau, on pourrait les briser tous! — Personne n'a été, ou n'est absolument exempt des ardeurs et des faiblesses humaines. — On sourit au langage des hypocrites et à celui des puritains sans vices et surtout sans vertus, qui se vantent de n'avoir jamais été jeunes. Ce n'est pas de leur opinion qu'il faut avoir souci. On a droit à son estime et à celle des autres, et on peut croire qu'on a rempli son devoir envers soi-même, lorsqu'après avoir subi, à vingt ans, les entraînements de cet âge, on sait, à l'âge viril, avoir les qualités d'un homme, et, dans la vieillesse, montrer les vertus que doivent couronner les cheveux blancs.

§ 3. — *Devoirs envers nos semblables.*

I

Où sont nos *semblables?* Cette dénomination ne comprend-elle que ceux qui nous ressemblent, ou embrasse-t-elle indistinctement tous les êtres blancs, noirs, bruns, blonds, jaunes et rouges, toutes les créatures admirables ou difformes, monstrueuses ou grotesques, toutes les grandes intelligences, tous les idiots et tous les crétins qu'on appelle des hommes, et qui semblent n'avoir de commun que le nom ?

Notre embarras serait grand, si nous n'avions pour nous décider que les découvertes des savants. L'anthropologie est, de toutes les parties de l'histoire naturelle, la plus difficile, et quelques-uns de ses problèmes attristent encore bien plus qu'ils n'embarrassent.—Que répondent les maîtres lorsqu'on leur demande si l'espèce humaine est unique? Buffon le croit, Cuvier dit qu'elle paraît l'être, et Bory de Saint-Vincent le nie ! M. Quatrefages, dans une thèse remarquable, a plaidé récemment pour l'unité. Sera-ce le dernier mot de la science ?... « Les produits des races humaines « croisées, a-t-il dit, sont indéfiniment prolifiques,

« donc il y a identité, car les produits ne sont pas « des *hybrides*, mais des *métis* [1]. »

Pauvre humanité ! lorsqu'elle s'étudie elle-même avec le scalpel et la loupe, ainsi qu'elle procède pour classer les animaux, et lorsque pour décerner le nom d'hommes à des créatures, on est obligé pour tout argument de dire : « ce ne sont pas des *mulets*, » j'avoue que cette science m'humilie, et que je trouve son laboratoire placé bien bas !

Laissons les savants à leurs expériences, et cherchons plus haut des raisons de décider.

Nous sommes comme les gens qui désavouent leurs parents dans la misère, et s'empressent de revendiquer ceux que la fortune caresse. Nous avouerions facilement que les modèles qui ont posé pour l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Milo, étaient nos frères, mais nous repoussons parmi les singes les Océaniens et les Hottentots ! — Cet orgueil ne me satisfait pas plus que les humiliations scientifiques. La vérité n'est ni là, ni là. — Où donc la trouver ?... Nous la trouverons où elle est toujours : dans l'Écriture. La plupart des disputes qu'on a soulevées contre l'unité de l'espèce, n'avaient qu'un but : celui de démentir la Genèse. Et, après des recherches laborieuses et passionnées,

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1861.

on arrive à proclamer solennellement qu'il y a *identité !...* Voilà où conduisent les égarements de la révolte. On est réduit à confesser son impuissance, et à s'avouer vaincu par les *puérilités* qu'on avait dédaignées. La révélation mosaïste reçoit donc encore ici une éclatante confirmation, je pourrais dire : réparation.

J'ai vu, à l'île de la Réunion, des prêtres mieux inspirés que nos savants. Dans cette belle colonie, les préjugés de la peau exigent encore qu'on sépare les races, même à l'église; mais le prêtre appelle du même nom ses auditeurs blancs ou noirs. Il dit : *mes frères !* à tous ces fidèles, rangés alternativement autour de la chaire, et à genoux devant le Père commun.—Faisons comme le ministre de Jésus-Christ, reconnaissons pour nos frères, pour nos semblables, toutes les créatures qui portent le sceau exclusif et immortel de l'humanité : toutes celles qui ont une âme. Tout être qui pense, parle, prie et espère, est un homme. Si la nature s'est montrée avare pour lui, si nous sommes mieux partagés, c'est un motif de plus pour aller à son secours. Le riche est le banquier du pauvre, et la civilisation doit à la barbarie. Le corps et l'âme progressent par la culture; nous devons donc, aux terres déshéritées, des habitants moins indignes d'être appelés nos frères. Ce n'est

pas par l'extermination, c'est par la fusion des races et le progrès qu'on arrivera à l'unité la plus incontestable : celle des âmes éclairées et dévouées. Qu'importera après celà la couleur du corps ! Ce n'est évidemment qu'une question de latitude.

II

Que devons-nous à nos semblables ?

Le spectacle du monde n'est guère propre à nous éclairer. Nous voyons d'un côté des dévouements sublimes, de l'autre des égoïsmes révoltants, et, entre eux, plutôt de l'indifférence ou de l'hostilité que de l'attraction parmi les hommes. On pourrait dire que le sang de Caïn domine dans nos veines ; je crois encore que celui d'Abel y est pour meilleure part. Les hommes se disputent les biens de ce monde ; leurs besoins, leurs intérêts, leurs passions les dominent souvent, mais ils conservent, — malgré ces tyrannies,—quelque chose des bons sentiments que Dieu a mis dans les cœurs. Ces sentiments se réveillent dans tous les périls et secouent le joug qui les opprime. C'est dans les calamités publiques, dans les accidents, et dans tous les deuils qu'il faut voir l'humanité. Elle est belle alors ! car l'âme est en pleine possession de son indépendance et les cœurs se recherchent. Mettons donc au compte

des passions et de leur servitude, les emportements, les querelles, les haines et les indifférences coupables, et reconnaissons que l'humanité vaut mieux que sa réputation. Je ne suis pas optimiste, je sais que les points lumineux, que je me plais à regarder, sont entourés d'ombres et d'obscurités, dont la vue attriste ou épouvante : c'est l'effet des éclipses du cœur et de la raison. — Qui donc n'entend pas en soi une voix intérieure, qui ne cesse de lui crier : « Aimez votre semblable si vous voulez en être aimé ; — secourez-le si vous voulez en être secouru ;—Respectez ses biens si vous voulez qu'il respecte les vôtres ;—marchez ensemble dans la vie, pour vous protéger dans les périls, vous aider dans les besoins, vous soutenir dans les épreuves, vous relever dans les chutes, et vous montrer réciproquement le but final dans vos découragements ! »

Tous nos devoirs envers nos semblables sont donc admirablement résumés dans ce peu de mots : « Aimez votre prochain comme vous-même ? »

Comme nous-mêmes !... c'est la loi, mais n'est-elle pas au-dessus de nos forces ? J'ai déjà dit que le fidèle, le plus pénétré de ses devoirs, se préférait encore à son prochain, je ne crois pas avoir à me rétracter ; l'instinct de conservation, et l'égoïsme renfermé dans de justes limites, seront toujours

permis. Dieu ne nous demande pas les dévouements exceptionnels qui font les saints. Il faut honorer et admirer les vocations qui entraînent quelques âmes d'élite à s'oublier jusqu'au sacrifice, mais nous ne saurions les prendre pour modèles. L'église, interprétant la loi, nous a tracé, en quatorze articles, appelés les *Œuvres de miséricorde*, nos devoirs envers nos semblables. Ces commandements font la part d'un égoïsme légitime, et celle de la charité obligatoire, que nous devons pratiquer toutes les fois que cela nous est possible.

## III

Après les lois religieuses, qui ne sont que les échos du cœur et de la conscience, viennent les lois humaines qui sont l'expression de la sagesse et des nécessités sociales. Ces lois ne sont en réalité encore que les règles de conduite des citoyens les uns envers les autres. Ce n'est pas de ces devoirs dont je m'occupe ici, je le ferai ailleurs ; ce que je me demande encore, — après avoir constaté les penchants qui nous entraînent et les résistances qui nous soutiennent, — c'est la limite de nos obligations naturelles, indépendamment de toute loi écrite et de tout commandement religieux.

Je vais les rechercher dans cette progression bien connue :

—Ne pas faire le mal,

—Faire le bien tant qu'on le peut,

—Et rendre le bien pour le mal.

IV

Lorsque Tobie disait à son fils : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît », il ne lui enseignait qu'une vertu négative. Et pourtant ! qui pourrait affirmer qu'il n'a jamais péché contre ce commandement qui semble si facile à suivre ! — Combien de gens se croient irréprochables et qui, sans le vouloir, ont causé des préjudices énormes et peut-être irréparables !

On se révolte à la pensée qu'on puisse jamais manquer à l'honneur et à la délicatesse.— La probité est une vertu si commune et si facile!—Mais est-on honnête et délicat lorsqu'au lieu de prendre les biens des autres, on prend leur bonheur ?...

Les actes de violence nous indignent ; on se reprocherait une égratignure,... et on lacère, on tue, des réputations, sans croire mal faire !...

Hélas ! dans les meilleures natures, comme dans les métaux les plus purs, on trouve de l'alliage. L'impudeur et le libertinage grossiers indignent;

mais on est indulgent pour le libertinage en gants blancs et on sourit à la luxure quand elle sait se voiler. — De même, la calomnie révolte, mais on sourit à la médisance. C'est ainsi que le repos et le bonheur des familles sombrent dans des intrigues ou des conversations légères protégées par nos mœurs. Cependant un mot, à l'angle d'une phrase, est quelquefois plus dangereux qu'un homme armé à la corne d'un bois, et les pires des coupables, ceux qui font le plus de mal, souvent sans s'en inquiéter, ne sont pas toujours ceux qu'atteint le Code pénal. L'un suit les ardeurs de ses passions, l'autre aiguise son esprit sur des ridicules... Que leur importent les existences qu'atteignent de pareils coups! ne faut-il pas que le cœur ait ses priviléges et l'esprit ses franchises!... — La loi ne peut tout empêcher, mais la conscience proteste. — On sent qu'on a mal fait lorsque la réflexion pèse les imprudences. N'oublions pas que si l'intention fait le délit, le fait suffit pour causer le préjudice. — Avant de parler ou d'agir, il faudrait éprouver sur soi-même la portée de ses actions ou de ses paroles, et ne jamais faire ou dire ce qu'on ne voudrait pas qu'un autre dît ou fît à notre égard ; c'est là la juste mesure.

V

S'il est si difficile de ne pas faire le mal, que sera-ce s'il faut encore faire le bien?

Je n'hésite pas à dire que nous sommes plus capables de cette vertu positive, que de la vertu négative dont je parlais tout à l'heure.—Ainsi que je l'ai dit aussi, nous sommes naturellement entraînés vers nos semblables, et une petite teinte d'orgueil nuance encore le sentiment de bien-être qu'on éprouve lorsqu'on a rendu un service, surtout si on en a pris l'initiative. La flatterie, dont nous sommes si avides, n'est rien à côté d'un remerciement. C'est que, lorsqu'on nous flatte, notre propre témoignage ne s'unit pas toujours à celui d'autrui, et les éloges que nous recherchons nous embarrassent quelquefois; tandis que la reconnaissance méritée trouve en nous un écho qui en double le prix. Cela est si vrai, que l'ingratitude nous révolte. De bonnes paroles, quand on a fait le bien, sont la plus douce des récompenses : on les emporte dans la conscience et dans le cœur, où elles se conservent, et où on les cherche souvent pour se consoler de l'injustice et des amertumes du monde.

Faire le bien est un entraînement si naturel

que les malfaiteurs eux-mêmes le subissent. Il n'est pas rare de voir, dans les périls publics, accourir et se dévouer, des hommes flétris par la justice ou par l'opinion. On a vu des misérables voler d'une main et donner de l'autre, et des hommes condamnés pour des actes de violences, s'exposer dans des querelles, uniquement pour faire cesser des violences qui les révoltaient. Ces contradictions consolent l'humanité de ses chutes, prouvent que les germes divins ont été répandus dans tous les cœurs, et qu'ils n'y sont jamais complétement étouffés. Je reviendrai sur ces bonnes pensées lorsque je parlerai de la répression.

## VI

Parlerai-je maintenant de la vertu évangélique recommandée par Jésus : « Aimez vos ennemis, faites « du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour « ceux qui vous persécutent et qui vous calom- « nient[1]. » — « Si vous ne pardonnez pas à ceux qui « vous ont offensé, votre Père ne vous pardonnera « pas non plus[2]. » — Avant l'avénement du christianisme, on disait : « Œil pour œil, dent pour dent[3] »,

[1] Saint Mathieu, V, 44.
[2] *Idem*, VI, 15.
[3] *Idem*, V, 38.

et l'antiquité avait écrit au fronton du polythéisme : « La vengeance est le plaisir des dieux »! — Ces rapprochements suffisent à caractériser notre culte, et à marquer la distance qui le sépare des erreurs du paganisme.

« *Rendez le bien pour le mal* » était une loi nouvelle et inconnue dans le monde; lorsqu'elle fut proclamée, l'humanité put la lire dans sa conscience et se convaincre que, dès le commencement, Dieu l'y avait gravée!—C'est encore une preuve de la divinité du Christ : il n'invente rien, il n'ajoute rien aux commandements du Père, il les éclaire, il apprend à les lire et à les comprendre. Il veut conduire les hommes à la perfection, sans oublier leur nature imparfaite, sans la refondre, et sans lui demander ce qu'elle ne pourrait donner, mais en développant tout ce que le créateur avait mis de bon dans sa créature. — Les hommes bien doués sont partout capables d'oublier une injure et de rendre le bien pour le mal; la haine est si lourde à porter! Il y a pourtant des gens qui traînent leur rancune et leur fiel, pour s'en servir comme la guèpe ou le serpent; que je les plains!

Après ces considérations générales, je dois m'arrêter, et je me résume ainsi :

Nos devoirs envers nos semblables exigent que

nous nous abstenions de tout ce qui peut leur nuire : il suffit pour cela d'être honnête homme; — que nous leur soyons utiles à l'occasion : c'est la vertu des hommes de bien ; — et que nous sachions pardonner et oublier : c'est le sceau du chrétien. Si nous n'avons pas ce courage, cessons de dire dans notre prière : « pardonnez-nous *comme nous pardonnons* », car c'est nous condamner nous-mêmes!

J'aurais pu placer ici les devoirs de la famille, les devoirs de l'amitié, et d'autres aussi universels et aussi anciens que l'humanité, mais l'état social les a perfectionnés, et je me réserve de lui en demander compte, ou de lui en faire honneur.

### § 4. — *Devoirs envers les créatures.*

#### I

Bossuet appelle : *créatures* de Dieu, toutes les œuvres animées ou inanimées, sorties de ses mains. Après l'étude de nos devoirs envers le créateur, envers nous et envers nos semblables, il me reste à me demander si nous ne devons rien au reste de la création, aux créatures placées au-dessous de nous. J'aurais pu, et dû, peut-être, traiter ce sujet, lorsque j'ai recherché nos devoirs envers Dieu, —

car honorer l'œuvre ou la briser, c'est honorer l'ouvrier ou l'insulter. Je ne l'ai pas voulu, parce que je crois que nous avons encore des devoirs à remplir envers les *créatures* elles-mêmes, et pour elles.

Il est des natures incomplètes, des natures timorées et des natures impitoyables.

Les premières, celles que j'appelle *incomplètes*, — se plaisent à la destruction, brisent, sans utilité et par distraction, ce qui est à leur portée, et font le mal sans en avoir conscience. Les gens ainsi faits courbent une tige et la cassent; fauchent la plus belle fleur ou l'effeuillent; brisent le plus rare coquillage et l'abandonnent; détachent un rocher et le font rouler sans s'inquiéter de ce qu'il renversera; envoient une pierre au rossignol qui chante; écrasent sous leur talon le scarabée dont la riche armure n'attire leur attention que pour exciter leur déplorable instinct; en un mot, ne respectent rien, et gaspillent tout. Ce n'est pas méchanceté, c'est entraînement irréfléchi. Ils éteindraient le soleil, ils rétabliraient le chaos sans y penser, et c'est à peine s'ils le regretteraient. Ils ne paraissent pas se douter que, parmi les œuvres de Dieu, toute chose a sa place et son utilité, et que, si l'homme a des droits sur les objets créés, il a d'abord le devoir de les respecter et de n'y tou-

cher que pour sa conservation et ses besoins.

Les natures que j'appelle *timorées* sont celles qui tombent dans l'excès contraire. Tout acte de violence leur répugne; délicates et scrupuleuses à l'excès, elles se détournent pour ne pas fouler une marguerite, ou dans la crainte d'écraser une fourmi. Elles ont horreur du sang répandu, et elles se laisseraient facilement entraîner aux préjugés de l'Inde, en nous condamnant à vivre de légumes.

Enfin, il est des natures *impitoyables*. Celles-ci ne font pas le mal par distraction; elles s'y plaisent. Loin de s'attendrir devant les cris et les souffrances de leurs victimes, elles en jouissent. Elles recherchent avec ardeur les spectacles qui affligent ou révoltent les hommes bien partagés; elles regrettent la barrière du Combat; elles iraient en Espagne pour jouir des sanglantes arènes des toréadors, et en Angleterre pour voir des coqs se déchirer. Les horreurs du cirque et tous les supplices d'autrefois, dont l'histoire nous désole ou nous fait frémir, ne leur laissent d'autre regret que de ne pas pouvoir en jouir. — Ne croyez pas que ces hommes soient des monstres, capables de violences contre les personnes; non, ce sont des natures avides d'émotions fortement pimentées. Pour eux, les animaux n'ont aucun titre à la pitié. Ils les frappent; ils les font souffrir; ils les étouffent; il les

assomment ou les égorgent, et sans jamais s'apitoyer.

Entre ces cruautés froides, ces instincts dépravés, et ces faiblesses, il y a place pour des nécessités qu'il faut subir, et des devoirs que nous ne pouvons méconnaître.

## II

Ce sont de douloureux spectacles et d'affligeants problèmes, que ceux que la vie et la mort nous livrent sans cesse à étudier. Lorsque nous voyons les animaux se détruire réciproquement, et les cadavres des uns nourrir les autres, en attendant que la peine du talion vienne frapper ceux-ci; — lorsque nous voyons, hélas! l'homme soumis à ces horribles lois de conservation et de destruction, se nourrir du sang et de la chair des animaux, puis servir lui-même, dans le tombeau, de pâture aux vers et aux larves immondes, on est tenté d'accuser la Providence de cruauté. — Si la pitié pour les animaux m'égarait jusque-là, la part faite à l'humanité m'interdirait la plainte. Je respecte les secrets que mon intelligence ne peut découvrir, et, sans murmurer, je me prosterne, en remerciant Dieu de ce qu'il a fait pour moi. En nous livrant tout ce qui est au-dessous de nous, il ne nous a pas

permis de nous constituer les défenseurs officieux des animaux contre l'arrêt qui les frappe, mais il a chargé notre conscience de les protéger contre nous-mêmes. C'est ce devoir que je recherche.

Pour comprendre ce que je dois aux objets créés, je distinguerai : les choses inanimées, les animaux utiles à l'homme, les animaux nuisibles, les animaux antipathiques et ceux qui sont inoffensifs.

## III

La matière inanimée nous est entièrement soumise, et il semble que nous pouvons en user et abuser ainsi qu'il nous plaît, avec ou sans but, et capricieusement. Il semble qu'avant de frapper un coup de pioche, de hache ou de marteau, nous n'avons à nous demander qu'une chose : l'objet que nous allons détruire nous appartient-il? — Eh bien! je crois que cela ne suffit pas toujours pour nous exonérer de toute responsabilité. Abattre un arbre, noyer un champ, réduire en vapeur un diamant, en poussière une maison, en cendres une forêt, sans raison et parce qu'ils sont à nous ; annuler les œuvres de Dieu, que tant d'autres désirent inutilement et qu'il nous a prodiguées, c'est à la fois pécher envers Dieu, envers la société, envers nos semblables et envers nous-mêmes.

Envers nous, car c'est descendre, et nous montrer indignes de la confiance qui nous fut accordée ; — envers nos semblables, car c'est les priver d'un bien qui leur était dû dès qu'il nous était inutile ; — envers la société, car c'est y semer le désordre et amoindrir son actif ; — envers Dieu enfin, car c'est détruire ce qu'il a fait, c'est aller contre ses desseins.

Cette responsabilité nous paraît légère, et elle l'est ordinairement, — il ne faut rien exagérer ; — mais elle peut être quelquefois lourde, en causant un préjudice social. Si la loi définit la propriété : le droit d'*abuser* de sa chose, la morale n'accepte pas cette exagération ; Dieu condamne tous les abus.

## IV

Après le déluge, Dieu dit à Noé : « Que tous les « animaux de la terre tremblent devant vous ! — « Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouve- « ment. Je vous ai donné toutes ces choses, comme « les légumes et les herbes[1]. » Il avait déjà dit à Adam : « Mangez de tous les fruits, mais ne man- « gez pas du fruit de l'arbre de la science du bien « et du mal[2]. »

[1] Genèse, IX, 2 et 3.
[2] *Ibid.*, II, 16 et 17.

Ces commandements, ou ces autorisations n'ont pas cessé d'être en vigueur. L'homme est *omnivore*, les animaux, les fruits et les légumes composent sa nourriture; il nous est donc permis d'abattre les animaux qui peuvent être mangés, et selon nos besoins. Nous les avons perfectionnés et engraissés pour les rendre plus agréables au goût, et plus nourrissants; jusque-là tout est bien. Mais est-il licite encore d'y ajouter des supplices et des tortures pour préparer lentement ces pauvres victimes à mieux servir nos goûts? Est-il licite de les enfermer étroitement, de les aveugler, et de les gorger sans pitié, pour faire grossir leur foie ou les doubler de graisse? La loi ne le défend pas, mais le cœur et la raison protestent.

Après les égorgements de volailles, et les tueries des abattoirs, qui fonctionnent chaque jour, et qui sont des nécessités, viennent les abatis de gibier, dont je me garderai bien de contester la légitimité! Je sais qu'on appelle la chasse : *un noble plaisir*, et j'y souscris, quoique je n'aie jamais goûté ce plaisir, ni jamais compris ce qu'il y a de noble à s'armer d'un *Lefaucheux*, à bourrer sa carnassière de cartouches perfectionnées, à s'embusquer, à lancer des chiens dressés à cet exercice, à traquer de pauvres animaux inoffensifs et sans défense, et qui sont, par leurs formes, leurs couleurs, leurs chants et leurs

industries, l'ornement des solitudes des forêts, et des champs, et à les foudroyer quand ils passent à portée de fusil, épouvantés et souvent déjà criblés de plomb ou estropiés par la dent des chiens! — J'accorde donc qu'il est plus *noble* d'abattre à distance un chevreuil, un lièvre ou une perdrix, que de saigner un poulet, d'étouffer un pigeon ou d'assommer un bœuf. Hélas! en réalité, tous ces exploits sont du même genre, et dussent tous les Nemrods, tous les Robins des bois me blâmer, je n'irai jamais demander à saint Hubert de me faire tuer un oiseau. Si le gibier ne faisait pas de mal aux récoltes, je prierais plutôt le patron des Ardennes de faire revenir au logis tous les chasseurs *bredouilles*. Je ne comprends pas le plaisir qu'on peut trouver à voir un lièvre se peloter sous le coup de fusil, se rouler et se tordre sous la douleur, en répandant le sang que lancent ses membres mutilés. Une perdrix palpitante, rapportée dans la gueule d'un chien, me donne envie de la délivrer; et, lorsqu'il m'est arrivé d'être témoin des dernières agonies de ces pauvres bêtes, qui semblaient envoyer à leurs meurtriers les derniers éclairs d'une douleur muette et désespérée, mes sympathies n'étaient pas pour le chasseur. Je défie ceux qui se vantent, avec un orgueil bien singulier, d'avoir abattu *par centaines* des pièces de gibier, — comme si c'était

un bien grand mérite d'en avoir débarrassé la terre, et d'avoir visé plus ou moins juste, — je les défie d'affirmer qu'ils n'ont jamais éprouvé un regret, en ramassant une pièce blessée, ou à demi morte. C'est un petit nuage qui passe sur leur cœur et se dissipe vite, mais c'est quelque chose, puisqu'ils ne peuvent s'en défendre.

## V

Jusqu'ici, je n'ai parlé que des destructions nécessaires et permises; que dirai-je des tueries inutiles ou plutôt nuisibles au bien public, autant que destructives des harmonies de la nature! Que dirai-je des pipées, des piéges de toute espèce, dressés contre les charmantes créatures, contre les oiseaux créés pour être l'ornement de nos campagnes, et qu'un sauvage instinct de destruction poursuit sans aucune utilité! Dieu leur a inutilement accordé tous les moyens de séduction! Il les a faits inoffensifs, et pour être les amis et les auxiliaires de l'homme, et, dans son ignorance brutale, l'homme les détruit pour le plaisir de les détruire! — Des savants, des cœurs d'élite s'en sont émus. Le Sénat, saisi de leurs plaintes, a pris les petits oiseaux sous sa protection. Un beau rapport de M. Bonjean a prouvé l'utilité de ces troupes lé-

gères pour aider le laboureur à protéger ses semailles et ses récoltes contre des armées d'ennemis invisibles, qui pulluleraient et nous réduiraient à la famine sans nos charmants alliés. — Quand donc l'homme comprendra-t-il que son intérêt et son devoir s'unissent pour lui commander de respecter les œuvres de Dieu!

Devant une élégante volière, où chantent de petits prisonniers qui n'ont pas connu la liberté, ou qui l'ont oubliée, séduits par l'abondance et la sécurité dont ils jouissent, je m'arrête avec plaisir. Leurs chants, leur gymnastique, leurs mœurs, leurs amours, leur sollicitude, tout m'intéresse, et j'oublie qu'il leur manque le premier des biens, puisqu'ils ont eux-mêmes oublié les champs et l'espace pour lesquels Dieu leur donna des ailes; mais lorsque je rencontre une cage basse, étroite, malpropre, quelquefois affamée, où se débattent de pauvres captifs, enlevés à leurs nids, à leurs amours, à la liberté, et qui rougissent de leur sang les barreaux de leur prison, je me sens attristé. Devant ces pauvres créatures désespérées, meurtries, déchirées, impuissantes ou résignées, je pense à d'autres cages où souffrent, gémissent, agonisent et meurent des créatures humaines! et qui pleurent aussi, inutilement, la liberté perdue!

## VI

Quant aux animaux nuisibles, il ne peut y avoir difficulté : nous avons le droit et le devoir de nous en défendre, et par conséquent de les détruire. Il faudrait cependant le faire avec discernement, car, ainsi que je le disais tout à l'heure, chaque chose a sa place, et Dieu n'a rien fait d'inutile. La science, en progressant, découvre bien des enchaînements dont on ne se doutait pas, et où se trouvent des anneaux qu'on s'efforçait de briser parce qu'on ignorait qu'ils fussent nécessaires. Il est des animaux qui nous paraissent être ou nuisibles, ou hideux, ou révoltants; nous blâmerions volontiers Dieu de les avoir créés; en y regardant de plus près, nous faisons amende honorable. — Disons : ils existent, donc ils sont nécessaires. — Réglons ensuite notre conduite à leur égard, selon ce que Dieu lui-même a prescrit; il nous a donné, avec l'instinct de conservation, l'intelligence pour le guider et la raison pour le modérer. C'est là que se trouve la mesure de notre droit de vie et de mort sur tous les animaux.

Admirons encore ici la sagesse de la Providence et ses bienfaits. — Les animaux qui nous sont utiles nous aiment, nous recherchent eux-mêmes,

vivent avec nous ou près de nous, et se multiplient à profusion ; tandis que ceux qui peuvent nous nuire tremblent devant nous, s'enfuient aux solitudes, et s'y reproduisent presque sans multiplier. Cependant, en leur donnant des muscles d'acier, des ailes vigoureuses et des défenses, Dieu nous prouve qu'il ne veut pas leur destruction. Il protége ceux-ci contre nos fureurs par la fuite, et les autres contre notre gaspillage par leur multiplication.

Il me resterait à parler des animaux qui auraient eu la première place dans ma sollicitude, si la loi ne les protégeait pas.—M. Grammont s'est immortalisé par la loi qui porte son nom, et qui défend les animaux domestiques contre des brutalités encore trop communes, parce que les délits de cette espèce ne sont pas relevés avec assez de sévérité. Espérons que la loi Grammont n'attendra pas longtemps les articles qui doivent la compléter. Le Gouvernement ne peut refuser ce que la conscience publique demande. — Nous avons proscrit les combats d'animaux ; on ne supporte plus la vue du sang ; celui des abattoirs s'écoule au loin dans des égouts souterrains ; on dissimule avec art ce que le commerce de la boucherie a de blessant pour nos regards ; — lorsqu'un rustre, emporté par la colère, brutalise ses chevaux, un cri d'indignation le rappelle à la raison ; — lorsqu'un enfant sans

pitié fait souffrir un animal quelconque, le passant s'arrête pour le blâmer ou le lui arracher : ce sont des progrès réels. On n'avait pas de ces scrupules, de ces délicatesses et de ces improbations, lorsque la liberté, les souffrances et la vie des hommes étaient à la merci de l'arbitraire. Alors, la justice torturait les accusés, mutilait, déchirait et brisait les condamnés, en leur marchandant ce qu'on avait l'infamie d'appeler : *le coup de grâce!* — Aujourd'hui, nous avons pitié même des animaux dangereux; nous voulons les tuer, nous ne voulons plus les faire souffrir. Tout s'enchaîne dans le progrès comme dans la décadence, et la douceur des mœurs est un grand cachet de civilisation.

Je puis fournir un exemple remarquable de ce progrès. L'hiver dernier (1863), une épaisse couche de neige a couvert l'Auvergne pendant longtemps. Les alouettes qui hivernent dans la Limagne, surprises par cet excès de froid, n'ont pas eu d'autre ressource que d'aller demander l'hospitalité à la ville de Clermont. Réunies en bandes nombreuses, elles planaient sur la cité, faisant entendre leurs cris de détresse et ne sachant où descendre. Les habitants, émus de ce spectacle nouveau, eurent la bonne pensée de balayer la grande place de *Jaude* et d'y répandre des grains. — Les pauvres exilées ne se firent pas prier; elles s'abattirent sur ce

festin, et, pendant plusieurs jours, elles furent exactes à venir réclamer la ration qu'on était exact à leur distribuer. Des souscriptions s'organisèrent pour en faire les frais; des officiers envoyèrent des sacs d'avoine, et se donnèrent le plaisir de les faire répandre devant eux à ces régiments de passage, pendant que la population entourait la place sans effrayer les convives. Je voudrais avoir une voix assez puissante pour raconter ce fait à l'Europe; il déciderait peut-être l'Espagne à envoyer ses taureaux et ses toréadors à la charrue. Dans tous les cas, j'ai plaisir à le consigner ici, pour qu'il ne soit pas entièrement oublié, car je lui trouve un cachet de civilisation dont je suis heureux et fier.

Oui, nous avons des devoirs à remplir envers les œuvres de Dieu et surtout envers les animaux. Qu'on appelle faiblesse, sentimentalisme, ou niaiserie pythagoricienne, ces entraînements du cœur, je plains les gens qui n'en connaissent ni les douleurs, ni les satisfactions. Quand on est insensible à ce point, je doute qu'on ne le soit pas quelquefois dans d'autres circonstances où l'on est moins excusable de manque de cœur. « Lorsque Dieu « forma le cœur et les entrailles de l'homme, dit « Bossuet, il y mit premièrement la bonté. »

# CHAPITRE XV.

## LA JUSTICE DE DIEU.

### I

De tous les attributs de la divinité, celui qui nous importe le plus est sa justice. Un seul Dieu, tout-puissant et indifférent au bien et au mal, n'ayant aucun souci du droit et de la justice, immolant ses créatures à ses caprices, n'entendant ni leurs prières, ni leurs cris, faisant mêmes parts aux vertus des uns et aux crimes des autres, les accablant de misères en ce monde, et les berçant d'espérances chimériques dans l'autre, serait ce que l'imagination en délire pourrait rêver de plus désespérant et de plus monstrueux. Contre ce tyran suprême, le néant de l'athée serait le seul refuge et la seule consolation!

N'ayons pas de ces folles terreurs. Tout nous dit, tout nous prouve que la puissance sans bornes ne

peut se passer du contre-poids de la justice parfaite. Ensemble elles ont créé toutes choses; ensemble elles gouvernent et maintiennent l'univers; ensemble elles présideront au jugement dernier. Les mondes crouleraient à l'instant si la justice et la puissance de Dieu pouvaient un moment se séparer. Ce ne serait plus alors le chaos sombre et muet, d'où le créateur a tiré ses œuvres; ce serait une horrible confusion de lumière et de nuit, où les éléments déchaînés rouleraient les créatures broyées, et d'où elles n'enverraient à leur tyran que des cris de désespoir, jusqu'à ce qu'il lui plût de rétablir par un caprice ce qu'un caprice aurait détruit, ou de le remplacer par d'autres fantaisies. Les enfers du Dante ne seraient, près de celui-ci, que des pastorales, et nul ne pourrait y échapper!

Je ne me suis arrêté à de pareilles suppositions qu'avec une répugnance infinie; il me semblait que, même en protestant de toute l'énergie de ma foi contre ces blasphèmes, je devais en demander pardon à Dieu. J'ai dû vaincre ces scrupules pour montrer les horribles perspectives où se plaisent ceux qui doutent de la justice de Dieu; mais, lorsqu'au lieu de cette effroyable mêlée, nous voyons régner, partout dans les œuvres du créateur, la plus admirable harmonie et la plus touchante sollici

tude pour les créatures, comment ne pas confesser un Dieu juste et bon, autant que tout-puissant? Comment ne pas avoir la certitude qu'après cette vie nous trouverons encore cette justice, unie à cette toute-puissance, pour nous recevoir et nous juger selon nos œuvres?...

N'en doutons pas, Dieu est la justice parfaite, ou il faut nous voiler la face et dire avec l'athée : Dieu n'existe pas!

## II

La justice de Dieu nous est si nécessaire que, par une faveur trop peu remarquée, et dont je n'ai vu nulle part un acte de reconnaissance, sa bonté a voulu que cette justice fût de tous ses attributs celui que nous comprendrions le mieux. — Comment se fait-il donc que ce soit aussi celui que nous contestons le plus? Comparons.

Nous confessons, sans hésiter, l'éternité et la toute-puissance du Dieu caché, et nous n'en doutons jamais.— Nous disons sans embarras : « Dieu est éternel; — le temps et l'espace n'existent pas pour lui; — sa puissance est sans bornes; — son ciel est sans limites!... — Paroles des lèvres! Les comprenons-nous ces mots terribles : *toujours*, *jamais*, *infini*...? Hélas! non. Lorsqu'on regarde

dans ces abîmes, le vertige saisit et on se cramponne à des mots! Pour moi, lorsque j'y pense, il me semble que je vais être entraîné sur des rails sans fin, et qui plongent dans l'éternelle nuit! — Je frémis et je recule épouvanté vers les heures comptées et les espaces finis, les seuls que notre cervelle étroite puisse embrasser et regarder! — Mais, sans y rien comprendre, nous avons la certitude de ces profondeurs, et notre raison, si facilement rebelle à ce qu'elle ne comprend pas, ne marchande jamais à Dieu l'éternité et la toute-puissance.

Au contraire, lorsqu'il s'agit de la justice de Dieu, c'est encore l'infini, mais j'y regarde sans me troubler; l'esprit s'y plaît, et l'âme s'y réfugie avec bonheur. Il semble qu'on soit près d'assister aux assises dernières, où l'Éternel, calme et souriant, tiendra d'une main la balance qui pèse les grands et les petits, et de l'autre l'inexorable niveau, sous lequel chacun de nous trouvera la récompense ou le châtiment mérités. Je le demande à tous, n'est-ce pas là quelque chose de plus consolant, de plus désirable et de plus compréhensible que les attributs suprêmes dont je parlais tout à l'heure? — Et pourtant, bien souvent, on doute de cette justice si manifeste et si désirable, et quelquefois on ose la nier!

On en doute, lorsqu'on souffre des maux au-dessus de notre résignation, ou des douleurs qu'on croit imméritées; et, lorsque, sans comprendre les lois de l'univers, on reproche à la Providence, comme des cruautés, les effets inévitables de cette éternelle législation.

On nie la justice de Dieu lorsqu'elle n'inspire que des terreurs ou, lorsque après s'être refusé une âme, on attend tout du hasard en ce monde, et rien dans un autre.

Encore si les matérialistes étaient seuls capables de cette folle dénégation, et si les affligés étaient seuls tourmentés de ce doute injurieux! Il faudrait éclairer les aveugles et rendre la foi aux malheureux en les consolant. Mais, que dire lorsqu'on entend les paroles de mécontentement et d'ingratitude que les heureux de la terre envoient souvent au ciel, et que répondre lorsque les fidèles eux-mêmes se troublent devant des maux qui leur paraissent être sans explication? Étrange et douloureux spectacle! Pour l'homme seul, la justice de Dieu s'est peut-être montrée partiale en lui prodiguant tout, et, lorsque la nature entière envoie au Créateur ses parfums, ses harmonies et ses actions de grâces, la voix de l'homme seul trouble ce concert unanime et fait entendre des murmures, des imprécations et des blasphèmes!

Ces contradictions et ces ingratitudes méritent qu'on en recherche les causes et les prétextes; je vais l'essayer.

---

**Article 1er.—Définition et caractères de la justice de Dieu.**

I

Si nous avons, ainsi que je l'ai dit, le sentiment et la connaissance suffisante de la justice de Dieu, il faut convenir que nous en parlons cependant, à peu près ainsi que des grenouilles pourraient disputer dans un marais sur l'intelligence humaine. — Je ne veux pas me livrer à une dissertation philosophique, plus ennuyeuse qu'utile, sur la première des quatre vertus cardinales, mais, au risque d'être accusé de mêler ma voix au concert du marais, je veux dire quelques mots de la justice en général, et caractériser ensuite, autant que je le pourrai, la justice infaillible. — Après ces recherches téméraires, mais excusées par le but que je veux atteindre, j'examinerai les diverses objections que le matérialisme élève, ou que la douleur arrache, contre la bonté et la justice parfaites.

## II

La loi romaine, — qu'on me pardonne cette petite érudition professionnelle, — définissait la justice : « *La volonté ferme et constante d'attribuer à chacun son droit* [1].» — Cette définition est complète, mais elle ne convient, je crois, qu'à la justice de Dieu.

En nous, la volonté et l'action sont consécutives; en Dieu, elles sont simultanées. En nous, la volonté « d'attribuer à chacun son droit, » peut n'être qu'un germe avorté; en Dieu, cette volonté est la justice même. Ce qu'il veut, *est;* tandis que ce que nous voulons, bien souvent n'existera jamais! — Voilà pourquoi la justice, toujours à l'œuvre au ciel, est si rare sur la terre !

On pourrait définir la justice de Dieu par ces deux mots : *Suum cuique!* — Ils me rappellent le *fiat lux* de la Genèse. Ils en ont l'énergique concision, l'éclat subit et éblouissant, et la foudroyante activité. *Fiat lux!...* dit le Créateur, et la lumière inonda les espaces de ses flots de clartés ! — *Suum cuique!* dira le Souverain juge, et sa justice inondera les âmes d'espérance et de crainte !...

[1] *Constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi.* (Inst., lib. I, tit. I.)

Tel est le premier caractère de la justice de Dieu : *Elle est*, avec lui et comme lui, et elle est *ferme et constante*, car elle ne connaît ni l'activité ni le repos. — Celui qui la craint, ne l'évitera pas ; celui qui la cherche, ne l'espérera pas en vain.

III

Si la justice de Dieu ne peut jamais sommeiller, elle ignore aussi les emportements. L'histoire sainte nous raconte, il est vrai, des exemples d'un châtiment prompt et d'une justice dont la sévérité fut presque instantanée; ces exemples sont rares, et ils ne sauraient nous empêcher de voir que Dieu sait attendre.— Cette longanimité est elle-même une preuve de justice autant que de bonté. Dieu nous a donné la liberté, c'est-à-dire le droit de choisir, et dès lors de mal faire. Cette liberté n'eût été qu'un piége ou une illusion, si le châtiment avait toujours suivi la faute. L'homme n'aurait offensé Dieu qu'une fois, et, frappé à l'instant, il n'aurait jamais pu se racheter.—La justice humaine procède autrement, nous verrons ses motifs; qu'il nous suffise de dire ici qu'elle doit, sans attendre, voler au secours de l'ordre troublé, de la société menacée, et saisir le coupable, tandis que Dieu, qui ne craint pas que nos désordres troublent la marche de l'univers, peut

nous laisser la liberté de persister ou de revenir sur nos pas. Aussi il aime à pardonner, et il attend de nous-mêmes le repentir et la réparation. Admirable sagesse et incomparable bonté! tandis que l'homme est sans pitié pour son semblable à genoux devant lui, Dieu se contente d'un regret, et une larme suffit pour laver devant lui toutes les souillures dont une existence humaine a pu être tachée! Et notez que ce n'est pas là une opinion contestée et une espérance douteuse, puisque, parmi ceux qui croient à l'existence de Dieu, personne n'a jamais douté qu'on pût le désarmer par le repentir. Que deviendrions-nous, si cela n'était pas? Quel homme, parmi les moins imparfaits ou les plus saints, fut toujours impeccable? Quel autre moyen nous resterait-il de désarmer le Dieu offensé? Aucun!

Disons donc avec une certitude complète : La justice de Dieu est *patiente* et *miséricordieuse;* c'est là son second caractère.

## IV

Croirons-nous pour cela *au Dieu des bonnes gens?* à ce Dieu de fantaisie, à cette divinité bourgeoise, prototype des rois d'Yvetot, que Béranger en goguette mettait à la fenêtre, pour sourire à nos

chutes, les encourager ou les amnistier? Le chantre de Lisette a fait amende honorable devant le Dieu qu'il avait méconnu « le verre en main. » Sa muse avait changé de ton, lorsque le poëte chantait :

« Espère enfin, mon âme espère ;
« Du doute brise le réseau.
« Non, ce globe n'est pas ton père.
« Le nid n'a pas créé l'oiseau,
« J'en juge par l'essor de ton aile,
« Qui s'en va dans les cieux passant !
« Pour t'engendrer, noble immortelle,
« Il n'est que Dieu d'assez puissant. »

Si le Dieu faible et commode n'existe pas, je ne crois pas davantage au Dieu terrible. Le Dieu JUSTE est le seul vrai. Prêter à Dieu des colères continues ou des faiblesses sans mesure, c'est également le méconnaître. Le Dieu *vengeur* n'est pas le Dieu *terrible*, puisqu'on peut si facilement le désarmer. Ce n'est pas de sa colère, c'est de sa justice, ou plutôt c'est de nos fautes qu'il faut nous préoccuper, puisque ce sont elles qui fixeront la mesure du châtiment. Dieu ne connaît ni le trop ni le trop peu ; cela résume tout. J'ai entendu un curé de village dire à ses paroissiens : « Dieu est un *brave homme*, « mes frères ! il nous aime et pardonne facilement « à ceux qui l'implorent. Malheur à qui ne sait pas, « ou ne veut pas lui dire au fond de son cœur : Mon

« Dieu, pardonnez-moi ! » — Cette théologie en vaut bien une autre ; elle nous enseigne que, devant Dieu, le coupable ne peut compter sur l'impunité, mais qu'il doit attendre les circonstances atténuantes s'il les mérite, et le pardon s'il a su l'implorer et se repentir.

Non, la porte du ciel n'est ni haute ni basse, ni étroite ni large ; elle est proportionnée à la taille des créatures qui sont toujours attendues. Quant au chemin qui y mène, ceux qui l'ont parcouru en rêves se trompent, lorsqu'ils nous disent qu'il est étroit, rapide, semé de ronces et de cailloux roulants ; enfin, presque impraticable pour nos infirmités. D'autres se trompent plus grossièrement encore, lorsqu'ils croient pouvoir s'y présenter conduits par leur orgueil, et suivis du cortége de toutes leurs passions. — Le chemin qui mène à Dieu est facile à ceux qui l'aiment, à ceux qui le cherchent avec un cœur simple et une âme dévouée ; il n'est dur qu'aux méchants qui l'oublient et l'outragent.

La religion nous enseigne, d'ailleurs, qu'on peut aller à Dieu par l'amour ou par la crainte. De ces deux voies, la plus sûre et la meilleure est incontestablement l'amour. La crainte du châtiment peut faire des hommes honnêtes ou repentants ; elle ne suffit pas pour faire des hommes

vertueux. La religion elle-même les sépare. Elle appelle : *contrition*, le regret d'avoir offensé le Dieu d'amour et de bonté, et, *attrition*, ce regret inspiré par la frayeur.

Le troisième caractère de la justice de Dieu est donc l'*infaillibilité*.

## V

Que dirai-je maintenant de l'éternité des peines et des récompenses qui nous attendent après cette vie ? Je sais que l'Évangile nous présente ces terribles perspectives, et je sais que l'Église catholique range, parmi les hérésies, les doutes et les négations de l'éternité des béatitudes ou des douleurs réservées aux bons ou aux méchants. Chrétien, je m'incline sans soulever le voile, car j'avoue que ma foi chancelle lorsque j'y touche. Devant ce problème le vicaire savoyard répondait : « Que m'im« portent les méchants ! je prends peu d'intérêt à « leur sort ! » — Égoïsme anti-chrétien et maxime anti-philosophique ! qui ont laissé leurs taches sur cette profession de foi célèbre, que M. Cousin appelle témérairement : « le solide et éloquent résumé « des leçons de la vraie philosophie [1]. » Je n'ai ni cette dose d'indifférence pour mes frères malheu-

[1] *Philosophie populaire.* (Brochure, page 30.)

reux, ni cette dose de confiance en moi-même. Qui donc peut se flatter de ne pas encourir de terribles responsabilités! Réservons encore aux méchants notre pitié, et sollicitons pour eux la miséricorde éternelle; nous avons tous intérêt à la croire inépuisable.—Éternité!... et surtout éternité de souffrances excessives! qui peut y penser sans frémir! Comment croire, ô mon Dieu! que vous, si facile au pardon, vous, si bon et si miséricordieux, vous serez, pendant l'éternité, sourd aux gémissements et aux cris de désespoir qui monteront des abîmes sans pouvoir vous trouver! On nous dit: que le châtiment doit être proportionné à la grandeur de l'offensé!... mais ne doit-il pas l'être aussi à la petitesse de l'offenseur?—On nous dit: que vos arrêts sont éternels... mais je vois partout l'amnistie après vos condamnations! N'avez-vous pas envoyé votre fils à l'humanité pour la racheter, après l'avoir condamnée? Ne l'avez-vous pas préservée une seconde fois de la destruction, après l'avoir condamnée à périr dans les eaux du déluge?... Partout je vois votre miséricorde après vos sévérités!... L'éternité des peines serait-elle l'éternité des remords de vous avoir offensé?... Hélas! on aime à le croire.

Après ma soumission, on me pardonnera ces hésitations, et ces espérances pour les malheureux qui ne doivent plus attendre d'autre réponse que

ces mots : Il est trop tard!—Je l'ai déjà dit : Je ne fais pas de doctrine; je cherche.

---

### Article 2. — Objections contre la justice de Dieu.

I

Aurais-je pris mes convictions pour des vérités démontrées? Pendant que j'écris : que la justice de Dieu est toujours à l'œuvre et qu'elle ne peut ni sommeiller ni s'emporter; qu'elle ignore les faiblesses et les colères; qu'elle est infaillible; qu'elle a présidé à la création et aux lois de l'univers, qu'elle les maintient, et qu'elle les sanctionnera par des arrêts irrévocables,... des voix s'élèvent de toutes parts pour s'écrier :

« Si Dieu était juste, tous les hommes, égaux devant lui, seraient également partagés de ses dons;

« Si Dieu était juste, nous n'arriverions pas, après une existence de souffrances et de déceptions, à la fosse où l'homme disparaît sans savoir s'il y trouvera la vie ou le néant;

« Si Dieu était juste, il ne permettrait pas que la vertu fût accablée, que le vice triomphât, et que

l'opinion des hommes consacrât ces iniquités.

« Pourquoi des forts et des faibles, des grands et des petits, des savants et des ignorants, des robustes et des malades?—Pourquoi des sourds et des aveugles, des fous et des idiots, des estropiés et des monstres? — Pourquoi des riches et des pauvres? —Pourquoi, dans ses colères, Dieu immole-t-il des hécatombes de victimes, et frappe-t-il indistinctement ceux qui le prient et ceux qui le blasphèment? — Pourquoi, souvent encore, paraît-il abandonner ceux qui le servent et combler de biens ceux qui l'outragent? »

Ce ne sont pas seulement, je l'ai dit, ceux qui ne croient à rien, et ceux qui souffrent, qui font entendre ces plaintes et ces objections; elles sont quelquefois, pour le penseur et pour le fidèle lui-même, de terribles problèmes. — Comment donc y répondre? Comment concilier, avec l'idée d'un Dieu tout-puissant et infiniment bon, la douleur, les souffrances morales, les infirmités de naissance, les supplices immérités et le triomphe des méchants? Comment, par exemple, ne pas se troubler au récit de l'horrible catastrophe de Santiago et de toutes les calamités publiques où bons et mauvais sont indistinctement frappés?...

A ces questions, que répondent la religion, la philosophie, les esprits élevés et les esprits sim-

ples, tous non moins convaincus de bonté de Dieu que de sa toute-puissance?

La religion s'écrie : « Bien heure ceux qui souffrent ! » Et elle nous montre Job r son fumier, éprouvé jusqu'aux dernières li tes de la résignation, et recevant à la fin la réc pense de ses douleurs et de sa fidélité. Elle fait ire, dans un monde meilleur, des dédommage ents sans fin, si nous savons supporter, dans ce i-ci, des épreuves passagères.

La philosophie répond : « Les douleur du corps « et de l'âme s'expliquent par la *grâce*, l' *preuve*, le « *châtiment* et la *récompense*[1]. »

Les grands esprits, qui ne peuvent vaincre le sphinx, consolent leurs amours-propres, en disant : « La Providence seule a le droit de traiter sévère-« ment l'innocence. L'esprit humain s'en étonne, « mais il peut se dire qu'il y a là un mystère dont « il ne sait pas le secret, et il s'élance hors de ce « monde pour en trouver l'explication[2]... »

## II

Ces actes de foi et de résignation et ces aveux d'impuissance n'ont pu ni consoler les affligés ni

[1] M. Darimon : *De la Providence*. (Brochure.)
[2] *De la peine de mort*, par M. Guizot.

soumettre les révoltés. Ils disent toujours : « Il est commode au prêtre dans sa chaire, à M. Darimon dans sa chaise curule, et à M. Guizot dans son fauteuil académique, de se résigner. Tous ceux qui ont bien dîné, qui jouissent d'une santé parfaite, qui n'ont aucun souci, à qui la fortune sourit, et pour qui la vie est douce, peuvent dire : Dieu est bon, Dieu est juste! Mais celui qui souffre la faim, la maladie, l'abandon et l'injustice des hommes, s'en prend à Dieu,—qui veut ou permet ces inégalités douloureuses,—et il l'accuse, à bon droit, de partialité et de cruauté. »

Combien de malheureux, en effet, attendent inutilement le dernier chapitre de Job, et ne trouvent que dans la mort la fin de leur supplice!—Il ne faut donc pas s'étonner que, peu satisfaits de la *grâce*, ils se plaignent de rencontrer trop souvent l'*épreuve*, ne croient plus à la *récompense*, et bravent le *châtiment*. Aussi, la théorie philosophique de M. Darimon est-elle peu goûtée. — Quant au mystère, devant lequel s'incline M. Guizot, les malheureux doivent dire : « Si, pour en trouver l'explication, il faut s'élancer hors de ce monde, allons-y vite! » — On serait tenté de croire qu'aujourd'hui c'est ainsi, tant les suicides se multiplient.

N'y a-t-il donc rien de plus consolant à dire à ceux qui souffrent, et rien de plus naturel à exposer

à ceux qui cherchent de bonne foi des explications? Il serait plus sage, sans doute, de se soumettre;... Bossuet n'a-t-il pas dit : « Dans ses con-« seils, comme dans sa nature, Dieu est toujours « l'incompréhensible. » — Oui, mais on a dit aussi et avec raison : « On n'empêche pas plus la pensée « de revenir à une idée que la mer de revenir à « un rivage : Dieu soulève l'âme comme l'océan. » — C'est donc en vain que la sagesse nous crie : « Prosternez-vous devant l'Incompréhensible ! » l'homme regarde toujours dans les profondeurs, au risque de s'y perdre. Nous n'avons pas, et je m'en félicite, la stupide résignation des adorateurs des idoles de l'Inde, qui se couchent dans la poussière, où le char de Jagrenat les rencontre et les broie. Quand nous souffrons, nous voulons savoir pourquoi. Comme Job, nous disons à Dieu : « Je vous interroge, répondez-moi, je vous prie[1]. » — Et, quoi qu'on en ait dit, le Dieu des chrétiens permet qu'on l'interroge.

Il faut, cependant, lorsqu'on se livre à ces recherches périlleuses, savoir se contenter d'une demi-satisfaction, et surtout, se défendre des mauvais entraînements. Loin de là, on creuse, et c'est moins par un sentiment de justice froissé, que par

[1] Job, XLII, 4.

un sentiment de révolte caché, que nous accusons Dieu d'injustice, et que nous accumulons, dans une étrange confusion, contre la Providence, les maux dont elle semble s'être réservé le secret, et ceux dont le compte devra lui être rendu. Mettons-y d'abord un peu d'ordre.

---

### Les plaintes de l'humanité.

Pendant que quelques âmes résignées, ou amoureuses des mortifications dont l'Évangile fait le devoir des justes, trouvent que tout est bien, l'humanité presque entière s'écrie : La vie est un fardeau ! — On se plaint des maladies qui nous épuisent, des chagrins qui nous dévorent, des incertitudes qui nous assiégent, des déceptions qui nous découragent, des orgueils qui nous blessent et des injustices qui nous révoltent. Alors, des voix s'écrient : « Dieu est cruel, injuste, indifférent, ou il n'existe pas ! »

A ces doléances, à ces cris, à ces blasphèmes, je réponds : « La vie est un bien ; — les maladies, les douleurs et les infirmités sont notre ouvrage, ou l'inévitable effet des lois de la matière ; — la douleur est utile au corps comme la souffrance à l'âme ; l'une et l'autre sont *nécessaires ;* — les

mystères qui nous environnent ne sont pas moins indispensables ; — les inégalités du berceau et les injustices de la terre sont les gages certains de nos meilleures espérances ; — enfin, tous ces maux sont des biens, que notre ignorance méconnaît et que notre ingratitude désavoue : Dieu est la justice parfaite ! »

Ces propositions, dont quelques-unes semblent être d'un optimisme exagéré, et d'autres d'une démonstration impossible, trouveront des incrédules, me feront des envieux, ou me susciteront des critiques amers. Je prie mes lecteurs de croire que je n'ai aucun goût pour le paradoxe, et que j'ai quelque mérite à dire : Tout est pour le mieux ! — Je n'ignore ni la douleur, ni les obscurités qui troublent la pensée, et exigent la résignation ! — A ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui doutent, à ceux qui se plaignent de la fortune ou de leurs semblables, je ne dis pas : Réjouissez-vous ! — je laisse ce langage aux hommes qui apportent les consolations de la foi, — mais je dis : « Attendez pour me lire, ainsi que j'attends pour écrire, les moments où la douleur se tait, où l'esprit a sa liberté, où le cœur se dilate, où l'âme retrouve ses meilleurs sentiments, où les biens de ce monde sont réduits à leur juste valeur, où les hommes se recherchent, et où, contents d'eux-mêmes et des

autres, ils sont prêts à dire dans un élan irrésistible : Mon Dieu, je vous remercie ! » — Ils sont rares et courts ces instants de liberté parfaite et de véritable bonheur ! mais, dans quelque condition qu'on ait été placé, personne ne les ignore absolument. Il est, pour les plus malheureux, des heures de grâce, où l'âme s'illumine et où, soit vertu, soit résignation, ils croient à la justice et à la bonté de Dieu. — Vous qui secouez tristement la tête et qui voudriez ne pas douter, écoutez-moi ! je n'argumente pas ; je veux vous rappeler ce que personne n'ignore, mais ce que tout le monde oublie.

§ 1er. — *La vie est un bien.*

I

Une ancienne secte de philosophes faisait consister le bonheur « à ne pas être ; » j'ai fait d'inutiles efforts d'intelligence pour comprendre ce bonheur négatif. Que chacun, selon ses principes, son tempérament et ses goûts, trouve le bonheur où d'autres ne le voient pas, on ne peut s'en étonner ; mais le placer dans le néant, dans la non-existence !... J'ai beau regarder dans ce vide, je n'y vois que l'horreur qu'il m'inspire !

Il est cependant encore des *nihilistes*, ou qu'on

peut appeler de ce nom, tant ils se plaignent du fardeau de la vie. Quelqus-uns même, assez lâches pour déserter leur poste, ou assez insensés pour dire avec l'auteur du *Progrès* « que le suicide « n'est même pas une peccadille [1], » ont recours à cet expédient pour en finir plus tôt. — Je ne m'adresse pas à ces doctrinaires misanthropes ou matérialistes, dont la cervelle est brouillée ; je m'adresse à l'universalité des êtres qui se plaignent de la vie, mais qui feraient comme le bûcheron, et prieraient la Mort de les aider à reprendre leur fardeau, si elle se rendait à leurs doléances ; tous me répondent que la vie est bonne, malgré ses déceptions et ses amertumes, et que la mort les épouvante.

Y songent-ils, ceux qui disent : la vie n'est rien? —Quoi! nous vivons par les sens, par le cœur, par l'intelligence, par l'âme, et la vie n'est rien ! — Nous vivons par la possession, par le désir, par l'espérance, par les souvenirs, par les regrets même, et la vie n'est rien ! — Nous vivons dans le passé par l'histoire, dans le présent par toutes nos facultés, et dans l'avenir par l'imagination, et la vie n'est rien !... — N'est-ce donc rien que de pouvoir ainsi embrasser dans sa pensée les

[1] Ed. About, *le Progrès*, page 453.

temps écoulés, les temps présents et les temps à venir? N'est-ce rien que d'étreindre dans une cervelle étroite toutes les immensités réelles ou imaginaires, et d'entrevoir encore l'éternité?...—L'intelligence, l'imagination, la mémoire, ne sont-elles rien?... Quels trésors, mon Dieu! et cependant la créature, en qui vous avez accumulé tous ces bienfaits, les dédaigne! — L'homme se plaint, et vous lui avez tout donné! — Il a un corps, chef-d'œuvre entre vos chefs-d'œuvre, et il se plaint! — il a un cœur, foyer d'amour et de bonheur, et il se plaint! — il a l'intelligence, source inépuisable des plus pures jouissances, et il se plaint! — il a une âme, enfin, lien mystérieux entre le ciel et la terre, et il se plaint!... — Ah! qu'il est ingrat!

Ingrat!... Hélas! l'homme est surtout ignorant.

## II

J'ai cherché Dieu dans ses œuvres, et je l'ai trouvé. Je sais que les métaphysiciens dédaignent le Dieu des *voyants*, celui des géomètres et des naturalistes. Ils cherchent le leur dans les nuages de leurs pensées, et voudraient nous persuader qu'ils s'élèvent, comme Moïse, sur l'Horeb et le Sinaï, pour converser avec le Seigneur. Je suis de

la foule, à qui ces ascensions sont interdites, et je ne le regrette pas; pour moi, Dieu est partout visible, et pour trouver sa justice, c'est encore dans ses œuvres que je la cherche. — Dieu, lui-même, nous a enseigné que cette méthode était la plus sûre. Lorsque Job, vaincu par la douleur, à bout de forces et de résignation, commençait à faiblir, Elihu plaida pour le Seigneur et voulut démontrer sa justice. Alors, dit l'Écriture, la voix de Jéhovah éclata dans un tourbillon : « Où étiez-vous, quand je « jetais les fondements de la terre »?... s'écriait l'Éternel; et, sans chercher à expliquer ses rigueurs, il étalait sous les yeux du juste et de son interlocuteur épouvantés, l'admirable tableau dont le livre de Job nous a conservé la sublime poésie.

C'est là, en effet, c'est dans la création qu'il faut toujours nous réfugier, quand le doute nous poursuit, quand la résignation nous abandonne, et alors tout nous convaincra de la puissance infinie, de la bonté inépuisable, et de la justice infaillible !—Ah ! si j'avais la plume d'or, dont se servent les poëtes et les savants pour exprimer les ardeurs de leur foi, les enthousiasmes de leur admiration, les hymnes de leur cœur, les découvertes de leur génie, ou les rêves de leur imagination ! je ne chercherais pas à vous démontrer la justice de Dieu, en esquis-

sant encore les merveilles de la création, ni en vous racontant les innombrables bienfaits du Créateur. Je vous conduirais par la pensée dans un pli des montagnes de ma Creuse bien-aimée, et je vous exprimerais, comme je le sens, tout ce qu'il y a de divin dans la plus petite page du grand livre ouvert partout à nos regards ! — Vous qui dites : La vie n'est rien !— N'avez-vous donc jamais regardé, lorsque la nature se réveille ou s'endort,— lorsque le soleil envoie à tout ce qui germe, à tout ce qui vit, ses flèches d'or, qui le matin boivent la rosée et, le soir, glissent sur les champs, les prairies et les bois, fatigués de ses ardeurs, aspirant au repos, et tournés vers l'Orient, où la lune paraît?—N'avez-vous jamais assisté, le matin, au réveil des oiseaux, des fleurs, des troupeaux et des heureux habitants de la campagne? — N'avez-vous jamais entendu, le soir, leurs chants fuyant dans le lointain et s'éteignant dans l'ombre et le silence?...— N'avez-vous jamais, pendant la nuit, écouté religieusement les voix mystérieuses qui parlent à l'âme et au cœur, semblent venir du pays des songes, ou être les soupirs des âmes disparues qui nous visitent et nous appellent ?... —Vous souriez à mes rêves et à mes idylles ! allez donc, si vous le préférez, contempler les grandes scènes de la nature : l'océan et ses mystères terribles, — les glaciers inaccessibles et

les volcans en feu, — les steppes immenses et les sommets déchirés, — les solitudes désolées et les cités populeuses,—mais, partout, tombez à genoux! partout remerciez Dieu de vous avoir fait naître !

Je n'apprends là rien à personne. Dans les coins oubliés de la terre, comme dans les champs cultivés, le divin cachet des œuvres de Dieu provoquerait notre admiration, notre foi et notre culte, mais on ne le voit pas ! On est blasé, distrait ou emporté par de misérables préoccupations, et on jouit de toutes choses sans penser à celui qui les donne. — Je me trompe ! on y pense quelquefois, mais pour se demander s'il existe un Dieu et pour se plaindre ou l'accuser !—Quand on réfléchit, quand on a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une intelligence pour comprendre, et un cœur pour aimer, on se prosterne.—Oui, lorsqu'on peut un moment s'absorber dans la contemplation de vos œuvres, ô mon Dieu! on s'écrie : Que vous êtes bon autant que grand !—Et, si je pouvais comparer les infinis, je dirais : que votre bonté et votre justice surpassent votre puissance !...

III

Si ces élans de foi et d'admiration sont rares, c'est que nous avons des yeux qui voient mal, et des oreilles qui n'entendent pas. Je ne croyais pas

être atteint de ces infirmités; j'ai été récemment désabusé, en lisant l'allocution prononcée par monseigneur Dupanloup, à l'occasion des nouvelles fontaines d'Orléans[1]. Tour à tour poëte, historien, savant, mais surtout chrétien, l'orateur y fait la monographie de l'eau, depuis les vapeurs floconneuses qui montent des vallées et que les vents emportent dans l'espace, jusqu'aux glaces éternelles dont l'incommensurable poids pèse sur les sommets du globe;— depuis la source calme et silencieuse, jusqu'aux vagues mugissantes de l'océan; —depuis le ruisseau qui murmure, jusqu'à l'orage qui éclate;—depuis le verre d'eau qui nous rafraîchit, jusqu'aux cataractes du ciel qui désaltèrent la terre!...— Après ces poétiques descriptions, qui ont tantôt l'ampleur du sujet, et tantôt sa grâce et sa fraîcheur, — après avoir prouvé combien l'eau était nécessaire à nos besoins, à nos plaisirs et à toute la création, — le prélat termine en montrant combien Dieu, dans sa bonté, l'a partout prodiguée, et comment, dans sa sagesse, il en a assuré l'éternelle consommation, en l'accumulant dans les nuages, les glaciers, les mers et les entrailles de la terre, ces quatre réservoirs inépuisables et toujours en communication entre eux et avec nous, par l'évaporation, la pluie et le mouvement des ruisseaux,

[1] Brochure. Paris, chez Douniol.

des fleuves et des océans !... — Je croyais assister à des découvertes nouvelles ; et pourtant, qu'y avait-il là de nouveau ? Rien que de belles pages à ajouter à d'autres qu'on ne lit pas assez, et que je regrette de traduire dans une froide analyse !

Ce serait ainsi pour toutes choses, si nous savions les voir et les comprendre. Regardez donc, pauvres aveugles de cœur ! voyez autour de vous quelle accumulation de libéralités : l'air, la lumière, l'espace, le temps, le feu, l'eau, les astres, les plantes, les fleurs, les fruits, les animaux et tout ce qui s'y rattache !... Combien de dons immenses ! combien de choses belles, bonnes, nécessaires et toujours divines !... Mais on respire l'air, on aspire les parfums, on boit à la source, on se chauffe à son foyer, on voit sa table chargée de mets, on jouit par tous les sens, et on s'endort là-dessus. Au réveil, si tout ne va pas au gré de nos désirs, on se révolte et on maudit la vie... Ah ! que nous sommes ingrats !

J'aurais pu, sans regarder si haut, me contenter d'arrêter l'attention de mes lecteurs sur eux-mêmes, et leur dire : Ce corps, dont nous sommes si dédaigneux quand il faut en remercier Dieu, et toujours si vains devant nous-mêmes et nos semblables, n'est-il pas,—non-seulement l'œuvre d'un Dieu, — mais d'un Dieu jaloux de la perfection de

ses œuvres et plein d'amour et de sollicitude pour sa créature préférée ? Quel heureux assemblage d'os, de muscles, de nerfs, d'artères, de veines, de cartilages, de membres et d'organes ! Quelle complication dans les rouages de la nutrition, de la respiration, de la circulation et de la respiration ! Quelle perfection dans les détails et quelle harmonie dans l'ensemble ! Quel mystère dans ce cœur qui bat à tous nos entraînements, et dans ce cerveau où nous sentons la pensée naître, se développer et s'élancer, puis revenir triomphante ou découragée!

Ce n'est là cependant que la partie la plus misérable de notre être : la matière ! Que serait-ce, si la physiologie nous initiait aux mouvements et à l'action compliquée de tous les rouages de la vie? Que serait-ce si la psychologie nous apprenait à connaître le souffle qui les anime, si nous pouvions comprendre notre âme, et voir les trésors que Dieu y a cachés, pour qu'elle fût capable de le connaître, de l'aimer, de le servir et de le trouver ?...

O vous, qui méconnaissez tous ces bienfaits, vous qui vous plaignez de la part faite à l'humanité, réformateurs de l'univers, capables de dire, avec Alphonse X, « que tout irait mieux si Dieu « vous eût appelés dans ses conseils, » dites-nous donc ce que vous voudriez ajouter ou retrancher à la machine humaine.

Mais c'est trop insister et j'en ai dit assez, je crois, pour justifier ma première proposition et pouvoir répéter encore : *La vie est un bien.* Je passe aux objections.

### § 2. — *La douleur, les maladies et les infirmités.*

I

L'athéisme a toujours voulu enfermer les théistes dans ce vieux dilemme : « Dieu n'existe pas, ou il est cruel. — S'il est tout-puissant, il pouvait affranchir l'humanité des misères qui l'accablent ; et si, le pouvant, il ne l'a pas voulu, qu'on cesse de nous parler de sa bonté. »

J'avoue que les réponses des savants et des sages n'ont que médiocrement rendu le calme à ma conscience, lorsqu'elle s'est embarrassée dans les mystères de la douleur. Souvent, j'ai fermé le livre, en m'écriant avec saint Paul : « Dieu a détruit « la sagesse des sages, et montré l'inutilité de la « science des savants ! » — Alors, livré à moi-même, et également convaincu de l'existence de Dieu, de sa bonté et de sa justice, je cherchais, loin de toute sagesse et de toute science, des arguments pour ma foi. Voici ce que ma raison me répondait :

L'homme est mortel, et il devait l'être. Dieu au-

rait pu sans doute le faire autrement, ou ne pas le faire du tout ; mais, en le plaçant sur la terre, il ne pouvait ni le faire d'une essence incorruptible, ni le doter de l'immortalité. Quand le socle s'écroule, la statue s'abîme ; et, si nous étions immortels, je me demande où l'humanité se réfugierait lorsqu'il faudrait déménager et abandonner ce globe près de disparaître. Il fallait donc, ou nous faire ce que nous sommes, ou nous enlever de ce monde, ou octroyer l'immortalité à la terre elle-même. On voit que les exigences des réformateurs de l'humanité conduiraient à la refonte de l'univers et de toutes ses lois.— Dieu ne le veut pas ! Résignons-nous à croire que sa sagesse ne le cède pas à la nôtre, et que, s'il nous a faits mortels, il a eu de bonnes raisons pour cela.

J'aurais pu demander à la métaphysique des arguments d'un autre ordre, pour montrer que l'éternité ne pouvait appartenir qu'à Dieu et aux purs esprits ; j'aurais pu chercher ma résignation dans les découragements et les lassitudes de la vie ; j'aurais pu opposer aux matérialistes leurs dégoûts de ce monde et les convier à remercier Dieu d'y avoir mis un terme très-court... j'ai préféré parler un langage qu'ils comprennent, et leur dire : L'homme doit mourir, parce qu'en ce monde tout passe et que la terre elle-même doit finir.

Si la mort est ainsi justifiée, si Dieu ne pouvait nous en affranchir, la douleur, les maladies et les infirmités,— qui en sont les précurseurs,— étaient des nécessités du même ordre. — La matière ne meurt pas subitement ; elle se désagrége, elle se déforme, elle subit des accidents, elle a ses défaillances, elle souffre, elle se ride et, pour tout dire, elle s'use et vieillit, avant de tomber, de se transformer ou de disparaître. Regardons autour de nous : tout commence, se développe, grandit, s'arrête, redescend, dépérit et meurt! L'homme ne pouvait donc encore échapper à ces nécessités de la matière. Comme le rocher, il se fend et s'émiette ; comme l'arbre, il a des vers rongeurs ; et, comme l'édifice, il se lézarde... Ainsi, se trouvent *matériellement* expliquées les maladies et les infirmités. — Ce n'est pas le *pourquoi* de nos misères, c'est le *comment ;* c'est une première satisfaction donnée à notre curiosité. Si la conscience et le cœur n'en sont pas satisfaits, la raison devrait s'en contenter, lorsqu'elle est incapable de s'élever plus haut pour en trouver de meilleures. Nous les chercherons ces explications meilleures ; poursuivons encore nos raisonnements naturalistes.

## II

Lorsque nous voulons reprocher à Dieu nos douleurs physiques, il faudrait commencer par nous faire à nous-mêmes une très-large part de responsabilité, car elles sont, bien souvent, nos œuvres. Nous savons, en effet, que, dans les premiers âges du monde, les patriarches connurent une longévité bientôt abrégée, et maintenant complétement disparue. On a dit que Dieu, irrité des péchés des hommes, avait abrégé leur existence... Soit ! — mais, si l'on n'admet pas cette explication spiritualiste, on devra reconnaître, du moins, que l'abréviation de la vie humaine peut s'expliquer encore par les désordres et les vices de l'humanité. Évidemment, nos premiers parents ignoraient la plupart des maladies qui nous assiégent, car alors, privés de soins intelligents, ils auraient succombé promptement, et l'humanité aurait disparu. A ces enseignements de l'histoire, se joignent, d'ailleurs, les archives de la science médicale, où sont inscrites les naissances et les causes de tous les germes destructeurs. — Mais, qu'est-il besoin d'interroger les médecins pour apprendre d'eux que nous avons inventé, créé ou perfectionné nos maladies ? Notre propre expérience ne suffit-elle pas ? Ignorons-

nous que chacun apporte, aux causes générales qui ruinent la santé, le contingent de ses passions? Combien de *meâ culpâ!* arrachés tout haut par la souffrance, ou murmurés tout bas par la conscience, sur les lits de douleurs! Et nous accusons la Providence! Frappons-nous la poitrine.

Cependant, de pauvres créatures informes, difformes, incomplètes, ou nées avec des vices organiques, qui les condamnent à mourir ou, ce qui est pis, à vivre misérablement, victimes innocentes des désordres des autres, n'ont-elles pas le droit de reprocher à Dieu de les avoir traitées avec cruauté en leur donnant la vie, et en faisant peser sur elles le poids d'une injuste solidarité? — J'ai déjà [1] expliqué comment je comprenais les accidents de la vie physique; je viens de dire comment nous étions soumis aux maladies; je dois ajouter que les infirmités, dont le spectacle nous afflige, ne sont encore que les effets naturels de ces causes générales. Que faudrait-il pour qu'il ne vînt au monde que des hommes vigoureux et bien conformés?— Que Dieu nous eût faits d'un limon plus épuré?... Cela ne suffirait pas; il faudrait encore qu'il nous eût faits sans passions, sans vices,—et dès lors sans vertus, — mais surtout sans liberté. Or, je ne puis que

[1] Pages 138 et suivantes.

répéter ce que nous savons tous : Dieu a voulu laisser à ses lois leur action, et à l'homme la liberté. Quand vous voyez un sourd, un aveugle, un infirme, un être maladif, accusez ses aïeux, n'accusez pas la Providence. — Si vous pouviez remonter à la source, d'où vient ce malheureux, vous la trouveriez pure, et, la suivant, vous trouveriez aussi les impuretés qui l'ont souillée. Tous les hommes sortent de la même souche, et, puisqu'il en est qui sont forts, robustes, sains et heureux, cela suffit pour justifier le Créateur. Malheur aux familles où s'infiltrent de mauvais germes, car ils se transmettent avec le sang !

Dieu pouvait-il, après cela, faire qu'un sang, vicié et corrompu par les désordres des pères, s'épurât en passant dans les veines des fils ? Cependant, sa bonté s'est émue de ces accidents, et il a voulu, autant qu'il le pouvait sans déroger à ses lois, nettoyer les veines des enfants, et les purger des germes de mort que presque tous aujourd'hui apportent en naissant. Les maladies de l'enfance sont les exutoires nécessaires par où s'épure leur sang. On se lamente lorsqu'on voit ces pauvres petits êtres soumis à ces rudes épreuves, il faudrait plutôt s'affliger quand ils en sont affranchis, car lorsque ces maladies n'arrivent pas à l'âge où les mauvais virus peuvent facilement s'échapper à tra-

vers des tissus peu résistants, leur existence en est empoisonnée et toujours mise en péril.

III

J'abrége ces explications physiologiques, et, pourtant, que de choses il me resterait encore à ajouter! — Je n'ai pas dit, ce qu'on répète chaque jour : que la maladie fait apprécier la santé. — Je n'ai pas dit que la sagesse éternelle avait toujours placé le remède près du mal; car, si le médecin découvre la panacée et si le pharmacien la prépare, c'est Dieu qui la donne; — je n'ai pas dit que, dans sa bonté, la Providence nous protégeait contre nous-mêmes, en permettant que la science médicale grandît en proportion des périls et des nécessités créés par nos passions; car toute science vient de Dieu. — Combien de choses encore que je n'ai pas dites! mais je ne saurais tout dire dans ces pages comptées, et il ne faut pas oublier que je m'adresse au bon sens et à la raison, en évitant tout ce qui pourrait les embarrasser. Ce sera assez pour conclure et dire encore : la douleur est *nécessaire*.

Il me reste à montrer qu'elle est encore *un bien* pour le corps autant que pour l'âme.

Avant d'aller au prêtre chercher des consolations

et des espérances d'outre-tombe, allons encore au médecin demander des explications pour comprendre les lois de ce monde. Il nous dira : que la douleur n'est autre chose que l'effet de la sensibilité nerveuse dont notre corps est doué dans toutes ses parties ; — que si l'on supprimait les sensations douloureuses, on supprimerait du même coup toutes les jouissances qui nous arrivent par les mêmes voies ; — que, sans la douleur, la vie serait non-seulement passive et sans bonheur physique, mais impossible ;— que notre existence, sans cesse attaquée et minée au dehors et au dedans du corps, serait compromise et détruite même avant que nous eussions pu nous en douter, et que le médecin, déjà si empêché, serait absolument impuissant à prévoir et à corriger les accidents. — Il nous dira que les maladies les plus dangereuses sont celles dont on ne souffre pas, et que les maladies organiques, presque toujours incurables, sont les effets des vers rongeurs que nous apportons en naissant, ou qui, accidentellement incrustés dans nos organes essentiels, nous dévorent sans que la douleur nous avertisse, si ce n'est lorsqu'il n'est plus temps de les combattre.

La douleur !... Ah ! sans doute, elle est souvent intolérable, et, lorsqu'on souffre, on ne trouve pas qu'elle soit un bien ! Alors elle arrache des cris

que Dieu doit entendre et recueillir, et souvent des murmures dont il aura pitié ; mais l'insensibilité vaudrait-elle mieux ?... Demandez aux pauvres paralytiques si elle n'est pas la pire des souffrances. Entendez comme ils appellent de tous leurs vœux, et voyez comme ils salueraient d'un cri de joie les douleurs que nous maudissons ! Elles seraient, pour eux, le retour à la vie ; mais elles ne viennent pas, et leurs membres inertes ne la connaissent plus !

Oui, je le répète, la douleur est un bien, et la Providence devait nous y soumettre dans l'intérêt même du corps qui la supporte. Elle est la sentinelle vigilante préposée à sa conservation. Elle est le fluide que les nerfs, — ces fils télégraphiques de la machine humaine, — portent sans cesse et instantanément de toutes les parties du corps, au cerveau, qui lit la dépêche et indique au médecin les points menacés ou attaqués, et sur lesquels il dirige les secours. Supprimez la douleur, et vous serez à la merci de vos ennemis invisibles ! Supprimez-la, et vous n'aurez plus que des jours passifs et insupportables ! On dit : *Vivre, c'est souffrir !* — C'est vrai, mais je puis dire, avec non moins de vérité : *Souffrir, c'est vivre !*.

## § 3. — *Les inégalités.*

I

Je viens d'expliquer, — sinon de justifier, — la plus douloureuse des inégalités devant Dieu. On y mêle les inégalités que l'état social a créées et on en demande compte à la Providence. Après lui avoir reproché de n'avoir pas fait tous les hommes robustes et exempts de maladies, de ne pas avoir donné à tous le génie, et à toutes les femmes la beauté, on lui demande compte de l'opulence des uns, de la misère des autres..... Rien n'est plus absurde que ces exigences. Entendez les plaintes :

Nous disons : Malheureux comme les pierres ! Fallait-il aussi que les pierres eussent leur part de bonheur ? — Nous plaignons les animaux parcimonieusement dotés, et d'autres mieux traités, mais qui semblent encore n'être venus au monde que pour souffrir et mourir ! Dieu pouvait-il ne pas échelonner ses créatures et devait-il les placer toutes au même étage ?—Je comprends ces doléances, lorsqu'elles partent du cœur, et lorsqu'elles sont un cri de pitié; je ne les comprends plus, lorsqu'elles sont des murmures. Il me semble alors entendre la lune se plaindre de ne pas être le soleil, le rocher

de ne pas être le diamant, l'oiseau de ne pas être le cheval, celui-ci de n'avoir pas les ailes de l'aigle, etc., etc.

L'égalité entre toutes les créatures serait évidemment leur destruction et leur fusion dans l'unité du chaos. Eh bien ! l'égalité parfaite entre tous les individus d'une même espèce, et spécialement entre les hommes, ne serait ni moins absurde, ni moins destructive de la création. — Avons-nous réfléchi à ce que serait ce monde, s'il n'y avait entre les hommes aucune supériorité ni apparente ni réelle? Je me suis souvent demandé comment, avec deux yeux, un nez, une bouche et le reste, c'est-à-dire avec la même structure, les hommes étaient si différents. On rencontre à peine quelques Sosies, et en réalité jamais deux hommes parfaitement égaux. Certes, il eût été plus facile à Dieu de peupler la terre de Ménechmes, que de la couvrir des exemplaires variés à l'infini de l'espèce humaine. C'est le cachet inimitable des œuvres de Dieu; seul, il peut, d'une même cause, faire sortir d'innombrables effets. La variété est une des grandes lois de l'univers, et tout lui est soumis; voilà pourquoi il n'existe pas plus deux hommes égaux en tout, que deux grains de sable ou deux brins d'herbe. Ils peuvent quelquefois le paraître à nos yeux, mais ils ne le sont pas. — Quant au damier

rêvé par les égalitaires, Dieu ne l'a pas voulu, et je l'en remercie. Les hommes ne pouvaient être des pions ; ils ne pouvaient se toucher par des lignes toujours parallèles ; voilà pourquoi ils sont inégalement partagés, quoique faisant partie de la même espèce, et tous égaux devant Dieu.

## II

Après ces considérations générales, combien d'autres motifs encore nous commandent la soumission, le respect et la reconnaissance !—Savons-nous exactement ce que Dieu a mis dans le lot de chacun, pour plaindre les uns et envier les autres ? Ah ! si nous le savions ! combien d'illusions tomberaient ! combien de jalousies s'effaceraient, et combien d'actions de grâces remplaceraient des murmures ! N'avons-nous pas entendu naguère deux princes de la terre, — l'un couvert de la pourpre impériale, l'autre revêtu de la pourpre romaine, — l'un parvenu au sommet des grandeurs et des prospérités de la terre, et l'autre au sommet des dignités de l'Église,— mêler des doléances à leurs félicitations ! — Tenez, lorsque j'ai lu que Napoléon III confessait tout haut au cardinal Bonnechose, « qu'il se demandait souvent si le poids de « la bonne fortune n'était pas plus difficile à porter

« que celui de la mauvaise…, » j'ai dit, dans mon cœur, que chacun devait remercier Dieu, se contenter de son lot, et ne jamais douter de la justice parfaite.

Oui, au fond des coupes dorées, il y a de l'amertume, bien plus que dans l'écuelle de bois, où le pauvre recueille l'eau du rocher.—Par contre aussi, il y a du miel au fond de tous les vases qui versent le fiel et le vinaigre. Dieu ne laisse aucune douleur sans soulagements : l'aveugle a des yeux dans les oreilles, et le sourd entend par les yeux. Le temps endort toutes les souffrances ; la piété les adoucit, et la mort les efface !—Je me trompe, la mort liquide toutes les situations. Où sont alors les mieux partagés ? Entendez la réponse : « Il sera beaucoup « demandé à ceux qui auront beaucoup reçu ! »

§ 4. — *Les souffrances morales.*

I

Les chagrins, les deuils publics et privés, les souffrances morales enfin, souvent plus intolérables et plus inexpliqués que les maux physiques, sont encore des sujets de plaintes contre la puissance qui distribue le rire et les larmes. En y réfléchissant, dans un moment de calme, on verra qu'elles s'expliquent comme la santé et la maladie,

qu'elles sont, comme elles, le cours naturel des choses d'ici-bas et, comme elles, inévitables et nécessaires. — On comprendra aussi que, si la fièvre nettoie, guérit et cicatrise les plaies du corps, le chagrin, qui est la fièvre de l'âme, la purifie et la sauve. — Toutes ces misères, d'ailleurs, se tiennent, comme le corps tient à l'âme, par une étroite solidarité, que la mort seule peut briser. Ensemble, elles concourent pour hâter ce dénoûment fatal, car les malheureux, dont la maladie ronge le corps, ont toujours l'âme triste, et le chagrin a bientôt détruit la plus robuste santé.

On souffre moralement par des causes innombrables : on a été déchiré dans ses affections, outragé dans son honneur, blessé dans ses droits, attaqué dans ses intérêts, froissé dans ses susceptibilités, heurté dans sa raison, violenté dans sa conscience ou atteint dans sa liberté. — On a vu ainsi ses affections brisées, son honneur outragé, sa fortune détruite, son ambition ruinée, ses espérances envolées, et même ses désirs contrariés... Que sais-je encore ! Combien de sujets de deuils que je ne puis énumérer, et dont la moindre parcelle, comme un toxique violent, suffit pour empoisonner une existence ! — Notons encore, mais, pour le dire en passant et n'y plus penser, que bien souvent nous souffrons pour des causes peu

avouables. Beaucoup de suicides sont amenés, soit parce qu'on n'a pas pu se procurer ce qu'on cherchait en secret, ce qu'on n'aurait pas osé demander; — soit parce qu'on a perdu ce qu'on aurait rougi de posséder, s'il eût fallu le dire.—Réservons nos sympathies pour des plaintes plus légitimes, et nos efforts pour des problèmes plus dignes de nos méditations; le nombre en est assez grand !

Exemples : — deux époux, unis par leurs vertus comme par leur affection, ont mis tout leur bonheur et toutes leurs espérances dans le fruit de leur union. Quels beaux projets! Quels rêves dorés !... Hélas! le frêle roseau, sur lequel reposent ces espérances et ces châteaux, est à peine né viable ! Malgré les soins, les caresses, les prières et les larmes, il s'éteint.., il est emporté! — Voilà trois existences fauchées du même coup !...

Dans une autre famille, ce sont des orphelins condamnés à vivre misérablement, et dont l'existence eût été belle, si Dieu leur eût conservé leur père !...

Ailleurs, c'est un fils de famille, qui gaspille le patrimoine laborieusement économisé ou, — pis encore, — qui salit un nom honorable et le traîne dans les égouts ou sur les bancs des prétoires !...

Ailleurs, c'est une épidémie, c'est un incendie, c'est une inondation, c'est la guerre ! qui pro-

mènent la mort, la ruine et la désolation dans des provinces ou des empires!...

Quels concerts de plaintes, de cris, de larmes et de prières. mêlés d'imprécations et de blasphèmes! — Quelques victimes résignées s'écrient, à genoux : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! Mon Dieu, que vous ai-je fait pour mériter votre colère!... » — Mais d'autres disent aussi : « Dieu est cruel! Dieu est injuste! Dieu n'existe pas!! »

Espérons que Dieu pardonnera aux cris qui s'échappent dans les situations qui dépassent la mesure de la résignation humaine; mais, lorsque le temps a adouci les grandes amertumes, et rendu le calme à nos facultés, rendons-nous compte des calamités dont nous avons souffert, et nous verrons preque toujours que la Providence ne peut en être responsable.

Nous voyons dans le monde se produire et se croiser deux exagérations également funestes. Les uns voient partout le doigt de Dieu; les autres ne le voient nulle part! Pour ceux-ci, la fatalité gouverne tout; pour ceux-là, les lois éternelles seraient à chaque instant suspendues, s'il leur plaisait de jeter, dans la balance des effets et des causes, le poids d'une prière tombée de leurs lèvres! — Ce qui est pis encore, c'est de voir les fanatiques

prendre la Providence à la solde de leurs passions, et les incrédules vouloir la destituer par les mêmes moyens ! — Si M. de Cavour est enlevé à l'Italie, des hommes, qui se disent religieux, en remercient le ciel comme d'une éclatante justice. On croirait qu'une nouvelle Judith a coupé la tête au nouvel Olopherne et encore sauvé Béthulie! — Par contre, si les vents de l'Atlantique nous apportent le désolant récit de la catastrophe du Chili, des hommes, qui se disent philosophes, semblent être moins affligés de cet horrible sinistre, que satisfaits de pouvoir dire : « Voilà les miracles d'à présent ! « voilà la puissance et la justice de votre Dieu fait « homme ! Elles n'étaient pas au théâtre ces deux « mille victimes; c'est à genoux devant le nouveau « dogme qu'elles ont trouvé le supplice des héré- « tiques !... »

Tristes emportements et tristes représailles ! Pourquoi des blasphèmes après des sottises? et pourquoi des passions haineuses après des paroles d'intolérance ? Ah ! ne mêlez pas Dieu à vos passions et à vos emportements ! La mort de M. de Cavour n'a pas rendu au Saint-Siége ses provinces usurpées, et l'incendie du Chili n'a pas détruit le christianisme. Laissez à Dieu ses secrets, et contentez-vous de savoir que si le ministre, qui rêvait l'unité de sa patrie, n'a pu vivre assez pour conti-

nuer son œuvre, c'est que son heure avait sonné, et que les grands intérêts de la terre sont encore bien petits devant Dieu. Quant à la désolante catastrophe de Santiago, qu'elle nous apprenne que partout on se brûle, quand on est assez téméraire pour mêler, à des lampes et à des bougies, des étoffes légères que le vent soulève !—On ne saurait trop le répéter : « La bonté et la justice de Dieu sont l'amour de l'ordre. »

Rappelons encore les exemples douloureux que j'avais choisis à dessein. Ces époux qui se désolent, ces orphelins dans la misère, ces familles dans le désespoir, ces pays ruinés par les épidémies, la guerre ou les calamités, peuvent-ils accuser la Providence ? — Est-ce Dieu qui a voulu qu'un pauvre enfant vînt au monde avec un sang appauvri ? — Dieu devait-il faire un miracle pour le conserver, et un autre pour garder aux orphelins leur père atteint d'une maladie mortelle ? — Est-ce Dieu qui met la torche à la main des incendiaires ? — Est-ce Dieu qui conseille aux habitants des vallées de planter leurs tentes au-dessous des débordements des fleuves ? — Est-ce Dieu qui souffle à l'enfant prodigue ses dissipations, et à d'autres leurs crimes ? — Est-ce Dieu, enfin, qui inspire aux peuples et aux rois les expéditions folles ou barbares, où ils s'égorgent pour des motifs qu'il condamne ?...—

A genoux, insensés ! Dieu, à son tour, vous demande compte de la liberté qu'il vous a laissée ! Avec cette liberté, il vous a donné l'intelligence pour prévoir les périls, leur échapper ou les éviter ; malheur à qui ne sait ni prévoir, ni fuir, ni comprendre, ni se résigner !

Est-ce à dire que ces explications soient exclusives des causes cachées que nous ne pouvons apprécier ? Personne n'oserait le prétendre ; mais il ne nous appartient pas plus de les affirmer que de les nier. La seule chose que nous puissions dire avec certitude, c'est que la justice de Dieu ne peut en souffrir.

### § 5. — *Le doute, l'épreuve et le châtiment.*

I

Je n'ai recherché jusqu'ici que des explications naturelles et à la portée de toutes les intelligences ; élevons-nous maintenant vers des explications non moins certaines et plus capables de nous apporter la résignation et l'espérance.

La religion et la philosophie s'accordent pour considérer tous les maux de l'humanité comme des *épreuves* ou des *châtiments ;* c'est à tort que la critique matérialiste le conteste et s'en plaint. Qui

donc peut prétendre qu'il n'a jamais péché, jamais encouru la colère divine et jamais mérité les douleurs qu'il subit? — Qui donc pourrait contester encore que le châtiment rachète et que la douleur nous grandit? — Combien sont petits à nos yeux ceux qui se laissent abattre par l'adversité, et combien nous paraissent grands, au contraire, ceux qui savent noblement supporter l'infortune!—S'il en est ainsi devant les hommes, que sera-ce devant Dieu, si l'on a souffert pour lui? Il faut donc répéter encore : « Bien heureux ceux que Dieu châtie lui-même en ce monde! »

II

Si, par exception, quelqu'un nous paraissait n'avoir pas mérité les douleurs qu'il endure, il faudrait l'envier encore. Cet effort est difficile, et, pourtant, je ne connais rien de plus vrai que cette maxime : « Dieu châtie ceux qu'il aime ». Un exemple, intelligible pour tous, va le prouver.

Rien n'empêche, en France, le chef de l'État de combler ses favoris d'honneurs, de fortune et de dignités, mais nous savons aussi qu'il voudrait vainement faire un maréchal de France, en dehors des règlements. Il ne le pourrait qu'en violant les lois, ou en les changeant avec le concours des

autres pouvoirs de l'État. Que fera donc l'Empereur s'il affectionne particulièrement un de ses capitaines, et s'il désire lui conférer le bâton du suprême commandement? — Il lui fournira les moyens de le conquérir.

Il en est de même de la couronne de l'éternité. — « Dieu a ses lois »; il a pu nous combler *gratuitement* de ses dons en ce monde, mais il ne pourrait de même nous appeler à lui dans l'autre. Sa justice, que l'on nie, serait précisément l'obstacle insurmontable, car il ne pourrait, sans cesser d'être juste, nous *récompenser*, si nous ne l'avions pas mérité. Lors donc qu'il nous éprouve, il nous donne une preuve d'affection particulière, puisqu'il nous fournit les moyens de conquérir l'éternité. Je défie tout homme qui raisonne, et qui a la moindre notion des principes de justice, et surtout d'une justice parfaite, de contester ces raisonnements et de ne pas dire encore, en se plaçant à ce point de vue : « Bien heureux ceux qui pleurent ! »

III

Le doute, les incertitudes, dont nous nous plaignons, sont encore des bienfaits. — Le don le plus fatal que Dieu pourrait nous accorder ici, serait la lumière que nous regrettons de ne pas avoir.

Supposez que vous ayez la prescience, — quelquefois si imprudemment désirée, — et la vie ne sera plus supportable. — Pour vous, tous les bonheurs, qui vous sont réservés, seront usés avant que vous arriviez jusqu'à eux, et tous vos jours seront empoisonnés d'avance par la perspective des maux et des douleurs qui vous attendent ! La mort elle-même ne sera plus l'épreuve des derniers moments, elle sera le supplice de toute la vie !

Quant à notre ignorance des mystères d'outre-tombe, ne la regrettons pas. Si elle pouvait cesser, si le voile tombait, nous n'aurions plus ni liberté, ni responsabilité, ni vices, ni vertus, et la vie encore serait impossible. La trompette du jugement dernier sonnerait la fin du monde. — Il n'est pas nécessaire d'être un profond métaphysicien pour comprendre ces affirmations. — Ignorer la vérité est notre douleur, la chercher doit être notre labeur de tous les instants, et la trouver sera notre récompense. — Le voile dont nous nous plaignons, d'ailleurs, n'est pas assez épais pour nous cacher absolument la lumière ; il ressemble à la cataracte, dont on peut se guérir assez bien pour se conduire seul. « Dieu n'est introuvable, a dit M^me de Maintenon, que pour ceux qui cherchent autre chose « que lui[1]. » Cette vérité est démontrée par l'im-

[1] Pensées.

mense majorité de ceux qui le trouvent, comparée à l'infime minorité de ceux qui le nient.

### § 6. — *Les injustices de la terre.*

Le Psalmiste a dit : « Les yeux de Dieu sont at« tachés sur le juste [1]. » — Cependant, bien souvent, nous voyons, sur la terre, la vertu flagellée et le vice triomphant. Si Dieu nous regarde, comment donc expliquer l'abandon où il paraît nous laisser, et comment comprendre qu'il comble de biens ceux qui l'outragent, et de maux ceux qui le servent ?

Je ne me résignerai à croire que Dieu est indifférent à ce qui se passe ici-bas que lorsqu'il me sera démontré qu'il a abdiqué le gouvernement de l'univers, et je ne croirai qu'il se plaît au spectacle des injustices de la terre que lorsque j'aurai complétement oublié toutes les preuves de sa bonté.

Y pensent-ils, ceux qui voudraient que la main de Dieu s'abaissât sur le coupable à chaque instant, et qu'elle couronnât de même toutes les vertus ! Combien de temps dureraient les couronnes des justes, et qui pourrait se flatter d'échapper le

[1] Psaume XXXIII, 16.

lendemain à des châtiments mérités?—Ah! si Dieu n'ajournait pas les peines et les récompenses, où en serions-nous? Loin de nous plaindre de sa tolérance et des succès des méchants,—loin de regretter les épreuves qu'il fait subir à ceux qu'il aime, admirons encore sa sagesse et louons sa miséricorde! Les justes qui savent souffrir pour lui sont-ils donc bien à plaindre, et pourrions-nous envier le bonheur des méchants? Voyez les uns et les autres : les premiers n'obtiennent, après des triomphes passagers et des bonheurs qui n'en sont pas, que l'abandon et le mépris! les seconds, au contraire, remontent, chaque jour, de l'abandon et de la pitié au respect et à l'admiration. On les plaint d'abord, et on finit par les envier.

### § 7. — *Conclusion.*

J'admets,— pour un moment,— que l'humanité ait été mal partagée, — qu'elle souffre des maux immérités, — que l'injustice règne partout, —que les iniquités s'accumulent,— que la vertu seule est maltraitée, — que tout est au plus mal!... je vous permets, si vous le voulez, d'assombrir le tableau et d'entasser, contre la justice de Dieu, Ossa sur Pélion..., et, loin d'ébranler ma foi, vous la fortifierez. Je vous dirai toujours : « Dieu est juste ou

il n'existe pas. » — Et, comme son existence ne peut être douteuse pour moi, et pour quiconque voit, entend et pense, plus nous verrons d'injustes colères en ce monde, plus nous croirons à la réparation dans l'autre, car, je l'ai déjà dit : « moins que nous, Dieu pourrait s'en passer. »

Si nous ne sommes pas aveugles, nous dirons donc avec Bossuet, en contemplant ce que Dieu a fait pour nous : « Dieu a tant aimé le monde ! » et nous nous écrierons encore avec lui, en voyant la cécité de nos frères : « O ciel, ô terre ! étonnez-« vous à ce prodige nouveau ! C'est que, parmi « tant de témoignages de l'amour divin, il y ait « tant d'incrédules et tant d'insensibles [1] ! »

Ne pouvons-nous dire aussi, avec saint Jean : « Nous confessons l'amour que Dieu a pour nous. » C'était sa réponse à ceux qui s'étonnaient de sa foi, c'était la source où il la puisait, car c'était dans l'amour de Dieu pour l'humanité que le disciple bien-aimé trouvait l'amour qu'il rendait à Dieu. Imitons l'apôtre; rien n'est plus propre à nous attirer à Dieu que d'être convaincus qu'il nous aime et qu'il est juste.

Oui, croyons à cette justice, que j'ai voulu, non pas démontrer, mais débarrasser des nuages qui

[1] Oraison funèbre de Marie de Gonzague.

nous la cachent quelquefois. Si des maux nous paraissent immérités, soulageons-les ; si des injustices nous révoltent, allons au secours des opprimés. Nous y trouverons plus de satisfaction que dans les révoltes stériles de la pensée. Dieu nous appelle à lui par la charité et le dévouement, autant que par l'amour et le sacrifice.

Sa justice doit être notre refuge partout et toujours. Je ne comprends pas, lorsqu'on a un cœur, qu'on puisse supporter la pensée d'être à jamais séparé de ceux qu'on aime ; et je ne comprends pas davantage, quand on a souffert, qu'on puisse ne pas attendre une justice réparatrice. Celui qui n'a jamais ni souffert ni aimé, — où est-il ? — Celui-là seul pourrait encore vouloir me contester la conclusion de ce livre :

DIEU EST LA JUSTICE PARFAITE.

FIN.

## TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.



FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

L'ouvrage, dont nous publions aujourd'hui le premier volume, sera divisé en trois parties, qui paraîtront successivement. Chacune d'elles formera un ouvrage complet, qui pourra rester séparé, ou être réuni aux autres pour former trois volumes, sous ce seul titre :

# LA JUSTICE

ou

## LES INTÉRÊTS, LES DROITS ET LES DEVOIRS EN CONCILIATION.

---

La 1re partie traite *des lois éternelles et de la justice de Dieu.*
La 2e traitera *des lois variables et de la justice des hommes.*
Et la 3e traitera *des lois, des institutions et de la justice en France.*

---

Prix du volume, de plus de 500 pages : 7 fr. 50.

---



NOTA. Cette brochure, publiée il y a quelques mois, fut donnée comme un extrait du 1er volume sur LA JUSTICE.

PARIS. — Imprimerie de COSSE et J. DUMAINE, rue Christine, 2.